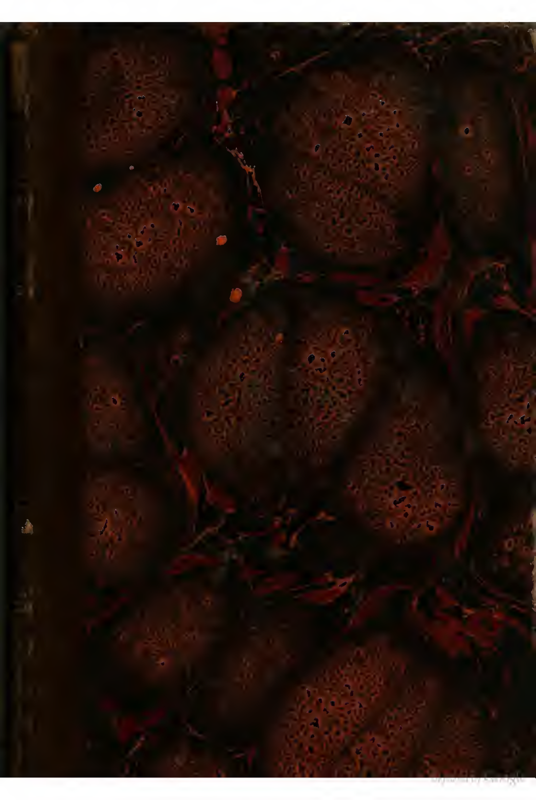






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

TOME TRENTE-NEUVIÈME.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE COSSON,
rue Saint-Germain des Prés, n° 9.

HISTOIRES

DU TEMPS

DES CROISADES.

TOME PREMIER.



PARIS,
CHARLES GOSSELIN, RUE S.-GERMAIN DES PRÉS.

M DCCC XXVI.

INTRODUCTION.

MINUTE

DE LA SÉANCE D'UNE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE D'ACTIONNAIRES VOULANT FORMER UNE SOCIÉTÉ EN COMMANDITE, POUR COMPOSER ET PUBLIER LE GENRE D'OUVRAGES CONNUS SOUS LE NOM DE ROMANS DE L'AUTEUR DE WAVERLEY, TENUE A LA TAVERNE DE WATERLOO, REGENT'S BRIDGE, A ÉDIMBOURG, LE 1er JUIN 1825.

Le lecteur doit avoir remarqué que les divers rapports de ce qui se passa dans cette assemblée furent insérés dans les journaux avec plus d'inexactitude encore qu'à l'ordinaire. Il ne faut pas en attribuer la cause à une délicatesse mal entendue, qui auroit empêché les correspondants des ouvrages périodiques de faire valoir le privilége qu'ils ont de se trouver, sans exception, partout où quelques individus sont réunis, et de faire connoître au public, par la voie de l'impression, les détails de tout ce qui peut s'y passer de plus secret. On avoit pris en cette occasion des

moyens inusités et arbitraires pour leur ôter la possibilité d'user d'un droit que leur accordent généralement presque toutes les assemblées, politiques ou commerciales, si bien qu'il fallut que notre correspondant fût assez hardi pour se cacher sous le bureau du secrétaire, où il ne fut découvert que lorsque l'assemblée étoit sur le point de se séparer. Nous dirons avec peine qu'il souffrit personnellement beaucoup des pieds et des poings des honorables membres, et que deux ou trois pages importantes de son manuscrit furent déchirées, ce qui fait que son rapport se termine brusquement. Nous ne pouvons considérer cette conduite que comme excessivement illibérale de la part de gens qui ont eux-mêmes une sorte de relation avec la presse, et même avec la presse périodique, vu la multiplicité fatigante des ouvrages qu'ils mettent au jour. Ils doivent se regarder comme fort heureux que notre correspondant n'ait cherché à se venger que par le ton d'aigreur dont il a assaisonné la relation de leur séance. (*Extrait d'un journal d'Edimbourg.*)

Une assemblée des personnes intéressées à la publication des ouvrages célèbres connus sous le nom de *Romans de l'auteur de Waverley* ayant été convoquée par un avis public, elle fut composée de divers personnages, avantageusement connus dans la littérature. Il fut d'abord convenu que chaque individu seroit désigné par le nom qu'il porte dans les ouvrages en question; après quoi Eidolon [1] fut unanimement appelé au fauteuil, et Jonathan Oldbuck de Monkbarns [2] fut prié de remplir les fonctions de secrétaire.

Le président adressa alors la parole à l'assemblée dans les termes suivants :

Messieurs,

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que nous avons tous le même intérêt dans la propriété des ouvrages précieux qui se sont accumulés par suite de nos travaux communs. Tandis que le public dans ses loisirs s'occupe à attribuer à un individu, et puis à un autre, la masse énorme d'ouvrages variés qui sont le fruit des efforts réunis de plusieurs, vous, Messieurs, vous savez fort bien que chacun de ceux qui composent cette nombreuse

[1] La personnification ou l'apparition de l'auteur de *Waverley*.

[2] *L'Antiquaire*, du roman de ce nom.

(*Notes de l'Éditeur.*)

assemblée a déjà eu sa part de l'honneur et du profit de nos succès communs. Supposer qu'une masse si considérable de phrases sensées et de phrases insignifiantes, de sérieux et de plaisanteries, de pathétique et de gaîté, de choses bonnes, mauvaises et médiocres, formant des vingtaines de volumes, puisse être l'ouvrage d'une seule main, quand on connoît la doctrine si bien établie par l'immortel Adam Smith relativement à la division du travail, — voilà ce qui me semble inexplicable de la part de gens si clairvoyants. D'ailleurs ceux qui ont une opinion si étrange ne sont-ils pas assez instruits pour savoir qu'il faut vingt paires de mains pour faire une bagatelle comme une épingle, vingt couples de chiens pour tuer un animal aussi peu redoutable qu'un renard?.....

—Holà! holà! s'écria un vigoureux villageois; j'ai dans ma ferme une levrette qui tueroit le plus fin renard du Pomaragaires, avant que vous puissiez seulement dire le mot *dumpling* [1].

—Qui est cet homme? demanda le président avec un peu de chaleur, à ce qu'il nous parut.

—Le fils de Dandie Dinmont [2], répondit le campagnard sans se déconcerter. Pardieu, vous vous en souvenez, je crois, car ce n'est pas le

[1] Sorte de pouding.

[2] Le fermier de *Guy Mannering*. (*Notes de l'Édit.*)

plus mauvais de la bande, à ce qu'il me semble. Je suis de société avec lui dans la ferme, voyez-vous, et je puis devenir quelque chose de plus, et prendre une petite part d'actions dans votre manufacture de livres.

—Fort bien, fort bien, répliqua le président; mais, silence, je t'en prie, silence. — Messieurs, quand j'ai été ainsi interrompu, j'étois sur le point de vous exposer l'objet de cette réunion, qui, comme la plupart de vous le savent déjà, a été convoquée pour discuter une proposition déposée sur votre bureau, et que j'ai eu l'honneur moi-même de vous soumettre à notre dernière assemblée; proposition tendant à solliciter du corps législatif un acte du parlement qui nous réunisse en corporation, et donne à l'un de nous *jus standi in judicio*, avec plein pouvoir de poursuivre et de faire condamner, de la manière qui y sera énoncée, quiconque usurpera nôtre privilége exclusif. Dans une lettre que je viens de recevoir de l'ingénieux M. Dousterswivel [1].....

—Je m'oppose à ce qu'on prononce le nom de ce drôle, s'écria Oldbuck avec chaleur; c'est un véritable escroc.

—Fi! M. Oldbuck, dit le président. Employer de pareils termes en parlant de l'ingénieux inventeur de la machine construite à Groningue, avec

[1] Le charlatan allemand de *l'Antiquaire*. (*Note de l'Éditeur.*)

brevet d'invention; machine qui reçoit à une de ses extrémités du chanvre écru, et qui rend à l'autre des chemises garnies de jabots, sans qu'on ait besoin d'employer ni peigne, ni carde, ni navette, ni ciseaux, ni aiguille, ni tisserand, ni couturières! Il la perfectionne en ce moment par l'addition d'un nouveau mécanisme qui remplira les fonctions de la blanchisseuse. Il est vrai que lorsqu'on en fit l'épreuve devant son honneur le bourguemestre, on reconnut que les fers à repasser s'échauffoient au point de devenir rouges. A cette exception près, l'expérience réussit complètement. Il deviendra aussi riche qu'un juif.

—Eh bien, ajouta M. Oldbuck, si le coquin...

—Coquin, M. Oldbuck, est une expression très-inconvenante, dit le président, et je suis obligé de vous rappeler à l'ordre. M. Dousterswivel est seulement un génie *excentrique*.

—A peu près la même chose qu'en grec, murmura M. Oldbuck; et il ajouta en élevant la voix: Mais si ce génie *excentrique* trouve assez d'ouvrage à brûler les chemises des Hollandais, que diable a-t-il à faire ici?

—Il pense, dit le président, qu'au moyen d'un petit mécanisme, et en employant la vapeur, on pourroit économiser une partie du travail de la composition des romans dont il s'agit.

Cette proposition fut suivie d'un murmure de

mécontentement, et l'on entendit répéter de toutes parts à voix basse : — Nous y voilà ! C'est nous ôter le pain de la bouche ! autant fabriquer un prêtre à vapeur ! et ce ne fut qu'après plusieurs appels à l'ordre que le président put reprendre la parole.

—A l'ordre ! à l'ordre ! s'écrioit-il ; soutenez votre président. Ecoutez ! écoutez ! écoutez le président !

—Messieurs, continua-t-il, il faut vous dire d'abord que cette opération mécanique ne peut s'appliquer qu'à ces parties de nos narrations qui ne se composent jusqu'à présent que de lieux communs, comme les déclarations d'amour du héros, la description de la personne de l'héroïne, les observations morales de toute espèce, et la distribution convenable de bonheur entre les divers personnages au dénouement. M. Dousterswivel m'a envoyé quelques dessins qui prouvent assez bien qu'en plaçant les expressions et les phrases techniques employées en pareil cas, dans une espèce de châssis semblable à celui du sage de Laputa [1], et en les faisant changer de place par un procédé mécanique analogue à celui dont se servent les fabricants de toiles damassées pour varier leurs dessins, il ne peut manquer de se former beaucoup

[1] Voyez les *Voyages de Gulliver*. (*Note de l'Éditeur.*)

de combinaisons aussi nouvelles qu'heureuses, tandis que l'auteur, fatigué de mettre son cerveau à la torture, trouvera un délassement agréable en employant ses doigts.

—Je ne parle que pour m'instruire, M. le président, dit le révérend M. Lawrence Templeton [1]; mais je suis porté à croire que le roman intitulé WALLADMOR [2] est l'ouvrage de Dousterswivel, c'est-à-dire de sa machine à vapeur.

—Fi donc, M. Templeton! dit le président; il y a de bonnes choses dans Walladmor, je vous en assure; c'est dommage que l'auteur n'ait rien connu du pays où il a placé la scène.

—Ou qu'il n'ait pas eu l'esprit, comme quelques-uns de nous, dit M. Oldbuck, de la placer dans un pays assez inconnu et assez éloigné pour que personne n'eût pu lui donner un démenti.

—Quant à cela, répondit le président, il faut faire attention que cet ouvrage a été fait pour l'Allemagne, où l'on ne connoît ni les mœurs ni le *crw* [3] du pays de Galles.

—Fasse le ciel qu'on n'en dise pas autant de

[1] Personnage fictif auquel dans l'origine devoit être attribué le roman d'*Ivanhoe*. (*Note de l'Édit.*)

[2] Ce roman, attribué en Allemagne à sir Walter Scott, fait partie de la *Bibliothèque des romans anglais et américains* qui se publie chez Charles Gosselin, à Paris. (*Note du Traducteur.*)

[3] Liqueur spiritueuse fort en usage dans le pays de Galles. (*N. de l'Éd.*)

l'ouvrage que nous allons publier! dit le docteur Dryasdust en montrant quelques volumes placés sur le bureau. Je crains que les mœurs que peignent nos FIANCÉS n'obtiennent pas l'approbation du Cymmerodion. J'aurois désiré qu'on eût compulsé Llehuyd, consulté Powel, cité l'histoire de Lewis [1], surtout les dissertations préliminaires, afin de donner un poids convenable à l'ouvrage.

—Lui donner du poids! s'écria le capitaine Clutterbuck [2]; sur mon âme, docteur, il est déjà assez lourd.

—Adressez-vous au fauteuil [3], dit le président avec un peu d'humeur.

—Eh bien, je m'adresse au fauteuil, répliqua le capitaine Clutterbuck, et je dis que nos FIANCÉS sont assez lourds pour briser le fauteuil de Jean de Gand, et même Cador Edris [4]. Je dois pourtant ajouter que, d'après mon pauvre jugement, le TALISMAN marche avec plus de légèreté.

—Il ne m'appartient pas de parler, dit le digne

[1] Voyez pour ces divers ouvrages l'*Essai sur sir Tristram.* (*Mélanges* et *Essais.*)

[2] L'officier en retraite du village de Melrose. Voyez l'introduction du *Monastère.*

[3] C'est-à-dire au président. Allusion à l'usage du parlement, qui oblige chaque membre d'adresser ses discours à l'orateur (*speaker*) de la chambre (*le président*), qui est par parenthèse le député qui parle le moins.

[4] Haute montagne du pays de Galles. (*Notes de l'Édit.*)

ministre de Saint-Ronan [1]; mais je dois pourtant dire qu'après m'être occupé si long-temps du *Siége de Ptolémaïs,* mon ouvrage, tout foible qu'il est, auroit dû être donné au public avant tout autre, du moins sur un sujet semblable.

—Votre Siége! ministre, dit M. Oldbuck avec un air de souverain mépris; parlerez-vous de votre misérable prose en ma présence, quand mon grand poëme historique en vingt chants, accompagné de notes en nombre proportionné, a été remis *ad græcas calendas?*

Le président, qui paroissoit souffrir beaucoup pendant cette discussion, prit alors la parole avec un air de dignité et de résolution. — Messieurs, dit-il, cette sorte de discussion est tout-à-fait irrégulière. Une proposition vous a été faite, et je dois y rappeler votre attention. Quant à la priorité de publication, vous devez vous souvenir que cet objet est du ressort du comité de critique, dont les décisions à ce sujet sont sans appel. Je déclare que je quitterai le fauteuil si l'on s'occupe encore d'affaires étrangères au but de cette réunion. Et maintenant, Messieurs, que nous sommes rentrés dans l'ordre, je voudrois que quelqu'un de vous parlât sur la question. Il s'agit de savoir si étant associés pour un commerce d'ouvrages de fiction, en prose et en vers, nous ne devons pas

[1] M. Cargill, dans les *Eaux de Saint-Ronan.* (*Note de l'Édit.*)

nous faire incorporer par acte du parlement. Que dites-vous de cette proposition, Messieurs? *vis unita fortior* (la force de l'union) est un vieil adage dont la vérité est incontestable.

—*Societas mater discordiarum* Société mère de discorde; c'est un brocard ni moins ancien, ni moins véritable, dit Oldbuck, qui sembloit déterminé en cette occasion à n'agréer aucune proposition qui auroit l'assentiment du président.

—Allons, Monkbarns, dit le président en prenant un ton aussi insinuant qu'il le pouvoit, vous avez fait une étude approfondie des institutions monastiques, et vous savez qu'il faut une réunion de personnes et de talents pour faire quelque chose de recommandable, et obtenir un ascendant convenable sur l'esprit du siècle. *Tres faciunt capitulum;* il faut trois moines pour faire un chapitre.

—Et neuf tailleurs pour faire un homme, répliqua Oldbuck n'en persistant pas moins dans son esprit d'opposition; cette citation vient aussi à propos que l'autre.

—Allons, allons, dit le président, vous savez que le prince d'Orange dit à M. Seymour : Sans association nous ne sommes qu'une corde de sable.

—Je sais, répondit Oldbuck, qu'il auroit été tout aussi convenable de ne rien laisser percer du vieux levain en cette occasion, quoique vous soyez

auteur d'un roman jacobite. Je ne connois plus *le prince d'Orange* après 1688, mais j'ai beaucoup entendu parler de l'immortel Guillaume III.

—Et, autant que je puis m'en souvenir, dit M. Templeton à Oldbuck en lui parlant à l'oreille, ce fut Seymour qui fit cette remarque au prince, et non le prince à Seymour; mais c'est un échantillon de l'exactitude de notre ami. Il se fie trop à sa mémoire. Le pauvre homme! depuis quelques années, Monsieur, il baisse beaucoup; il tombe.

—Il est à terre, répondit Oldbuck; mais que pouvez-vous attendre d'un homme qui est trop engoué de ses ouvrages faits à la hâte et n'ayant qu'un faux brillant, pour demander l'assistance d'hommes érudits et d'un talent solide?

—Point de chuchotements, point de cabales, point de conversations particulières, Messieurs! s'écria l'infortuné président, qui nous rappela l'idée d'un montagnard, conducteur de bestiaux, faisant tous ses efforts pour réunir et retenir dans le chemin son bétail noir qui cherche à s'en écarter.

—Je n'ai pas encore entendu, continua-t-il, une seule objection raisonnable à la proposition de solliciter l'acte du parlement, dont le projet est sur le bureau. Vous devez savoir que les extrêmes de la société inculte et civilisée sont de nos jours sur le point de se toucher. Du temps

des patriarches, un homme étoit son propre tisserand, son tailleur, son cordonnier, son boucher, etc., etc.; dans le siècle des sociétés en commandite, comme on peut appeler celui dans lequel nous vivons, on peut dire dans un sens qu'un seul individu exerce la même pluralité de métiers. Dans le fait, un homme qui a trempé largement dans ces spéculations peut proportionner ses dépenses à l'augmentation de son revenu, comme l'ingénieuse machine hydraulique qui plus elle dépense d'eau, plus elle en tire; il achète son pain de la compagnie des boulangers; sa crème et son fromage de la compagnie pour la fourniture du lait; et son habit neuf de celle des habillements; c'est la compagnie pour le gaz qui éclaire sa maison; et il boit une bouteille de vin de plus par le bénéfice de la compagnie pour l'importation du vin. Comme il a lui-même une action dans toutes ces compagnies, ce qui seroit pour un autre un acte de pure extravagance contient pour lui l'*odorem lucri* [1], et devient conforme à la prudence. Quand même le prix de l'objet dont il a besoin seroit exorbitant, quand même la qualité en seroit inférieure, puisqu'il est en même temps vendeur et acheteur, s'il est trompé il en profite lui-même. Bien plus, si la société en commandite des entrepreneurs de funérailles veut s'unir à la société de

[1] *Le parfum du gain.*

médecine, comme l'avoit proposé feu le facétieux docteur G*** sous la raison de la Mort et le Docteur, l'actionnaire pourra trouver le moyen d'assurer à ses héritiers une part raisonnable des frais de sa dernière maladie et de son enterrement. En un mot, les sociétés en commandite sont à la mode en ce siècle, et je crois qu'un acte d'incorporation sera particulièrement utile pour ramener le corps que j'ai l'honneur de présider à cet esprit de subordination qui est si nécessaire pour assurer le succès de toute entreprise où l'on réclame la réunion de la science, du talent et du travail. C'est à regret que je déclare qu'indépendamment de quelques différends qui ont éclaté entre vous, moi-même, depuis quelque temps, je n'ai pas été traité parmi vous avec cette déférence que les circonstances me donnoient droit d'attendre.

— *Hinc illæ lacrymæ!* dit à demi-voix M. Oldbuck.

— Mais, continua le président, je vois que plusieurs membres sont impatients d'exprimer leur opinion, et je désire ne fermer la bouche à personne. Je prie donc, la place que j'occupe sur ce fauteuil ne me permettant pas de faire une motion, je prie, dis-je, quelque honorable membre de demander qu'il soit nommé un comité pour reviser le projet de bill déposé sur le bureau, lequel a été régulièrement communiqué à tous ceux qui

y ont intérêt, enfin qu'on prenne les mesures nécessaires pour le soumettre au parlement au commencement de la session prochaine.

Un murmure sourd s'éleva dans l'assemblée; et enfin M. Oldbuck se leva de nouveau.

— Il paroît, Monsieur, dit-il en s'adressant au président, qu'aucun des honorables membres présents n'est disposé à faire la motion dont vous parlez. Je regrette que, parmi tant de personnes douées de plus de talents que je n'en possède, aucune ne se présente pour faire valoir les raisons contraires, et que ce soit moi qui me trouve obligé, comme nous le disons en Ecosse, d'attacher le grelot au cou du chat, relativement à laquelle phrase Pitscottie rapporte une excellente plaisanterie du grand comte d'Angus [1].

Ici, quelqu'un dit bas à l'orateur : Ne parlez pas de Pitscottie. Et M. Oldbuck, profitant de l'avis, continua ainsi qu'il suit :

— Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Messieurs, pour abréger je n'entrerai pas dans la discussion de la thèse qui vient d'être soutenue *ex cathedrâ*, comme je puis le dire; et je n'accuserai pas notre digne président d'avoir voulu essayer, *per ambages*

[1] Allusion à un passage de la Chronique de Pitscottie. Lorsqu'il fut question de punir l'insolence du ministre de Jacques IV, les nobles écossais hésitoient; le comte d'Angus s'écria : *I'll bell the cat;* c'est moi qui attacherai le grelot au chat. Ce qui lui valut le surnom de *Bell-the-cat*. Voyez une note de *Marmion*. (*Note de l'Édit.*)

et sous prétexte d'un acte du parlement, d'obtenir sur nous une autorité despotique, incompatible avec notre liberté; mais je dirai que les temps sont bien changés dans le parlement. L'année dernière, vous en auriez obtenu sans peine un acte d'incorporation pour une société en commandite qui auroit voulu cribler des cendres; cette année-ci vous n'en obtiendriez pas un pour ramasser des perles. Ainsi donc à quoi bon faire perdre le temps de cette assemblée pour discuter la question de savoir si nous devons ou non nous présenter à une porte que nous savons être fermée et verrouillée, non-seulement pour nous, mais pour toutes les compagnies formées pour l'air et pour le feu, pour la terre et pour l'eau, et que nous avons vues toutes échouer depuis peu?

Ici il s'éleva une clameur générale qui sembloit être d'approbation, et l'on pouvoit distinguer les mots suivants:—Inutile d'y penser!—De l'argent perdu!— Ne passera jamais à un comité de la chambre! Mais par dessus ce tumulte on entendoit deux individus placés dans deux coins différents de l'appartement, dont les voix claires et fortes se répondoient l'une à l'autre, comme les coups que frappent les deux figures de l'horloge de Saint-Dunstan[1]; et, quoique le président, d'un air fort agité, tâchât de leur imposer silence, il

[1] Horloge d'Édimbourg. (*Note de l'Édit.*)

ne faisoit que couper leurs paroles en syllabes chaque fois qu'il les interrompoit; ce qui avoit lieu de la manière suivante.

Première voix. — Le lord chan.....

Seconde voix. — Lord Lau.....

Le président (*très-haut*). — *Scandalum magnum!*

Première voix. — Le lord chance....

Seconde voix. — Lord Lauder.....

Le président (*encore plus haut*). — Violation de priviléges!

Première voix. — Le lord chancelier.....

Seconde voix. — Lord Lauderdale.....

Le président (*criant de toutes ses forces*). — A la barre de la chambre!

Les deux voix ensemble. — Ne consentira jamais un tel bill!

Un assentiment général parut suivre cette déclaration, et il fut exprimé avec autant d'emphase que pouvoient lui en prèter les voix de toute l'assemblée et celles des deux interlocuteurs.

Plusieurs personnes semblant regarder la besogne de ce jour comme terminée, commençoient à prendre leurs cannes et leurs chapeaux pour se retirer, quand le président, qui s'étoit enfoncé dans son fauteuil avec un air de déplaisir et de mortification, se releva tout à coup et de-

manda un moment d'attention. Tous s'arrêtèrent, quelques-uns en levant les épaules, comme s'ils se fussent sentis dominés par l'influence de ce qu'on appelle un être insupportable; mais la teneur de son discours excita bientôt une attention sérieuse.

— Je m'aperçois, Messieurs, dit-il, que vous ressemblez aux jeunes oiseaux impatients de quitter le nid de leur mère. Veillez à ce que les plumes de vos ailes soient assez fortes pour vous soutenir; quant à moi, je suis las de porter sur les miennes une troupe d'oisillons ingrats. Mais les paroles sont inutiles. Je n'emploierai plus de ministres aussi foibles que vous; je vous congédierai; je vous priverai de l'existence que je vous ai donnée; je vous abandonnerai, vous et l'assortiment usé de votre métier; vos cavernes et vos châteaux; vos antiques à la moderne et vos modernes à l'antique; votre confusion des temps, des mœurs et des circonstances; votre fond et vos accessoires, comme les comédiens appellent leurs décorations et leurs costumes; je laisserai tous vos expédiens rebattus aux fous qui veulent encore en faire usage. J'édifierai ma renommée de ma propre main, sans appeler à mon aide des boiteux tels que vous dont je me suis servi

Pour mon amusement plutôt que par besoin.

J'en appuierai les fondations sur un terrain plus solide que vos sables mouvants; j'élèverai cet édifice avec des matériaux plus durables que des morceaux de carton peint : en un mot, j'écrirai l'HISTOIRE.

Il y eut un tumulte de surprise au milieu duquel notre correspondant distingua les expressions suivantes : — Du diable si vous le faites! Vous, mon cher Monsieur; vous! Le brave homme oublie qu'il est le plus grand menteur qui ait existé depuis le temps de sir John Mandeville [1].

— Il n'en serait pas plus mauvais historien pour cela, dit Oldbuck; l'histoire, comme vous le savez, est à moitié fiction.

— Je garantirai cette moitié, reprit le premier interlocuteur; mais quant à la petite portion de vérité qui est indispensable, après tout Dieu nous protége! Geoffroi de Montmouth [2] seroit un lord Clarendon [3] auprès de lui.

Le tumulte commençant à s'apaiser, on vit plus d'un membre de l'assemblée se toucher le front d'un air expressif, tandis que le capitaine Clutterbuck fredonnoit :

> Écoutez vos amis, papa;
> Ne soyez pas si téméraire;

[1] Le Fameux voyageur.
[2] Vieux chroniqueur.
[3] Auteur de l'*Histoire de la Rébellion*. (*Notes de l'Edit.*)

Sans quoi le monde pensera
Que votre sagesse est légère.

— Le monde et vous, Messieurs, vous pouvez penser tout ce qu'il vous plaira, dit le président en élevant la voix; mais j'ai dessein d'écrire le livre le plus merveilleux que le monde ait jamais lu. Un livre dont tous les incidents seront incroyables, et cependant strictement vrais. Un livre qui rappellera le souvenir de faits dont les oreilles de la génération actuelle ont été étourdies, et que nos enfants liront avec une admiration approchant de l'incrédulité. Et ce sera LA VIE DE NAPOLÉON BUONAPARTE, PAR L'AUTEUR DE WAVERLEY.

A une telle annonce, chacun tressaillit, chacun se récria. M. Oldbuck, au milieu de ce nouveau tumulte, laissa tomber sa tabatière; et le tabac d'Écosse qui s'en répandit eut une telle influence sur les organes olfactifs de notre correspondant, caché sous le bureau du secrétaire, que l'effet qui en résulta le fit découvrir, et il fut éconduit d'une manière peu libérale et peu honnête, comme nous l'avons déjà dit, avec cent menaces d'un traitement encore plus sévère contre son nez, ses oreilles, et autres parties de son corps, principalement de la part du capitaine Clutterbuck. Sans se laisser intimider par ces menaces, qu'à

la vérité les gens de sa profession sont habitués à braver, notre jeune homme rôda encore quelque temps près de la porte de la taverne; mais tout ce qu'il put nous apprendre de plus, ce fut qu'environ un quart d'heure après son expulsion, l'assemblée s'étoit séparée *dans le désordre le plus admirable*.

LES FIANCÉS,

OU

LE CONNÉTABLE DE CHESTER.

PREMIÈRE HISTOIRE.

HISTOIRES
DU TEMPS
DES CROISADES.

LES FIANCÉS,
OU
LE CONNÉTABLE DE CHESTER.

CHAPITRE PREMIER.

« Or, il y avoit alors des guerres sanglantes sur les frontières du pays de Galles. »
LEWIS.

Les chroniques d'où nous tirons cette histoire assurent que de tout le long espace de temps pendant lequel les princes gallois conservèrent leur indépendance, l'année 1187 fut particulièrement favorable au maintien de la paix entre eux et leurs belliqueux voisins, les lords Marchers (lords des frontières), qui habitoient ces châ-

teaux formidables situés sur les frontières des anciens Bretons, et dont les voyageurs contemplent encore les ruines avec admiration.

Ce fut à cette époque que Baldwin (Baudouin), archevêque de Cantorbéry, accompagné du savant Gérald de Bary, depuis évêque de Saint-David, prêcha la croisade de château en château, de ville en ville, et fit retentir de l'appel aux armes, pour la délivrance du saint sépulcre, les vallées les plus retirées de la Cambrie, son pays natal. Il conjuroit les chrétiens d'assoupir leurs querelles et de ne plus se faire la guerre entre eux, mais il offroit en même temps à l'esprit belliqueux de son siècle un but général d'ambition et un théâtre de prouesses où la faveur du ciel et une gloire terrestre devoient être la récompense des champions victorieux.

Cet appel étoit fait pour remuer tous les esprits; et cependant, parmi les milliers de guerriers qu'il engageoit à quitter leur pays pour se livrer aux hasards d'une expédition lointaine et dangereuse, les chefs bretons avoient peut-être la meilleure excuse pour se dispenser d'y répondre. Les chevaliers anglo-normands, plus habiles dans la science des armes, faisoient de constantes irruptions sur les frontières du pays de Galles, et en démembroient souvent des portions considérables, sur lesquelles ils construisoient des châ-

teaux-forts pour s'assurer la possession du territoire conquis. Les Bretons se vengeoient à la vérité par des excursions terribles sur les terres de leurs ennemis, mais qui ne suffisoient pas encore à les indemniser des pertes qu'ils avoient essuyées. Semblables aux flots de la haute mer, ils s'avançoient avec bruit et fureur, et portoient partout la dévastation; mais, en se retirant, ils cédoient insensiblement le terrain à leurs adversaires.

La franche union des princes du pays auroit opposé une forte barrière aux usurpations des étrangers; mais, occupés autant de leurs discordes intestines que de leur animosité contre les Normands, ils étoient sans cesse en guerre les uns contre les autres, et l'ennemi commun en retiroit tout l'avantage.

La croisade promettoit quelque chose de nouveau du moins à une nation dont une bouillante ardeur étoit le trait caractéristique. Un grand nombre de chefs acceptèrent l'invitation, sans songer aux suites qui devoient en résulter pour un pays qu'ils laissoient sans défense. Même les ennemis les plus invétérés des Saxons et des Normands oublièrent leur inimitié contre les usurpateurs d'une partie de leurs domaines pour s'enrôler sous la bannière de la croix.

De ce nombre étoit Gwenwyn, ou pour mieux

dire Gwenwynwen, quoique nous nous proposions de préférer l'abréviation de son nom. Il continuoit à exercer un droit de souveraineté précaire sur les parties du Powys-Land non conquises encore par les Mortimer, les Guarine, les Latimer, les Fitz-Alan, et autres nobles normands. Sous divers prétextes, et souvent même sans en chercher d'autres que la franche déclaration de leur force supérieure, ces divers chefs s'étoient approprié des portions considérables de cette principauté, jadis étendue et indépendante, qui, lorsque le pays de Galles fut malheureusement divisé entre les trois fils de Roderick Mawr, après le décès de leur père, étoit tombé en partage au plus jeune, nommé Mervyn. Le courage indomptable et la fière opiniâtreté de Gwenwyn, descendant de ce prince, l'avoient depuis long-temps rendu cher à ce qu'on appeloit alors les géans ou les champions du pays de Galles; et, grâce au nombre des soldats qui, attirés par sa renommée, venoient servir sous ses drapeaux, plutôt que par la force naturelle d'une principauté démembrée, il fut en état plus d'une fois de se venger des usurpations des Anglais, en faisant des incursions désastreuses sur leurs propres terres.

Cependant Gwenwyn lui-même, en cette occasion, parut oublier la haine qu'il avoit jurée à ses dangereux voisins. La Torche de Pengwern, car

on le nommoit ainsi, parce qu'il avoit souvent porté le fer et le feu dans la province de Shrewsbury, paroissoit alors brûler aussi paisiblement qu'un flambeau allumé dans le boudoir d'une dame; et le Loup de Plinlimmon, autre surnom que lui avoient donné les bardes, sommeilloit aussi paisiblement que le chien du berger devant le foyer de son maître.

Ce n'étoit pas seulement l'éloquence de Baudouin et de Gérald qui avoit inspiré des idées de paix à un esprit si fier et si impatient du repos. Il est vrai que leurs exhortations y avoient contribué plus que les vassaux de Gwenwyn ne l'avoient cru possible. L'archevêque avoit déterminé le chef breton à rompre le pain et à prendre le divertissement de la chasse avec le plus proche et jusqu'alors le plus déterminé de ses ennemis, le vieux chef normand sir Raymond Bérenger, qui, quelquefois vainqueur, quelquefois vaincu, mais jamais subjugué, en dépit des attaques multipliées de Gwenwyn, s'étoit maintenu dans son château de Garde-Doloureuse, sur les frontières du pays de Galles, place que la nature et l'art avoient également fortifiée. Le prince gallois avoit trouvé impossible de s'en emparer, soit par force, soit par stratagème, et elle l'empêchoit de porter plus loin ses incursions, parce qu'il auroit craint de laisser sur ses derrières une garnison qui auroit pu lui couper la retraite.

C'étoit pour ce motif que Gwenwyn de Powys-Land avoit cent fois juré de donner la mort à Raymond Bérenger, et de démolir son château; mais la politique et la prudence du vieux guerrier, l'expérience qu'il avoit acquise dans l'art de la guerre, et les secours qu'il recevoit de ses compatriotes plus forts que lui, l'avoient mis en état de braver tous les efforts et la fureur de son voisin. S'il existoit donc un homme dans toute l'Angleterre que Gwenwyn détestât plus qu'un autre, c'étoit Raymond Bérenger; et cependant le bon archevêque Baudouin vint à bout de déterminer le prince gallois à voir son ancien ennemi comme allié et comme ami pour la cause de la croix. Gwenwyn invita même le vieux chevalier à se rendre dans son palais du pays de Galles, lui donna l'hospitalité pendant huit jours de l'automne, le traita de la manière la plus honorable, le fit asseoir à des banquets somptueux, et lui procura les plaisirs de la chasse.

Pour reconnoître cet accueil hospitalier, Raymond invita à son tour le prince de Powys avec une suite choisie, mais dont le nombre fut fixé, à venir passer les fêtes de Noël à Garde-Doloureuse, que quelques antiquaires ont cherché à identifier avec le château de Colune, sur la rivière du même nom. Mais le laps de temps et quelques difficultés géographiques jettent du doute sur cette conjecture ingénieuse.

Tandis que le Gallois passoit le pont-levis, son fidèle barde remarqua qu'il trembloit d'une émotion involontaire; et Cadwallon avoit trop d'expérience et connoissoit trop bien le caractère de son maître pour ne pas se douter qu'il étoit violemment tenté de profiter d'une occasion qui paroissoit propice, pour s'emparer, même en violant la bonne foi, d'une forteresse qui avoit été si long-temps le but de ses desseins ambitieux.

Craignant que la lutte qui avoit lieu entre la conscience de son maître et sa cupidité ne se terminât d'une manière funeste à sa gloire, le barde fixa l'attention de Gwenwyn en lui disant à demi-voix dans leur dialecte particulier : — Les dents qui mordent le mieux sont celles qu'on ne voit pas. — Et le prince jetant les yeux autour de lui s'aperçut que, quoiqu'il n'y eût dans la cour que des écuyers et des pages sans armes, les tours et les murailles étoient garnies d'archers et d'hommes d'armes.

Il entra dans la salle du parquet, et il y vit pour la première fois Eveline Bérenger, fille unique du châtelain normand, héritière de ses domaines et de sa fortune supposée, n'ayant que seize ans, et la plus belle personne des frontières du pays de Galles. Bien des lances avoient déjà été rompues en l'honneur de ses charmes, et le

vaillant Hugues de Lacy, connétable de Chester, un des plus redoutables guerriers de ce temps, avoit mis aux pieds d'Eveline le prix que ses prouesses avoient remporté dans un grand tournoi près de cette antique cité. Gwenwyn regardoit ces triomphes comme autant de nouvelles recommandations en faveur d'Eveline. Sa beauté frappoit tous les yeux : elle étoit héritière de la forteresse qu'il convoitoit si ardemment, et il commença à penser qu'il pourroit s'en assurer la possession par des moyens plus doux que ceux qu'il avoit jusque-là préférés.

D'une autre part, la haine que les Bretons nourrissoient contre les Saxons et les Normands qui avoient envahi leur pays, ses longues querelles mal assoupies avec ce même Raymond, un souvenir vague que les alliances entre les Gallois et les Anglais avoient rarement eu des suites heureuses, sa persuasion que son projet déplairoit à ses vassaux et paroîtroit un abandon du système d'après lequel il avoit agi jusqu'alors, l'empêchèrent de faire connoître ses désirs à Raymond ou à sa fille. L'idée d'essuyer un refus ne se présenta pas un instant à son esprit. Il étoit convaincu qu'il n'avoit qu'à parler; la fille d'un châtelain normand dont le rang et le pouvoir n'étoient pas du premier ordre parmi les nobles des frontières seroit ravie et s'estimeroit comme très-honorée

d'une proposition de mariage qui lui seroit faite par le souverain de cent montagnes.

A la vérité, il y avoit une autre objection qui, dans des temps plus rapprochés du nôtre, auroit été d'un poids considérable. Gwenwyn étoit déjà marié. Mais les souverains se marient pour obtenir une postérité; Gwenwyn se comptoit au nombre des souverains, Brengwain ne lui avoit pas donné d'enfants; et il n'étoit pas à présumer que le pape pousseroit les scrupules jusqu'à refuser le divorce à un prince qui avoit pris la croix avec tant de zèle, quoique, dans le fait, ses pensées se dirigeassent vers Garde-Doloureuse plutôt que vers Jérusalem. Et puis, si Raymond étoit assez scrupuleux pour ne pas trouver bon qu'Eveline occupât pour quelque temps le rang de concubine, ce que les coutumes du pays de Galles permettoient à Gwenwyn d'offrir comme un arrangement provisoire, il n'avoit qu'à attendre quelques mois pendant que l'évêque de Saint-David ou quelque autre intercesseur solliciteroit de la cour de Rome son divorce.

Tout en s'occupant de pareilles idées, Gwenwyn resta au château de Raymond Bérenger depuis le jour de Noël jusqu'à celui des Rois. Il endura la présence des nobles normands qui venoient prendre place à la table de leur compatriote, et qui, s'imaginant que leur rang de che-

valier les rendoit égaux aux plus puissants souverains, faisoient fort peu de cas de la longue suite d'ancêtres du prince gallois. Celui-ci de son côté ne les regardoit guère que comme une sorte de brigands privilégiés, et c'étoit avec la plus grande difficulté qu'il pouvoit maîtriser la haine qu'il leur portoit, et qui étoit près d'éclater quand il les voyoit se livrer à ces exercices de chevalerie dont l'habitude les rendoit si formidables à son pays. Enfin les fêtes se terminèrent, et tous les hôtes de Bérenger partirent de son château, qui reprit l'aspect d'une forteresse solitaire et bien défendue.

Cependant en chassant sur ses montagnes et dans ses vallées, le prince de Powys-Land éprouva que ni tout le gibier qu'il y trouvoit, ni le plaisir d'être délivré de la présence des chevaliers normands, qui affectoient de le traiter en égal, ne pouvoient le dédommager de ne plus voir la charmante Eveline suivre la chasse, montée sur son palefroi blanc. En un mot il n'hésita plus, et il prit pour confident son chapelain, homme prudent et habile. La vanité du chapelain fut flattée de la confiance de son maître, dont les projets lui parurent d'ailleurs pouvoir être de quelque avantage tant pour lui-même que pour son ordre. Il dirigea toutes les mesures à prendre pour obtenir le divorce de Gwenwyn; tout annonça

qu'il ne tarderoit pas à être prononcé, et l'infortunée Brengwain fut placée dans un cloître. Peut-être s'y trouva-t-elle plus heureuse que dans la triste retraite où elle avoit vécu misérablement, depuis que Gwenwyn, n'espérant plus avoir de postérité par elle, la négligeoit complètement.

Le père Hugon travailla aussi à gagner les chefs les plus puissants parmi les Gallois, en leur faisant sentir tous les avantages qu'ils retireroient de la possession de Garde-Doloureuse, qui, depuis plus d'un siècle, couvroit et protégeoit une étendue considérable de pays, rendoit leurs incursions difficiles et leurs retraites dangereuses, en un mot les empêchoit d'avancer jusqu'aux portes de Shrewsbury. Et quant à l'union du prince avec une Normande, le bon père leur donna à entendre que sa chaîne n'en seroit pas mieux rivée que celle qui l'avoit attaché à Brengwain, et seroit aussi facile à rompre.

Ces arguments, joints à d'autres adaptés aux vues et aux désirs de chaque individu, réussirent si bien, qu'au bout de quelques semaines le chapelain fut en état d'annoncer à son maître que le mariage projeté n'éprouveroit aucune opposition de la part des plus nobles et des plus puissants de ses chefs. Un bracelet d'or, pesant six onces, récompensa sur-le-champ l'heureuse adresse dont le prêtre avoit fait preuve dans cette négociation;

et Gwenwyn le chargea de tracer ses propositions sur le papier, ne doutant pas qu'elles ne jetassent dans une extase de joie le château de Garde-Doloureuse, en dépit de tout ce que son nom avoit de mélancolique. Ce fut avec quelque difficulté que le bon chapelain obtint du prince gallois qu'il ne seroit pas question de son projet de concubinage provisoire, car il jugea sagement qu'Eveline et son père le regarderoient comme un affront. Il présenta l'affaire du divorce comme presque entièrement terminée, et finit sa lettre par quelques réflexions morales parmi lesquelles il glissa une allusion à Vashti, Esther et Assuérus.

Ayant expédié cette lettre par un messager prompt et fidèle, le prince breton se disposa à célébrer solennellement les fêtes de Pâques, qui étoient arrivées pendant le cours de toutes ces négociations.

Pour se concilier l'esprit de ses sujets et de ses vassaux, Gwenwyn en invita un grand nombre à un festin magnifique à Castell-Coch, c'est-à-dire le Château-Rouge, comme on l'appeloit alors, mieux connu ensuite sous le nom de château de Powys, et qui fut, dans un temps moins éloigné de nous, la résidence du duc de Beaufort. La belle architecture de cette noble demeure datoit d'une époque beaucoup plus moderne que le siècle de Gwenwyn, dont le palais, au temps où

nous parlons, étoit un bâtiment long, peu élevé, et construit en pierres rouges, ce qui lui avoit fait donner le nom qu'il portoit alors. Sa situation commandoit à tous les environs; un fossé et une palissade en étoient les plus importantes défenses.

CHAPITRE II.

« Madoc a donné l'ordre, et le son des clairons
» Appelle les guerriers du fond de leurs vallons :
» Ils descendent de leurs montagnes
» Comme un torrent fougueux inonde les campagnes.

» Mais lorsque, foible enfant de la nécessité,
» La paix vient enchaîner leur intrépidité,
» Cédant à sa triste influence,
» Les bois et les vallons rentrent dans le silence. »
Poëme gallois.

Les fêtes des anciens princes bretons se faisoient remarquer ordinairement par la splendeur grossière et la franchise de l'hospitalité des montagnes. Mais en cette occasion, Gwenwyn voulut acheter de la popularité par des profusions extraordinaires; car il sentoit que l'alliance qu'il méditoit pouvoit être tolérée, mais jamais approuvée par ses sujets et ses alliés.

Un incident, qui en lui-même étoit insignifiant, confirma ses appréhensions. Il passoit un soir, qu'il étoit presque nuit, près de la fenêtre ouverte d'un corps-de-garde où se trouvoient plusieurs de ses meilleurs soldats, chargés de veiller tour à tour aux portes de son palais; il entendit l'un d'eux, Morgan, connu par sa force, son courage

et sa férocité, dire à son compagnon qui étoit assis avec lui près du feu : — Gwenwyn est changé en prêtre ou en femme! Quand a-t-on jamais vu, si ce n'est depuis quelques mois, ses soldats obligés de ronger, comme aujourd'hui, la chair si près de l'os? — Un peu de patience, lui répondit son camarade; quand il aura épousé la Normande, nous aurons si peu de butin à faire sur ces coquins de Saxons, que nous serons trop heureux d'avaler les os même, comme des chiens affamés.

Gwenwyn n'entendit que ce peu de mots de leur conversation, mais c'en étoit assez pour alarmer son orgueil comme soldat, et exciter son mécontentement comme prince. Il savoit que les gens qu'il gouvernoit étoient d'un caractère inconstant, qu'un long repos leur étoit insupportable, qu'ils étoient animés d'une haine violente contre leurs voisins, et il craignoit presque les conséquences de l'inaction à laquelle une longue trêve pouvoit les réduire. Quoi qu'il en fût, le risque en étoit encouru, et se surpasser lui-même en splendeur et en générosité lui parut le meilleur moyen de raffermir l'affection chancelante de ses sujets.

Un Normand auroit méprisé la magnificence barbare d'un festin composé de bœufs et de moutons rôtis tout entiers, et de viandes de chèvres et de daims cuites avec la peau de ces animaux; car

les Normands, dans leur nourriture, recherchoient la qualité plutôt que la quantité; la délicatesse des mets leur plaisoit plus que la profusion, et ils tournoient en ridicule le goût plus grossier des Bretons, quoique ceux-ci montrassent dans leurs banquets encore plus de modération que les Saxons. Le déluge de crw et d'hydromel qui inondoit les convives n'auroit pu dédommager les Normands de l'absence d'un breuvage plus précieux et plus recherché, et qu'ils avoient appris à aimer sous un climat plus méridional. Le lait préparé de diverses manières, et qui faisoit aussi partie du festin, ne leur auroit pas convenu davantage, quoique, dans les occasions ordinaires, il suppléât à toute autre nourriture parmi les anciens Bretons, dont le pays étoit riche en pâturages et en bestiaux, mais très-pauvre en produits agricoles.

Le banquet fut servi dans une grande salle fort longue et fort peu exhaussée, construite en bois équarri revêtu de lattes. Un grand feu étoit allumé à chaque extrémité, et la fumée, qui s'échappoit avec peine par les crevasses du toit, rouloit en nuages sur la tête des convives, qui, pour en moins souffrir, étoient assis sur des siéges très-bas. Leur extérieur avoit quelque chose de sauvage, et inspiroit presque la terreur, même dans les heures consacrées au plaisir. Le prince

avoit une taille gigantesque et un regard digne du chef d'un peuple indiscipliné qui ne se plaisoit que sur le champ de bataille; les longues moustaches qu'il portoit, ainsi que la plupart de ses champions, ajoutoient à la formidable dignité de sa physionomie.

De même que presque tous les convives, Gwenwyn avoit une simple tunique de toile blanche, reste du costume que les Romains avoient introduit dans les provinces de la Grande-Bretagne, et il étoit distingué des autres par l'*eudorchawg*, ou chaîne d'anneaux entrelacés, dont les tribus celtiques décoroient toujours leurs chefs. Le collier étoit porté par ceux d'un rang inférieur; chez les uns c'étoit l'attribut de leur naissance, chez les autres le prix de leurs exploits; mais un bandeau ceignoit la tête de Gwenwyn, car il étoit un des trois princes qui prétendoient au droit de porter le diadème; et des ornements de même métal autour de ses bras et au-dessus de la cheville du pied annonçoient en lui un souverain indépendant.

Deux écuyers qui mettoient toute leur attention à le servir étoient derrière lui, et à ses pieds, sur des roseaux en nattes, étoit assis un *foot-bearer* [1], page dont l'unique fonction étoit de réchauffer

[1] Un porte-pieds.

les pieds de son maître dans son sein ou sur ses genoux. Le même droit de souveraineté qui permettoit à Gwenwyn de porter un diadème lui donnoit encore ce privilége.

Malgré le caractère belliqueux des convives, malgré le danger de voir se réveiller les querelles qui divisoient plusieurs d'entre eux, un très-petit nombre ne portoit d'autre armure défensive que le léger bouclier de peau de chèvre, qui étoit suspendu derrière le siége de chacun d'eux. Mais tous étoient bien pourvus d'armes offensives, car l'épée et le sabre à deux tranchants étoient un autre legs que leur avoient fait les Romains. Plusieurs y joignoient un couteau ou un poignard d'un bois très-dur, et l'on voyoit briller une immense quantité de dards ou de javelines, de piques ou de hallebardes, d'arcs et de flèches, de haches de Danemarck, de crochets de fer et de haches à pointes recourbées du pays de Galles.

Quoiqu'il ne régnât pas beaucoup d'ordre dans ce banquet, et que les convives ne fussent pas retenus par les strictes règles du savoir-vivre qu'imposoient les lois de la chevalerie, le salle du festin de Gwenwyn, grâces à douze bardes distingués, promettoit des plaisirs dont les plus fiers Normands n'auroient pu jouir aussi pleinement. Il est vrai que ceux-ci avoient leurs ménestrels, hommes versés dans la profession de

la poésie, du chant et de la musique; mais, quoique ces arts fussent très-honorés, et que ceux qui les exerçoient obtinssent souvent de riches récompenses, quand ils étoient doués de talents supérieurs, les ménestrels en général n'étoient que peu estimés, parce que la plupart étoient des vagabonds dissolus, qui n'avoient pris cette profession que par fainéantise, et pour se procurer le moyen de mener une vie errante et dissipée.

Telle a été dans tous les temps la censure à laquelle ont été exposés les hommes qui se consacrent aux amusements du public. Ceux d'entre eux qui se distinguent par des talents supérieurs sont quelquefois élevés très-haut dans la société, tandis que le plus grand nombre végète dans les derniers rangs. Mais il n'en étoit pas ainsi des bardes du pays de Galles, qui, ayant succédé en dignité aux druides, sous lesquels ils avoient originairement formé une confrérie subalterne, jouissoient de beaucoup de priviléges, obtenoient autant de respect que d'estime, et exerçoient une grande influence sur l'esprit de leurs concitoyens. Leur ascendant égaloit presque celui des prêtres, et ils avoient même quelque ressemblance avec eux; car ils ne portoient jamais les armes, ils étoient initiés dans leur ordre avec des cérémonies secrètes et mystiques, et l'on rendoit hommage à leur *awen*, c'est-à-dire à leurs inspira-

tions poétiques, comme si elles avoient un caractère divin. Aussi les bardes, revêtus de tant d'importance et d'autorité, étoient assez enclins à se prévaloir de leurs priviléges, et se permettoient même certains caprices.

Telle étoit peut-être en ce moment l'humeur de Cadwallon, qui, comme chef des bardes de Gwenwyn, devoit faire résonner de ses chants la salle de banquets du prince. Tous les convives s'y attendoient; mais ni l'impatience des chefs et des champions assemblés, ni le silence qui remplaça tout à coup le tumulte, quand on plaça sa harpe devant lui avec respect, ni les prières et les ordres du prince même ne purent tirer de lui autre chose qu'un court prélude, plusieurs fois interrompu, dont les notes sembloient s'arranger d'elles-mêmes pour former un air très-lugubre, et dont les sons parurent s'éteindre peu à peu pour laisser régner de nouveau le silence.

Le prince jeta un regard courroucé sur le barde, qui étoit trop absorbé dans ses sombres pensées pour lui faire aucune excuse, et même pour remarquer son mécontentement. Il promena encore ses doigts sur les cordes de son instrument d'un air distrait, et parut sur le point de faire entendre des sons pareils à ceux dont ce maître consommé dans son art avoit si souvent enchanté ses auditeurs. Mais ce nouvel effort ne lui réussit pas;

il dit que sa main droite étoit comme paralysée, et il repoussa sa harpe loin de lui.

Un murmure sourd s'éleva dans toute la salle, et Gwenwyn lut dans les regards de ses hôtes qu'ils regardoient le silence de Cadwallon comme de mauvais augure dans cette occasion importante. Il appela à la hâte un jeune barde ambitieux, nommé Caradoc de Menwygent, dont la renommée naissante paroissoit devoir bientôt le disputer à l'antique renommée de Cadwallon, et il lui ordonna de chanter quelque chose qui pût mériter les éloges de son souverain et les applaudissements des convives. Ce jeune ambitieux avoit toute l'adresse d'un courtisan : il improvisa un poëme dans lequel, sous un nom emprunté, il traça un portrait d'Éveline Bérenger si poétique et si séduisant, que Gwenwyn en fut ravi ; et, tandis que tous ceux qui avoient vu l'original étoient frappés de la ressemblance, les yeux du prince annonçoient son admiration pour le poëte et sa préférence pour la beauté, sujet de ses chants. Les figures dont abonde la poésie celtique suffisoient à peine à l'enthousiasme du jeune barde, qui prenoit un essor plus élevé à mesure qu'il s'apercevoit de l'impression qu'il faisoit sur ses auditeurs, et qui mêloit les éloges du prince à ceux de la belle Normande.

—De même qu'un lion ne peut être conduit

que par la main d'une jeune et belle vierge, disoit-il, ainsi un chef gallois ne peut reconnoître d'autre empire que celui de la femme la plus aimable et la plus vertueuse de son sexe. Qui demande au soleil de midi dans quelle partie du monde il est né? Qui demandera à des charmes comme les siens dans quel pays ils ont été créés?

Enthousiastes pour le plaisir comme pour la guerre, et doués d'une imagination vive qui répondoit à l'instant même aux appels de leurs poëtes, les chefs bretons firent entendre un concert d'acclamations et d'applaudissements; et les chants du barde contribuèrent, plus que les graves arguments du père Hugon, à faire voir de bon œil l'alliance projetée du prince.

Gwenwyn lui-même, dans un transport d'ivresse, s'empressa de détacher les bracelets d'or qu'il portoit, les donna au barde dont les chants venoient de produire un effet si désirable, et lui dit, en jetant un regard sur Cadwallon, qui gardoit le silence d'un air sombre : — La harpe silencieuse n'a jamais eu de cordes d'or.

— Prince, répondit le barde, dont l'orgueil égaloit au moins celui de Gwenwyn lui-même, vous changez le sens du proverbe de Taliessin : — C'est la harpe flatteuse qui ne manque jamais de cordes d'or.

Gwenwyn, se tournant vers lui d'un air sévère, alloit lui répondre avec courroux, quand le retour soudain de Jorworth, le messager qu'il avoit envoyé à Raymond Bérenger, détourna son attention. Cet envoyé montagnard avoit les jambes nues et les pieds garnis de sandales de peau de chèvre. Un manteau semblable couvroit ses épaules, et il tenoit en main une courte javeline. La poussière dont il étoit souillé, et la sueur qui tomboit de son front, prouvoient le zèle avec lequel il s'étoit acquitté de sa mission.

—Eh bien! lui demanda Gwenwyn avec empressement, quelles nouvelles de Garde-Doloureuse, Jorworth ap Jevan?

—Je les porte dans mon sein, répondit le fils de Jevan; et il remit au prince, avec beaucoup de respect, un paquet enveloppé de soie, et fermé d'un sceau représentant un cygne, ancienne devise de la maison de Bérenger. Ne sachant ni lire ni écrire, Gwenwyn, avec la hâte de l'impatience, remit la lettre à Cadwallon, qui lui servoit ordinairement de secrétaire, quand son chapelain étoit absent, comme cela arrivoit en ce moment. Cadwallon, ayant jeté un coup d'œil sur la lettre, dit en peu de mots :—Je ne sais pas lire le latin. Malheur au Normand qui écrit à un prince de Powys en une autre langue que celle des Bretons; et heureux étoit le temps où l'on n'en parloit

pas d'autre depuis Tintadgel [1] jusqu'à Cairleoil [2].

Gwenwyn ne lui répondit qu'en lui lançant un regard de courroux.

—Où est le père Hugon? s'écria-t-il avec impatience.

—A l'église, répondit un de ses hommes d'armes; c'est aujourd'hui la fête de saint.....

—Quand ce seroit celle de saint David [3], répliqua Gwenwyn, et quand il tiendroit le ciboire entre ses mains, il faut qu'il vienne ici à l'instant.

Le chef de ses Henchmans [4] sortit aussitôt pour aller le chercher. Pendant ce temps, Gwenwyn regardoit la lettre qui contenoit le secret de sa destinée, mais qu'il ne pouvoit lire sans interprète, d'un air qui annonçoit tant d'inquiétude et d'impatience, que Caradoc, glorieux du succès qu'il avoit déjà obtenu, fit entendre encore quelques notes pour tâcher de distraire les pensées de son maître, pendant cet intervalle pénible. Un air vif et léger, touché par une main qui sembloit hésiter,

[1] Bourg du comté de Cornouailles.

[2] Appelé aussi *Carleon;* ville située dans le comté de Monmouth, sur la rivière d'Usk, à cent cinquante-cinq milles de Londres. Son nom signifie la forteresse d'Heon, ancien roi breton. Carleon jouissoit jadis d'une grande importance, et étoit le siége métropolitain du camp de Galles, avant que l'évêque saint David le transférât à *Menavia* ou *Saint-David.*

[3] Patron du pays de Galles.

[4] Gardes-du-corps. (*Notes de l'Éditeur.*)

comme si la voix soumise d'un inférieur eût craint d'interrompre les méditations du chef, accompagna une ou deux stances applicables au sujet.

—Qu'importe, ô parchemin que la soie enveloppoit, disoit-il en apostrophant la lettre placée sur la table devant le prince,— qu'importe que tu parles la langue de l'étranger? Le chant du coucou est-il harmonieux? Et pourtant il nous annonce le printemps et les fleurs naissantes. Si ton langage est celui que parle le prêtre portant l'étole, n'est-ce pas le même qui unit les cœurs et les mains au pied de l'autel? si tu tardes à répandre sur nous tes trésors, les plaisirs ne sont-ils pas plus doux quand le prix en est rehaussé par l'attente? Que seroit la chasse, si le daim tomboit à nos pieds à l'instant où il est débusqué? Quel prix mettroit-on à l'amour de la jeune vierge, si une sage retenue ne lui imposoit un délai avant de l'accorder?—

Le chant du barde fut interrompu par l'arrivée du prêtre, qui, empressé d'obéir aux ordres de son maître impatient, n'avoit même pas pris le temps d'ôter l'étole qu'il portoit en célébrant l'office divin; et un certain nombre de chefs pensèrent que ce n'étoit pas un heureux présage qu'un prêtre, en habits sacerdotaux, parût dans une réunion consacrée au plaisir; et où retentissoient des chants profanes.

Le père Hugon ouvrit la lettre du baron normand, et, surpris de ce qu'il y voyoit, il leva les yeux en silence.

—Lisez donc! s'écria l'impétueux Gwenwyn.

—Si vous le trouviez bon, répondit le chapelain plus prudent, il seroit plus convenable de la lire devant une assemblée moins nombreuse.

—Lisez-la tout haut! répéta le prince d'un ton encore plus décidé; il n'y a personne ici qui ne respecte son prince, et qui ne mérite sa confiance. Lisez tout haut, dis-je; et, par Saint-David, si Raymond le Normand a osé.....

Il n'acheva pas sa phrase, et s'enfonçant dans son fauteuil, il prit une attitude de profonde attention. Mais il étoit facile à tous ses convives de remplir la réticence que sa prudence avoit laissée dans son exclamation.

Le chapelain lut alors ce qui suit, mais d'une voix basse et mal assurée:

—Raymond Bérenger, noble chevalier normand, Sénéchal de Garde-Doloureuse, à Gwenwyn, prince de Powys. Que la paix soit entre eux! Salut et santé.

—Votre lettre, par laquelle vous demandez la main de notre fille Eveline Bérenger, a été fidèlement remise entre nos mains par votre serviteur Jorworth ap Jevan, et nous vous remercions cordialement des bonnes dispositions que vous y té-

moignez pour nous et pour les nôtres. Mais, prenant en considération la différence de sang et de lignage, ainsi que les causes de querelles qui se sont souvent élevées en cas semblables, nous jugeons plus convenable de donner à notre fille un époux de notre nation. Ce n'est nullement que nous méprisions votre alliance; nous n'avons en vue que votre bien, le nôtre et celui de nos vassaux à tous deux, qui n'en seront que plus à l'abri de toutes nos querelles. C'est pour ces motifs que nous ne tenterons pas de resserrer plus qu'il ne le convient les nœuds de notre intimité. Les moutons et les chèvres paissent tranquillement les mêmes pâturages, mais ils ne mêlent ni leur sang ni leur race. D'ailleurs notre fille Eveline a été recherchée en mariage par un noble et puissant seigneur des frontières, Hugues de Lacy, connétable de Chester; et nous avons déjà fait une réponse favorable à cette honorable demande. Il nous est donc impossible de vous accorder la vôtre. Sur tout autre point, vous nous trouverez toujours disposé à vous être agréable, ce dont nous prenons à témoin Dieu, Notre-Dame et sainte Marie-Magdeleine de Quatford, à la garde de qui nous vous recommandons cordialement.

— Ecrit, par notre ordre, en notre château de Garde-Doloureuse, sur les frontières du pays de Galles, par le révérend prêtre Aldrovand, moine

noir du monastère de Wenlock; et nous y avons apposé notre sceau la veille de la fête du bienheureux martyr Saint Alphège, à qui honneur et gloire. —

La voix commençoit à manquer au père Hugon, et le parchemin s'agitoit dans sa main, quand il arriva à la fin de cette épître; car il savoit parfaitement qu'une insulte bien moins sensible que le mot de cette lettre le moins offensant pour Gwenwyn eût suffi pour faire bouillir dans ses veines jusqu'à la dernière goutte de son sang breton. Ce qu'il prévoyoit ne manqua pas d'arriver. Le prince avoit par degrés quitté l'attitude tranquille qu'il avoit prise pour écouter la lecture de la missive, et dès qu'elle fut terminée, se levant brusquement, semblable à un lion relancé dans sa tanière, il repoussa si rudement son jeune porte-pieds, qu'il le fit rouler à quelque distance sur le plancher.

—Prêtre, s'écria-t-il, as-tu lu fidèlement ce maudit écrit? Si tu y as ajouté, si tu en as retranché un seul mot, une seule lettre, je traiterai si bien tes yeux que tu ne liras plus une seule ligne de ta vie!

Le moine savoit fort bien que le caractère sacerdotal n'étoit pas toujours respecté par les irascibles Gallois, et il répondit en tremblant : —Par le serment de mon ordre, puissant prince, je vous en ai fait la lecture mot pour mot, lettre pour lettre.



Il s'ensuivit un moment de silence; car la fureur de Gwenwyn, en recevant un affront auquel il étoit si loin de s'attendre en présence de tous ses *Uckelwyr*, c'est-à-dire ses nobles chefs, sembloit trop violente pour qu'il pût l'exprimer par des paroles. Tout à coup, on entendit sortir quelques sons de la harpe jusqu'alors muette de Cadwallon. Le prince jeta d'abord sur lui un regard de mécontentement; mais, quand il le vit courbé sur sa harpe avec un air d'inspiration, et en tirant avec un art sans égal les sons les plus savants et les plus sublimes, il écouta au lieu de parler, et Cadwallon sembla absorber, au lieu du prince, l'attention de l'assemblée; tous les yeux se fixèrent sur lui, et toutes les oreilles l'écoutèrent, comme si ses chants eussent été des oracles.

—Point d'alliance avec l'étranger! s'écria le barde. Vortigern épousa une étrangère, et ce fut le premier malheur de la Grande-Bretagne; l'épée fut suspendue sur la tête de ses nobles, la foudre gronda sur ses palais. Point d'alliance avec le Saxon servile! le cerf libre et majestueux ne prend pas pour épouse la génisse qui a courbé la tête sous le joug. Point d'alliance avec l'avide Normand! le noble limier ne va pas chercher sa compagne dans une troupe de loups dévorants. Depuis quand a-t-on vu les Cymry, les descendants de Brutus, les vrais enfants du sol breton,

dépouillés de leurs droits légitimes, pillés, opprimés, insultés, jusque dans leurs dernières retraites? N'est-ce pas depuis qu'ils ont tendu la main à l'étranger, et pressé contre leur sein la fille du Saxon? Lequel des deux craint-on, du ruisseau desséché pendant l'été, ou du torrent débordé pendant l'hiver? une jeune fille sourit en passant l'un à pied sec; mais un cheval barbe et son cavalier frémissent de crainte quand ils vont traverser le second. Homme de Mathraval et de Powys, que le torrent débordé soit Gwenwyn, fils de Cyverliock; et que la première de ses vagues soit le panache du prince.—

Toutes idées de paix, idées qui en elles-mêmes étoient étrangères aux cœurs des belliqueux Bretons, se dissipèrent devant les chants de Cadwallon, comme la poussière devant un ouragan; et toute l'assemblée, d'une voix unanime, appela la guerre à grands cris. Le prince ne parla point; mais, jetant autour de lui un regard de fierté, il étendit les bras, comme s'il eût donné le signal de l'attaque.

Si le père Hugon l'eût osé, il eût rappelé à Gwenwyn que la croix qu'il portoit sur l'épaule avoit consacré ses bras à une guerre sainte, et lui défendoit de combattre des chrétiens. Mais cette tâche étoit dangereuse, et au-dessus du courage du bon prêtre; il sortit sans bruit du château

pour regagner la solitude de son cloître. Caradoc, dont le court instant de popularité étoit déjà passé, se retira aussi d'un air confus et humilié, non sans jeter un regard d'indignation sur son rival triomphant, qui avoit si judicieusement réservé ses talents pour l'instant où il pourroit les déployer en chantant la guerre, chant qui étoit celui que son auditoire entendoit toujours avec le plus de plaisir.

Les chefs reprirent leurs places, non plus pour se livrer aux plaisirs du festin, mais pour convenir à la hâte, comme c'étoit l'usage de ces guerriers dont tous les mouvements étoient subits, du point sur lequel ils réuniroient leurs forces, composées en pareilles occasions de tout ce qui étoit en état de porter les armes; car tous les Gallois étoient soldats, à l'exception des prêtres et des bardes. Ils réglèrent aussi l'ordre de leur marche sur les frontières, où ils se proposoient de prouver, par un ravage général, combien ils ressentoient l'insulte faite à leur prince.

CHAPITRE III.

« Le sable de ma vie est compté grain par grain;
» Et mes jours en ces lieux doivent trouver leur fin. »
HENRY IV, *acte* 1er, sc. 1re. SHAKSPEARE.

LORSQUE Raymond Bérenger eut congédié l'envoyé du prince de Powys, il s'attendit aux suites de son refus, mais sans en éprouver de terreur. Il envoya des messagers à ceux de ses vassaux qui tenoient leurs fiefs sous la servitude de *Cornage*, et les fit avertir d'être aux aguets, afin qu'il pût avoir connoissance sans aucun délai de l'approche des ennemis. Ces vassaux occupoient les nombreuses tours qui, comme autant de nids de faucon, avoient été construites dans les positions les plus avantageuses pour défendre la frontière; et, en cas de quelque incursion des Gallois, ils étoient obligés d'en donner avis en sonnant du cor; ces sons répétés de tour en tour, et de poste en poste, étoient le signal d'alarme pour la défense générale. Mais, quoique Raymond, d'après le caractère inconstant et emporté de ses voisins, jugeât ces précautions indispensables pour soutenir sa réputation militaire, il étoit loin de croire que le danger

fût imminent; car les préparatifs des Gallois, quoique plus considérables que de coutume, avoient été aussi secrets que leur résolution avoit été prompte.

Ce fut dès le second matin après la fête mémorable donnée à Castell-Coch, que la tempête éclata sur les frontières des Normands. D'abord un seul son de cor prolongé annonça qu'on voyoit l'ennemi s'avancer; et bientôt le signal d'alarme partit de toutes les tours et de tous les châteaux qui bordoient la frontière du Shropshire, où chaque habitation étoit une forteresse. Des feux furent allumés sur tous les lieux élevés; les cloches sonnèrent dans toutes les églises des villes et des villages, et l'appel général aux armes annonçoit un péril plus sérieux qu'aucun de ceux auxquels avoit été exposé jusqu'alors un pays si rarement tranquille.

Au milieu de cette alarme générale, Raymond Bérenger, après avoir passé en revue le petit nombre de ses braves soldats et ses vassaux, et après avoir pris tous les moyens qui étoient en son pouvoir pour connoître les forces et les mouvements de l'ennemi, monta enfin sur la grande tour du château pour reconnoître lui-même les environs. Des nuages de fumée interceptoient déjà les regards et annonçoient l'approche et les ravages des Bretons. Il y fut bientôt joint par

son écuyer favori, à qui l'œil morne de son maître causa quelque surprise; car il ne l'avoit jamais vu plus brillant qu'à l'instant d'une bataille. L'écuyer tenoit en main le casque du baron, qui n'avoit plus qu'à le placer sur sa tête pour être armé de pied en cap.

— Denis Morolt, dit le vieux chevalier, tous nos vassaux et nos feudataires sont-ils arrivés ?

— Tous, noble seigneur, à l'exception des Flamands.

— Les paresseux! Pourquoi tardent-ils ainsi ? C'est une mauvaise politique que de permettre à des gens si indolents de s'établir sur les frontières. Ils sont, comme leurs chevaux, plus propres à traîner la charrue qu'à rien faire qui exige du feu et de l'ardeur.

— Et pourtant, avec votre permission, je dirai que quelquefois on peut en tirer de bons services. Ce Wilkin Flammock est en état de frapper comme les marteaux de son moulin à foulon.

— Oui, je le crois, et il se battra quand il ne pourra faire autrement, Morolt; car il n'a aucun goût pour les armes, et il est aussi lent et aussi entêté qu'une mule.

— Et c'est pourquoi on a raison de le placer lui et ses compatriotes en face des Gallois. Leur caractère rétif et opiniâtre peut tenir en échec

l'humeur versatile et impétueuse de nos dangereux voisins, comme les rochers forcent les vagues de la mer à se briser contre leur base inébranlable. Ecoutez! j'entends les pas de Wilkin Flammock, qui monte l'escalier de la tour aussi lentement qu'un moine allant aux matines.

Effectivement on distinguoit le bruit d'une marche pesante, et bientôt on vit paroître le Flamand à la porte qui conduisoit sur la plateforme de la tour. Wilkin Flammock portoit une armure brillante, nettoyée avec un soin qui prouvoit l'extrême propreté de sa nation, et dont la pesanteur et l'épaisseur étoient peu ordinaires. Mais, contre l'usage des Normands, elle étoit tout unie, et l'on n'y voyoit ni dorures ni aucun ornement. L'armet, ou bassinet, n'avoit pas de visière, et laissoit apercevoir un large visage dont les traits inflexibles exprimoient une inaltérable impassibilité. Il tenoit en main une lourde massue.

— Vous voilà donc, Messire Flamand! dit le châtelain. Il me semble que vous ne vous êtes guère pressé pour venir au rendez-vous?

—Sauf votre bon plaisir, répondit le Flamand, nous avons été obligés d'attendre que nous eussions chargé sur nos chariots nos draps et nos autres bagages.

— Sur vos chariots ! Et combien en avez-vous donc amené?

— Six, noble seigneur.

— Et combien d'hommes les ont accompagnés?

— Douze, vaillant seigneur.

— Quoi ! seulement deux hommes par chariot! A quoi bon vous être encombrés ainsi ?

— Sauf votre bon plaisir encore une fois, noble seigneur, ce n'est que le prix que mes camarades et moi nous attachons à nos marchandises qui nous porte à les défendre de notre corps. Si nous avions été obligés de laisser nos draps à la merci de ces pillards, je n'aurois pas vu grande nécessité à venir ici pour leur fournir l'occasion d'ajouter le meurtre au vol. Je vous réponds que je ne me serois arrêté qu'à Glocester.

Le chevalier regarda l'artisan flamand, car telle étoit la qualité de Wilkin Flammock, avec un tel mélange de surprise et de mépris que l'indignation n'y pouvoit trouver place.

— Voici, lui dit-il, la première fois que j'entends un être portant de la barbe au menton avouer ouvertement qu'il est un lâche.

— Et ce n'est pas cela que je veux vous faire entendre, répondit Flammock avec le plus grand sang-froid. Je suis toujours disposé à me battre pour défendre ma vie et ma fortune, et puisque je viens ici, où l'une et l'autre sont exposées, c'est

une preuve que je ne crains pas. Mais cela n'empêche pas qu'une peau entière ne vaille mieux qu'une peau percée.

— Eh bien! bats-toi à ta manière, pourvu que tu te battes bien avec ces membres épais, mais vigoureux : il paroît qu'aucun de nous ne manquera d'occupation. As-tu vu quelque chose de cette canaille galloise? La bannière de Gwenwyn est-elle déployée?

— Oui, oui, j'ai vu flotter en l'air le dragon blanc, et je ne pouvois manquer de le reconnoître, car il a été brodé dans mon atelier.

Raymond prit un air si sérieux en apprenant cette nouvelle, que Denis Morolt, ne voulant pas que le Flamand s'en aperçût, crut devoir détourner son attention.

— Je puis te promettre, dit-il à Flammock, que lorsque le connétable de Chester nous aura joints avec ses lances, tu verras ton fameux ouvrage, le dragon blanc, s'envoler plus vite que n'a jamais volé ta navette.

— Il faut qu'il s'envole avant que le connétable arrive, Denis Morolt, dit Bérenger, sans quoi il s'envolera en triomphe par-dessus nos cadavres.

— Au nom de Dieu et de la sainte Vierge, s'écria Morolt, que voulez-vous dire, sire chevalier? J'espère que vous n'avez pas dessein de livrer le combat aux Gallois avant l'arrivée du connétable?

Il se tut un instant; mais comprenant fort bien le regard ferme et mélancolique que son maître jeta sur lui, pour toute réponse à sa question, il répéta d'un ton plus vif et plus pressant: — Vous ne pouvez avoir un tel dessein; vous ne pouvez exiger que nous quittions ce château que nous avons si souvent défendu contre eux, pour nous mettre en campagne deux cents contre des milliers. Pensez-y mieux, mon cher maître; et qu'une témérité, qui ne convient pas à votre âge, ne ternisse pas la réputation de prudence et de science militaire que vous avez si noblement acquise.

— Je ne vous reprocherai pas de blâmer mon projet, Denis, répondit le chevalier normand; car je sais que vous le faites par affection pour moi et pour les miens. Mais il faut que cela soit, il faut que nous combattions les Gallois sous trois heures, ou que le nom de Raymond Bérenger soit rayé de la généalogie de sa maison.

— Et nous les combattrons, mon noble maître, nous les combattrons; ne craignez pas que Denis Morolt vous donne de lâches conseils quand il s'agit de se battre. Mais nous les combattrons sous les murs du château, tandis que l'honnête Wilkin Flammock sera aux créneaux avec ses bons archers pour protéger nos flancs et tâcher de suppléer à la différence du nombre.

— Non, Denis, non; c'est en rase campagne

qu'il faut que nous les combattions, ou ton maître ne doit plus être compté parmi les féaux chevaliers. Apprends que, lorsque j'ai reçu chez moi ce rusé sauvage aux fêtes de Noël, et tandis que le vin circuloit sur la table, Gwenwyn fit l'éloge des fortifications de ce château, de manière à me donner à entendre que ce n'étoit qu'à ces avantages que j'étois redevable de n'avoir pas été défait et captif dans nos anciennes guerres. J'aurois mieux fait de garder le silence; car pourquoi avoir tenu des discours présomptueux qui me forcent à un acte que je ne puis regarder moi-même que comme une folle témérité? Cependant je lui répondis: — Si quelque prince du Cymry se présente jamais en ennemi devant Garde-Doloureuse, qu'il plante sa bannière dans la plaine située entre le pont et le château, et je donne ma parole de chevalier, j'engage ma foi comme chrétien, que Raymond Bérenger l'attaquera comme jamais Gallois n'a été attaqué, quelle que puisse être la différence du nombre.

Denis resta muet et immobile en apprenant une promesse si téméraire et si fatale; mais il n'étoit pas assez casuiste pour dégager son maître des suites de sa confiance imprudente. Il n'en fut pas de même de Wilkin Flammock. Il regarda le chevalier avec surprise; et, malgré le respect qu'il avoit pour lui, peu s'en fallut qu'il ne se

mît à rire, quoique ses traits ne fussent guère habitués à cette expression de gaieté.

— Et voilà tout? dit-il. Si votre seigneurie s'étoit engagée à payer cent florins à un Juif ou à un Lombard, sans contredit vous devriez faire ce paiement le jour convenu, ou perdre votre gage; mais à coup sûr, une promesse de se battre peut se tenir un jour aussi bien qu'un autre; et le meilleur jour pour cela, c'est le jour où celui qui l'a faite se trouve le plus fort. Après tout, que signifie une promesse faite le verre à la main?

— Elle signifie tout autant qu'une promesse faite en toute autre circonstance, répondit Bérenger. Celui qui a promis n'échappe pas au péché de trahir sa parole, sous prétexte qu'il l'a donnée sous l'influence de l'ivresse et de la présomption.

— Quant au péché, répliqua Denis, si c'en est un de ne pas faire un tel acte de témérité, je suis sûr que l'abbé de Glastonbury vous en absoudroit pour un florin.

— Et qui effacera la honte dont je me serai couvert? demanda Bérenger. Comment oserai-je me montrer devant des chevaliers, si la crainte d'un Gallois et de ses sauvages à demi nus m'empêche de relever mon gage de bataille? Non, Denis Morolt, qu'il n'en soit plus question. Nous les combattrons aujourd'hui, dans cette plaine, quel qu'en puisse être le résultat.

— Il peut se faire que Gwenwyn ait oublié cette promesse, dit Flammock, et qu'il ne vienne pas en réclamer l'exécution à l'endroit désigné; car nous avons entendu dire que vos vins de France ont monté furieusement au cerveau du Gallois.

— Il m'en a encore parlé le lendemain du jour où elle a été faite, répondit le châtelain; croyez bien qu'il n'oubliera pas une promesse qui lui donne une chance pour m'écarter à jamais de son chemin.

Comme Bérenger parlait encore, ils remarquèrent que des nuages de poussière qu'on avait vus sur différents points se rapprochoient de l'autre côté de la rivière, vers un ancien pont qui conduisoit dans la plaine désignée pour le théâtre du combat. Ils ne se perdirent pas en conjectures. Il étoit évident que Gwenwyn, rappelant à lui tous les détachements qui avoient commis des dévastations partielles, réunissoit toutes ses forces, dans le dessein de passer le pont.

— Courons leur disputer le passage, s'écria Denis Morolt. L'avantage que nous aurons en défendant le pont rétablira une sorte d'égalité. Votre parole vous oblige à prendre la plaine pour champ de bataille, mais elle ne vous défend pas de profiter de votre avantage pour disputer le passage du pont. Nos hommes, nos chevaux, tout est prêt; que les archers marchent seulement

sur nos flancs, et je réponds du succès sur ma vie.

— Quand je lui ai promis de le rencontrer dans cette plaine, Denis, j'ai voulu dire que je lui donnois l'avantage de l'égalité de terrain. C'est ainsi que je l'entendois, et il l'a entendu de même. A quoi bon tenir ma promesse selon la lettre, si je la viole quant à l'esprit? Nous ne sortirons pas du château avant que le dernier de ces Gallois ait traversé le pont, et alors...

— Nous marcherons à la mort. Que Dieu nous pardonne nos péchés! Mais......

— Mais quoi! Tu voudrois parler, et tu n'oses.

— Ma jeune maîtresse, votre fille, lady Eveline.....

— Je l'ai informée de mes intentions. Elle restera dans le château, où je laisserai quelques vétérans d'élite et vous, Denis, pour les commander. Dans vingt-quatre heures il arrivera des secours, et le siége sera levé. Nous avons défendu la place plus long-temps et avec une plus foible garnison. Alors, Denis, vous la conduirez chez sa tante, l'abbesse des Bénédictines, vous la placerez honorablement et sûrement entre ses mains, et ma sœur veillera à la destinée future de ma fille comme sa sagesse le lui inspirera.

— Moi vous laisser dans une pareille crise! s'écria Denis Morolt en pleurant. Moi m'enfermer

dans des murailles, quand mon maître va livrer sa dernière bataille! Moi devenir l'écuyer d'une femme, quoique cette femme soit lady Eveline, quand mon maître sera mort sous son bouclier! Sire Raymond Bérenger, est-ce pour cela que je vous ai si souvent couvert de votre armure?

Les larmes tomboient des yeux du vieux guerrier avec autant d'abondance que celles qu'une jeune fille verse pour son amant. Raymond, lui prenant la main avec bonté, lui dit d'un ton affectueux : — Ne crois pas, mon bon et vieux serviteur, que s'il y avoit de l'honneur à gagner je voulusse t'éloigner de ma personne. Mais ce combat est un acte de présomption et de témérité auquel je suis tenu par mon destin ou par ma folie. Je meurs pour sauver mon nom du déshonneur; mais, hélas! il faut que je laisse ma mémoire entachée du reproche d'imprudence.

— Eh bien! qu'il me soit permis de partager votre imprudence, mon cher maître, s'écria vivement Denis Morolt; un pauvre écuyer n'a pas besoin de passer pour être plus prudent que son maître. Ma valeur a été remarquée dans maints combats où j'ai partagé vos périls et votre gloire; ne me refusez pas le droit de partager aussi le blâme que votre témérité peut encourir. Qu'on ne dise pas de vous : — Son entreprise étoit si téméraire, qu'il ne permit pas même à son vieil

écuyer d'y prendre part. Je suis une partie de vous-même ; vous vous rendez coupable de meurtre envers tous ceux qui vous suivront, si vous ne me permettez pas de vous accompagner.

— Denis, répondit Bérenger, vous me faites sentir plus amèrement que jamais la folie que j'ai commise. Je vous accorderois la grâce que vous me demandez, quelque fatale qu'elle pût être à vous-même; mais ma fille....

— Sire chevalier, dit Flammock, qui avoit écouté ce dialogue avec moins d'apathie que de coutume, je n'ai pas dessein de quitter le château aujourd'hui, et si vous voulez vous fier à moi pour faire tout ce que peut un honnête homme pour protéger lady Eveline, je vous promets....

— Comment, drôle! s'écria Raymond; vous n'avez pas dessein de quitter le château! Et qui vous donne le droit d'avoir dessein de faire une chose ou de ne pas la faire, avant que je vous aie fait connoître mon bon plaisir?

— Je serois bien fâché de me trouver en opposition avec vous, sire châtelain, répondit l'imperturbable Flamand; mais je tiens, à titre de redevance féodale, certains moulins à foulon et terres en dépendant, sur les frontières, et je suis obligé d'amener douze hommes à votre première réquisition pour la défense du château de Garde-

Douloureuse. Me voici prêt à m'acquitter de ce devoir; mais, si vous m'ordonnez d'en sortir, de laisser ce château sans défense, et d'aller risquer ma vie dans un combat qui, comme vous le reconnoissez vous-même, n'offre aucune chance de salut, je dois vous dire que la tenure de mon fief ne m'oblige pas à vous obéir.

— Vil artisan! s'écria Morolt en mettant la main sur son poignard et en jetant sur Flammock un regard menaçant.

Mais la voix et la main de son maître le retinrent. — Garde-toi bien de le toucher, Morolt, lui dit-il, et ne le blâme pas. Il a le sentiment du devoir, quoiqu'il n'en soit pas pénétré de la même manière que nous. Ses compagnons et lui combattront mieux derrière des murailles qu'en rase campagne. Ces Flamands d'ailleurs connoissent par expérience, et d'après ce qu'ils ont vu dans leur pays, tout ce qui a rapport à l'attaque et à la défense des villes fortifiées et des citadelles; ils savent, mieux que personne, manœuvrer les mangonneaux et les autres machines de guerre. J'ai dans le château quelques autres soldats du même pays; mon dessein est de les y laisser, et je crois qu'ils obéiront à Flammock plus volontiers qu'à tout autre que toi. Qu'en penses-tu? Tu ne voudrois pas, par un point d'honneur mal entendu, ou par une affection aveugle pour moi,

confier à des mains suspectes la garde de cette place importante et la sûreté d'Eveline?

— Noble seigneur, s'écria Denis, aussi transporté de joie que s'il eût obtenu quelque avantage important, Wilkin Flammock n'est qu'un serf flamand; mais je dois dire qu'il est aussi ferme et aussi fidèle que qui que ce soit de vos serviteurs, et d'ailleurs il connoît trop bien ses intérêts pour ne pas sentir qu'il y a plus à gagner à défendre un château comme celui-ci qu'à le rendre à des étrangers qui pourroient offrir de belles conditions de capitulation, mais qui probablement ne les exécuteroient pas.

— Ma résolution est donc prise, dit Raymond Bérenger; tu viendras avec moi, Denis, et il restera au château. Wilkin Flammock, dit-il, en s'adressant au Flamand d'un ton solennel, je ne te parlerai pas le langage de la chevalerie, car tu ne le connois pas; mais si tu es un honnête homme, un vrai chrétien, je te conjure de bien défendre ce château. Qu'aucune promesse de l'ennemi ne te fasse accepter une lâche capitulation! Qu'aucune menace ne te détermine à te rendre! Des secours arriveront très-promptement; si tu remplis tes devoirs envers moi et envers ma fille, Hugues de Lacy te récompensera généreusement; si tu y manques, il te punira sévèrement.

— Sire chevalier, répondit Flammock, je suis

charmé de vous voir accorder tant de confiance à un simple artisan. Quant aux Gallois, je suis né dans un pays où nous sommes forcés, et forcés tous les ans, à lutter contre la mer; et celui qui peut opposer une digue aux flots en courroux ne craint pas la fureur d'une foule indisciplinée. Votre fille me sera aussi chère que la mienne, et vous pouvez partir dans cette confiance, si toutefois vous ne préférez pas, en homme plus sage, fermer la porte, lever le pont-levis, baisser la herse, placer sur les murailles vos archers et les miens, et faire voir à ces drôles que vous n'êtes pas aussi fou qu'ils le pensent.

— Cela ne peut être, mon brave homme, dit le chevalier. J'entends la voix de ma fille, ajouta-t-il précipitamment; je ne voudrois pas la revoir au moment de m'en séparer peut-être pour toujour. Je te confie à la garde du ciel, honnête Flamand. — Suis-moi, Denis Morolt.

Le vieux châtelain descendit du donjon par l'escalier de la tourelle du sud, tandis qu'Eveline y montoit par celui de la tourelle de l'est, pour se jeter encore une fois aux pieds de son père. Elle étoit accompagnée du père Aldrovand, chapelain de sir Raymond; d'un vieux piqueur presque invalide, dont les services, plus actifs autrefois sur le champ de bataille et à la chasse, se bornoient alors à la surintendance générale du chenil

et aux soins particuliers qu'il donnoit aux chiens favoris du chevalier; avec elle étoit aussi Rose Flammock, fille de Wilkin, jeune Flamande aux yeux bleus, à la taille arrondie, vermeille, timide comme une perdrix, et à qui il avoit été permis depuis quelque temps de rester près de la noble héritière normande, dans cette situation mal définie qui tient le milieu entre l'humble condition de demoiselle de compagnie et l'état plus humble encore de domesticité.

Eveline courut à la plate-forme, les cheveux épars et les yeux baignés de larmes, et demanda vivement à Wilkin où étoit son père.

Le Flamand la salua gauchement, et essaya de lui répondre; mais la voix sembla lui manquer. Il tourna le dos à Eveline sans cérémonie, et, ne faisant aucune attention aux questions du chapelain et du piqueur, il dit à la hâte à sa fille en sa propre langue : — Tout va mal, Roschen [1], tout va mal. Veillez sur la pauvre fille; *der alter herr ist verruckt* [2].

Sans en dire davantage, il descendit précipitamment, courut à l'office, et rugit comme un lion en appelant le souverain de ces régions par les noms de *Kammerer*, de *Keller-master*, etc., appel auquel le vieux Reynold, ancien écuyer nor-

[1] Ma petite Rose.

[2] Le vieux seigneur a perdu la tête.

mand, ne répondit que lorsque le Flamand se rappela heureusement le titre anglais de sommelier. En entendant le nom légitime de la place qu'il occupoit, et qui étoit comme la clef de la cave, le vieillard parut aussitôt avec sa casaque grise, ses bas roulés sur ses genoux, un trousseau de grosses clefs suspendu par une chaîne d'argent à une ceinture de cuir; et, attendu le danger des circonstances, il avoit jugé à propos d'attacher de l'autre côté, afin de rétablir la balance, un énorme sabre qui sembloit trop lourd pour que son bras affoibli par l'âge pût en soutenir le poids.

— Que me voulez-vous, maître Flammock? lui dit-il, ou plutôt quels ordres avez-vous à me donner, puisque c'est le bon plaisir de mon maître que je vous obéisse pour un temps?

— Il ne me faut qu'un verre de vin, mon cher *Keller-master*, mon cher sommelier, veux-je dire.

— Je suis bien aise que vous vous rappeliez le titre de ma charge, dit Reynold avec le ton de ressentiment secret d'un domestique un peu gâté, qui se trouve presque offensé d'être obligé de recevoir des ordres d'un étranger.

— Donnez-moi un flacon de vin du Rhin, si vous m'aimez, dit Wilkin; j'ai le cœur sec et serré, et je sens qu'il faut que je boive du meilleur.

— Vous ne manquerez pas de vin, répondit le

sommelier, si le vin peut vous donner le courage qui vous manque peut-être.

A ces mots le vieux Reynold descendit dans les caveaux dont il étoit gardien, et en rapporta un flacon d'argent qui pouvoit contenir deux pintes. — Voilà du vin tel que vous en avez rarement goûté, lui dit-il, et il s'apprêtoit à lui en verser un verre.

— Le flacon, l'ami Reynold, donnez-moi le flacon, dit Flammock; j'aime à boire à longue haleine quand j'ai sur les bras une affaire importante. Il saisit le flacon, en avala une gorgée préparatoire, comme pour juger de la qualité du liquide; puis, faisant au sommelier un signe d'approbation, il remit dans sa bouche le goulot du flacon; et, par un mouvement graduel, il en releva le fond en ligne perpendiculaire, pour ne le rendre au sommelier qu'après en avoir vidé jusqu'à la dernière goutte.

— Ce vin a du bouquet, *herr Keller-master*, lui dit-il en reprenant haleine, et un peu fatigué d'avoir retenu si long-temps sa respiration; mais que le ciel vous pardonne de croire que ce soit le meilleur que j'aie jamais bu! Vous ne connoissez guère les caves d'Ypres et de Gand.

— Et je m'en soucie fort peu. Les nobles Normands préfèrent les vins généreux, légers et cor-

diaux de France et de Gascogne aux breuvages acides du Rhin et du Necker.

— Tout cela est affaire de goût, Reynold. Mais, dites-moi, y a-t-il beaucoup de ce vin dans la cave?

— Il me sembloit qu'il ne plaisoit pas à votre palais délicat.

— Un instant, mon cher ami. Ne vous ai-je pas dit qu'il avoit du bouquet? Je puis en avoir bu du meilleur; mais, faute de meilleur, celui-ci est fort bon. Je vous demande encore si vous en avez beaucoup.

— Un tonneau tout entier. Je viens de le mettre en perce pour vous.

— Fort bien! Prenez une bonne mesure chrétienne de deux pintes, faites monter ce tonneau dans l'office, et qu'on en serve à chaque soldat de ce château un flacon pareil à celui que je viens de vider. Je sens que ce vin m'a fait du bien. Le cœur me manquoit tout à l'heure en voyant s'élever de mes moulins à foulon une noire et épaisse fumée. Oui, qu'on donne à chaque soldat une bonne mesure de deux pintes de ce vin : on ne peut défendre un château quand on a le gosier sec.

— Je dois faire tout ce que vous m'ordonnerez, maître Wilkin Flammock; mais faites attention, je vous prie, que tous les hommes ne se ressem-

blent pas. Ce qui ne fait qu'échauffer le cœur d'un Flamand mettra en feu le cerveau d'un Normand; et ce qui encouragera vos compatriotes à défendre le château fera tomber les nôtres du haut des murailles.

— Eh bien! vous devez connoître mieux que moi vos compatriotes; donnez-leur tel vin que vous voudrez, et en telle quantité que vous le jugerez à propos. Mais que chaque Flamand ait ses deux pintes de vin du Rhin bien mesurées. Et ces coquins d'Anglais! on nous en a laissé un certain nombre dans le château; que leur donnerez-vous?

Le vieux sommelier se gratta le front, et réfléchit un instant.

— Il y aura une étrange dévastation dans nos caves, dit-il, et pourtant je ne puis nier que l'urgence du cas ne justifie la dépense. Quant aux Anglais, c'est une race de métis, comme vous le savez; ils ont beaucoup de l'humeur sombre de vos Flamands, et quelque chose du sang bouillant de ces Gallois furieux. Des vins légers sont pour eux comme de l'eau; des vins forts en font des enragés. Que penseriez-vous de l'ale? c'est une liqueur stimulante, fortifiante, qui échauffe le cœur sans porter à la tête.

— De l'ale! hum! Votre ale est-elle bonne, sire sommelier? Est-ce de la double ale?

— Doutez-vous de mon savoir-faire, maître Flammock? Mars et octobre m'ont vu régulièrement la fabriquer avec la meilleure orge du Shropshire. Vous allez en juger.

Il remplit à un grand tonneau qui étoit dans un coin de l'office le flacon que Wilkin venoit de vider, et le Flamand le mit à sec aussi promptement que le premier.

— Le liquide est bon, maître sommelier, lui dit-il, fort et bon, en vérité. Ces coquins d'Anglais se battront comme des diables quand ils en auront bu. Donnez-leur-en avec leur bœuf et leur pain bis. Et maintenant que je vous ai taillé de la besogne, maître Reynold, il est temps que je m'occupe de la mienne.

Wilkin Flammock sortit de l'office, et sans que sa tête et son bon sens se ressentissent en rien de la bière et du vin qu'il venoit de boire, sans se laisser troubler par les bruits qui couroient sur ce qui se passoit hors du château, il fit sa ronde sur les murailles, passa en revue sa petite garnison, assigna à chacun son poste, réservant à ses concitoyens le maniement de l'arbalète, et la manœuvre des machines de guerre que les fiers Normands avoient inventées, dont les ignorants Anglais, ou pour mieux dire les Anglo-Saxons d'alors, ne comprenoient pas l'usage, mais dont

ses compatriotes plus adroits savoient se servir avec beaucoup de dextérité.

Le mécontentement qu'avoient éprouvé les Normands et les Anglais, en se voyant placés temporairement sous les ordres d'un Flamand, se calma peu à peu quand ils le virent déployer des connoissances militaires, et ce mécontentement céda enfin au sentiment intime du danger qui augmentoit de moment en moment.

CHAPITRE IV.

> « Au-delà de ce pont, jeté sur ce ruisseau,
> » On verra se livrer de sanglantes batailles.
> » Là, bien des chevaliers auront leurs funérailles,
> » Et comme leurs coursiers trouveront leur tombeau. »
>
> *Prophéties de Thomas le Rimeur.*

La fille de Raymond Bérenger restoit sur la plate-forme de la plus haute tour de Garde-Douloureuse, sans paroître vouloir céder aux exhortations du chapelain, qui l'engageoit à aller attendre en priant dans la chapelle le résultat du combat. Il s'aperçut enfin que l'inquiétude et la crainte mettoient Eveline hors d'état d'entendre ses avis ou de les comprendre; et, s'asseyant près d'elle, tandis que Rose Flammock et le vieux piqueur restoient debout de l'autre côté, il tâcha de lui donner des consolations dont il auroit peut-être eu besoin lui-même.

— Ce n'est qu'une sortie que va faire votre noble père, lui dit-il, et quoiqu'elle puisse en apparence l'exposer à de grands risques, qui a jamais mis en doute l'expérience militaire de sir Raymond Bérenger? Il renferme dans son sein le secret de ses projets, et je crois qu'il n'auroit

pas fait la sortie qu'il projette s'il n'avoit pas su que le noble comte d'Arondel, ou le puissant connétable de Chester, étoit sur le point d'arriver.

— En êtes-vous bien assuré, mon bon père? demanda Eveline. Ma chère Rose, et Raoul, regardez du côté de l'est; apercevez-vous des bannières au milieu de ces nuages de poussière? Ecoutez! n'entendez-vous pas de ce côté le son des trompettes?

— Hélas! ma chère maîtresse, répondit Raoul, on entendroit à peine le tonnerre du ciel, au milieu des hurlements de ces loups gallois.

Eveline tourna elle-même les yeux de ce côté, tandis qu'il parloit ainsi, et, jetant un regard sur le pont-levis, elle y vit un spectacle effrayant.

La rivière qui baigne trois côtés de l'éminence sur laquelle le château étoit situé s'en écarte à l'ouest en décrivant une ligne courbe, et la colline se termine par une grande plaine si bien nivelée, qu'il est facile de voir qu'elle doit son origine à des alluvions. Plus loin, à l'extrémité de cette plaine et sur les bords de la rivière, étoient les moulins à foulon et les manufactures des Flamands, d'où l'on voyoit alors sortir des tourbillons de flamme. Le pont, composé d'arches très-élevées et inégales, étoient situé à environ un demi-mille du château au centre de la plaine. La rivière couloit dans un lit rocailleux et si pro-

fond qu'il étoit toujours difficile et souvent impossible de la traverser à gué, circonstance très-avantageuse pour la garnison du château, à qui plusieurs fois il avoit coûté bien du sang pour défendre le passage du pont, qu'une délicatesse scrupuleuse engageoit Raymond Bérenger à laisser libre en ce moment. Les Gallois saisirent cette occasion avec cet empressement qu'on montre ordinairement à profiter d'un avantage inattendu. On les voyoit se presser sur les arches élevées du pont, tandis que d'autres troupes qui arrivoient successivement de différents points et sans obstacle, formoient ensuite leur ligne de bataille sur l'autre rive, en face du château.

D'abord, le père Aldrovand suivit leurs mouvements sans inquiétude, et même avec le sourire ironique d'un homme qui voit l'ennemi prêt à tomber dans le piége qui lui est tendu par une tactique supérieure. Raymond Bérenger avoit rangé son petit corps de cavalerie et d'infanterie sur la rampe de la colline qui séparoit le château de la rivière, et qui alloit en montant du côté de la forteresse; et il paroissoit évident au dominicain, à qui le séjour qu'il avoit fait dans un cloître n'avoit pas fait oublier son ancienne expérience militaire, que le dessein du chevalier étoit d'attaquer l'ennemi en désordre, quand un certain

nombre auroit traversé la rivière, et que les autres seroient encore sur l'autre rive, occupés de la manœuvre longue et périlleuse de passer le pont. Mais, lorsqu'il vit qu'on laissoit arriver librement des corps considérables de ces Gallois à manteaux blancs, et qu'on souffroit qu'ils formassent leurs rangs suivant leur grossière tactique, la physionomie du moine changea d'expression, l'inquiétude s'y peignit, et quoiqu'il tachât encore de rassurer la fille tremblante de Bérenger, il eut besoin de toute sa résignation pour lutter contre son ancienne ardeur militaire.

— Patience, ma fille, lui dit-il; ne perdez pas espérance, dans quelques instants vous verrez nos soldats mettre en déroute ces barbares; encore une minute, et vos yeux les verront dispersés comme la poussière. Saint George! c'est à présent ou jamais qu'ils doivent faire retentir ton nom dans les airs!

Tout en parlant ainsi, le moine faisoit passer rapidement entre ses doigts les grains de son chapelet; mais il marmottoit ses prières avec un air d'impatience militaire. Il ne pouvoit concevoir pourquoi on permettoit à chaque troupe de montagnards qui arrivoit successivement de passer le défilé difficile formé par le pont, et de s'étendre dans la plaine sur l'autre rive, tandis que la cavalerie anglaise, ou, pour mieux dire, anglo-

normande, restoit stationnaire, sans mettre même la lance en arrêt. Il n'y avoit plus, pensoit-il, qu'une seule espérance, une seule manière d'expliquer raisonnablement cette inaction inconcevable, cet abandon volontaire de l'avantage qu'offroit le local, quand celui du nombre étoit tellement en faveur de l'ennemi; c'étoit de supposer, comme il le faisoit, que les secours que sir Raymond attendoit du connétable de Chester et d'autres seigneurs des frontières étoient à très-peu de distance, et qu'on souffroit que les Gallois passassent la rivière sans obstacle, afin que leur retraite fût plus efficacement coupée, et leur déroute plus signalée.

Tout en cherchant à se livrer à cet espoir, le père Aldrovand sentoit pourtant le découragement se glisser dans son cœur; car, en regardant tour à tour vers tous les points par où les secours attendus devoient arriver, il ne voyoit ni n'entendoit rien qui en annonçât l'approche. Dans une situation d'esprit plus voisine du désespoir que de la confiance, le vieillard continua alternativement à prier, à regarder et à adresser quelques paroles de consolations, en phrases entrecoupées, à Éveline jusqu'à ce que des cris de triomphe, partant des rangs des Gallois, et qui retentirent depuis la rivière jusqu'au château, l'eussent averti que les derniers Bretons avoient

passé le pont, et que leur armée formidable étoit rangée en bataille sur la rive voisine du château.

A ces cris aigus et effrayants, poussés par tous les Gallois avec l'énergie qu'inspirent la soif des combats, la haine, et l'espérance de la victoire, répondirent enfin les sons des trompettes normandes, premier signe de mouvement qu'avoit encore donné Raymond Bérenger. Mais elles avoient beau sonner, qu'étoient leurs fanfares en comparaison des clameurs qui partoient des rangs ennemis? c'étoit le sifflet du nautonnier au milieu des mugissements de la tempête.

A l'instant où ce son guerrier se fit entendre, Bérenger donna ordre à ses archers de décocher leurs flèches, et à ses hommes d'armes d'avancer sous une grêle de traits, de javelines et de pierres que lançoient les Gallois contre leurs ennemis couverts d'airain.

Les vétérans de Raymond, animés par le souvenir de leurs victoires, pleins de confiance dans les talents de leur chef, et ne se laissant pas décourager par l'immense inégalité du nombre, chargèrent l'armée galloise avec la valeur dont ils avoient donné tant de preuves. C'étoit un beau spectacle que de voir cette petite troupe de cavaliers courir à la charge, leurs panaches flottant sur leurs casques, leurs lances en avant à six pieds de la tête

de leurs coursiers, leurs boucliers suspendus à leur cou afin que leur main gauche eût la liberté de diriger leur monture, présentant un front impénétrable, et s'avançant avec une impétuosité toujours croissante.

Une telle attaque pouvoit intimider des hommes presque nus, car tels étoient les Gallois auprès des Normands, couverts de cottes de maille; mais elle n'inspira pas la terreur aux anciens Bretons, qui se vantoient depuis long-temps d'exposer leur poitrine découverte, sans autre armure que leur tunique blanche, aux lances et aux épées des hommes d'armes, avec autant de confiance que s'ils eussent été invulnérables. Il leur fut pourtant impossible de résister au premier choc, qui rompit leurs rangs, quelque serrés qu'ils fussent, et qui porta les chevaux bardés en fer au centre de leur armée, à peu de distance de la fatale bannière à laquelle Raymond Bérenger, fidèle à sa promesse imprudente, avoit laissé en cette journée l'avantage du terrain. Mais ils cédèrent aux Normands comme les vagues cèdent au majestueux navire, pour en assaillir les flancs et se réunir derrière sa poupe. Poussant des cris sauvages et horribles, ils entourèrent Raymond Bérenger et sa troupe dévouée, et il s'ensuivit une scène de carnage.

Les plus vaillants guerriers du pays de Galles

avoient joint en cette occasion l'étendard de Gwenwyn. Les flèches des Gallois de Gwentland, presque aussi habiles que les archers normands, pleuvoient sur les casques des hommes d'armes, et les javelines de ceux de Dehenbart, garnies d'un acier renommé par l'excellence de sa trempe, frappoient leurs cuirasses et les traversoient quelquefois.

Ce fut en vain que le petit nombre d'archers appartenant à la foible armée de Raymond, hommes qui, pour la plupart, possédoient des fiefs à charge de service militaire, épuisèrent leurs carquois en lançant leurs flèches sur le front étendu que leur offroit l'armée galloise. Il est probable que chacune d'elles portoit la mort à un ennemi; mais, pour secourir efficacement la cavalerie, alors complètement enveloppée de toutes parts, il auroit fallu que chaque flèche ôtât la vie à vingt Gallois. Cependant ceux-ci, irrités de cette décharge continuelle, y répondoient par des volées de traits décochés par leurs archers, dont le nombre balançoit l'infériorité, et qui étoient soutenus par des corps nombreux armés de frondes et de javelines; de sorte que les archers normands, qui avoient plus d'une fois essayé de descendre de la position élevée qu'ils occupoient, pour dégager Raymond et sa cavalerie en faisant une diversion, étoient alors tellement occupés à se dé-

fendre, qu'ils ne pouvoient plus songer à effectuer un pareil mouvement.

Cependant ce brave chevalier, qui, dès le commencement, n'avoit espéré qu'une mort honorable, multiplioit ses efforts pour la rendre éclatante en entraînant dans sa perte celle du prince gallois auteur de la guerre. Il évita soigneusement d'épuiser ses forces en faisant tomber indifféremment ses coups sur tout ce qui se présentoit; mais, faisant pénétrer son cheval à travers les flots d'ennemis qui se pressoient autour de lui, et laissant à ses compagnons le soin de combattre cette foule obscure, il poussa son cri de guerre, et marcha droit vers la bannière de Gwenwyn, près de laquelle ce prince avoit pris sa place, remplissant en même temps les devoirs d'habile général et de vaillant soldat.

La connoissance que Raymond avoit acquise du caractère des Gallois, sujets aux impulsions soudaines de toutes les passions, le portoit à espérer qu'une attaque dirigée avec succès sur ce point, et suivie de la mort ou de la prise de ce prince et de la chute de son étendard, pourroit inspirer une frayeur panique qui changeroit la face presque désespérée des affaires. Il encouragea donc ses compagnons par sa voix et par son exemple. Mais Gwenwyn, entouré des plus nobles et des plus vaillants de ses champions, fit une défense

non moins opiniâtre. Ceux des Bretons qui se trouvoient blessés et renversés n'en résistoient pas moins, et, s'attachant aux pieds des chevaux normands, ils les empêchoient d'avancer, tandis que leurs compagnons cherchoient avec leurs piques le défaut des cuirasses des hommes d'armes, et s'efforçoient de les renverser de cheval, soit par la force de leur bras, soit en se servant de ces crochets d'airain et de ces haches à fer recourbé, armes particulières aux habitants du pays de Galles. Malheur à ceux qui étoient démontés par l'un ou l'autre de ces moyens! car ils étoient bientôt percés par les longs couteaux pointus des Gallois, et ils n'obtenoient merci que lorsque le premier coup qui leur étoit porté étoit mortel.

Le combat en étoit à ce point, et avoit duré plus d'une demi-heure, quand Bérenger étant parvenu à deux longueurs de pique de la bannière du Dragon-Blanc, lui et Gwenwyn se trouvèrent assez près l'un de l'autre pour pouvoir se défier mutuellement.

—Tourne-toi par ici, loup de Plinlimmon, s'écria Bérenger, et expose-toi, si tu l'oses, à un coup de la bonne épée d'un chevalier! Raymond Bérenger te méprise toi et ta bannière!

—Vil Normand! répliqua Gwenwyn en brandissant autour de sa tête une massue d'une pesanteur prodigieuse et déjà ensanglantée, ton

casque de fer ne protégera pas ta langue menteuse, et je la ferai servir aujourd'hui de pâture aux corbeaux.

Raymond ne répondit rien, mais chercha de nouveau à pénétrer jusqu'au prince, qui s'avançoit vers lui. Mais, avant qu'ils fussent à portée de pouvoir se servir de leurs armes l'un contre l'autre, un champion gallois, se dévouant comme les Romains qui avoient à combattre les éléphants de Pyrrhus, et voyant que l'armure qui couvroit le cheval de Bérenger résistoit aux coups de pique multipliés qu'il lui portoit, se glissa sous le noble animal, et lui enfonça son long couteau dans le ventre. Le coursier se cabra, tomba sur-le-champ, écrasa sous son poids le Breton qui l'avoit blessé, et renversa son cavalier. Les liens du casque du chevalier se brisèrent dans sa chute; le casque roula à quelques pas de lui, et laissa ses nobles traits et ses cheveux gris à découvert. Raymond Bérenger fit plus d'un effort pour se relever; mais, avant qu'il eût pu y réussir, il reçut le coup de la mort de la main de Gwenwyn, qui n'hésita pas à massacrer d'un coup de massue un ennemi renversé.

Pendant toute cette affaire sanglante, le cheval de Denis Morolt avoit suivi pas à pas celui du chevalier normand, et l'écuyer avoit frappé autant de coups que le maître.

On auroit dit qu'une seule volonté faisoit mouvoir leurs deux corps. Denis Morolt ménageoit ou déployoit ses forces, en imitant l'exemple que sir Raymond lui donnoit, et il étoit à son côté quand il le vit faire le dernier effort qui devoit lui coûter la vie. Dans ce fatal moment où Bérenger s'élança sur le chef gallois, le brave Morolt se fraya un chemin vers la bannière du Dragon-Blanc, et, la saisissant avec force, il en disputa la possession à un Breton d'une taille gigantesque. Mais, quoique engagé dans une lutte mortelle, Morolt ne perdoit pas son maître de vue, et lorsqu'il le vit tomber, une sorte de sympathie le priva en même temps de toutes ses forces, et le champion gallois n'eut plus de peine à le mettre au nombre des morts.

La victoire de Gwenwyn étoit alors complète. Après avoir perdu leur chef, le reste des cavaliers de Bérenger auroit volontiers pris la fuite ou mis bas les armes. Mais la fuite leur étoit impossible, enveloppés de toutes parts comme ils l'étoient, et dans les guerres barbares que les Gallois faisoient sur les frontières, ils ne savoient ce que c'étoit que d'accorder quartier aux vaincus. Quelques hommes d'armes furent assez heureux pour se dégager, et, sans même essayer de rentrer au château, se dispersèrent de différents côtés. Ils allèrent porter parmi les habitants des frontières la

terreur dont ils étoient frappés en leur annonçant la perte de la bataille et la mort de l'illustre Raymond Bérenger.

Les archers du chevalier mort n'avoient pas pris une part si active au combat qui avoit été livré par la cavalerie, et ils étoient encore sur la hauteur où ils avoient été placés. Ils devinrent alors à leur tour le seul objet de l'attaque des ennemis. Mais, quand ils virent la foule victorieuse fondre sur eux, en poussant des cris qui ressembloient au mugissement des vagues en courroux, ils abandonnèrent la position qu'ils avoient courageusement défendue jusqu'alors, et commencèrent à battre en retraite vers le château en aussi bon ordre qu'ils le purent, seul moyen de sauver leur vie. Les plus agiles de leurs ennemis cherchèrent à les couper, en se jetant dans un chemin creux qui conduisoit au château; mais le sang-froid des archers anglais, accoutumés à braver les dangers les plus pressants, ne les abandonna pas en cette occasion; les uns, armés de glaives, délogèrent les Gallois du chemin qu'ils avoient occupé; les autres, s'étant formés en plusieurs divisions, tantôt faisoient volte-face pour repousser les ennemis qui les poursuivoient, tantôt continuoient leur retraite, en un mot, ils tinrent tête aux Gallois avec tant de courage, qu'ils avancèrent insensiblement vers le château, en faisant

avec l'ennemi un échange perpétuel de traits qui faisoit couler beaucoup de sang de part et d'autre.

Enfin, ayant laissé derrière eux plus des deux tiers de leurs braves compagnons, ils arrivèrent à un point qui étoit commandé par les machines de guerre placées sur les murailles de Garde-Doloureuse, et où par conséquent ils se trouvoient un peu moins en danger. Une volée de grosses pierres et de traits à tête carrée, d'une dimension et d'un poids énormes, arrêta efficacement la poursuite, et les chefs gallois ramenèrent leurs forces sur le champ de bataille, où leurs concitoyens, poussant des cris de joie et de triomphe, s'occupoient à enlever les dépouilles des vaincus. Quelques-uns, excités par un esprit de haine et de vengeance, alloient même jusqu'à mutiler les corps des Normands morts ou expirants. Les hurlements épouvantables qui accompagnoient cette œuvre de férocité firent frémir d'horreur la foible garnison de Garde-Doloureuse, et lui inspirèrent en même-temps la résolution de défendre la forteresse jusqu'à la dernière extrémité plutôt que d'avoir recours à la merci d'un ennemi si barbare.

CHAPITRE V.

« Dans son château le chevalier rentra.
» Le premier mur fit peu de résistance,
» Et l'ennemi bientôt s'en empara.
» Mais le second fit meilleure défense. »
Recueil d'anciennes poésies. PERCY.

Le malheureux résultat de la bataille fut bientôt connu des spectateurs inquiets qui se trouvoient sur la plate-forme de la grande tour de Garde-Doloureuse, nom que ce château ne méritoit que trop de porter en cette journée. Ce fut avec difficulté que le père Aldrovand maîtrisa son émotion pour chercher à calmer celle d'Éveline, et pour contenir les lamentations des femmes, des enfants et des vieillards, dont les parents venoient de succomber dans cette affaire désastreuse. Ces malheureux étoient venus chercher leur sûreté dans le château, et ils étoient montés les uns sur la tour, les autres sur les murailles, d'où le père Aldrovand trouva assez difficile de les faire descendre, car il savoit que la présence de ces infortunés au désespoir sur des murs qui ne devoient présenter à la vue que des défenseurs intrépides, ne pouvoit que redoubler l'ardeur de

l'ennemi. Il fit donc sentir à Éveline la nécessité de donner l'exemple à ces êtres inconsolables, en se retirant elle-même.

Conservant, ou du moins cherchant à conserver, même dans son extrême douleur, ce sang-froid qu'exigeoient les mœurs du temps, car la chevalerie avoit son stoïcisme aussi bien que la philosophie, Éveline répondit d'une voix qu'elle auroit voulu rendre ferme, mais qui étoit tremblante en dépit d'elle-même :

— Oui, mon père, vous avez raison; il n'y a plus rien ici qui puisse fixer les yeux d'une femme. La Gloire des armes et l'Honneur ont succombé quand ce panache blanc a touché la terre sanglante. Venez, mes filles, venez; il n'y a plus rien à voir ici pour nous. Allons à l'église, le tournoi est fini.

Il y avoit quelque chose de hagard dans ses yeux; quand elle se leva comme quelqu'un qui auroit voulu conduire une procession, elle chancela, et elle seroit tombée si le chapelain ne l'eût soutenue. Se couvrant la tête de sa mante, comme si elle eût rougi de l'excès d'une douleur qu'elle ne pouvoit réprimer, et que n'annonçoient que trop ses gémissements et ses sanglots, elle dit au père Aldrovand de la conduire où bon lui sembleroit.

— Notre or s'est changé en cuivre, lui dit-il,

notre argent en poussière, notre sagesse en folie. Telle a été la volonté de celui qui confond les desseins du sage, et qui arrête le bras du puissant. A la chapelle, ma fille, à la chapelle; prions Dieu et les saints de jeter sur nous un regard favorable, et de sauver le reste du troupeau de la fureur des loups dévorants.

Tout en parlant ainsi, il conduisoit Éveline à la chapelle du château, en la soutenant pour l'aider à marcher; car elle étoit en ce moment presque incapable d'agir et de réfléchir. Là, agenouillée devant l'autel, elle prit du moins l'attitude de la dévotion; mais, malgré les prières que sa bouche prononçoit machinalement, ses pensées étoient sur le champ de bataille, près du corps de son malheureux père. Les autres affligés prirent comme elle une attitude religieuse, et eurent comme elle des distractions. Ils savoient que la plus grande partie de la garnison du château avoit été sacrifiée dans la sortie imprudente de Raymond Bérenger, et cette idée ajoutoit à leurs regrets le sentiment de la crainte personnelle, augmentée encore par les actes de cruauté auxquels se portoit souvent l'ennemi, qui, dit-on, dans le feu de la victoire, ne faisoit grâce ni à l'âge ni au sexe.

Le moine prit avec eux le ton d'autorité que son caractère lui permettoit. Il leur ordonna de

cesser des plaintes et des lamentations inutiles, et, les ayant amenés, du moins à ce qu'il crut, à une situation d'esprit plus conforme à leur position, il les quitta pour aller satisfaire sa curiosité et calmer ses propres inquiétudes, en s'assurant par lui-même de l'état de défense du château. Il trouva sur les murs extérieurs Wilkin Flammock, qui, ayant rempli les devoirs d'un bon et habile capitaine, en manœuvrant son artillerie de manière à repousser, comme nous l'avons déjà vu, la garde avancée des ennemis, s'occupoit alors à mesurer, de sa propre main, des rations de vin qui ne pouvoient l'exposer au reproche de parcimonie.

—Mon bon Wilkin, lui dit le père, aie soin de mettre de la modération dans cette affaire. Tu dois savoir que le vin, comme le feu et l'eau, est un excellent serviteur, mais un fort mauvais maître.

— Il se passera long-temps avant que ses vapeurs pénètrent l'épais cerveau de mes concitoyens, répondit Flammock. Notre courage flamand ressemble à nos chevaux flamands : ils ne vont qu'autant qu'ils sentent l'éperon, et il nous faut du vin pour enflammer notre valeur. Mais croyez-moi, mon père, l'étoffe dont nous sommes faits est d'un bon teint, qui ne passe pas au blanchissage. D'ailleurs, quand je donnerois à ces

drôles un peu trop à boire, je n'aurois peut-être pas grand tort, puisqu'il est vraisemblable qu'ils n'auront pas trop à manger.

—Que voulez-vous dire? s'écria le père Aldrovand en faisant un geste d'alarme; je me flatte que, grâce à tous les saints, le château est bien approvisionné.

—Pas aussi bien que votre couvent, mon bon père, répondit Wilkin avec un sang-froid imperturbable. Vous avez eu à Noël, comme vous le savez, des fêtes trop joyeuses pour en espérer de semblables à Pâques. Ces chiens gallois sont venus dévorer une partie de vos provisions, et maintenant il est probable qu'ils entreront dans le château, parce qu'on n'en trouve plus.

—Quelle folie! s'écria le moine; j'ai entendu hier soir le bon sir Raymond, à qui Dieu fasse paix, donner des ordres pour qu'on allât chercher des vivres ce matin dans tous les environs.

—Sans doute, répliqua Flammock; mais les Gallois nous ont donné aujourd'hui trop de fil à retordre pour qu'on pût l'exécuter, et l'on n'a pu faire en ce moment ce qui auroit dû être fait il y a des semaines et des mois. Notre défunt seigneur, s'il est défunt, étoit de ces gens qui comptent toujours sur leur épée, et voilà ce qui en est résulté : si l'on veut que je combatte, parlez-moi d'une arbalète et d'un château bien avitaillé! Vous

pâlissez, mon père! buvez ce verre de vin pour vous ranimer.

Le moine repoussa doucement le verre que Wilkin le pressoit d'accepter. — Il ne nous reste donc de ressource que dans les prières? dit-il.

—C'est la vérité, mon père, répondit l'impassible Flamand; priez donc tant qu'il vous plaira; quant à moi, je me contenterai de jeûner; ce qu'il faudra bien faire, bon gré mal gré.

En ce moment on entendit à quelque distance le son d'un cor.

—Veillez à la porte et à la herse, s'écria Flammock. Eh bien, Neil Hansen, quelles nouvelles?

—Un député des Gallois est à Mill-Hill, dit Neil Hansen, tout juste à portée de nos arbalètes. Il tient un drapeau blanc à la main, et demande à entrer au château.

—Sur ta vie, s'écria Wilkin, ne le laisse pas entrer avant que nous soyons prêts à le recevoir. Fais pointer un mangonneau contre lui, et écrase-le sous une grêle de pierres, s'il bouge de l'endroit où il se trouve avant que nous ayons tout préparé pour sa réception. Maintenant, Neil, ajouta-t-il en employant sa langue naturelle, il faut se donner du mouvement. Ramasse toutes les lances, toutes les piques, toutes les javelines qui se trouvent dans le château; qu'on les porte sur les murailles, et qu'on en passe le bout à travers tous les

créneaux. Coupe quelques morceaux de vieille tapisserie en guise de bannières, et fais-les arborer sur toutes les tours. Sois prêt, dès que j'en donnerai le signal, à faire battre les tambours et sonner les trompettes, s'il nous en reste quelques-unes; sinon, qu'on prenne des cornets à bouquin, tout ce qui peut faire du bruit. Mais surtout, Neil Hansen, ne manque pas d'aller au magasin d'armes avec quatre ou cinq de tes camarades, et couvrez-vous de cottes de mailles. Nos armures des Pays-Bas ne leur en imposent pas autant. Alors vous banderez les yeux au Gallois; et vous le ferez entrer. Vous aurez soin de tenir la tête haute, et de ne pas dire un mot. Laissez-moi le soin de traiter avec l'envoyé; seulement prends garde qu'il n'y ait point de Normand parmi nous.

Le moine, qui, dans ses pèlerinages, avoit acquis quelque connoissance de la langue flamande, fut sur le point de faire un geste de surprise en entendant la dernière partie des instructions que Wilkin venoit de donner; mais il réprima ce premier mouvement, quoique cette circonstance lui parût suspecte, et qu'il fût un peu étonné de la promptitude et de la dextérité que montrait l'artisan flamand en donnant des ordres si conformes aux règles de la guerre et à celles d'une sage politique.

Wilkin, de son côté, n'étoit pas bien certain

que le moine n'eût pas entendu et compris mieux qu'il ne l'auroit voulu les instructions qu'il venoit de donner. Pour écarter les soupçons qu'il pouvoit avoir conçus, il lui répéta en anglais la plus grande partie de ce qu'il avoit dit en flamand à Neil Hansen, et lui demanda ensuite :—Comment trouvez-vous mes précautions, mon père?

— Excellentes, répondit le père Aldrovand; telles que vous auriez pu les prendre si vous aviez toute votre vie manié les armes au lieu de la navette.

—Épargnez-nous vos plaisanteries, mon père. Je sais fort bien que vous autres Anglais vous pensez que les Flamands n'ont dans la tête que du bœuf bouilli et des choux; vous voyez pourtant qu'il peut sortir quelque chose de bon de la cervelle d'un homme qui fait jouer la navette.

—Vous avez raison, maître Wilkin Flammock. Mais quelle réponse comptez-vous faire à la sommation du prince gallois?

—Dites-moi d'abord, révérend père, ce que dira cette sommation.

—Vous serez sommé de rendre le château à l'instant. Que répondrez-vous?

—Je répondrai non, à moins d'une bonne capitulation.

—Comment, sir Flammock, osez-vous parler,

dans la même phrase, de capitulation et du château de Garde-Doloureuse?

—Je ne le rendrai pas, si je puis faire mieux ; mais votre révérence veut-elle que j'attende jusqu'à ce que la garnison agite la question de savoir quelle chair est meilleure à mettre sur le gril, celle d'un gros chapelain ou celle d'un Flamand bien gras?

—Vous ne pouvez parler ainsi sérieusement, Wilkin. D'ailleurs nous devons être secourus sous vingt-quatre heures au plus tard; sir Raymond en étoit certain.

—Sir Raymond s'est trompé ce matin en plus d'une chose.

— Ecoute-moi, flandrin, s'écria le moine, à qui sa retraite dans un cloître n'avoit pas fait perdre tout-à-fait ses anciennes mœurs militaires, je te conseille de marcher droit dans cette affaire, si tu fais quelque cas de ta vie; car, malgré le carnage qui a eu lieu ce matin, il reste encore ici assez d'Anglais pour te jeter toi et tes grenouilles flamandes dans les fossés du château, s'ils avoient lieu de croire que tu médites la moindre trahison contre lady Éveline et contre une forteresse dont la garde t'a été confiée.

—Que votre révérence ne se laisse pas émouvoir par des craintes puériles et inutiles. Au surplus, je suis le châtelain de ce château par ordre

de celui qui en étoit le maître, et je ferai tout ce que je jugerai convenable pour le bien du service.

—Et moi, dit le moine d'un air chagrin, je suis serviteur du pape, chapelain de ce château, ayant le pouvoir de lier et de délier. Je crains que tu ne sois pas un bon chrétien, Wilkin Flammock, et que tu ne sois entiché de l'hérésie des montagnards. Tu as refusé de prendre la croix; tu as aujourd'hui déjeuné, bu de l'ale et du vin, avant d'avoir entendu la messe; tu ne mérites pas de confiance, et je ne t'accorderai pas la mienne. Je demande à assister à ta conférence avec le Gallois.

—Impossible, mon père, répondit Flammock avec le sourire et l'air impassible qu'il conservoit dans toutes les circonstances, quelque importantes qu'elles pussent être. Il est vrai que j'ai mes raisons pour ne pas aller quant à présent tout-à-fait jusqu'aux portes de Jéricho, et il est heureux que j'aie ces raisons, sans quoi je ne serois pas ici pour défendre celles de Garde-Doloureuse. Il est également vrai que je puis avoir été obligé quelquefois de visiter mes moulins à foulon avant que le zèle du chapelain l'eût éveillé pour monter à l'autel, et que mon estomac me défend de travailler avant d'avoir déjeuné. Mais j'ai payé tribut pour toutes ces fautes, mon père, je l'ai payé à

votre révérence elle-même; et puisqu'il vous plaît de vous souvenir si bien de ma confession, il me semble que vous ne devriez pas oublier la pénitence que vous m'avez imposée, et l'absolution que j'ai reçue.

Le moine, en faisant allusion aux secrets du confessionnal, avoit fait un pas au-delà de ce que lui permettoient les règles de son ordre et de l'église. Il fut comme interdit de la réponse du Flamand, et, voyant que le reproche d'hérésie ne l'avoit pas intimidé, il se borna à lui dire avec quelque confusion :

—Vous refusez donc de m'admettre à votre entrevue avec le Gallois?

—Révérend père, il n'y sera question que d'affaires séculières. S'il y survenoit quelque chose qui concernât la religion, je vous ferois appeler sur-le-champ.

—J'y assisterai en dépit de toi, bœuf de Flandre que tu es! murmura le père Aldrovand, mais d'un ton à n'être entendu de personne. Et, tournant le dos à Flammock, il descendit des murailles.

Quelques minutes après, Wilkin, ayant vu que tout avoit été préparé pour donner une idée imposante d'une force qui n'existoit pas, se rendit dans une petite salle de garde, située entre les deux murailles, où il arriva escorté de six de ses

compatriotes portant des armures normandes qu'ils avoient trouvées dans la salle d'armes. Leur grande taille, leur embonpoint, leur air de vigueur et leur immobilité, leur donnoient l'air de trophées d'armes de quelque siècle passé plutôt que de soldats vivants. Entouré de ces personnages muets, dans une petite chambre voûtée qui admettoit à peine le jour, Flammock reçut l'envoyé gallois qui y fut amené, les yeux bandés, entre deux Flamands; mais on avoit eu soin de les lui bander assez négligemment pour qu'il pût entrevoir tous les préparatifs qu'on avoit faits sur les murailles, et dont le principal but étoit de lui en imposer. Dans le même dessein on faisoit entendre de temps en temps au-dehors tantôt un cliquetis d'armes, tantôt des voix qui sembloient celles d'officiers faisant leur ronde; enfin on prenoit tous les moyens pour persuader que la plus grande activité régnoit dans ce château, qu'il y restoit une garnison nombreuse, et qu'on y faisoit toutes les dispositions nécessaires pour bien se défendre en cas d'attaque.

Lorsqu'on eut détaché le bandeau qui couvroit les yeux de Jorworth (car le même Gallois qui étoit venu quelque temps auparavant faire des propositions d'alliance de la part de Gwenwyn étoit alors porteur de la sommation), il regarda autour de lui d'un air hautain, et demanda à qui

il devoit faire part des ordres de son maître Gwenwyn, fils de Cyvelioc, prince de Powys.

— Il faudra, répondit Flammock avec son air d'indifférence ordinaire, que son altesse se contente de traiter avec Wilkin Flammock, propriétaire des moulins à foulon, et substitut du gouverneur de Garde-Doloureuse.

— Toi, substitut du gouverneur! s'écria Jorworth; toi, vil artisan de Flandre! impossible! Quoiqu'ils soient tombés bien bas, des Anglais ne peuvent s'être abaissés au point de te reconnoître pour commandant. Ces gens-là me paroissent Anglais, et c'est à eux que je délivrerai mon message.

— Comme il vous plaira, répliqua Flammock; mais s'ils vous répondent autrement que par signes, je vous permets de m'appeler *schelm* [1].

— Cela est-il vrai? demanda l'envoyé en regardant les compagnons de Flammock, qu'il prenoit pour des hommes d'armes; en êtes-vous réellement réduits là? Quoique vous soyez les enfants de brigands étrangers, je croyois qu'étant nés sur le sol de la Grande-Bretagne vous auriez trop d'orgueil pour porter le joug d'un misérable artisan. Si vous n'avez pas de courage, ne devriez-vous pas avoir de la prudence? Ne connoissez-vous pas le proverbe : Malheur à celui qui se fie à un

[1] Terme d'opprobre, *infâme*.

étranger! Toujours muets! Répondez-moi par paroles ou par gestes. Le reconnoissez-vous réellement pour votre chef?

Les hommes d'armes supposés répondirent unanimement à cette question par un signe de tête affirmatif, et reprirent ensuite leur immobilité.

Le Gallois, avec la pénétration naturelle à ses concitoyens, soupçonna qu'il y avoit dans tout cela quelque chose qu'il ne pouvoit pas bien comprendre. Se disposant donc à se tenir sur ses gardes, il continua ainsi qu'il suit.

— Quoi qu'il en soit, peu m'importe qui entendra le message de mon souverain, puisqu'il accorde pardon et merci aux habitants du *castel an Carrig*[1] (que vous avez appelé Garde-Douloureuse, pour couvrir votre usurpation par ce changement de nom). Sous la condition que vous rendrez au prince de Powys ledit château, toutes ses dépendances, les armes qui s'y trouvent, et la personne d'Éveline Bérenger, il vous sera permis à tous d'en sortir sans être inquiétés, et vous aurez des saufs-conduits pour aller où il vous plaira, au-delà des frontières du Cymry.

— Et si nous n'obéissons pas à cette sommation? dit l'imperturbable Wilkin Flammock.

[1] Le Château de la Montagne.

— En ce cas, vous aurez le même sort que votre dernier chef, Raymond Bérenger, répondit Jorworth, les yeux étincelants de férocité. — Toutes les têtes qui sont ici tomberont sur l'échafaud, et leurs corps serviront de pâture aux corbeaux. Il y a long-temps qu'ils n'ont eu un pareil banquet de lourdauds Flamands et de misérables Saxons.

— Ami Jorworth, répliqua Wilkin, si tu n'as pas d'autre message, tu peux répondre à ton maître de ma part que des hommes prudents ne confient pas aux autres une sûreté qu'ils peuvent devoir à leurs propres œuvres. Nous avons des murailles aussi hautes que solides, des fossés profonds, des munitions et des vivres en abondance, des arcs, des arbalètes et des machines de guerre. Nous garderons donc ce château dans la confiance que ce château nous gardera jusqu'à ce qu'il nous arrive du secours.

— Ne risquez pas votre vie sur un tel espoir, dit l'émissaire gallois, qui commença alors à parler en flamand, car il connoissoit cette langue et il la parloit couramment, ayant eu des relations fréquentes avec des Flamands établis dans le Pembroke-Shire; il s'en servoit alors, parce qu'il désiroit que les hommes d'armes prétendus, qu'il supposoit Anglais, n'entendissent pas ce qu'il vouloit dire à Flammock. — Écoutez-moi, mon bon Flamand, continua-t-il, ne savez-vous pas

que celui sur qui vous comptez, le connétable de Lacy, a fait vœu de ne pas porter les armes avant d'avoir été à la Terre-Sainte? Lui et les autres seigneurs des frontières sont déjà en marche pour aller joindre les croisés. Que vous reviendra-t-il de nous donner la peine et l'embarras de vous assiéger, quand vous n'avez à espérer aucun secours?

— Eh! que m'importe que vous ayez de la peine et de l'embarras? demanda Wilkin, parlant aussi son propre langage, et regardant le Gallois fixement, mais sans donner aucune expression à des traits qui d'ailleurs étoient assez réguliers, et qui n'offroient qu'un mélange remarquable d'insouciance et de simplicité. — Que me reviendra-t-il de vous donner moins de peine et d'embarras?

— Allons, l'ami Flammock, ne fais pas semblant d'avoir moins d'intelligence que la nature ne t'en a donné. La vallée est ténébreuse, mais un rayon de soleil peut en éclairer un côté. Tous tes efforts ne peuvent empêcher que ce château ne tombe entre nos mains; mais tu peux en accélérer le moment.

Il se rapprocha de Wilkin, baissa la voix, prit un ton insinuant, et ajouta: — Jamais Flamand n'a autant gagné en levant une herse et en baissant un pont-levis que tu peux le faire en ce moment si tu le veux.

— Tout ce que je sais, c'est que, pour avoir baissé la herse et levé le pont-levis de ce château, il m'en coûte tout ce que je possédois.

— Tu en seras amplement dédommagé, Flammock; la libéralité de Gwenwyn est comme la pluie d'été.

— Mes moulins et mes manufactures ont été ce matin la proie des flammes.

— Tu recevras en place mille marcs d'argent.

Mais le Flamand, ayant l'air de ne pas l'entendre, continua le catalogue de ses pertes.

— On a ravagé mes terres; on m'a enlevé vingt belles vaches; on m'a.....

— On t'en rendra soixante, et on les choisira parmi les plus belles de toutes celles qui font partie du butin.

— Mais ma fille, mais lady Éveline, dit Wilkin, dont la voix monotone subit un léger changement qui sembloit annoncer qu'il commençoit à balancer.—Vous êtes des vainqueurs cruels, et....

— Nous sommes terribles pour ceux qui résistent, mais non pour ceux qui méritent notre clémence par leur soumission. Gwenwyn oubliera les injures qu'il a reçues de Raymond; il élèvera sa fille au plus grand honneur parmi les filles du Cymry. Quant à la tienne, forme un souhait pour elle, et il sera rempli au-delà de ton attente. Nous comprenons-nous à présent?

— Je te comprends du moins.

— Et je crois que je te comprends aussi, dit Jorworth, fixant ses yeux bleus pleins de feu et de vivacité sur les traits moins expressifs du Flamand, comme un écolier plein d'ardeur qui cherche à découvrir quelque sens mystérieux et caché dans un passage dont l'interprétation ne paroît offrir aucune difficulté.

— Tu crois que tu me comprends, dit Wilkin; mais voici la difficulté. Lequel de nous aura confiance en l'autre?

— Oses-tu me le demander? Est-ce à toi ou à tes pareils d'oser douter des promesses du prince de Powys?

— Il ne m'en fait que par ta bouche, mon bon Jorworth, et je sais parfaitement que tu es du nombre de ces gens qui ne manquent jamais d'arriver à leur but quand il ne leur en coûte que de belles paroles.

— Flamand! je te jure sur ma foi de chrétien, sur l'âme de mon père, sur l'honneur de ma mère, sur la croix noire de....

— Halte là, mon brave Jorworth, tu entasses trop de serments les uns sur les autres pour que tu en fasses grand cas. Ce qu'on engage si légèrement, il arrive souvent qu'on ne le juge pas digne d'être dégagé. Quelque chose dans la main pour gage

du reste de tes promesses vaudroit mieux pour moi que tous les serments du monde.

— Rustre méfiant! oses-tu douter de ma parole?

— Pas du tout, mais j'en croirai plus volontiers tes actions.

— Venons-en au point, Flammock; que demandes-tu de moi?

— Je voudrois d'abord voir de mes propres yeux les mille marcs dont tu parles. Ensuite je réfléchirai sur tes propositions.

— Vil brocanteur! crois-tu donc que le prince de Powys ait des sacs d'argent comme les marchands de ton pays de trafiquants? Il amasse des trésors par ses conquêtes, comme la trombe pompe l'eau; mais c'est pour les distribuer entre ses vassaux, comme cette colonne de vapeur restitue à la terre et à l'Océan toutes les eaux dont elle se compose. La somme que je t'ai promise est encore à ramasser dans les caisses des Saxons. Le coffre-fort de Bérenger fournira son contingent.

— Il me semble que je pourrois l'y prendre moi-même, puisque je suis maître au château, et vous en éviter la peine.

— Oui, mais ce seroit aux dépens d'une corde et d'un nœud coulant, soit que les Gallois prennent la place, soit qu'elle soit secourue par les Normands; car les premiers voudroient avoir leur butin tout entier, et les autres ne te pardonne-

roient pas d'avoir mis la main sur le trésor de leur compatriote.

— Je n'en disconviens pas. Mais si j'étois disposé à me fier à toi quant à l'argent, pourquoi ne pas me rendre mes vaches? Elles sont entre vos mains, et à votre disposition. Si vous ne voulez rien m'accorder d'avance, que puis-je espérer de vous ensuite?

— Je t'accorderai bien volontiers tout ce qui sera raisonnable et possible, répondit le Gallois non moins méfiant; mais à quoi te servira d'avoir tes vaches dans cette place forte? Elles se trouveront bien mieux de paître sur la plaine.

— Sur ma foi! je crois que tu as raison; elles ne feroient que nous causer de l'embarras ici, vu la grande quantité de bestiaux que nous y avons déjà pour l'approvisionnement du château. Et cependant, en y réfléchissant mieux, nous avons assez de fourrage pour en nourrir un bien plus grand nombre : or, mes vaches sont d'une race particulière, que j'ai fait venir des riches pâturages de la Flandre, et je voudrois qu'elles me fussent rendues avant que vos haches galloises leur aient entamé le cuir.

—Tu les auras ce soir cuir et cornes. Ce ne sont que de foibles arrhes d'une récompense bien plus ample.

— J'en remercie votre munificence. Je suis un

homme tout simple, et tout mon désir est de recouvrer ce que j'ai perdu.

— Et tu seras prêt à nous livrer le château?

— Chut! chut! nous parlerons de cela demain. J'y réfléchirai. Si ces Anglais et ces Normands soupçonnoient un tel projet, nous ne nous en tirerions pas les mains nettes. Il faut que je les disperse avant de m'entretenir avec plus de détail sur cet objet. Maintenant, levez-vous subitement, allez-vous-en, et ayez l'air d'être mécontent du résultat de notre conversation.

— Je voudrois pourtant savoir quelque chose de plus positif.

— Impossible! impossible! Ne voyez-vous pas déjà ce grand coquin qui commence à manier son poignard? Partez vite; ayez l'air en colère, et n'oubliez pas les vaches.

— Je ne les oublierai pas, dit Jorworth; mais si tu nous manques de parole....!

A ces mots il partit en faisant à Wilkin un geste de menace, tant pour lui inspirer de la crainte réellement que pour suivre son avis. Flammock lui répondit en anglais, comme s'il eût voulu que tous ceux qui étoient avec lui entendissent ce qu'il alloit lui dire.

— Faites tout ce qu'il vous plaira, sire Gallois. Je suis un homme loyal, je méprise vos menaces; je ne rendrai pas le château; je le défendrai, à

votre honte et à celle de votre maître. — Qu'on lui bande les yeux! Qu'on le reconduise en sûreté hors des fortifications! Le premier Gallois qui osera se présenter devant la porte de Garde-Doloureuse sera traité un peu plus sévèrement.

On banda les yeux à Jorworth et on l'emmena. Comme Wilkin Flammock alloit sortir lui-même de la petite salle où cette entrevue venoit d'avoir lieu, un des prétendus hommes d'armes qui y avoient assisté s'approcha de lui par derrière, et lui dit à l'oreille en anglais : — Tu es un traître, Flamand, et tu mourras de la mort d'un traître!

Flammock se retourna en tressaillant. Il auroit voulu questionner cet homme, mais il étoit déjà disparu. Il fut déconcerté par cette circonstance, car il vit qu'un témoin suspect avoit entendu sa conversation avec Jorworth, et que ses projets étoient connus ou soupçonnés par quelqu'un qui n'avoit pas sa confiance, et qui pouvoit le contrecarrer. Il ne tarda pas à apprendre la vérité.

CHAPITRE VI.

« Ah ! ne l'accusez pas de cette perfidie !
» Il en est innocent j'en reponds sur ma vie. »
Ancienne comédie.

La fille du malheureux Raymond Bérenger, en descendant de la plate-forme d'où elle avoit contemplé avec effroi le champ de bataille, éprouvoit ce chagrin déchirant bien naturel à une fille qui venoit de voir périr un père chéri et respecté. Mais sa situation dans le monde, et les principes de chevalerie dans lesquels elle avoit été élevée, ne lui permettoient pas de s'abandonner longtemps à une inutile douleur. En élevant au rang de princesses, ou plutôt de déesses, les jeunes et aimables filles des nobles, l'esprit du temps exigeoit d'elles en retour un caractère et une conduite souvent contraires aux sentiments purement humains. Les héroïnes ressembloient fréquemment à des portraits placés sous un jour artificiel qui fait ressortir les objets sur lesquels il luit, mais dont l'éclat factice, comparé avec celui du jour naturel, semble éblouissant et exagéré.

L'orpheline de Garde-Doloureuse, la fille d'une race de héros qui se vantoit de descendre de

Thor, de Balder, d'Odin, et d'autres guerriers du Nord placés ensuite au rang des dieux, elle dont la beauté étoit célébrée par cent ménestrels, dont les yeux étoient l'étoile polaire de la moitié des belliqueux chevaliers des frontières du pays de Galles, n'avoit pas le droit de pleurer son père comme une jeune villageoise. Jeune comme elle étoit, et quelque horrible que fût l'événement dont elle venoit d'être témoin, il ne pouvoit produire sur elle le même effet qu'il auroit produit sur une jeune fille dont les yeux n'auroient pas été accoutumés aux divertissements guerriers et souvent sanglants de la chevalerie, qui n'auroit pas résidé dans un château où la guerre et la mort étoient les sujets les plus ordinaires de conversation. On n'auroit pu réclamer enfin cette espèce de stoïcisme d'une femme dont l'imagination n'auroit pas été familiarisée avec des scènes de carnage, et qui n'eût pas été habituée, dès son jeune âge, à estimer la mort des guerriers *sous le bouclier* comme plus honorable et plus désirable, que celle qui s'approche à pas lents pour mettre fin sans gloire aux jours prolongés d'une vieillesse épuisée et inutile. Éveline, tout en pleurant son père, sentit son cœur s'exalter quand elle se rappela qu'il étoit mort au milieu de tout l'éclat de sa gloire, et sur les cadavres amoncelés des ennemis immolés par son glaive; ou si elle pensoit

aux embarras de sa situation, c'étoit avec la détermination de défendre sa liberté, et de venger son père par tous les moyens que le ciel avoit laissés en son pouvoir.

Elle n'oublia pas d'appeler la religion à son aide, et, suivant l'usage du temps et la doctrine de l'église romaine, elle s'efforça de se rendre le ciel favorable par des vœux et par des prières. Dans un petit oratoire communiquant avec la chapelle, au-dessus d'un autel devant lequel une lampe brûloit nuit et jour, étoit un petit tableau représentant la sainte Vierge, et l'objet d'une vénération toute particulière dans la famille de Bérenger. Un de ses ancêtres l'avoit apporté de la Terre-Sainte, où il avoit été en pèlerinage. C'étoit une peinture grecque du temps du bas-empire, assez semblable à celles qui dans les pays catholiques sont souvent attribuées à l'évangéliste saint Luc. L'oratoire où étoit ce tableau jouissoit d'une réputation de sainteté peu commune. On supposoit même que des miracles s'y étoient opérés; et Éveline, en l'ornant chaque jour de guirlandes de fleurs, et en accompagnant cette offrande des prières les plus ferventes, s'étoit mise sous la protection spéciale de Notre-Dame de Garde-Douloureuse, car tel étoit le nom qu'on avoit donné à ce tableau.

Se dérobant à la compagnie de ses femmes, elle

alla, seule et en secret, déposer ses chagrins aux pieds de l'image de sa protectrice. Elle supplia celle qui étoit la pureté même de défendre sa liberté et son honneur, et invoqua sa vengeance contre le chef farouche et sauvage qui avoit tranché les jours de son père, et qui assiégeoit alors sa place de sûreté. Non seulement elle fit vœu de donner une étendue de terre considérable à l'image de la protectrice dont elle imploroit l'assistance, mais encore malgré le tremblement de ses lèvres et une rébellion secrète de son cœur contre cette promesse solennelle, elle prononça même le serment d'accorder à quelque chevalier que ce fût envoyé par Notre-Dame de Garde-Doloureuse pour la délivrer, telle faveur qu'il lui demanderoit honorablement, fût-ce même le don de sa main de vierge au pied de l'autel. Ayant appris à croire, par les assurances de maints chevaliers, que ce don étoit la plus haute faveur que le ciel pût accorder, elle pensa qu'elle acquittoit une dette de reconnoissance en se mettant à la disposition de la pure et bienheureuse protectrice en qui elle plaçoit toute sa confiance. Peut-être se cachoit-il secrètement sous cette dévotion quelques espérances terrestres qu'elle s'avouoit à peine à elle-même, et qui lui rendoient moins pénible le sacrifice qu'elle faisoit. Cet espoir flatteur pouvoit lui insinuer

tout bas que la vierge Marie, la meilleure et la plus bienveillante des protectrices, useroit avec indulgence du pouvoir sans bornes qu'elle venoit de lui donner sur elle, et que le champion que favoriseroit la sainte Vierge seroit un chevalier à qui son humble servante pourroit accorder volontiers une si grande faveur.

Mais si son cœur concevoit une telle espérance (car un peu d'intérêt personnel se mêle souvent à nos émotions les plus nobles et les plus pures), elle s'y glissoit à l'insu d'Éveline, qui, dans la plénitude de sa foi, fixoit sur l'image sainte des yeux exprimant les plus vives supplications et la plus humble confiance. Quelques larmes mouilloient ses paupières malgré elle; peut-être en ce moment elle étoit plus belle encore qu'elle ne l'avoit paru quand elle avoit été choisie pour présenter le prix au vainqueur d'un tournoi dans les lices de Chester.

Qui pourroit donc être surpris que, dans un moment où sa sensibilité étoit excitée au plus haut degré, et où elle étoit religieusement prosternée devant un être capable, croyoit-elle, non seulement de la protéger, mais encore de l'assurer de cette protection par un signe visible, Éveline crût voir l'image si révérée faire un geste de la tête pour accepter son vœu. Tandis qu'elle contemploit le tableau avec enthousiasme, l'expres-

sion de l'image créée par le pinceau grossier d'un artiste byzantin sembla changer tout à coup; ses yeux parurent s'animer, et répondre à ces ferventes prières par un regard de compassion; Éveline crut voir un sourire d'une douceur inexprimable; et il lui sembla même que la tête s'étoit inclinée.

Saisie d'un respectueux étonnement en voyant des signes dont sa foi ne lui permettoit pas de mettre en doute la réalité, Éveline croisa les bras sur son sein, et se prosterna le visage contre terre pour écouter les communications du ciel.

Mais le miracle n'alla pas si loin; elle n'entendit aucune voix, aucun son, et quand, après avoir jeté autour d'elle un coup d'œil à la dérobée, elle leva les yeux sur l'image de la Vierge, ses traits lui parurent tels que le peintre les avoit tracés, tels qu'elle les avoit vus jusqu'alors, mais peut-être avec une expression auguste et gracieuse qu'elle n'y avoit jamais remarquée. Pleine d'une religieuse crainte, mais consolée et fortifiée par sa vision, Éveline répéta plusieurs fois les prières qu'elle crut devoir être les plus agréables à sa bienfaitrice, et, se levant enfin, elle se retira avec respect, comme si elle eût quitté la présence d'un souverain, et rentra dans la chapelle.

Là deux femmes étoient encore agenouillées devant les saints que les murailles et les niches

présentoient à leur vénération; mais les autres individus qui étoient venus leur porter les vœux de la terreur avoient trop de vives inquiétudes pour faire de longues prières, et s'étoient dispersés dans le château, les uns pour apprendre des nouvelles de ce qui se passoit au-dehors, et les autres pour chercher à obtenir quelques rafraîchissements, ou du moins pour se procurer un abri où leur famille pût goûter quelque repos.

Inclinant la tête, et prononçant une prière à voix basse devant l'image de chaque saint près duquel elle passoit, car la présence du danger ajoute toujours à la dévotion, Éveline avançoit vers la porte de la chapelle, quand un homme d'armes, ou du moins un homme qui en portoit l'armure, y entra précipitamment, et appela lady Éveline d'une voix plus haute que ne l'eût permis la sainteté de ce lieu dans un cas moins critique. Encore absorbée par les sentiments religieux qui venoient de remplir son cœur, elle s'apprêtoit à réprimander cette indiscrétion militaire, quand cet homme s'approcha d'elle, et lui dit à la hâte d'un ton inquiet : — Ma fille, nous sommes trahis! Malgré la cotte de mailles qui le couvroit, et quoique tout son extérieur fût celui d'un soldat, Éveline reconnut la voix du père Aldrovand, qui détacha son casque au même instant.

Que signifie cela, mon père? lui dit-elle; avez-

vous oublié cette confiance en Dieu que vous aviez coutume de recommander? Avez-vous dessein d'employer contre nos ennemis d'autres armes que celles de votre ordre?

— Cela peut m'arriver avant qu'il soit longtemps, répondit le père Aldrovand; j'étois soldat avant d'être moine. Mais, en ce moment, si je me suis couvert de cette armure, c'étoit pour découvrir la trahison, et non pour résister à la force. Ah! ma chère fille! que de dangers nous environnent! Des ennemis au-dehors, des traîtres audedans; ce perfide Flamand, Wilkin Flammock, est en traité pour la reddition du château.

— Qui ose parler ainsi? s'écria une femme voilée, à genoux dans un coin retiré de la chapelle, mais qui, se levant précipitamment, vint se placer hardiment entre Éveline et le moine.

— Retirez-vous, jeune impertinente, dit le père Aldrovand, surpris de cette interruption audacieuse; l'affaire dont nous parlons ne vous concerne pas.

— Elle me concerne plus que personne, répondit-elle; et, rejetant son voile en arrière, elle découvrit les traits de Rose Flammock, fille de Wilkin. Ses yeux étincelants de colère et sa vive rougeur formoiént un contraste singulier avec son teint blanc et ses traits presque enfantins; car sa figure et sa taille étoient celles d'une jeune

fille à peine sortie de l'enfance; et ses manières, ordinairement douces et timides, annonçoient en ce moment l'emportement et l'audace. — Quand on souille l'honneur de mon père du reproche de trahison, ajouta-t-elle, cela ne me concerne-t-il pas? Quand on trouble la source, cela ne concerne-t-il pas le ruisseau? Je vous dis que je veux connoître l'auteur de cette calomnie.

— Jeune fille, dit Éveline, réprimez ce courroux inutile. Le père Aldrovand ne peut avoir intention de calomnier votre père, et il est possible qu'il ait été trompé par un faux rapport.

— Aussi vrai que je suis un prêtre indigne, s'écria le moine, je parle d'après le rapport de mes propres oreilles. Sur le serment que j'ai prêté en entrant dans mon ordre, je déclare que j'ai entendu Wilkin Flammock traiter avec le député gallois des conditions auxquelles il livreroit le château. A l'aide de ce casque et de cette cotte de mailles, je me suis introduit dans la salle où se tenoit la conférence, et où le traître croyoit qu'il ne se trouvoit pas une oreille anglaise. Ils parloient flamand pour plus de sûreté; mais je connois ce jargon depuis long-temps.

— Le flamand n'est pas un jargon, s'écria la jeune fille courroucée, que son impétuosité porta à repousser d'abord la dernière injure. Ce n'est pas un jargon comme votre anglais bigarré, moi-

tié normand, moitié saxon. C'est une noble langue gothique, que parloient les guerriers qui résistèrent aux Césars romains, quand les Anglais courboient la tête sous leur joug. Et quant à ce qu'il vient de dire de Wilkin Flammock, continua-t-elle avec un peu plus d'ordre dans ses idées à mesure qu'elle parloit, n'en croyez rien, ma chère maîtresse, et de même que vous prisez l'honneur de votre noble père, fiez-vous à l'honnêteté du mien, comme aux quatre évangélistes.

Elle parloit ainsi d'un ton suppliant, et sa voix étoit entrecoupée de sanglots, comme si son cœur alloit se briser.

Éveline voulut tenter de la calmer. — Rose, lui dit-elle, dans un temps aussi malheureux, le soupçon s'attache sur l'homme qui mérite le moins d'y être exposé, et des malentendus peuvent s'élever entre les meilleurs amis. Écoutons ce que le bon père peut avoir à alléguer contre Flammock; vous ne devez pas douter que je n'écoute également ensuite la défense de votre père. Vous aviez coutume d'être docile et raisonnable.

— Je ne saurois être ni tranquille ni raisonnable dans une pareille affaire, s'écria Rose, dont l'indignation redoubloit à chaque instant; et il est fort mal à vous d'écouter les calomnies de ce révérend masque, qui n'est ni vrai prêtre, ni vrai soldat. Mais je vais chercher quelqu'un qui le

regardera en face, qu'il porte un casque ou un capuchon.

A ces mots elle sortit à la hâte de la chapelle; et le moine, après quelques circonlocutions pédantesques, informa Éveline de tout ce qui s'étoit passé entre Wilkin et Jorworth, et finit par lui proposer de réunir le petit nombre d'Anglais qui se trouvoient au château, et de se mettre en possession de la grande tour carrée, bâtiment situé au centre de tous les châteaux gothiques à l'époque de la conquête des Normands. Il étoit possible de s'y défendre encore avec succès, même quand l'ennemi étoit maître du reste de la place.

Mon père, dit Éveline, forte de la confiance que sa vision lui avoit inspirée, ce conseil seroit bon à suivre à la dernière extrémité; mais, en ce moment, agir ainsi, ce seroit risquer de faire naître le mal même que nous craignons en semant la division et la méfiance dans notre foible garnison. J'ai une ferme confiance, mon père, et ce n'est pas sans de bonnes raisons, en notre bienheureuse Dame de Garde-Doloureuse. Je compte sur sa protection pour nous venger de nos barbares ennemis, et nous tirer de notre situation dangereuse; je vous prends à témoin du vœu que j'ai fait de ne rien refuser au chevalier que Notre-Dame emploiera à notre délivrance, me demandât-il l'héritage de mon père ou la main de sa fille.

— *Ave, Maria! Ave, regina cœli!* dit le prêtre; vous ne pouviez placer votre confiance sur un roc dont la base fût plus solide. Mais, ma fille, continua-t-il après cette exclamation, n'avez-vous jamais appris qu'il a existé un traité pour votre main entre votre honorable père, dont nous avons été si cruellement privés (Dieu fasse paix à son âme!) et la noble maison de Lacy?

— J'en ai entendu dire quelque chose, répondit Éveline en baissant les yeux et avec une légère rougeur; mais je me suis mise à la disposition de Notre-Dame de Secours et de Consolation.

Elle finissoit à peine ces mots, quand Rose rentra dans la chapelle avec autant de précipitation qu'elle en étoit sortie, tenant par la main son père, dont la démarche indolente, quoique ferme, formoit le plus frappant contraste avec la vivacité des mouvements de sa fille et son air animé. Rose et son père auroient pu rappeler au spectateur un de ces anciens monuments sur lesquels un petit chérubin, d'une taille peu proportionnée à sa tâche, est représenté comme enlevant vers l'empyrée le corps d'un mortel dont le poids et l'embonpoint paroissent devoir rendre infructueux les efforts bienveillants de son guide ailé.

— Roschen, mon enfant, qu'avez-vous donc? dit le Flamand en cédant à la violence de sa fille avec un sourire paternel qui avoit plus d'expres-

sion que le sourire insignifiant qu'on voyoit presque toujours sur ses lèvres.

— Voici mon père! dit la jeune fille impatiente. Qu'on l'accuse de trahison maintenant, si on le peut ou si on l'ose! Voici Wilkin Flammock, fils de Diéterick, marchand mercier d'Anvers. Que ceux qui le calomnioient en son absence l'accusent maintenant en face!

— Parlez, père Aldrovand, dit Éveline. Je suis encore bien jeune pour remplir les devoirs de dame châtelaine, et le ciel me les a imposés dans un moment bien fatal; mais, avec l'aide de Dieu et de Notre-Dame, nous écouterons votre accusation avec impartialité, et nous la jugerons avec justice.

— Ce Wilkin Flammock que voici, dit le moine, quelque endurci qu'il soit dans le crime, n'osera nier que je ne l'aie entendu de mes propres oreilles traiter des conditions de la reddition du château.

— Frappez-le, mon père! s'écria Rose avec indignation; frappez-le tandis qu'il est déguisé! S'il est défendu de toucher le froc du moine, il est permis de frapper la cotte de mailles du soldat. Frappez-le, vous dis-je; ou du moins dites-lui qu'il ment par la gorge.

— Paix, Roschen, tu es folle, dit son père en fronçant le sourcil. Il y a plus de vérité que de

bon sens dans ce moine, et je voudrois que ses oreilles eussent été bien loin, quand il a entendu ce qui ne le regardoit pas.

Rose changea de visage en entendant son père avouer ouvertement la trahison dont il étoit accusé, et dont elle l'avoit cru incapable. Elle laissa échapper la main qu'elle lui avoit prise pour l'amener dans la chapelle; son visage pâlit comme si le sang, qui lui avoit donné des couleurs si vives quelques instants auparavant, l'avoit abandonné pour se retirer vers son cœur.

Éveline regarda le coupable avec un air de douceur, de chagrin et de dignité. — Wilkin, lui dit-elle, je n'aurois jamais pu le croire. Quoi! le jour même de la mort de ton bienfaiteur, tu trahis la confiance qu'il t'avoit accordée, et tu marchandes avec ses meurtriers les conditions auxquelles tu leur livreras ce château! Mais je ne te ferai pas de reproches. Je te retire ma confiance, dont tu n'étois pas digne, et j'ordonne que tu sois gardé dans la tour de l'ouest jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous envoyer du secours. Alors mon amitié pour ta fille me fera peut-être oublier ton crime et t'épargnera un autre châtiment. — Soumettez-vous sur-le-champ à mes ordres!

— Oui! oui! oui! s'écria Rose, pressant ces trois monosyllabes l'un sur l'autre avec autant de vitesse qu'elle put les articuler; partons! Ren-

dons-nous dans le plus noir des cachots! Les ténèbres nous conviennent mieux que la lumière.

Le moine, voyant que Flammock ne faisoit pas un mouvement pour obéir au mandat d'arrêt qui venoit d'être prononcé contre lui, s'avança d'une manière plus convenable à son ancienne profession ou à son déguisement actuel qu'à son ministère spirituel, et lui dit : — Wilkin Flammock, je t'arrête pour cause de trahison avouée envers ta dame suzeraine, et il étendit le bras pour lui appuyer la main sur l'épaule; mais le Flamand, faisant un pas en arrière, le repoussa par un geste menaçant et déterminé :

— Vous êtes fou, dit-il avec sang-froid. Vous autres Anglais, vous devenez fous tous tant que vous êtes, quand la lune est dans son plein, et ma pauvre fille a gagné votre maladie. Milady, votre honorable père m'a confié le commandement de ce château; je l'exercerai de la manière que je jugerai la plus utile pour tous ceux qui l'habitent, et, comme vous êtes mineure, vous ne pouvez m'en priver à votre bon plaisir. Père Aldrovand, un moine ne peut légalement mettre à exécution un mandat d'arrêt. Roschen, tenez-vous en repos, et essuyez-vous les yeux. Vous êtes folle!

— Oui, je le suis, s'écria Rose en essuyant ses larmes, et en reprenant toute la confiante viva-

cité de son caractère. Oui, je suis folle et plus que folle, puisque j'ai pu douter un instant de la probité de mon père. Fiez-vous à lui, ma chère maîtresse; il est fidèle, avec toute sa froideur; il est bon, quoiqu'il ne sache pas faire de beaux discours. S'il étoit coupable de trahison, je me chargerois de l'en punir, car je me précipiterois du haut de la grande tour dans le fossé, et il perdroit sa fille pour avoir trahi sa maîtresse.

— Tout cela est du délire! s'écria le moine; qui peut se fier à un traître avouant sa trahison? A moi, Anglais et Normands! Au secours! Venez au secours de votre maîtresse! Préparez vos arcs, vos arbalètes, vos.....

— Réservez votre haleine pour votre prochaine homélie, révérend père, dit Flammock; ou du moins criez en bon flamand, puisque vous connoissez cette langue; car ceux qui peuvent vous entendre d'ici ne répondront à aucune autre.

Il s'approcha alors d'Éveline avec un air d'intérêt, dont il étoit difficile de deviner la sincérité, et, la saluant avec autant de politesse qu'il lui étoit possible d'en montrer, il lui souhaita le bonsoir, en l'assurant qu'il feroit pour le mieux.

Le moine alloit encore s'emporter contre lui; mais Éveline, plus prudente, lui dit de modérer son zèle. J'espère encore, ajouta-t-elle, que cet homme n'a que de bonnes intentions......

— Que ces paroles fassent descendre sur vous la bénédiction du ciel, ma chère maîtresse! s'écria vivement Rose en lui baisant la main.

— Mais si malheureusement il chancelle dans son devoir, continua Éveline, ce n'est point par des reproches que nous l'y affermirons. Père Aldrovand, ayez l'œil sur les préparatifs de défense, et veillez à ce qu'on ne néglige aucun des moyens qui nous restent pour résister à nos ennemis.

Ne craignez rien, ma chère fille, répondit le moine. Il est encore parmi nous quelques cœurs anglais. Nous tuerons et nous mangerons les Flamands avant de rendre le château.

— Cette nourriture seroit aussi dangereuse que la chair d'ours, mon père, s'écria Rose avec amertume, irritée de nouveau en entendant le moine soupçonner et insulter ses compatriotes.

Ils se séparèrent, — les deux jeunes personnes pour aller se livrer en secret à leurs craintes et à leurs chagrins, ou pour les calmer par des exercices de dévotion; — le moine pour tâcher de découvrir les intentions véritables de Wilkin Flammock, et chercher à déjouer la trahison. Cependant, malgré toute la clairvoyance de ses yeux guidés par le soupçon, il ne vit rien qui pût ajouter à ses inquiétudes, si ce n'est que le Flamand, avec beaucoup d'habileté militaire, avoit confié à ses compatriotes la garde des postes les plus im-

portants du château, ce qui rendoit difficile et dangereux de le priver de l'autorité qu'il exerçoit. Les devoirs pieux de l'office du soir obligèrent enfin le prêtre à descendre des murailles, mais ce fut en se promettant de s'y trouver le lendemain à la pointe du jour.

CHAPITRE VII.

« Du soleil les tristes rayons
» Des murs du château-fort doroient chaque volute ;
» Et les tours et les bastions
» Sembloient, en tressaillant, en présager la chute. »
Ancienne ballade.

Fidèle à sa résolution et disant son chapelet chemin faisant, pour ne pas perdre de temps, le père Aldrovand commença sa ronde dans le château dès que le premier rayon de l'aurore parut sur l'horizon. Un instinct naturel le porta d'abord à visiter les étables où l'on plaçoit ordinairement les bestiaux destinés à la consommation du château et qui auroient dû en être remplies si le château, eût été bien approvisionné pour un siége. Quelle fut sa surprise en voyant une vingtaine de belles vaches dans une étable qu'il avoit vue vide la veille! Une d'entre elles avoit déjà été abattue, et deux Flamands, qui, en cette occasion, remplissoient les fonctions de bouchers, en dépeçoient la chair pour la remettre au cuisinier. Le bon père auroit volontiers crié au miracle, mais il retint l'exclamation prête à lui échapper dans le

transport de sa joie, et se borna à rendre grâces à Notre-Dame de Garde-Doloureuse.

—Qui peut craindre de manquer de provisions maintenant? dit-il, qui peut parler de se rendre? voilà de quoi nous maintenir jusqu'à l'arrivée d'Hugues de Lacy, quand il devroit partir de Chypre pour venir à notre secours. J'avois résolu de jeûner ce matin, tant par dévotion que pour ménager les vivres; mais il ne faut pas mépriser les bienfaits que nous accordent les saints. Sire cuisinier, faites-moi griller quelques tranches de cette chair, et dites au pannetier de me préparer un *manchet* [1], et au sommelier une bouteille de vin : je prendrai mon déjeuner en courant, quand j'aurai visité les murailles du côté de l'occident.

C'étoit le point le plus foible du château de Garde-Doloureuse, et le bon père y trouva Wilkin Flammock, occupé à prendre les mesures les plus sages pour le mettre en état de défense. Il l'aborda avec courtoisie, le félicita sur les approvisionnements qui étoient arrivés pendant la nuit, et lui demanda comment on avoit été assez heureux pour pouvoir y faire entrer ces bestiaux malgré les assiégeants. Wilkin saisit la première occasion de l'interrompre.

—Nous en parlerons une autre fois, révérend

[1] Espèce de petit pain fait de la plus pure farine.

père, lui dit-il; mais en ce moment, et avant qu'il soit question d'aucune autre chose, je voudrois vous consulter sur une affaire qui inquiète ma conscience, et qui intéresse mes affaires temporelles.

—Parlez, mon fils, parlez, répondit le père Aldrovand, espérant que cet entretien pourroit le conduire à connoître les véritables intentions de Wilkin. Ah! une conscience timorée est un joyau sans prix! celui qui ne l'écoute pas quand elle lui dit : Verse tes doutes dans l'oreille d'un prêtre, verra un jour ses cris étouffés par des torrents de feu et de souffre. Tu as toujours eu la conscience timorée, mon fils Wilkin, quoique tu aies l'écorce rude et grossière.

—Eh bien donc, mon père, dit Flammock, il faut que vous sachiez que j'ai pris quelques arrangements avec mon voisin Jean Vanwelt, relativement à ma fille, et qu'il m'a compté un certain nombre de *guilders* [1], à condition que je la lui donnerai en mariage.

—Bah! bah! bah! s'écria le moine, trompé dans son attente; cette affaire n'est pas pressée; ce n'est pas le moment de parler de mariage, quand nous sommes peut-être sur le point d'être tous tués.

[1] Pièces d'or.

—Ecoutez-moi jusqu'au bout, révérend père; ce point de conscience a plus de rapport que vous ne le pensez à l'affaire en question. Il est bon que vous sachiez que je n'ai nulle envie de donner Rose audit Vanwelt, qui est vieux et mal portant; et je voudrois savoir de vous si je puis en conscience retirer mon consentement.

—Il est vrai que Rose est une fort jolie fille, quoiqu'un peu vive. Oui, je crois que vous pouvez, en toute sûreté de conscience, retirer votre consentement, pourvu que vous rendiez les guilders, bien entendu.

—Oui, mais c'est là que le bât me blesse, bon père. Si je rends cet argent, je me trouve réduit à la misère la plus profonde. Les Gallois ont détruit tout ce que je possédois, et cette poignée de guilders est tout ce qui me reste pour tâcher de me frayer un nouveau chemin dans le monde.

—Et cependant, mon fils, il faut rendre l'argent, ou tenir votre promesse; car, que dit le texte saint? *Quis habitabit in tabernaculo? Quis requiescet in monte sancto?* c'est-à-dire, Qui habitera dans le tabernacle? Qui montera sur la montagne sainte? Faites attention à la réponse: *Qui jurat proximo, et non decipit.* C'est celui qui tient la parole qu'il a donnée à son prochain. Croyez-moi, mon fils, que l'amour d'un vil lucre ne vous fasse pas manquer à votre promesse. Il

vaut mieux avoir l'estomac vide et le ventre affamé, avec une bonne conscience, que de se bien nourrir de manque de foi et d'iniquité. Voyez notre feu maître, puisse son âme être dans le séjour de la paix! il a préféré périr dans un combat inégal, en vrai chevalier, plutôt que de devoir la vie à un parjure, quoique ce ne fût que le verre à la main qu'il eût fait une promesse inconsidérée au prince gallois.

—Hélas! voilà précisément ce que je craignois, mon bon père! il faut donc que nous ouvrions les portes du château à Gwenwyn, ou que je rende au Gallois Jorworth les bestiaux que j'ai eu l'adresse de me procurer, pour approvisionner le château, et nous donner le moyen de le défendre.

—Comment! quoi? que veux-tu dire? s'écria le moine fort surpris; je parle de Rose Flammock, de guilders, et de Jean Van.... Van diable, n'importe son nom, et tu viens y mêler des châteaux, des bestiaux, et je ne sais quoi encore!

— Sauf votre bon plaisir, révérend père, je vous en parlois en parabole. Le château est ma fille, dont je vous ai dit que j'avois promis la main; le Gallois Jorworth est mon voisin Jean Vanwelt; et les bestiaux sont les guilders que je vous ai dit avoir reçus, car il me les a envoyés d'avance,

comme un à-compte sur la récompense qu'il m'a promise.

—Paraboles! s'écria le moine, rougissant de colère du tour qui lui avoit été joué; est-ce qu'un homme de ta sorte doit s'aviser de parler en paraboles? Mais je te pardonne, oui, je te pardonne.

—Ainsi donc, d'après votre avis, il faut que j'ouvre les portes du château au Gallois, ou que je lui rende les bestiaux?

—Rends plutôt ton âme à Satan! répliqua le père Aldrovand.

—Je crains que ce ne doive être l'alternative; car, comme vous le disiez tout à l'heure, l'exemple de feu notre honorable maître...

— L'exemple d'un honorable fou! s'écria le moine; mais, s'interrompant tout à coup, il ajouta : — Que Notre-Dame protége son serviteur! l'astuce de ce cerveau belge me fait oublier ce que je dois dire.

—Et puis le texte que votre révérence vient de me citer...

— Le texte! As-tu la présomption de vouloir interpréter un texte? ne sais-tu pas qu'il est écrit que la lettre tue, et que l'esprit vivifie? Tu es comme un malade qui, allant trouver un médecin, lui cache la moitié des symptômes du mal dont il est attaqué. Je te dis, fou de Flamand, que le texte

parle des promesses faites à des chrétiens; mais il y a dans la rubrique une exception spéciale à l'égard de celles qui sont faites à des Gallois.

En entendant ce commentaire, Flammock ouvrit sa large bouche comme prêt à rire aux éclats. Un mouvement sympathique en fit faire autant au père Aldrovand, et il ajouta :

— Allons, allons, je vois ce que c'est; tu as voulu te venger des soupçons que j'avois conçus sur ta fidélité, et je dois convenir que ta vengeance a été assez ingénieuse. Mais pourquoi ne m'avoir pas mis dans le secret? C'est ta méfiance qui est cause que j'ai eu des doutes sur ta bonne foi.

— Quoi! étoit-il possible que je songeasse à impliquer votre révérence dans une affaire où il s'agissoit d'un peu de fourberie? Dieu m'a fait la grâce de me donner un peu plus de bon sens. Écoutez! j'entends le cor de Jorworth à la porte.

— Il en sonne comme un bouvier qui rappelle ses vaches, dit le père Aldrovand avec mépris.

— Le bon plaisir de votre révérence n'est donc pas que je lui rende son bétail? demanda le Flamand.

— Je vais te dire ce qu'il lui faut. Fais monter sur les murs un tonneau d'eau bouillante, et jette-le-lui sur la tête, de manière à faire tomber le poil de la peau de chèvre qui le couvre. Tu y tremperas d'abord le bout du doigt pour voir si l'eau est assez

chaude. C'est la pénitence que je t'impose pour le tour que tu m'as joué.

Flammock lui répondit par un regard d'intelligence, et ils se rendirent ensemble à la porte extérieure du château où Jorworth étoit arrivé seul. Se plaçant devant le guichet, mais sans l'ouvrir, et lui parlant à travers une étroite ouverture pratiquée à cet effet, Wilkin demanda aux Gallois quelle affaire l'amenoit.

— Je viens prendre possession du château, conformément à tes promesses.

— Oui dà? Et tu viens seul pour une telle besogne?

— Non sur ma foi, j'ai une soixantaine d'hommes là-bas derrière ces buissons.

— Eh bien, je te conseille de les emmener promptement, avant que nos archers fassent pleuvoir sur eux une grêle de flèches.

— Comment, scélérat! N'as-tu pas dessein de tenir ta parole?

— Je ne t'en ai donné aucune; je t'ai seulement dit que je réfléchirois à tes propositions. J'y ai réfléchi; je les ai communiquées à mon père spirituel, qui est à mon côté, et il m'a défendu de les accepter.

— Et comptes-tu garder les bestiaux que j'ai eu la simplicité de t'envoyer, me fiant à ta bonne foi?

—Je l'excommunie et je le livre à Satan, s'écria le moine, dont l'impatience ne put attendre la réponse tardive du flegmatique Flamand, s'il en rend cuir, poil ou corne à des Philistins incirconcis, tels que toi et ton maître.

—Fort bien, messire prêtre, répliqua Jorworth d'un ton courroucé; mais fais-y bien attention, et ne compte pas sur ton froc pour te servir de rançon! Quand Gwenwyn aura pris ce château, qui ne protégera pas bien long-temps d'infâmes traîtres comme vous, je vous ferai coudre tous deux dans la peau d'une de ces vaches pour lesquelles ton pénitent est parjure, et je vous ferai porter dans un endroit où vous n'aurez pour compagnons que les aigles et les loups.

—Tu accompliras ta volonté quand tu pourras, répondit le Flamand sans s'émouvoir.

— Traître de Gallois! s'écria en même temps le moine plus irascible, nous te défions à ta barbe! J'espère voir les chiens ronger tes os avant le jour dont tu parles avec tant d'arrogance.

Pour toute réponse, Jorworth fit brandir sa javeline, et la lança avec autant de force que de dextérité contre le guichet. Elle passa à travers l'étroite ouverture en sifflant aux oreilles du moine et du Flamand, mais heureusement sans les atteindre. Le premier recula en tressaillant; le second se retourna pour regarder la javeline, dont

le fer s'étoit enfoncé dans la porte de la salle de garde où il avoit reçu Jorworth la veille, et il dit avec le plus grand sang-froid : — Bien visé, mais bien manqué.

Dès l'instant qu'il eut lancé son dard, Jorworth se hâta de courir à l'embuscade, et il donna à ses compagnons le signal et l'exemple d'une prompte retraite. Le père Aldrovand les auroit volontiers fait suivre par une volée de flèches, mais Flammock lui fit observer que les munitions étoient trop précieuses pour les prodiguer ainsi contre quelques fuyards. Peut-être se souvint-il qu'ils ne s'étoient exposés à recevoir un tel salut que d'après l'espèce d'assurance qu'il avoit donnée à Jorworth.

Quand le bruit de la retraite précipitée des Gallois eut cessé de se faire entendre, il y succéda un silence profond, parfaitement d'accord avec le calme et la fraîcheur de cette heure de la matinée.

— Cela ne durera pas long-temps, dit Wilkin avec un ton sérieux et prophétique qui alla au cœur du bon père.

— Non, cela ne durera pas, cela ne peut durer, répondit Aldrovand; nous devons nous attendre à une vive attaque. Je ne m'en inquiéterois guère si le nombre de nos ennemis n'étoit pas si considérable et celui de nos soldats si petit. Nos murs

ont une grande étendue, et l'obstination de ces monstres incarnés est presque égale à leur fureur. Mais nous ferons de notre mieux. Je vais trouver lady Éveline; il faut qu'elle se montre sur les murailles. Elle est plus belle qu'il ne convient à un homme qui porte mon habit de le remarquer, et elle a quelque chose de l'esprit élevé de son père. Sa vue et ses discours inspireront un double courage à chacun de nos soldats à l'heure du danger.

Cela est possible, dit Flammock. Et moi je vais leur faire servir le bon déjeuner que j'ai donné ordre d'apprêter. Il donnera plus de force à mes Flamands que ne le feroit la vue des onze mille vierges rangées en bataille; puissent-elles intercéder pour nous!

CHAPITRE VIII.

« De leur seigneur héréditaire
» Ce fut alors que levant la bannière
» Ils obéirent à la voix
» Du commandant dirigeant leurs exploits.
» Quel étoit ce chef? Une femme,
» Miracle de son sexe et dont la noble ardeur
» Embrasoit d'une égale flamme
» Le dernier des vassaux du malheureux seigneur. »
WILLIAM STEWART ROSE.

LE disque du soleil paroissoit à peine au-dessus de l'horizon, quand Éveline Bérenger, suivant l'avis du père Aldrovand, fit sa ronde sur les murailles du château assiégé, pour animer d'un nouveau courage le cœur des braves, et inspirer l'espoir et la confiance aux esprits plus timides. Elle portoit un riche collier et de superbes bracelets, ornements qui indiquoient son rang et sa naissance. Sa tunique, suivant l'usage du temps, étoit assujettie autour de sa taille svelte par une ceinture brodée en pierres précieuses et attachée par une grande boucle d'or. D'un côté de sa ceinture étoit suspendue une espèce de poche ou de bourse, brodée à l'aiguille, et de l'autre on voyoit

un petit poignard, d'un travail admirable. Une mante noire, qu'elle avoit choisie comme emblème de sa mauvaise fortune, flottoit négligemment autour d'elle, et le capuchon en étoit placé sur sa tête de manière à voiler à demi ses beaux traits, sans les cacher. Ses yeux avoient perdu le feu d'enthousiasme qu'y avoit allumé sa vision supposée; mais ils conservoient un caractère de mélancolie, de douceur et de résolution. En s'adressant aux soldats, elle employa tour à tour les ordres et les prières, tantôt implorant leur protection, tantôt leur demandant le juste tribut de leur allégeance.

La garnison, selon les règles de l'art militaire, étoit divisée en petits groupes sur les points les plus exposés, et sur ceux d'où l'on pouvoit le plus facilement inquiéter l'ennemi lors d'une attaque. C'étoit cette séparation inévitable des forces du château en petits détachemens qui faisoit sentir le désavantage de la grande étendue des murs, comparée au nombre de leurs défenseurs; et, quoique Wilkin Flammock eût imaginé divers moyens pour dissimuler à l'ennemi son infériorité à cet égard, il ne pouvoit la déguiser à ses propres soldats, qui jetoient de tristes regards sur des fortifications où il ne se trouvoit que quelques sentinelles çà et là; tandis que s'ils portoient les yeux sur le fatal champ de bataille, ils

y voyoient les corps de ceux qui auroient dû être leurs compagnons en cette heure de péril.

La présence d'Éveline contribua beaucoup à tirer la garnison de cet état de découragement. Elle alla de poste en poste et d'une tour à l'autre, comme un rayon de lumière qui, passant sur une vallée plongée dans l'obscurité, en dore successivement tous les points. La douleur et la crainte sont des sentiments qui prêtent quelquefois de l'éloquence. En s'adressant aux soldats de diverses nations qui composoient sa petite garnison, elle fit entendre à chacun d'eux le langage qui lui convenoit. Elle parla aux Anglais comme aux enfants du sol; aux Flamands, comme à des hommes à qui l'hospitalité avoit accordé les droits de citoyen; aux Normands, comme aux descendants de cette race victorieuse de héros que leur épée avoit rendus maîtres et souverains de tous les pays où ils en avoient essayé la trempe. C'étoit à eux qu'elle parloit le langage de la chevalerie, d'après les principes de laquelle le Normand le plus obscur affectoit de diriger toutes ses actions, tandis qu'elle rappeloit aux Anglais leur franchise et leur bonne foi, aux Flamands la destruction de leurs propriétés et la perte des fruits d'une honorable industrie. Enfin elle recommandoit à tous la confiance en Dieu et en Notre-Dame de Garde-Dolourense, et elle se hasardoit à les assu-

rer que des troupes nombreuses et souvent victorieuses étoient déjà en marche pour les secourir.

— Les vaillants champions de la croix, disoit-elle, voudront-ils quitter leur pays natal, quand le vent porte à leurs oreilles les gémissements des veuves et des orphelins? Ce seroit changer leur pieux projet en un péché mortel, et déroger à la haute renommée qu'ils se sont si noblement acquise. Oui, combattez avec courage, et peut-être avant que le soleil se plonge dans le sein des mers de l'occident vous le verrez briller sur les troupes belliqueuses de Chester et de Shrewsbury. N'avez-vous pas toujours vu les Gallois prendre la fuite quand ils entendent le son de leurs trompettes, et qu'ils voient leurs bannières flotter au gré du vent? Combattez vaillamment; le château est bien fortifié, nous ne manquons pas de munitions, vos cœurs sont pleins de bravoure, vos bras sont robustes. Combattez donc au nom de tout ce qu'il y a de plus saint, combattez pour vous, pour vos épouses, pour vos enfants, pour vos propriétés, et combattez aussi pour une orpheline, qui n'a en ce moment d'autres défenseurs que ceux qu'un sentiment de compassion et le souvenir de son père peuvent lui susciter parmi vous.

De tels discours faisoient une forte impression

sur ceux à qui ils étoient adressés, et que l'habitude avoient déjà endurcis contre tous les dangers. Les Normands, animés par leurs idées chevaleresques, juroient de mourir jusqu'au dernier avant d'abandonner leurs postes. Les Anglo-Saxons s'écrioient que ce seroit une honte de livrer aux loups gallois un agneau comme Éveline, tant qu'ils pourroient lui faire un boulevart de leurs corps; une étincelle de l'enthousiasme général s'insinua même dans le cœur des froids Flamands. Ils se faisoient l'un à l'autre l'éloge de la beauté de la jeune châtelaine, et se communiquoient en peu de mots leur ferme résolution de la défendre de tout leur pouvoir.

Rose Flammock, qui, avec deux femmes attachées au service de sa maîtresse, l'accompagnoit dans sa ronde autour du château, sembloit avoir repris son caractère naturel de retenue et de timidité, oublié un moment la veille quand elle avoit appris de quels soupçons le prêtre flétrissoit son père. Elle suivoit Éveline pas à pas, quoiqu'à une distance respectueuse, et écoutoit ce qu'elle disoit de temps en temps avec l'air d'admiration d'un enfant docile, tandis que ses yeux humides exprimoient éloquemment qu'elle sentoit toute l'étendue du danger, et qu'elle comprenoit toute la force des discours de sa maîtresse. Il y eut pourtant un moment où les yeux de la

jeune Rose brillèrent d'un nouveau feu; sa démarche annonça plus de confiance, et ses regards prirent plus de hardiesse. Ce fut quand elle approcha de l'endroit où son père, après avoir donné ses ordres sur tous les points, en commandant habile, s'acquittoit des fonctions d'ingénieur en faisant établir un énorme mangonneau, machine de guerre dont on se servoit alors pour lancer de grosses pierres, sur un endroit qui commandoit l'entrée d'une poterne conduisant du château dans la plaine du côté de l'ouest, et où l'on devoit naturellement présumer qu'auroit lieu l'attaque la plus sérieuse. Flammock s'étoit débarrassé de son armure, qu'il avoit jetée près de lui, en la couvrant de sa grande casaque pour la préserver de la rosée du matin, et restant en justaucorps de cuir, les bras nus jusqu'au coude et la main armée d'un lourd marteau, il donnoit lui-même l'exemple aux ouvriers travaillant sous ses ordres.

Les caractères lents, mais fermes, sont ordinairement ceux qui éprouvent le plus de honte et d'embarras, quand ils manquent aux petites convenances de la société. Wilkin Flammock avoit écouté la veille, presque avec insensibilité, l'accusation de trahison portée contre lui; mais il rougit, et fut saisi de confusion en reprenant à la hâte sa casaque, pour cacher aux yeux d'Éve-

line le négligé dans lequel elle l'avoit surpris. Il n'en fut pas de même de sa fille. Fière de l'ardeur de son père, elle regarda sa maîtresse avec un air de triomphe, qui sembloit dire — : C'est ce fidèle serviteur qu'on osoit soupçonner de trahison !

Le cœur d'Éveline lui faisoit le même reproche, et, empressée de prouver au Flamand que ses doutes n'avoient été que momentanés, elle lui offrit une bague d'un grand prix : — Foible réparation, lui dit-elle, d'un soupçon occasioné par un malentendu.

— Je n'en ai pas besoin, milady, répondit Flammock avec son air d'insouciance ordinaire, à moins qu'il ne me soit permis d'en disposer en faveur de Rose, car je crois qu'elle a été fort tourmentée par ce qui m'inquiétoit fort peu. Et pourquoi m'en serois-je inquiété ?

— Disposez-en comme il vous plaira, dit Éveline; votre fidélité est encore plus précieuse que la pierre enchâssée dans cette bague.

Jetant ensuite un coup d'œil sur la plaine qui s'étendoit entre le château et la rivière, elle fit remarquer combien il régnoit de calme et de silence dans un lieu qui avoit offert la veille une scène de tumulte et de carnage.

— Cela ne durera pas long-temps, répondit Flammock; nous entendrons bientôt assez de bruit, et plus près de nos oreilles qu'hier.

— De quel côté sont campés les ennemis ? demanda Éveline ; je n'aperçois ni tentes ni pavillons.

— Ils ne s'en servent pas, répliqua Wilkin; le ciel leur a refusé la grâce de savoir fabriquer de la toile pour en faire. Les voilà couchés sur les deux rives de la rivière, n'étant couverts que de leurs manteaux blancs. Croiroit-on qu'une armée de brigands et de coupe-jarrets pût ressembler ainsi au plus bel objet qu'on puisse voir dans la nature, à des toiles étendues sur un pré pour y blanchir? Mais écoutez! écoutez! les guêpes commencent à bourdonner; elles feront bientôt jouer leurs aiguillons.

Effectivement, on entendoit dans l'armée galloise un bruit sourd, semblable au bourdonnement

D'une ruche alarmée et qu'un danger réveille.

Effrayée de ce murmure, qui de moment en moment devenoit plus menaçant, Rose saisit le bras de son père, et lui dit à demi-voix d'un air de terreur : — C'est comme le bruit que faisoient les vagues, la nuit qui précéda la grande inondation.

— Et il annonce un temps trop rude pour des femmes, répliqua Flammock. Retirez-vous dans votre appartement, lady Éveline, si tel est votre

bon plaisir. Allez-vous-en aussi, Roschen, et que le ciel vous protége toutes deux ! vous ne feriez ici que nuire à la besogne.

Sentant qu'elle avoit fait tout ce qu'elle devoit, tout ce qu'elle pouvoit faire, et craignant que le frisson involontaire qu'elle éprouvoit ne devînt contagieux, Éveline suivit le conseil de son vassal, et reprit à pas lents le chemin de son appartement, tournant souvent la tête en arrière pour jeter un regard sur les Gallois en armes, dont les premiers bataillons avançoient déjà comme les flots de la marée montante.

Le prince de Powys avoit donné des preuves de science militaire en adoptant un plan d'attaque qui convenoit à l'esprit impétueux de ses soldats, et qui devoit en même temps jeter l'alarme sur tous les points parmi ses ennemis peu nombreux.

Les trois côtés du château défendus par la rivière furent entourés par des corps considérables de troupes galloises, qui avoient ordre de se borner à inquiéter la garnison par des décharges de flèches, à moins qu'il ne se présentât quelque occasion favorable pour une attaque. Mais les principales troupes de Gwenwyn, divisées en trois colonnes, s'avançoient le long de la plaine, vers la façade du château exposée à l'occident, et menaçoient d'un assaut les murailles qui de ce côté

n'étoient pas protégées par la rivière. Le premier de ces corps formidables étoit entièrement composé d'archers, qui s'étendirent en face de la forteresse assiégée, profitant habilement de tous les buissons et de toutes les hauteurs pour se tenir à couvert. De là, ils commencèrent à bander leurs arcs, et firent pleuvoir une grêle de traits sur les murailles et les fortifications. Ils éprouvèrent pourtant plus de pertes qu'ils n'en firent essuyer aux assiégés, en général, à l'abri de leurs flèches, et qui voyoient mieux les ennemis contre lesquels ils décochoient les leurs. Cependant, sous le couvert de cette décharge continuelle, les deux autres corps de Bretons essayoient d'emporter d'assaut les défenses extérieures du château. Ils avoient des haches pour abattre les palissades, qu'on nommoit alors barrières, des fagots pour combler le fossé, des torches pour incendier tout ce qui étoit combustible, et surtout des échelles pour escalader les murailles.

Ces deux détachements se précipitèrent vers le point d'attaque avec une fureur incroyable, en dépit de la défense la plus opiniâtre, et de la perte que leur faisoient souffrir les traits de toute espèce lancés par la garnison. Ils continuèrent cet assaut pendant près d'une heure, recevant à chaque instant des renforts qui faisoient plus que remplir les vides de leurs rangs. Quand ils furent

enfin forcés d'y renoncer, ils adoptèrent un nouveau genre d'attaque, encore plus embarrassant pour les assiégés. Un corps nombreux dirigeant tous ses efforts sur un des points les plus exposés, ceux qui le défendoient étoient obligés d'appeler à leur secours une partie de leurs compagnons qui gardoient les autres postes, et quand les assiégeants en voyoient un qui ne paroissoit pas avoir un nombre suffisant de défenseurs, ils y envoyoient des troupes fraîches pour l'attaquer.

La garnison de Garde-Doloureuse ressembloit donc au voyageur tourmenté par un essaim de guêpes, lorsqu'à peine parvenu à les chasser d'un côté il en est assailli de l'autre, et désespéré par la hardiesse et la multiplicité de leurs attaques. La poterne étant un des points les plus exposés, le père Aldrovand, à qui son inquiétude ne permettoit pas de quitter les murailles, et qui, autant que le lui permettoit son habit, prenoit de temps en temps une part active à la défense de la place, se hâta de s'en approcher, comme étant l'endroit le plus en danger.

Il y trouva Flammock, comme un second Ajax, couvert de sang et de poussière, manœuvrant de ses propres mains le grand mangonneau qu'il avoit aidé lui-même à préparer avant le lever du soleil, sans oublier pour cela d'avoir les yeux ou-

verts sur tout ce qui se passoit sur les autres points.

— Que penses-tu de la besogne de cette journée? lui demanda le moine à demi-voix.

— A quoi bon en parler, mon père? répondit Wilkin; vous n'êtes pas soldat, et je n'ai pas le temps de jaser.

— Eh bien! reprends haleine un moment, dit Aldrovand en retroussant les manches de son froc, et pendant ce temps je tâcherai de tenir ta place. Cependant, que Notre-Dame ait pitié de moi; car je ne connois rien à ces étranges machines, pas même leurs noms. Mais notre règle nous ordonne le travail, et par conséquent il ne peut y avoir aucun mal à tourner ainsi cette manivelle, à placer cette poutre garnie de fer devant cette corde (mouvement qu'il exécutoit tout en parlant); et je ne connois aucun saint canon qui me défende d'ajuster ainsi ce levier et de toucher ce ressort.

L'énorme poutre partit en sifflant, et elle avoit été si bien pointée, qu'elle abattit un des principaux chefs des Gallois dans l'instant où Gwenwyn lui donnoit quelques ordres importants.

— Bien ajusté, mangonneau! Bien frappé, carreau! s'écria le moine incapable de retenir l'expression de sa joie, et donnant, dans son triomphe, les noms techniques à la machine de guerre et à la poutre qu'elle venoit de lancer.

— Et bien pointé, révérend père, ajouta Wilkin Flammock. Je vois que vous en savez plus long que votre bréviaire.

— Ne t'en mets pas en peine; mais à présent que tu vois que je suis en état de manœuvrer tes machines, et que ces coquins ont l'air un peu déconcerté, dis-moi donc ce que tu penses de notre situation.

— Elle pourroit être pire. Mais il nous faut un prompt secours, car les corps de nos hommes sont de chair et non d'acier. Il est terrible de n'avoir qu'un soldat par quatre aunes de murailles; nos ennemis ne l'ignorent pas; ils nous taillent de la besogne, et il peut se faire que nous soyons enfin écrasés par le nombre.

Un nouvel assaut interrompit leur conversation, et l'activité de l'ennemi ne leur laissa guère de repos avant le coucher du soleil. Gwenwyn réitéra ses menaces d'attaques sur différents points, livra deux ou trois assauts formidables à droite et à gauche de la poterne, et laissa à peine aux assiégés le temps de respirer et de prendre quelques rafraîchissements. Cependant les Gallois payèrent cher leur audace, et quoique rien ne pût surpasser la bravoure avec laquelle ils se présentèrent plusieurs fois, cependant on put remarquer que leurs efforts étoient moins animés dans la soirée; il est probable que Gwenwyn,

voyant la perte considérable qu'il avoit faite, et craignant que le découragement ne se mît parmi ses soldats, ne fut pas plus fâché que la garnison épuisée de Garde-Doloureuse quand la nuit vint interrompre le combat.

Cependant tout étoit encore joie et triomphe dans le camp, ou pour mieux dire dans le bivouac des Gallois, car le souvenir de la victoire signalée de la veille leur faisoit oublier la perte qu'ils venoient d'éprouver. Les sentinelles qui veilloient sur les murailles du château entendoient les cris d'allégresse, les chants joyeux, le son des harpes qui sembloient célébrer d'avance la prise de la forteresse.

Le soleil étoit couché depuis quelque temps; les ténèbres s'épaississoient, la nuit étoit couronnée d'un firmament pur et sans nuage, où l'on voyoit briller mille diamants auxquels une gelée printanière donnoit un nouvel éclat, quoique la reine plus pâle des planètes ne fût que dans son premier quartier. Les fatigues de la garnison s'accroissoient considérablement par la nécessité d'entretenir sur tous les points une surveillance exacte, ce qui devenoit très-pénible, vu le petit nombre de ceux qui la composoient. L'urgence étoit telle que ceux qui n'avoient été que légèrement blessés dans la journée étoient obligés de faire leur faction à leur tour malgré leurs blessures.

Le père Aldrovand et Wilkin Flammock, entre qui la meilleure intelligence régnoit alors, firent ensemble une ronde sur les murailles à minuit, exhortant les sentinelles à la vigilance, et reconnoissant de leurs propres yeux l'état de la forteresse. Dans le cours de cette ronde, et comme ils montoient sur une plate-forme élevée par des escaliers étroits et inégaux, contre lesquels le moine murmuroit tout bas, au lieu de l'armure noire de la sentinelle flamande qui y avoit été placée, ils aperçurent deux corps blancs dont la vue sembla frapper Wilkin de plus de consternation qu'il n'en avoit montré pendant les événements hasardeux de la journée précédente.

— Mon père, dit-il en se tournant vers Aldrovand, songez à votre métier. *Es spuct*, il y a ici des esprits.

Le bon père n'avoit pas appris, depuis qu'il étoit prêtre, à braver l'ennemi incorporel qu'il avoit redouté quand il étoit soldat plus que tout antagoniste mortel. Cependant il commença à prononcer en tremblant l'exorcisme de l'Église : *Conjuro vos omnes, spiritus maligni, magni, atque parvi ;* mais il fut interrompu par la voix d'Éveline, qui s'écria : — Est-ce vous, père Aldrovand?

Très-rassurés tous deux en voyant qu'ils n'avoient pas affaire à des esprits, Wilkin Flammock

et le chapelain s'avancèrent à la hâte sur la plate-forme, où ils trouvèrent Éveline et sa fidèle Rose, la première tenant en main une demi-pique, comme une sentinelle en faction.

—Comment, ma fille! dit le moine, par quel hasard vous trouvez-vous ici et armée? Qu'est devenue la sentinelle, ce chien paresseux, ce Flamand qui devoit garder ce poste?

— N'est-il pas possible, mon père, que ce ne soit ni un chien paresseux, ni un Flamand? dit Rose, qui prenoit toujours feu à la moindre réflexion qui sembloit un sarcasme contre sa nation; il me semble que j'ai entendu dire qu'il se trouve de pareils chiens parmi les Anglais.

— Paix, Roschen! lui dit son père; vous êtes trop hardie pour une jeune fille. Encore une fois, où est Peterkin Vorst, qui devoit garder ce poste?

— Ne le blâmez pas d'une faute que j'ai commise, dit Éveline, montrant l'endroit où la sentinelle flamande étoit étendue profondément endormie. Il étoit accablé de fatigue, il avoit combattu toute la journée, et en le voyant assoupi, lorsque je suis venue ici comme un esprit errant et agité qui ne peut goûter ni sommeil ni repos, je n'ai pas voulu troubler une tranquillité à laquelle je portois envie. Comme il avoit combattu pour moi tout le jour, j'ai cru que je pouvois veiller pour lui une heure ou deux; et ayant pris

son arme, je voulois rester ici jusqu'à ce qu'on vînt le relever, ou qu'il s'éveillât.

— Je vais l'éveiller de la bonne manière, le misérable *schelm,* s'écria Wilkin Flammock; et il salua le dormeur de deux grands coups de pied, qui retentirent sur la cuirasse du garde. La sentinelle s'éveilla en sursaut, se leva promptement, et fut saisie d'une telle alarme qu'elle fut sur le point de la communiquer aux soldats des postes voisins, en criant que les Gallois étoient sur les murailles. Mais à l'instant où sa large bouche s'ouvroit pour répandre une terreur panique, le père Aldrovand la lui couvrit de la main et lui étouffa la voix.

— Paix! s'écria-t-il, paix! descends, et va trouver le sous-bailli, car tu mérites la mort, d'après toutes les règles de la guerre. Mais lève les yeux, Varlet, et vois qui a sauvé de la corde ton indigne cou en faisant ta faction pour toi, tandis que tu étois à rêver de chair de porc et de pots de bière.

Peterkin Vorst, quoiqu'à peine éveillé, sentoit parfaitement le tort qu'il avoit eu et le danger qu'il couroit. Il se retira donc sans répliquer, après avoir salué gauchement Éveline et ceux qui avoient troublé son repos avec si peu de cérémonie.

— Il mériteroit d'être jeté dans le fossé pieds

et poings liés, dit Wilkin. Mais que voulez-vous, Milady? Mes compatriotes ne peuvent vivre sans repos et sans sommeil. Et il s'abandonna lui-même à un bâillement prolongé.

— Vous avez raison, mon bon Wilkin, dit Éveline; prenez donc vous-même quelque repos, et fiez-vous à moi pour veiller ici, du moins jusqu'à ce qu'on relève la garde. Je ne pourrois dormir, quand même je le voudrois; et si je le pouvois, je ne le voudrois pas.

— Grand merci, Milady, répondit Flammock; et dans le fait, comme c'est ici un point central, et que la ronde doit y passer dans une heure au plus tard, je vais tâcher de fermer les yeux quelques instants, car mes paupières sont aussi pesantes que des écluses.

— Mon père! mon père! s'écria Rose, mécontente de voir l'auteur de ses jours manquer ainsi au cérémonial et au décorum; pensez donc en présence de qui vous vous trouvez!

— Sans doute, sans doute, Flammock, dit le père Aldrovand; ce n'est pas en présence d'une jeune fille, d'une noble Normande, qu'on doit songer à ôter son chapeau et à mettre son bonnet de nuit.

— Laissez faire, père Aldrovand, dit Éveline, qui, en tout autre moment, auroit souri de la promptitude avec laquelle Wilkin Flammock s'en-

veloppa dans son grand manteau, s'étendit sur un banc de pierre, et donna les preuves les moins équivoques d'un sommeil profond avant que le moine eût fini de parler.

— Les formes extérieures de déférence et de respect, continua-t-elle, conviennent aux temps de paix et de tranquillité; mais dans l'instant du danger la chambre à coucher du soldat est partout où il peut trouver du loisir pour une heure de repos, sa salle à manger partout où il peut obtenir de la nourriture. Asseyez-vous près de Rose et de moi, mon père, et donnez-nous quelques saintes leçons qui puissent hâter le cours de ces heures de fatigue et de calamité.

Le père obéit; mais, quoiqu'il désirât donner des consolations à Éveline, sa science théologique et son jugement ne suggérèrent rien de mieux à son esprit que de réciter les sept psaumes de la pénitence. Il continua cette tâche quelque temps; mais bientôt la fatigue l'emporta, et, se rendant coupable du même manque de décorum qu'il avoit reproché à Wilkin, il s'endormit au milieu du sixième psaume.

CHAPITRE IX.

« Nuit de malheur ! dit-elle en soupirant ;
» Nuit de chagrin et de fâcheux présage !
» Si le présent me paroît déchirant,
» L'avenir peut l'être bien davantage. »
Sir Gilbert Elliot.

La fatigue avoit épuisé les forces de Wilkin Flammock et du père Aldrovand; mais les deux jeunes filles restèrent, les yeux fixés tantôt sur la campagne, qui étoit ensevelie dans les ténèbres, tantôt sur les astres qui l'éclairoient imparfaitement, comme si elles avoient pu lire les événements que le lendemain devoit amener. C'étoit une scène douce et mélancolique. Les arbres, les champs, la plaine, les montagnes, étoient devant elles sous une lumière douteuse qui permettoit à peine de les distinguer; tandis que plus loin la rivière, que les arbres et ses bords élevés cachoient presque partout, réfléchissoit en deux ou trois endroits la clarté des étoiles et la pâle lueur du croissant de la lune. On n'entendoit que le murmure des eaux, et de temps en temps le son aigu d'une harpe, qui, interrompant le si-

lence de la nuit à plus d'un mille de distance, annonçoit que quelques Gallois prolongeoient encore leur amusement favori. Ce son presque sauvage, et qui n'étoit entendu que par intervalles, sembloit la voix d'un esprit passant entre le ciel et la terre, tel qu'un présage funeste : cette voix annonçoit à Éveline la guerre, les malheurs, la captivité et la mort. Le silence solennel de la nuit étoit aussi parfois interrompu par les pas mesurés de quelques sentinelles en faction, et les cris des hiboux qui sembloient déplorer la chute prochaine des tourelles dont ils faisoient depuis long-temps leur habitation.

Ce calme de toute la nature attristoit la malheureuse Éveline; il éveilloit dans son cœur un sentiment plus profond de ses malheurs, et une crainte des horreurs que pouvoit réserver l'avenir, plus vive encore que celle qu'elle avoit éprouvée pendant le tumulte et la confusion du jour précédent, et au milieu du sang qui avoit été répandu. Alternativement elle se levoit et s'asseyoit, se promenoit en long et en large sur la plate-forme, restoit fixée comme une statue au même endroit pendant plusieurs minutes, comme si elle eût voulu essayer de se distraire, en changeant sans cesse d'attitude, du chagrin et de l'inquiétude qui la dévoroient.

Enfin, jetant un regard sur le moine et le Flamand, qui dormoient paisiblement derrière les

créneaux, elle ne put garder plus long-temps le silence.

— Les hommes sont bien heureux, ma chère Rose, dit-elle; leurs inquiétudes sont écartées par des travaux pénibles, ou noyées dans l'état d'insensibilité qui y succède. Ils peuvent recevoir des blessures, rencontrer la mort; mais nous, nous sentons dans l'esprit une angoisse bien plus cruelle que toutes les douleurs du corps; et quand nous sommes en proie au sentiment cruel de nos malheurs présents et à la crainte d'un avenir encore plus à redouter, nous subissons une angoisse bien plus amère que celle qui termine tout d'un coup nos douleurs.

— Ne cédez pas ainsi à votre accablement, ma chère maîtresse, répondit Rose; soyez plutôt ce que vous étiez hier, prenant soin des blessés, des vieillards, de tout le monde, excepté de vous-même; exposant même votre vie à la grêle de flèches des Gallois, afin d'encourager les autres par votre exemple; tandis que moi..... quelle honte! je ne pouvois que trembler, pleurer, sangloter, et j'avois besoin de tout le peu d'esprit que je possède pour ne pas pousser des cris sauvages comme ces farouches Gallois, ou ne pas gémir et me plaindre comme ceux de nos défenseurs qui tomboient autour de nous.

— Hélas, Rose! répliqua sa maîtresse, vous

pouvez vous livrer à toutes vos craintes, et les porter même presque jusqu'au désespoir. Cependant vous avez un père qui combat pour vous, qui veille sur vous; mais moi, mon bon père, mon père noble et chéri repose sur le champ de bataille, et tout ce qui me reste à faire est d'agir de manière à ne pas déshonorer sa mémoire. Mais ce moment du moins m'appartient, et je puis le consacrer à penser à lui et à le pleurer.

A ces mots, accablée par le chagrin qu'elle avoit si long-temps contenu, elle se laissa tomber sur le banc intérieur qui bordoit le parapet crénelé de la plate-forme, et se disant: — Je l'ai perdu pour toujours! elle s'abandonna à toute son affliction. Sa main saisit, sans qu'elle y songeât, l'arme qu'elle avoit prise au soldat, et lui servit en même temps pour appuyer son front; tandis que les larmes, qui la soulageoient alors pour la première fois, couloient en abondance de ses yeux. Rose craignit presque qu'elle ne pût résister à l'excès de sa douleur. La pitié et l'affection lui suggérèrent sur-le-champ ce qu'elle avoit de mieux à faire dans la situation où se trouvoit sa maîtresse. Sans chercher à arrêter dans sa course ce torrent d'affliction, elle s'assit à côté d'Éveline, et, s'emparant de la main qui tomboit sans mouvement à son côté, elle la pressa tour à tour sur ses lèvres, sur son cœur,

sur son front; tantôt la couvrant de baisers, tantôt l'arrosant de larmes avec toutes les marques de l'attachement le plus humble et le plus sincère, elle attendit le moment où sa maîtresse seroit plus calme pour lui offrir son foible tribut de consolations; observant pendant tout ce temps un si profond silence, et restant dans une telle immobilité que la pâle lumière de la lune, en tombant sur ces deux jeunes filles, sembloit éclairer un groupe funéraire, ouvrage du ciseau de quelque sculpteur habile. A quelque distance d'elles, la cuirasse brillante de Wilkin Flammock, et le froc noir du père Aldrovand, qui dormoient encore sur la pierre, pouvoient représenter les corps de ceux dont les deux principales figures du groupe pleuroient la perte.

Après quelques minutes d'une angoisse cruelle, la douleur d'Éveline parut prendre un caractère plus tranquille. Ses sanglots convulsifs firent place à des soupirs profonds, et quoique ses larmes coulassent toujours, elles paroissoient avoir moins d'amertume. La bonne Rose, voulant profiter de ces symptômes favorables, essaya doucement de lui enlever la demi-pique qu'elle tenoit en main. — Permettez que je sois sentinelle à mon tour, lui dit-elle; je crierai du moins plus fort que vous si quelque danger nous menace. Elle se hasarda à lui baiser la joue en parlant

ainsi, et entoura son cou de ses bras; mais une caresse muette de sa maîtresse, touchée de ses soins, fut la seule réponse qu'elle en obtint. Elles restèrent quelque temps en silence dans la même attitude : Éveline, comme un jeune et grand peuplier; Rose, qui tenoit sa maîtresse entre ses bras, comme le chèvre-feuille qui l'entoure de ses rameaux. . . . . .

Enfin, Rose sentit tout à coup sa jeune maîtresse frissonner, et Éveline, lui saisissant le bras, lui demanda : N'entendez-vous rien?

— Non, rien que des cris des hiboux, répondit Rose d'un air craintif.

— J'ai entendu un bruit éloigné; j'ai cru l'entendre du moins, écoutez! je l'entends encore, regardez au-dessus du parapet, Rose, tandis que je vais éveiller mon chapelain et votre père.

— Ma chère maîtresse, je n'oserois. Que peut être ce bruit, qui n'est entendu que par une seule personne? Vous vous êtes trompée; c'est le murmure des eaux de la rivière.

Je ne voudrois pas alarmer le château sans nécessité, dit Éveline en hésitant, ni même troubler, sans de bonnes raisons, le sommeil dont votre père a besoin.—Mais écoutez, écoutez, je l'entends encore! c'est un bruit bien plus fort que celui des eaux; il est lent et mesuré, et il s'y mêle un tintement comme si des serruriers ou

des armuriers battoient dans le lointain sur leurs enclumes.

Rose monta sur le banc de pierre, et, rejetant en arrière les tresses de ses beaux cheveux, elle plaça une main derrière son oreille pour mieux entendre ce bruit éloigné. — Je l'entends ! s'écria-t-elle, et il augmente sensiblement. Vite, éveillez-les, pour l'amour du ciel ! éveillez-les, sans perdre un instant !

Éveline poussa les dormeurs avec le manche de sa demi-pique, et tandis qu'ils se levoient à la hâte, elle leur dit à demi-voix, mais avec force :

— Aux armes ! voilà les Gallois !

— Quoi ? qui ? où sont-ils ? s'écria Wilkin Flammock.

— Écoutez, et vous entendrez le bruit qu'ils font en s'armant.

— Ce bruit n'existe que dans votre imagination, Milady, répondit l'épais Flamand, dont les sens étoient aussi apathiques que son caractère ; je voudrois ne pas m'être endormi, puisque je devois être sitôt éveillé.

— Mais écoutez, mon bon Flammock ; ce bruit d'armures vient du nord-est.

— Les Gallois ne sont pas de ce côté, et d'ailleurs ils ne portent pas d'armures.

— Je l'entends ! s'écria le père Aldrovand, qui écoutoit avec attention depuis qu'il étoit éveillé.

— Louange à saint Benoît ! Notre-Dame de Garde-Doloureuse protége ses serviteurs comme elle le fait toujours ! C'est une marche de cavalerie; c'est un bruit d'armures; c'est la cavalerie des frontières qui vient à notre secours, *Kyrie Eleison !*

— Je commence aussi à entendre quelque chose, dit Flammock, un bruit sourd qui ressemble à celui que faisoit la mer quand elle entra dans le magasin de mon voisin Klinkerman, et qu'elle faisoit danser ses pots d'étain et de cuivre les uns contre les autres. Cependant, révérend père, ce seroit une fâcheuse méprise que de prendre des ennemis pour des amis, et je crois que le plus prudent est d'éveiller toute la garnison.

— Qu'est-ce que tu me parles de pots d'étain et de cuivre? Crois-tu que j'aie été vingt ans écuyer du comte Étienne Mauleverer sans être en état de connoître le bruit de la marche d'une troupe de cavalerie et le cliquetis des armures? Au surplus, fais garnir les murailles, cela ne peut nuire; mais fais ranger les plus braves dans la cour; nous pourrons les aider par une sortie.

— Ce qui n'aura pas lieu de mon consentement, murmura le Flamand. Allons! montons aux murailles, si vous le voulez, et sans perdre de temps; mais enjoignez le plus grand silence à vos Anglais et à vos Normands, sire prêtre, de peur que

leurs cris de joie n'éveillent les Gallois, et ne les mettent en garde contre la visite qu'ils vont peut-être recevoir.

Le moine mit un doigt sur ses lèvres en signe d'intelligence, et ils allèrent, chacun de leur côté, éveiller les défenseurs du château, qu'on entendit bientôt de toutes parts courir aux postes qui leur avoient été assignés la veille sur les murailles, mais avec d'autres dispositions que lorsqu'ils les avoient quittés. Comme on prit les plus grandes précautions pour empêcher le moindre bruit, les murs se trouvèrent garnis de soldats silencieux; et la garnison, osant à peine respirer, attendoit avec impatience l'arrivée des troupes qui venoient au secours du château.

On ne pouvoit plus se méprendre sur le bruit qui interrompoit le silence de la nuit. On ne pouvoit le confondre avec celui d'une grande rivière ou du tonnerre grondant sourdement dans le lointain. On distinguoit le cliquetis perçant des armes et la marche des chevaux. La longue continuité des sons qu'on entendoit, et l'étendue de terrain d'où ils sembloient partir, annonçoient plusieurs corps considérables de cavalerie qui s'avançoient pour le secourir. Tout à coup ce bruit cessa, comme si la terre eût dévoré ces escadrons armés, ou qu'elle fût devenue incapable de retentir du bruit de leur marche. Les défen-

seurs de Garde-Doloureuse en conclurent que leurs amis avoient fait une halte soudaine, soit pour laisser leurs chevaux reprendre haleine, soit pour reconnoître la position de l'ennemi, soit pour régler l'ordre de l'attaque. Cette pause ne fut que momentanée.

Les Bretons, si alertes à surprendre leurs ennemis, s'exposoient quelquefois aussi à être surpris eux-mêmes. Leurs soldats étoient indisciplinés, et ils négligeoient souvent le devoir de patience des sentinelles. D'ailleurs leurs fourrageurs et leurs voltigeurs, qui avoient parcouru la veille tous les environs, avoient rapporté au camp des nouvelles qui y avoient inspiré une fatale sécurité. On n'avoit donc pris aucune mesure pour le garder, et l'on avoit même négligé l'importante précaution militaire d'établir des avant-postes, et d'envoyer des patrouilles à quelque distance du principal corps d'armée. La cavalerie, malgré le bruit qui accompagnoit la marche, arriva très-près du camp des Gallois sans y avoir excité la moindre alarme. Mais, tandis que les chefs disposoient leurs forces en colonnes séparées pour commencer l'attaque, un tumulte épouvantable et toujours croissant qui s'éleva parmi les Bretons leur annonça qu'ils avoient enfin reconnu le danger qu'ils couroient. Les cris aigus et discordants qu'ils poussoient, en appelant leurs soldats sous la bannière de leurs

chefs respectifs, retentissoient au loin; mais ces cris de ralliement se changèrent bientôt en cris d'horreur et de consternation, quand une cavalerie pesamment armée surprit leur camp sans défense.

Cependant, malgré des circonstances si contraires, les descendants des anciens Bretons ne renoncèrent pas à leur défense, et ne perdirent pas leur privilége héréditaire d'être appelés les plus braves des hommes. Les cris qu'ils poussoient en défiant leurs ennemis et en leur résistant se faisoient entendre au-dessus des gémissements des blessés, des clameurs de leurs adversaires triomphants, et du tumulte de cette bataille nocturne. Ce ne fut que lorsque la lumière du matin commença à paroître que le massacre et le désarroi des troupes de Gwenwyn furent complets, et que la voix de la victoire, « — terrible comme le bruit » d'un tremblement de terre, — » s'éleva vers le ciel.

Les assiégés, si l'on pouvoit encore leur donner ce nom, portant du haut de leurs tours leurs regards vers la plaine, n'y virent plus que des vaincus en déroute, et des vainqueurs qui les poursuivoient avec acharnement. Raymond Bérenger avoit permis aux Gallois de passer le pont, et de s'établir sur l'autre rive de la rivière, en toute sécurité, comme ils le pensoient; mais cette

circonstance ne servit alors qu'à rendre leur défaite plus fatale. Ce pont, seul passage où ils pussent traverser la rivière, fut bientôt encombré de fuyards; ils s'y heurtoient et s'écrasoient les uns les autres, tandis que le fer victorieux des Normands massacroit les moins avancés. Un grand nombre de Bretons se jetèrent dans la rivière, dans l'espoir de la passer à la nage; mais, à l'exception de quelques-uns, doués d'une force et d'une activité extraordinaires et excellents nageurs, ils périrent dans cette tentative, entraînés par un courant rapide, ou brisés contre les rochers. D'autres plus heureux échappèrent en allant chercher plus loin des gués obscurs et ignorés. La plupart se dispersèrent en petites bandes; quelques-uns même, poussés par le désespoir, prirent la fuite vers le château, comme si la forteresse qui leur avoit résisté quand ils étoient vainqueurs avoit pu être un asile pour les vaincus. D'autres couroient çà et là dans la plaine sans but déterminé, et ne cherchant qu'à échapper un instant aux dangers.

Cependant les Normands, divisés en petits détachements, les poursuivoient de toutes parts, et n'avoient plus que la peine de les massacrer. Signal de ralliement pour les vainqueurs, la bannière de Hugues de Lacy flottoit sur une petite élévation où Gwenwyn, peu de temps auparavant, avoit

déployé la sienne. Il y restoit lui-même, avec une force respectable de cavalerie et d'infanterie, que ne laissoit pas éloigner l'expérience du baron.

Le reste de l'armée normande, comme nous l'avons déjà dit, poursuivoit les fuyards en poussant des cris de joie et de vengeance; et des tours du château on entendoit répéter partout :—Saint Édouard ! saint Denis ! frappez ! tuez ! point de quartier aux loups gallois ! songez à Raymond Bérenger !

Les soldats placés sur les murailles de Garde-Doloureuse poussoient les mêmes cris de victoire et de vengeance, et vidoient leurs carquois en tirant sur les fuyards qui osoient s'approcher de la forteresse. Ils auroient voulu en sortir, pour prendre une part plus active au carnage; mais, la communication étant alors ouverte avec le connétable de Chester, Wilkin Flammock se considéroit, ainsi que la garnison, comme étant sous les ordres de ce chef renommé, et il refusa d'écouter les représentations réitérées du père Aldrovand, qui, malgré son caractère sacerdotal, se seroit volontiers chargé de commander la sortie qu'il proposoit.

Enfin cette scène sanglante parut se terminer. Les trompettes sonnèrent la retraite, les chevaliers s'arrêtèrent sur divers points de la plaine pour rassembler les combattants sous leurs ban-

nières respectives, et les ramener ensuite vers le grand étendard de leur chef, autour duquel toute l'armée devoit se rallier, comme les nuages qui s'accumulent autour du soleil couchant; comparaison qu'on peut faire naître surtout des traits de vive lumière jaillissant des armures bien polies de ces escadrons.

On cessa donc bientôt de voir des détachements de cavalerie parcourir la plaine, qui n'étoit plus occupée que par les cadavres des Gallois. Les escadrons que l'ardeur de la poursuite avoit entraînés à une plus grande distance revinrent bientôt, chassant devant eux ou traînant à leur suite des troupes de malheureux captifs, à qui ils avoient accordé quartier, après avoir assouvi leur soif de sang.

Ce fut alors que, désirant attirer l'attention de ses libérateurs, Wilkin Flammock ordonna qu'on déployât toutes les bannières du château, et que tous ceux qui avoient si bravement combattu poussassent des acclamations générales. L'armée d'Hugues de Lacy y répondit par des cris de joie; et ces cris retentirent si loin, que ceux des fuyards gallois qui étoient déjà à quelque distance de ce désastreux champ de bataille, et qui s'étoient arrêtés pour reprendre haleine, prirent de nouveau la fuite, frappés d'une nouvelle épouvante.

Un instant après ce salut réciproque, un cavalier, se détachant seul de l'armée du connétable, s'avança vers le château; et même à cette distance on pouvoit remarquer en lui une grâce et une dextérité peu communes. Le pont-levis fut baissé à l'instant pour lui ouvrir l'entrée du château, tandis que Flammock et le père Aldrovand, qui, autant qu'il le pouvoit, s'associoit à tous les actes d'autorité du Flamand, venoient y recevoir l'envoyé de leur libérateur.

Ils le trouvèrent qui descendoit de son cheval noir, couvert de sang et d'écume, et dont les flancs palpitoient encore par suite des fatigues qu'il avoit essuyées depuis vingt-quatre heures. Et cependant, répondant à la main caressante du jeune cavalier, il courboit le cou avec grâce, secouoit son caparaçon d'acier, et hennissoit comme pour témoigner son ardeur inépuisable et son amour des combats. L'œil d'aigle du jeune homme donnoit les mêmes signes d'un courage infatigable, quoiqu'il fût aisé de reconnoître qu'il ne s'étoit pas ménagé sur le champ de bataille. Son casque étant suspendu à l'arçon de sa selle, on pouvoit voir son visage animé, et ses beaux cheveux châtains bouclés. Il portoit le poids de son armure, simple mais massive, avec tant d'aisance, qu'on l'auroit prise pour une parure plutôt que pour un fardeau. Un manteau garni de

fourrure ne lui auroit pas donné plus de grâces que le lourd haubert qui sembloit se prêter à tous ses mouvements. Cependant il étoit si jeune que le duvet qui couvroit sa lèvre supérieure annonçoit à peine l'âge viril.

Les femmes qui s'étoient rendues dans la cour pour voir l'envoyé de leur libérateur ne purent s'empêcher de mêler des éloges de sa beauté au tribut de reconnoissance qu'elles devoient à sa valeur; et une dame ayant encore bonne mine, quoique de moyen âge, et qu'on remarquoit à un bas écarlate bien tiré sur une jambe bien prise, et à une coiffe d'une blancheur éclatante, se distingua par-dessus toutes les autres en fendant la foule pour approcher de plus près du jeune guerrier, dont elle augmenta la rougeur en criant à haute voix que Notre-Dame de Garde-Doloureuse avoit choisi un ange dans le sanctuaire pour leur envoyer la nouvelle de leur rédemption; discours qui fit secouer la tête au père Aldrovand, mais que les autres femmes accueillirent avec des acclamations si bruyantes, qu'elles furent embarrassantes pour la modestie du jeune cavalier.

— Taisez-vous! silence! s'écria Wilkin Flammock. Ne savez-vous donc pas, vous autres femmes, ce que c'est que le respect? N'avez-vous jamais vu un jeune cavalier, pour vous attrouper

ainsi autour de lui, comme les mouches couvrent un gâteau de miel? Retirez-vous, vous dis-je, et laissez-nous entendre les ordres que nous envoie le noble connétable de Lacy.

— Mon message, répondit le jeune homme, est pour la noble demoiselle Éveline Bérenger, si je puis être jugé digne de l'honneur de paroître en sa présence.

— Si vous en êtes jugé digne, noble seigneur! s'écria la dame qui avoit déjà témoigné son admiration d'une manière si énergique; je puis répondre que vous en êtes digne, et digne aussi de toute autre faveur qu'une noble châtelaine puisse vous accorder.

— Retiens ta langue, bavarde! s'écria le père Aldrovand, pendant que Wilkin Flammock disoit en même temps : Prends garde au *cuckingstool* [1], dame Gillian ! Et il se mit à côté du jeune cavalier, pour lui montrer le chemin qu'il devoit suivre.

— Ayez bien soin de mon bon coursier, dit le jeune homme à un écuyer, en lui en remettant la bride; ce qui le débarrassa d'une partie de son cortége de femmes, la plupart s'étant mises à caresser le cheval et à l'admirer presque autant

[1] Machine dont on se servoit pour punir les femmes bavardes et querelleuses. C'étoit une espèce de siége de bois sur lequel on les lioit, après quoi on les plongeoit dans l'eau.

que le cavalier. Quelques-unes même, dans l'enthousiasme de leur joie, allèrent presque jusqu'à en baiser les étriers et le caparaçon.

Mais dame Gillian ne partagea pas les nouveaux transports de ses compagnes. Elle continua à répéter le mot *cuckingstool* jusqu'à ce que le Flamand ne pût plus l'entendre, et alors elle mit plus d'énergie dans ses exclamations. — Et pourquoi le cuckingstool, sir Wilkin Tartine? Vous voudriez sans doute fermer une bouche anglaise avec une nappe de damas de Flandre! Vraiment, je vous le conseille, mon cousin le tisserand! mais pourquoi le *cuckingstool,* s'il vous plaît? Est-ce parce que ma maîtresse est bien faite, et que le jeune cavalier est un homme de bonne mine, sauf sa barbe qui pourra bien encore pousser? N'avons-nous pas des yeux pour voir, une langue ponr parler?

— En vérité, dame Gillian, dit la nourrice d'Éveline, qui étoit près d'elle, on ne vous rendroit pas justice si l'on en doutoit. Mais en ce moment fermez votre bouche, ne fût-ce que par respect pour votre sexe.

— Que voulez-vous dire, mistress Margery? répliqua l'incorrigible Gillian. Vous êtes donc bien fière parce que vous avez bercé notre jeune maîtresse sur vos genoux, il y a plus de quinze ans? Permettez-moi de vous apprendre, Mar-

gery la prude, que le chat trouvera toujours le chemin de la crème, quand même on la mettroit sur les genoux d'une abbesse.

— Allons, rentrez, ma femme, s'écria son mari, le vieux piqueur, qui étoit las de voir sa virago se donner ainsi en spectacle; rentrez, ou je vous ferai sentir ma lanière. Le chapelain et Wilkin Flammock ne savent que penser de votre impudence.

— Vraiment! répondit Gillian. Et ce n'est pas assez de deux fous, sans que votre grave caboche vienne faire le troisième?

Cette réplique excita un éclat de rire général aux dépens du vieux piqueur. Et prenant sa femme sous le bras, il se retira prudemment avec elle sans essayer de continuer une guerre de langue dans laquelle elle montroit une supériorité si prononcée.

L'esprit humain change si facilement d'humeur, surtout dans les classes inférieures, que cette petite querelle conjugale fit naître la gaieté parmi ceux qui venoient de courir le plus grand danger, et qui, quelques heures auparavant, se livroient presque au désespoir.

CHAPITRE X.

« Dans le cercueil on le plaça.
» Non sans pleurer; et six grands drôles
» L'ayant chargé sur leurs épaules,
» Vers la chapelle on s'avança. »
Le Moine gris.

PENDANT ce temps-là, le jeune chevalier, Damien de Lacy, avoit obtenu l'audience qu'il avoit fait demander à Éveline Bérenger. Elle le reçut dans la grande salle du château, assise sous un dais, ayant derrière elle Rose et ses autres femmes. La première avoit seule la permission de s'asseoir sur un tabouret en présence de sa maîtresse, tant les dames normandes de qualité maintenoient strictement les droits de leur rang sur tout ce qui les entouroit.

Le jeune homme fut introduit par le chapelain et l'artisan flamand, le caractère spirituel de l'un, et la confiance que Raymond Bérenger avoit témoignée à l'autre, les autorisant à assister à cette entrevue. Éveline rougit involontairement, en faisant deux pas en avant pour recevoir le jeune et bel envoyé, et sa timidité parut contagieuse,

car ce fut avec quelque confusion que Damien remplit le cérémonial de baiser la main qu'elle lui présenta, en signe de bienvenue. Éveline se trouva obligée de parler la première.

— Nous nous avançons aussi loin qu'il nous est permis de le faire, dit-elle, pour offrir nos remerciemens au messager qui vient nous annoncer que nous sommes en sûreté. Si nous ne nous trompons pas, c'est au noble Damien de Lacy que nous adressons la parole.

— Au plus humble de vos serviteurs, répondit Damien, prenant avec quelque difficulté le ton de courtoisie qui convenoit à sa mission et à son caractère; — et il s'approche de vous de la part de son oncle, Hugues de Lacy, connétable de Chester.

— Notre noble libérateur n'honorera-t-il pas lui-même de sa présence l'humble demeure qu'il a sauvée?

— Mon noble parent est maintenant soldat de Dieu, et il a fait vœu qu'aucun toit ne couvriroit sa tête avant qu'il se soit embarqué pour la Terre-Sainte. Mais il vous félicite par ma voix de la défaite de vos sauvages ennemis, et vous envoie ces preuves que le compagnon et l'ami de votre noble père n'a pas laissé long-temps sa mort sans vengeance.

A ces mots, il mit aux pieds d'Éveline les bra-

celets d'or et l'*eudorchawg*, ou chaîne d'anneaux d'or entrelacés, insignes du prince gallois.

— Gwenwyn a donc succombé? dit Éveline en frissonnant; car la nature combattoit en elle le sentiment de la vengeance satisfaite en voyant que ces trophées étoient teints de sang; le meurtrier de mon père n'existe donc plus?

— La lance de mon parent a percé le prince breton, tandis qu'il s'efforçoit de rallier ses soldats. Il est mort en jetant un regard de rage sur l'arme qui lui avoit traversé le corps de part en part. Réunissant tout ce qui lui restoit de force, il a voulu porter à son vainqueur un coup de sa massue, qui heureusement ne l'a pas atteint.

— Le ciel est juste. Puisse-t-il pardonner les péchés de cet homme de sang, puisqu'il a subi une telle mort. J'ai encore une question à vous faire. Les restes de mon père....

Éveline ne put achever, et Damien s'empressa de lui répondre.

— Dans une heure, ils vous seront rendus, lui dit-il avec une douce compassion pour les chagrins d'une si jeune et si belle orpheline. On faisoit, lorsque j'ai quitté l'armée, les préparatifs que le temps permettoit, pour transporter ce qui reste du noble Bérenger. Nous l'avons trouvé au milieu d'un monument composé des ennemis qu'il avoit immolés, et que son épée lui avoit

érigé. Le vœu de mon oncle ne lui permet pas d'entrer dans votre château, mais, avec votre permission, et si tel est votre bon plaisir, je le représenterai à la cérémonie des obsèques, comme il m'en a chargé.

— Mon brave et noble père, dit Éveline faisant un effort pour retenir ses larmes, ne peut être mieux honoré que par les regrets de nos braves et nobles défenseurs. Elle vouloit en dire davantage; mais la voix lui manqua, et elle fut obligée de se retirer un peu brusquement, pour pouvoir se livrer sans contrainte à sa douleur, et se préparer à la célébration des funérailles, avec tout le cérémonial que les circonstances permettoient. Damien, en la voyant partir, la salua avec autant de respect que si elle eût été une divinité; et, remontant à cheval, il retourna à l'armée de son oncle, qui avoit établi son camp à la hâte sur le champ de bataille.

Le soleil étoit alors à son midi, et la plaine offroit le spectacle d'un mouvement différent du silence et de la solitude de la nuit précédente, comme aussi du tumulte et de la fureur qui avoient régné pendant le combat de la matinée. La nouvelle de la victoire remportée par Hugues de Lacy s'étoit répandue de toutes parts. Plusieurs habitants des environs, qui avoient fui pour se soustraire à la rage du loup de Plinlimmon, rega-

gnoient déjà leurs habitations désolées. Ces misérables vagabonds des deux sexes, qui se trouvent toujours en grand nombre dans tout pays exposé à être souvent le théâtre de la guerre, arrivoient en foule, attirés soit par la curiosité, soit par l'espoir du butin. Le Juif et le Lombard, méprisant toujours le danger quand ils avoient une chance de profit, commençoient déjà leur trafic avec les hommes d'armes victorieux, et leur donnoient des liqueurs fortes ou des marchandises, en échange des ornements d'or qu'avoient portés les Gallois vaincus. D'autres servoient d'intermédiaires entre les captifs bretons et ceux qui les avoient faits prisonniers, et quand ils avoient confiance en la solvabilité et en la bonne foi des premiers, ils leur servoient de caution, ou même payoient comptant sur leur acquit la somme fixée pour leur rançon. D'autres, encore plus nombreux, achetoient les captifs qui n'avoient pas le moyen de se racheter eux-mêmes sur-le-champ.

Pour que l'argent gagné ainsi par le soldat ne l'encombrât pas trop long-temps, et n'amortît pas son ardeur pour de nouvelles entreprises, les moyens ordinaires de dissiper le butin qu'il avoit fait lui étoient déjà présentés. Des troupes de courtisanes, de baladins, de jongleurs, de ménestrels et de bouffons de toute espèce avoient



suivi l'armée pendant sa marche nocturne, et, comptant sur la renommée militaire du célèbre Hugues de Lacy, avoient fait halte sans crainte à quelque distance, pour attendre que la bataille fût livrée et gagnée. Ils s'approchèrent alors en groupes joyeux pour féliciter les vainqueurs. Tandis qu'ils chantoient, dansoient, buvoient, sur le champ de bataille ensanglanté, des villageois, requis à cet effet, ouvroient de larges tranchées pour ensevelir les morts; des chirurgiens donnoient des soins aux blessés; des prêtres et des moines les confessoient; des soldats emportoient le corps des officiers les plus distingués qui avoient succombé; des paysans déploroient la ruine de leurs récoltes, le pillage ou l'incendie de leurs habitations; et des veuves et des orphelins cherchoient à découvrir les restes d'un époux et d'un père au milieu des cadavres dont la terre étoit jonchée. C'étoit ainsi que la douleur mêloit ses plaintes les plus touchantes à des cris de triomphe et à des clameurs de bacchanales, et la plaine de Garde-Doloureuse formoit un singulier pendant au labyrinthe varié de la vie humaine [1], où le plaisir et le chagrin sont si étrangement mêlés, et où la joie et la gaîté sont si souvent voisines de l'affliction et de la mort.

[1] Allusion à un tableau fort connu. (*Note du Traducteur.*)

Vers midi, le silence succéda à tous ces différents bruits, et l'attention de ceux qui se réjouissoient comme de ceux qui pleuroient fut également détournée de leurs plaisirs et de leurs chagrins par le son bruyant et lugubre de six trompettes annonçant la triste cérémonie des obsèques du vaillant Raymond Bérenger. Douze moines noirs, venus d'un couvent voisin, sortirent deux à deux d'une tente élevée à la hâte pour y déposer le corps du défunt. A leur tête marchoit leur abbé, qui portoit une grande croix d'or, et qui entonna le sublime chant catholique *Miserere mei, Domine.* Venoit ensuite un corps choisis d'hommes d'armes, portant leurs lances la pointe tournée vers la terre. Les plus vaillants chevaliers de la suite du connétable, qui comme tous les grands de cette époque avoit une maison formée presque sur le modèle de celle des rois, suivoient le corps porté sur des lances, et le connétable de Chester lui-même, seul, armé de pied en cap, mais la tête nue, les précédoit, conduisant le deuil. Un autre corps d'hommes d'armes, d'écuyers et de pages de noble naissance, terminoit le cortége, qui marchoit à pas lents, tandis que les trompettes répondoient de temps en temps au chant mélancolique des moines par des accents non moins lugubres.

Le cours du plaisir fut donc arrêté, et celui de

l'affliction fut même suspendu un moment, par le spectacle des derniers honneurs rendus à celui qui avoit été pendant sa vie le père et le protecteur de ses vassaux.

Le cortége funèbre traversa lentement la plaine, qui depuis quelques heures avoit été le théâtre d'événements si variés, et il s'arrêta devant la porte extérieure des barricades du château, tandis que les trompettes, faisant entendre des sons solennels et prolongés, sembloient inviter la forteresse à recevoir les restes de son vaillant maître. Le cor de la sentinelle de la porte y répondit, le pont-levis fut abaissé, la herse se leva, et le père Aldrovand parut sous le passage voûté, revêtu de ses habits sacerdotaux. A quelques pas derrière lui étoit la noble orpheline, en grand deuil, avec Rose à côté d'elle, et suivie de toutes les femmes attachées à son service.

Le connétable de Chester s'arrêta devant la porte extérieure, et, montrant la croix en drap blanc qu'il portoit sur l'épaule gauche, il salua son neveu Damien, et lui délégua le soin de suivre les restes de Raymond Bérenger à la chapelle du château. Les soldats d'Hugues de Lacy, dont la plus grande partie avoit fait le même vœu que lui, s'arrêtèrent également, tandis que la cloche de la chapelle annonçoit que la cérémonie funèbre alloit commencer.

Le cortége tourna quelque temps dans ces passages étroits, ménagés avec art pour pouvoir gêner la marche de l'ennemi qui auroit réussi à forcer la première porte, et arriva enfin dans la grande cour, où la plupart des habitants de la forteresse, et de ceux qui y avoient cherché un asile dans ces circonstances malheureuses, s'étoient réunis pour rendre les derniers devoirs à leur ancien maître. Parmi eux étoient mêlés quelques individus de différentes classes que la curiosité, ou l'espoir de recevoir les vivres qu'il étoit d'usage de distribuer en pareille occasion, avoit amenés près de la porte, et qui, en employant les prières, ou quelques autres arguments, avoient obtenu la permission d'entrer dans le château.

Le corps du défunt fut déposé devant la porte de la chapelle, dont l'ancienne façade gothique formoit un des côtés de cette cour; et les prêtres commencèrent à réciter des prières auxquelles les spectateurs étoient supposés se joindre dévotement d'intention.

Ce fut pendant cet intervalle qu'un homme à qui sa barbe taillée en pointe, sa ceinture brodée, et son chapeau de feutre gris à haute forme, donnoient l'air d'un marchand lombard, s'adressa à dame Margery, nourrice d'Éveline, à demi-voix, et avec un accent étranger.

— Je suis un marchand étranger, ma bonne sœur, lui dit-il, et je suis venu ici dans l'espoir d'y faire quelque profit. Voudriez-vous me dire si je puis espérer de trouver quelques pratiques au château.

— Vous êtes venu à la maleheure, sire étranger, répondit Margery. Vous devez voir vous-même que ce château est un lieu de deuil, et non une place pour débiter des marchandises.

— Les temps de deuil ne sont pas toujours défavorables à tous les commerces, répliqua l'étranger en s'approchant encore de plus près de dame Margery, et en baissant la voix de manière à prendre un ton confidentiel. J'ai des écharpes de soie noire de Perse, des parures de jais, qu'une princesse pourroit porter pour le deuil d'un monarque; des voiles de Chypre, tels que l'Orient n'en envoie pas souvent; d'excellent drap noir pour faire des tentures; en un mot, tout ce que l'usage et la mode peuvent exiger pour exprimer le chagrin et le respect; et je sais comment marquer ma reconnoissance à ceux qui me procurent des pratiques. Pensez-y, bonne dame; il vous faut ici de pareilles marchandises; les miennes sont aussi bonnes que celles d'un autre, et je les donne à aussi bon marché. Je reconnoîtrai vos services par le don d'une belle robe ou d'une bourse de cinq florins, à votre choix.

— Je vous engage, l'ami, dit dame Margery, à prendre un moment plus convenable pour faire l'éloge de vos marchandises. Vous ne faites attention ni au temps ni au lieu. Si vous m'importunez davantage, je vous recommanderai à des gens qui vous feront voir l'autre côté de la porte du château. Je ne sais pourquoi on y laisse entrer des colporteurs un jour comme celui-ci. Je crois qu'ils songeroient à faire quelque marché pour y gagner, au pied du lit de leur mère, fût-elle à l'agonie. Et en finissant ces mots, Margery se détourna avec un air de mépris.

Tandis qu'on le rejetoit avec dédain d'un côté, le marchand sentit qu'on tiroit son habit de l'autre, avec un mouvement doux qui sembloit un signe d'intelligence. Se retournant à ce signal, il vit une dame dont la coiffe noire étoit placée avec affectation, de manière à donner une apparence de gravité solennelle à des traits naturellement vifs, et qui devoient avoir été séduisants quand elle étoit jeune, puisqu'on pouvoit encore les voir avec plaisir aujourd'hui que la dame avoit une quarantaine d'années. Elle fit un signe au marchand, en appuyant un doigt sur sa lèvre inférieure, pour lui recommander le silence et la discrétion. Se retirant alors de la foule, elle alla se placer derrière un arc-boutant de la chapelle, comme si elle eût voulu éviter d'être serrée dans

la foule qui se presseroit probablement pour y entrer quand on y auroit porté le corps du défunt, déposé encore devant la porte. Le marchand ne manqua pas de suivre son exemple, et il fut bientôt à côté de sa nouvelle connoissance. Elle ne lui donna pas le temps de lui faire ses propositions, mais elle entama sur-le-champ elle-même la conversation.

— J'ai entendu ce que vous venez de dire à dame Margery, à Margery la prude, comme je l'appelle, c'est-à-dire j'en ai entendu assez pour deviner le reste, car j'ai un œil dans ma tête, je vous le promets.

—Dites que vous en avez deux, ma jolie dame, et aussi brillants que des gouttes de rosée par une matinée de mai.

— Oh! vous dites cela parce que je viens de pleurer, répondit Gillian aux bas écarlates, car c'étoit elle qui parloit ainsi, et à coup sûr ce n'est pas sans raison, car notre maître étoit toujours un bon maître pour moi, et il me prenoit quelquefois sous le menton en m'appelant la gentille Gillian de Croydon. Non pas que le brave homme fût jamais incivil, car il me mettoit toujours ensuite une belle pièce d'argent dans la main. Ah! quel ami j'ai perdu! et cependant il m'a causé plus d'un moment d'humeur, sans en avoir l'intention; car le vieux Raoul est aigre comme

vinaigre, et il y avoit des jours où il n'étoit bon qu'à rester dans son chenil à cause de cela. Mais, comme je le lui disois, il ne m'appartenoit pas de faire une malhonnêteté à un si bon maître et à un si puissant baron, parce qu'il me prenoit le menton, me donnoit un baiser, ou quelque bagatelle de la sorte.

— Il n'est pas étonnant que vous regrettiez un pareil maître.

— Non sans doute, cela ne l'est pas. Mais ensuite qu'allons-nous devenir? Il est vraisemblable que notre jeune maîtresse va aller chez sa tante, ou qu'elle épousera un de ces de Lacy dont on parle tant; enfin que, d'une manière ou d'autre, elle quittera le château; et alors il est probable que le vieux Raoul et moi on nous enverra paître avec les vieux coursiers de sir Raymond. Dieu sait qu'on feroit aussi bien de le pendre, comme les chiens édentés, car il est sans jambes comme sans dents, et il n'est bon sur la terre à rien que je sache.

— Votre maîtresse est sans doute cette jeune dame en mante noire, qui vient de vouloir se jeter sur le corps du défunt.

— Elle-même, et elle a de bonnes raisons pour le regretter. Elle pourra chercher long-temps avant de trouver un pareil père.

— Je vois que vous êtes une femme de bon

sens, dame Gillian. Et ce jeune homme qui la soutien est sans doute son futur ?

— Elle a grand besoin de quelqu'un qui la soutienne; et j'en peux dire autant de moi, car qu'ai-je à attendre du pauvre vieux Raoul ?

— Mais que dit-on du mariage de votre jeune maîtresse ?

— Tout ce qu'on en sait, c'est qu'il en a été question entre notre feu maître et le connétable de Chester, qui est arrivé tout juste ce matin pour empêcher que nous n'ayons le cou coupé par les Gallois, et Dieu sait quoi encore; mais il est question d'un mariage, c'est une chose certaine; et bien des gens pensent que le mari qui lui est destiné, c'est ce Damien, comme on l'appelle, ce jeune homme sans barbe; car, quoique le connétable en ait une, elle est un peu trop grise pour celle d'un nouveau marié. D'ailleurs il part pour la Terre-Sainte, où devroient aller tous les vieux guerriers, et je voudrois qu'il y emmenât Raoul avec lui; mais tout cela n'a rien de commun avec ce que vous disiez relativement à vos marchandises de deuil. C'est une triste vérité que notre pauvre maître est mort; mais qu'en résulte-t-il ? vous connoissez le vieux proverbe :

« Qu'on l'enterre aujourd'hui ; qu'on l'enterre demain,
» Il nous faut des habits, de la bière et du pain. »

Et quant à vos marchandises, je suis en état de

vous donner un coup de main tout aussi bien que Margery la prude, pourvu que vous vous y preniez de la bonne façon; car, si je ne suis pas si avant dans les bonnes grâces de la maîtresse, je fais de l'intendant tout ce que je veux.

— Prenez ceci à compte de notre marché, ma jolie dame Gillian; et quand mes chariots seront arrivés, je vous donnerai de plus amples preuves de ma reconnoissance, si vous me faites obtenir le débit de mes marchandises. Mais comment pourrai-je rentrer dans le château? car vous avez tant d'intelligence que je voudrois vous consulter avant de commencer mon trafic.

— Si les sentinelles sont anglaises, vous n'avez qu'à demander dame Gillian, et il n'y en a pas une qui ne vous ouvre la porte; car nous autres Anglais nous nous soutenons tous, ne fût-ce que par pique contre les Normands. Si ce sont des Normands, vous demanderez le vieux Raoul, en disant que vous venez lui proposer des chiens ou des faucons à acheter; et, une fois entré, je vous réponds que je trouverai moyen de vous parler. Si ce sont des Flamands, dites seulement que vous êtes marchand, et ils vous laisseront entrer par amour pour le commerce.

Le marchand la quitta après lui avoir fait de nouveaux remercîments, et se mêla parmi les spectateurs, tandis qu'elle se félicitoit d'avoir

gagné deux florins en se livrant à son goût pour le bavardage, ce qui lui avoit coûté cher en d'autres occasions.

Le triste son de la cloche de la chapelle cessa de se faire entendre dès que les restes du noble Bérenger eurent été déposés dans la sépulture où son père reposoit déjà. Les guerriers qui étoient venus de l'armée de de Lacy pour assister aux funérailles se rendirent dans une salle du château où on leur offrit, suivant l'usage, des rafraîchissements auxquels ils firent honneur sans sortir des bornes de la tempérance. Damien de Lacy, se mettant ensuite à leur tête, les reconduisit au camp du connétable en bon ordre et d'un pas lent comme ils étoient venus.

Les moines restèrent au château pour offrir au ciel des prières pour le défunt et pour les hommes d'armes qui avoient succombé autour de lui. Les corps avoient été tellement défigurés et mutilés par les Gallois, pendant et après le combat qu'il étoit impossible de distinguer un individu de l'autre, sans quoi le fidèle Denis Morolt auroit obtenu, comme il le méritoit, l'honneur d'une sépulture particulière.

CHAPITRE XI.

« Ces mets qu'ont vu servir de tristes funérailles
» Vont-ils donc devenir un festin d'accordailles ? »
SHAKSPEARE.

Les cérémonies religieuses qui suivirent les funérailles de Raymond Bérenger durèrent six jours sans interruption. Pendant tout ce temps on distribua aux frais de lady Éveline des aumônes aux pauvres, et des secours à tous ceux qui avoient éprouvé des pertes par suite de l'incursion des Gallois. On servit aussi, suivant l'usage, un banquet funéraire en l'honneur du défunt; mais la jeune orpheline et la plupart des femmes à son service observèrent un jeûne sévère, ce qui paroissoit aux Normands une manière plus convenable de montrer leur respect pour les morts que de boire et de manger avec excès, comme c'étoit la coutume des Saxons et des Flamands en semblable occasion.

Cependant le connétable de Lacy conservoit un corps de troupes considérable, campé à peu de distance des murailles de Garde-Doloureuse, afin de pouvoir protéger ce château si les Gallois s'avisoient de vouloir l'attaquer de nouveau. Du

reste il profitoit de sa victoire pour jeter la terreur parmi eux en faisant dans leur pays diverses incursions qui étoient marquées par des ravages presque aussi épouvantables que ceux qu'ils commettoient eux-mêmes. Aux maux qui résultent d'une défaite et d'une invasion se joignoient pour les Bretons ceux qui sont la suite de la discorde; car deux parents éloignés de Gwenwyn se disputoient le trône qu'il avoit occupé, et en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, les Gallois avoient autant à souffrir de leurs dissensions intérieures que de l'épée des Normands. En de pareilles circonstances, un politique aussi habile, un guerrier aussi expérimenté que le célèbre de Lacy ne pouvoit manquer de négocier une paix qui, en privant Powys-Land d'une partie de ses frontières et de quelques positions importantes où il avoit dessein de faire construire de nouveaux châteaux forts, mît la forteresse de Garde-Doloureuse plus à l'abri qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors de toute attaque subite de la part de ses voisins inquiets et turbulents. Il eut soin aussi de rétablir chez eux les habitants qui avoient fui de leur domicile, et de mettre le domaine qui appartenoit alors à une orpheline sans protection dans un aussi bon état de défense que le permettoit sa situation sur une frontière ennemie.

Tandis qu'il employoit le court intervalle de temps dont nous venons de parler à s'occuper des intérêts de la fille de Raymond Bérenger, Hugues de Lacy ne chercha pas à troubler sa douleur filiale par une entrevue personnelle. Il se bornoit à lui envoyer son neveu tous les matins pour lui présenter ses devoirs dans les termes pompeux usités alors, et pour lui rendre compte de tout ce qu'il faisoit relativement à ses affaires. Pénétrée de reconnoissance pour les services importants que lui avoit rendus le connétable, et qu'il lui rendoit encore, elle recevoit toujours Damien, qui alloit retrouver son oncle, chargé des remercîments de l'orpheline, et de son assentiment à tout ce que de Lacy lui faisoit proposer.

Mais lorsque ces premiers jours de deuil rigide se furent écoulés, Damien lui dit de la part de son parent que, le traité avec les Gallois étant conclu, et tout se trouvant arrangé dans les environs aussi bien que les circonstances pouvoient le permettre, le connétable de Chester se proposoit de retourner chez lui, afin d'y continuer ses préparatifs pour le voyage de la Terre-Sainte, que la nécessité de la venger de ses ennemis avoit interrompus.

— Mais, avant de s'éloigner de nous, dit Éveline avec l'élan de reconnoissance que les services qui lui avoient été rendus méritoient si bien, le

noble connétable ne recevra-t-il pas les remercîments personnels de celle qui étoit si près de sa perte, quand il a pris si courageusement sa défense ?

— C'est précisément à ce sujet que je suis chargé de vous parler, répondit Damien; mais mon noble parent craint de vous proposer ce qu'il désire bien vivement. A peine ose-t-il vous demander la permission de vous entretenir de certaines affaires qu'il regarde comme de haute importance, et qui ne peuvent se traiter qu'entre vous et lui.

— Bien certainement, répondit Éveline en rougissant, il ne peut y avoir aucune inconvenance à ce que je voie le noble connétable quand bon lui semblera.

— Mais son vœu l'empêche de placer sa tête sous un toit avant son départ pour la Palestine, répliqua Damien; et, pour qu'il puisse vous voir, il faut que vous ayez la bonté de vous rendre sous son pavillon, acte de condescendance que, comme chevalier et comme noble normand, il ose à peine demander à une demoiselle de haut lignage.

— N'est-ce que cela? dit Éveline, qui, élevée dans la retraite, ne connoissoit pas ces règles d'étiquette rigoureuse que suivoient strictement les demoiselles nobles de son temps à l'égard de l'autre

sexe. Et pourquoi n'irois-je pas présenter mes remercîments à mon libérateur, puisqu'il ne peut venir les recevoir? Dites au noble Hugues de Lacy que c'est à lui et à ses compagnons d'armes, après le ciel, que je dois toute ma gratitude. J'irai sous sa tente, comme dans une chapelle consacrée; et si cet hommage pouvoit lui plaire, j'irois pieds nus, le chemin fût-il parsemé de cailloux et d'épines.

—Mon oncle sera aussi charmé qu'honoré de votre résolution, répondit Damien; mais il cherchera à vous épargner toute peine inutile, et dans cette vue, il va faire élever sur-le-champ un pavillon en face de la porte de votre château, où l'entrevue qu'il désire pourra avoir lieu, si vous daignez lui accorder la faveur de votre présence.

Éveline y consentit, parce que cet expédient lui étoit proposé par Damien et paroissoit agréable au connétable; mais, dans la simplicité de son cœur, elle ne voyoit aucune bonne raison pour ne pas partir sur-le-champ, sous la protection du jeune de Lacy, et sans autre formalité, son château n'étant séparé du camp du connétable que par une portion de la plaine sur laquelle, quelques années auparavant, elle alloit poursuivre des papillons et cueillir des fleurs champêtres.

Le jeune envoyé, avec qui elle avoit alors acquis une habitude de familiarité, se retira pour

aller rendre compte à son oncle du succès de sa mission, et Éveline éprouva la première sensation d'inquiétude pour elle-même qui eût agité son sein depuis que la défaite et la mort de Gwenwyn lui avoient permis de consacrer toutes ses pensées aux regrets que lui inspiroit la perte de son père. Mais sa douleur s'étoit affoiblie d'elle-même, quoique loin d'être épuisée; et maintenant qu'Éveline étoit sur le point de paroître devant un homme de la renommée duquel elle avoit tant entendu parler, et dont elle venoit d'éprouver si récemment la puissante protection, ses réflexions se portèrent insensiblement sur la nature et les conséquences de l'entrevue qu'il lui demandoit.

Il est vrai qu'elle avoit vu Hugues de Lacy au grand tournoi de Chester, où l'éloge de sa valeur et de ses talents militaires étoit dans toutes les bouches; et lorsqu'il avoit déposé à ses pieds le prix qu'il venoit d'y remporter, elle avoit reçu cet hommage rendu à sa beauté avec tout le plaisir que la vanité flattée peut inspirer à la jeunesse; mais elle n'avoit pas une idée bien précise de son extérieur, si ce n'est qu'il étoit de moyenne taille, qu'il portoit une armure d'une richesse peu commune, et que le front qu'elle avoit vu lorsqu'il avoit levé la visière de son casque lui avoit paru chargé à peu près d'autant d'années que celui de son père. Cet homme, dont elle n'a-

voit qu'un souvenir si imparfait, étoit pourtant celui qu'avoit choisi sa protectrice tutélaire, Notre-Dame de Garde-Doloureuse, pour la délivrer de captivité et pour venger la mort de son père; donc son vœu l'obligeoit à le regarder comme l'arbitre de sa destinée, s'il jugeoit digne de le devenir. Elle fatigua inutilement sa mémoire pour se rappeler quelques-uns de ses traits, afin de pouvoir former quelques conjectures sur son caractère : tous ses efforts furent infructueux, et elle ne fut pas plus heureuse en cherchant à deviner ce qu'il pouvoit avoir à lui dire.

Le baron lui-même sembloit attacher à cette entrevue une grande importance, et il en donna la preuve par la magnificence des préparatifs qu'il commanda. Éveline pensoit qu'une course de cinq minutes pouvoit l'amener à la porte de son château, et qu'en dix autres une tente apportée de son camp pouvoit y être dressée, si le décorum exigeoit absolument que leur conférence eût lieu sous un pavillon. Mais il fut bientôt évident que le connétable vouloit mettre un plus grand cérémonial dans leur entretien; car, environ une demi-heure après que Damien eut quitté le château, on vit arriver devant la porte au moins une vingtaine de soldats et d'ouvriers, conduits par un poursuivant d'armes, dont le tabar [1] por-

[1] Cotte d'armes.

toit les armoiries de la maison de Lacy; et ils s'occupèrent à y élever un de ces splendides pavillons dont on se servoit dans les tournois et dans les autres occasions d'apparat. Il étoit de soie pourpre brodée en or, et les cordes qui l'attachoient étoient également d'or et de soie. La porte en étoit formée par six lances, dont le bois étoit revêtu d'argent, et dont la pointe étoit de même métal. Elles étoient enfoncées dans la terre deux par deux, et leurs extrémités supérieures se croisoient, de manière à figurer une suite d'arcades couvertes en soie verte, ce qui formoit un agréable contraste avec l'or et la pourpre.

L'intérieur de ce pavillon, à ce qu'en rapporta dame Gillian, que la curiosité avoit engagée à l'aller voir, ainsi que plusieurs de ses compagnes, étoit digne de sa magnificence extérieure. Le sol étoit couvert d'un tapis d'Orient; les parois en étoient décorées de belles tapisseries de Gand et de Bruges; et le dôme, en soie bleu de ciel, étoit arrangé de manière à représenter le firmament, car on y voyoit le soleil, la lune et les étoiles, en argent massif.

Ce superbe pavillon avoit été fait pour le célèbre Guillaume d'Ypres, qui avoit amassé une fortune si considérable, comme général des troupes stipendiées du roi Étienne, par qui il

avoit été créé comte d'Albemarle. Mais la fortune de la guerre l'avoit fait passer en la possession du connétable de Lacy, après un de ces combats acharnés dont il y eut un si grand nombre pendant les guerres civiles entre Étienne et l'impératrice Maude ou Matilde. On n'avoit jamais vu le connétable s'en servir; car, quoique riche et puissant, il étoit, en général, simple et sans ostentation, ce qui rendoit sa conduite en cette occasion d'autant plus remarquable pour ceux qui le connoissoient. Vers midi, il arriva lui-même à la porte du château, monté sur un beau coursier, et suivi d'écuyers, de pages et de domestiques, tous en grand costume. Il chargea son neveu d'aller annoncer à la dame du château de Garde-Doloureuse que le plus humble de ses serviteurs attendoit l'honneur de sa présence.

Parmi les spectateurs qui s'étoient assemblés pour voir arriver le connétable, il s'en trouva beaucoup qui pensèrent qu'il auroit agi plus sagement s'il avoit réservé pour sa propre personne une partie de l'éclat et de la splendeur qu'on remarquoit dans son pavillon et dans son cortége; car son costume étoit d'une simplicité qui alloit jusqu'à la négligence, et cependant il n'avoit pas reçu de la nature un extérieur assez avantageux pour se dispenser tout-à-fait des secours de l'art et de la parure. Cette opinion devint encore plus

générale quand il eut mis pied à terre, car jusqu'alors la manière dont il se tenoit sur son cheval lui avoit donné un air de dignité qu'il perdit dès qu'il eut quitté sa brillante selle d'acier. Le célèbre connétable de Chester étoit à peine de moyenne taille, et ses membres, quoique vigoureux et bien proportionnés, n'avoient ni grâce ni aisance. Ses jambes étoient tant soit peu tournées en dedans, ce qui lui donnoit, il est vrai, un avantage comme cavalier; il boitoit légèrement, une de ses jambes ayant été cassée par une chute de cheval, et remise maladroitement par un chirurgien inexpérimenté. Il en résultoit que sa démarche étoit gênée, et quoique ses larges épaules, ses bras nerveux, et sa large poitrine annonçassent la force dont il avoit donné tant de preuves, c'étoit la force d'un homme gauche et sans grâces. Ses discours et ses gestes étoient ceux d'un seigneur qui conversoit rarement avec ses égaux, plus rarement encore avec ses supérieurs, c'est-à-dire brefs, décidés, bourrus, presque brusques. Au jugement de ceux qui connoissoient intimement le connétable, il y avoit de la dignité et de la bonté dans son œil vif et dans son sourcil bien arqué; mais ceux qui le voyoient pour la première fois en jugeoient moins favorablement, et prétendoient y découvrir une expression d'emportement et de dureté, quoiqu'ils

convinssent qu'après tout sa physionomie avoit un caractère martial. Il n'avoit pas plus de quarante-cinq ans, mais les fatigues de la guerre et les vicissitudes des climats faisoient qu'il paroissoit alors avoir au moins dix ans de plus. On n'auroit pas trouvé dans toute la suite qu'il avoit amenée un seul homme qui ne fût vêtu moins simplement que lui. Il portoit seulement le manteau court normand, par-dessus un justaucorps de chamois, qui, étant presque toujours couvert de son armure, étoit comme taché en plusieurs endroits. Il n'avoit sur la tête qu'un chapeau noir, surmonté d'une branche de romarin, en mémoire de son vœu. Sa bonne épée et son poignard étoient suspendus à une ceinture de peau de phoque.

A la tête d'un cortége nombreux et attentif à ses moindres gestes, le connétable de Chester attendit l'arrivée d'Éveline Bérenger à la porte du château de Garde-Doloureuse.

Le son des trompettes dans l'intérieur annonça qu'elle alloit paroître. Le pont-levis se baissa, et l'orpheline, conduite par Damien de Lacy en riche costume, et accompagnée de Rose Flammock et de toutes les femmes de sa maison, passa sous la porte antique et massive de la forteresse de son père. Elle étoit en grand deuil, et sa douleur ne lui ayant permis de se parer d'aucun or-

nement, elle formoit un contraste frappant avec la riche parure de son conducteur, dont les vêtements brilloient d'or, de broderies et de pierres précieuses, tandis que, sur tout autre rapport, leur jeunesse et leur beauté les eussent fait prendre pour le frère et la sœur. Ce fut probablement cette circonstance qui, lorsqu'ils traversèrent la foule, y fit naître un léger murmure, une sorte de bourdonnement de plaisir, que le respect qu'inspiroit le deuil d'Éveline empêcha seul de se changer en acclamations et en applaudissements.

Dès l'instant que le joli pied d'Éveline eut fait un pas au-delà des palissades qui formoient la barrière extérieure du château, le connétable de Lacy s'avança à sa rencontre, et appuyant son genou droit sur la terre, il lui demanda pardon de l'acte discourtois auquel son vœu l'avoit forcé, en lui exprimant combien il étoit sensible à l'honneur qu'elle vouloit bien lui faire, et en ajoutant que toute sa vie, consacrée à son service, ne suffiroit pas pour lui prouver sa reconnoissance.

Cette attitude et ce discours, quoique d'accord avec la galanterie romanesque du temps, causèrent quelque embarras à Éveline; et ce qui y ajoutoit encore, c'étoit que cet hommage lui étoit rendu en public. Elle supplia le connétable de se relever, et de ne pas augmenter la confusion

d'une femme qui ne savoit déjà comment s'acquitter de la dette de gratitude qu'elle avoit contractée envers lui.

Hugues de Lacy se leva donc, et, après avoir baisé la main qu'Éveline lui présentoit, il la pria, puisqu'elle daignoit porter si loin la condescendance, de vouloir bien entrer sous l'humble tente qu'il lui avoit fait préparer, et de lui accorder l'honneur d'une audience. Éveline ne lui répondit qu'en le saluant, accepta sa main, et, ordonnant au reste de sa suite de l'attendre, dit à Rose Flammock de la suivre.

— Milady, dit le connétable, l'objet dont je suis obligé de vous parler à la hâte est d'une nature tout-à-fait secrète.

— Cette jeune fille est attachée à mon service particulier, répondit Éveline; elle connoît jusqu'à la moindre de mes pensées. Je vous prie de souffrir qu'elle assiste à notre entretien.

— J'aurois désiré qu'il eût lieu sans témoins, dit le connétable avec quelque embarras; mais n'importe, je dois me soumettre à tous vos désirs.

Il conduisit Éveline dans le pavillon, la pria de s'asseoir sur des coussins couverts de soie de Venise. Rose se plaça derrière sa maîtresse, appuyant les genoux sur les mêmes coussins, examinant tous les mouvements de l'illustre guerrier, de l'homme d'état accompli dont la renommée

faisoit de si grands éloges; jouissant de son air d'embarras comme d'un triomphe remporté par son sexe, et pouvant à peine croire que son justaucorps de chamois et sa taille carrée s'accordassent avec la splendeur de cette scène et la beauté presque angélique d'Éveline, qui jouoit, sinon le premier, du moins le second rôle.

— Milady, dit le connétable, après avoir hésité quelques instants, je voudrois pouvoir m'expliquer en employant les termes que les dames aiment à entendre, et que votre beauté sans égale mérite bien certainement; mais j'ai vécu trop long-temps dans les camps et dans les conseils : je ne puis être que franc et précis.

— Je ne vous en comprendrai que plus facilement, Mylord, répondit Éveline en tremblant, quoiqu'elle sût à peine pourquoi.

— Je vous parlerai donc avec franchise. Il s'est passé quelque chose entre votre noble père et moi relativement à une alliance entre nos deux maisons. Il se tut, comme s'il eût attendu une réponse; mais, Éveline gardant le silence, il continua : — Il a présidé au commencement de ce traité, et plût au ciel qu'il eût pu le conduire à sa conclusion avec sa sagesse ordinaire! mais qu'y faire? Il a pris un chemin par où il faut que nous passions tous.

— Votre seigneurie a noblement vengé la mort de son digne ami.

— Je n'ai fait que mon devoir : comme chevalier, en défendant une orpheline en danger; comme seigneur des frontières, en repoussant l'ennemi qui les avoit envahies; comme ami, en vengeant un ami. Mais venons au fait. Mon ancienne et noble famille court le risque de s'éteindre bientôt. Je ne vous parlerai pas de mon parent éloigné, Randal de Lacy, car je ne connois rien de bon en lui, rien qui puisse donner la moindre espérance; et il y a plusieurs années que nous ne nous voyons plus. Mon neveu Damien promet d'être une digne branche de notre ancien tronc; mais à peine a-t-il vingt ans, et il a encore une longue suite d'aventures à courir et de périls à braver avant de pouvoir honorablement songer à rentrer dans la vie privée, pour y remplir les devoirs du lien conjugal. D'ailleurs, sa mère est Anglaise, ce qui ne laisse pas de faire quelque tache à son écusson. Cependant, s'il avoit eu dix ans de plus, avec les honneurs de la chevalerie, je crois que j'aurois sollicité pour Damien de Lacy l'honneur auquel j'aspire moi-même à présent.

—Vous, vous, Mylord! impossible! s'écria Éveline, en s'efforçant d'atténuer par son air et son accent tout ce que pouvoit avoir d'offensant la surprise qu'elle ne put s'empêcher de montrer.

— Je ne suis pas étonné que cette proposition hardie vous surprenne, dit le connétable d'un ton calme; car, la glace une fois rompue, il avoit repris le sang-froid qui lui étoit habituel. — Je n'ai peut-être pas l'extérieur qui peut plaire aux yeux d'une dame, et j'ai oublié, si jamais je les ai sues, les phrases et les expressions qui charment ses oreilles; mais, noble Éveline, l'épouse d'Hugues de Lacy sera une des premières dames d'Angleterre.

— Il n'en convient que mieux à celle à qui une si haute dignité est offerte de considérer jusqu'à quel point elle est en état d'en remplir les devoirs.

— A cet égard, je n'ai aucune crainte. Celle qui a été une fille si excellente ne peut être moins estimable dans toute autre situation de la vie.

— Je n'ai pas en moi, Mylord, répondit Éveline avec embarras, la confiance que vous voulez bien m'accorder..... Je..... pardon, mais je dois vous demander du temps pour réfléchir..... pour consulter.....

— Votre père, noble Éveline, avoit cette union fort à cœur. Vous en verrez la preuve sur ce papier signé de sa main. — Et le connétable plia le genou une seconde fois pour le lui présenter. — L'épouse d'Hugues de Lacy aura, comme le mérite la fille de Raymond Bérenger, le rang d'une

princesse. La veuve du connétable jouira du douaire d'une reine.

— Cette attitude suppliante est une dérision, Mylord, dit Éveline, quand vous faites valoir les ordres de mon père, qui, joints à d'autres circonstances, ajouta-t-elle en soupirant profondément, ne me laissent guère maîtresse de ma propre volonté.

Enhardi par cette réponse, de Lacy, qui étoit resté agenouillé, se releva, s'assit auprès d'Éveline, et continua à la presser de lui accorder sa demande, non avec l'ardeur d'un amant, mais en homme simple et franc, qui faisoit dépendre son bonheur de la réponse. On peut bien supposer que la vision qu'elle avoit eue dans la chapelle, devant l'image de Notre-Dame de Garde-Doloureuse, occupoit en ce moment toutes les pensées d'Éveline, qui, liée par le vœu solennel qu'elle avoit fait en cette occasion, se trouva forcée d'avoir recours à des réponses évasives, elle qui eût répondu négativement si elle n'avoit eu à consulter que ses propres désirs.

— Vous ne pouvez vous attendre, Mylord, dit-elle, qu'une orpheline, qui ne l'est que depuis quelques jours, prenne une détermination si prompte sur une affaire d'une telle importance. Accordez-moi le temps nécessaire pour me consulter moi-même, et recueillir l'avis de mes amis.

— Hélas, belle Éveline! ne vous offensez pas si je vous presse ainsi. Je suis à la veille de partir pour une expédition lointaine et dangereuse; et le peu de temps qui me reste pour solliciter vos bonnes grâces doit servir d'excuse à mes importunités.

— Et c'est dans de telles circonstances, noble de Lacy, que vous voudriez vous charger des liens du mariage?

— Je suis soldat de Dieu, et celui pour la cause duquel je vais combattre en Palestine défendra mon épouse en Angleterre.

— Écoutez donc ma réponse, Mylord, dit Éveline en se levant. Demain je pars pour le couvent des bénédictines de Glocester, dont la respectable sœur de mon père est abbesse. Ce sera d'après ses conseils que je me conduirai dans cette affaire.

— C'est une résolution sage et digne de vous, répondit Hugues de Lacy, qui ne parut pas fâché de voir la conférence se terminer ainsi; j'espère même qu'elle ne sera pas défavorable à mon humble demande, car la digne abbesse m'honore depuis long-temps de son amitié.

Se tournant alors vers Rose, qui se disposoit à suivre sa maîtresse, il lui présenta une chaîne d'or. — Jeune fille, lui dit-il, que cette chaîne

orne ton joli cou, et qu'elle m'achète tes bonnes grâces.

— Mes bonnes grâces ne sont point à vendre, Mylord, répondit Rose en repoussant le présent qu'il lui offroit.

— Eh bien, quelques mots en ma faveur, dit le connétable en lui présentant la chaîne une seconde fois.

— Il est aisé d'acheter des paroles, Mylord, dit Rose en la refusant encore; mais elles valent rarement le prix qu'on en donne.

— Méprisez-vous donc mon présent, damoiselle? demanda le connétable. Cette chaîne a paré le cou d'un comte normand.

— Donnez-la donc à une comtesse normande, Mylord, répondit Rose; je ne suis que Rose Flammock, fille d'un artisan; mes paroles et mes bonnes grâces marchent ensemble; et une chaîne d'or n'a pas plus de prix à mes yeux qu'une chaîne de cuivre.

— Silence, Rose, lui dit sa maîtresse; vous êtes bien effrontée de parler ainsi au lord connétable. Et maintenant, Mylord, permettez-moi de vous faire mes adieux, puisque vous avez reçu ma réponse à votre demande. Je regrette que vous ne m'en ayez pas fait une d'une nature moins délicate, afin de pouvoir, en vous l'accor-

dant sans délai, vous prouver ma reconnoissance de vos services.

Hugues de Lacy lui présenta la main pour la conduire hors du pavillon, et, avec le même cérémonial qu'elle étoit arrivée, elle retourna dans son château, affligée, inquiète du résultat de cette conférence. Elle se couvrit le visage de son grand voile noir, pour qu'on ne pût remarquer le changement qui s'étoit opéré dans ses traits; et, sans même s'arrêter pour parler au père Aldrovand, elle se retira dans son appartement.

CHAPITRE XII.

« Belles dames d'Écosse et dames d'Angleterre,
» Voulez-vous ici-bas goûter quelque bonheur ?
» Ne vous mariez pas pour château, ni pour terre ;
» N'épousez que celui qu'a choisi votre cœur. »
Les Querelles de famille.

Lorsque Éveline rentra dans son appartement, Rose l'y suivit d'elle-même, et voulut l'aider à détacher le grand voile qu'elle avoit pris pour sortir ; mais sa maîtresse se refusa à ses soins, et lui dit : — Vous êtes bien prompte à offrir vos services quand on ne vous les demande pas.

—Vous êtes donc fâchée contre moi, ma chère maîtresse? dit Rose.

— Et si je le suis, ce n'est pas sans raison. Vous savez dans quelle situation difficile je me trouve; vous savez ce que mon devoir exige de moi; et, au lieu de m'aider à accomplir le sacrifice, vous me le rendez plus pénible.

— Plût au ciel que j'eusse assez d'influence sur vous pour vous guider! vous trouveriez un chemin bien aplani, bien droit, bien honorable en même temps.

— Que voulez-vous dire, Rose?

— Que je voudrois vous voir révoquer l'encouragement, le consentement, je puis dire, que vous avez accordé à ce baron orgueilleux. Il est trop grand pour qu'on l'aime, trop fier pour vous aimer comme vous le méritez. Si vous l'épousez, vous épouserez *un malheur doré*, et peut-être le déshonneur le suivra-t-il, comme le regret.

— Rappelez-vous les services qu'il nous a rendus.

— Ses services! Il a hasardé sa vie pour nous, j'en conviens; mais chaque soldat de son armée en a fait autant. Faut-il que j'épouse le premier homme d'armes à qui il plaira de me demander ma main, parce qu'il s'est battu quand la trompette a sonné? Que veulent-ils donc dire par ce mot *devoir* qu'ils répètent si souvent, puisqu'ils ne rougissent pas de réclamer la plus haute récompense qu'une femme puisse accorder, uniquement pour s'être acquittés de ce que tout homme bien né doit à ses semblables, quand ils sont dans le malheur? Un homme bien né, ai-je dit? Le dernier paysan de Flandre attendroit à peine un remercîment pour avoir rendu service à une femme en pareille circonstance.

— Mais les désirs de mon père.....

— Avoient sans doute pour but le bonheur de sa fille. Je ne ferai pas à mon bon maître, Dieu veuille lui faire miséricorde! l'injustice de

croire qu'il vous eût jamais forcée à prendre un époux qui n'auroit pas été l'objet de votre choix.

— Et mon vœu! ce vœu fatal, comme je puis l'appeler! dit Éveline en soupirant. Puisse le ciel me pardonner mon ingratitude envers ma protectrice!

— Je ne m'en inquiète pas davantage. Je ne croirai jamais que Notre-Dame de Merci veuille me faire payer sa protection assez cher pour me forcer à épouser un homme que je ne pourrois aimer. Elle a souri à vos prières, dites-vous. Eh bien, allez déposer à ses pieds les scrupules qui vous tourmentent, et voyez si elle ne sourira pas encore; ou bien demandez à être relevée de votre vœu; achetez-le au prix de la moitié de vos biens, au prix de toute votre fortune. Allez en pèlerinage à Rome les pieds nus; faites tout au monde plutôt que de donner votre main à celui à qui vous ne pouvez accorder votre cœur.

— Vous parlez avec chaleur, Rose.

— Hélas! ma chère maîtresse, je n'en ai que trop de sujet. N'ai-je pas vu une maison où l'amour n'existoit pas; où, quoiqu'il s'y trouvât honneur, fortune suffisante, et tout ce qui paroît devoir contribuer au bonheur, il n'y avoit qu'amertume et regrets, non-seulement inutiles, mais même criminels.

— Il me semble pourtant, Rose, que le senti-

ment de ce que nous nous devons à nous-mêmes, de ce que nous devons aux autres, peut, si nous le prenons pour guide, nous soutenir et nous consoler même dans des circonstances semblables à celles que vous venez de décrire.

— Ce sentiment nous préservera du péché, mais non du chagrin. Et pourquoi donc nous jetterions-nous, les yeux ouverts, dans une situation où le devoir doit combattre l'inclination? Pourquoi vouloir voguer contre le vent et la marée, quand vous pouvez si facilement profiter d'une brise favorable?

— Parce que le voyage de ma vie me conduit au milieu des vents et des courants contraires; c'est ma destinée, Rose!

— C'est votre destinée, si vous le voulez vous-même. Oh! que n'avez-vous pu voir la pâleur, l'œil terne, l'air triste et abattu de ma pauvre mère! J'en ai déjà trop dit.

— C'étoit donc de votre famille, c'étoit de votre mère que vous me parliez tout à l'heure?

— Oui, hélas! oui, répondit Rose en fondant en larmes, j'ai dévoilé ma honte pour vous épargner des chagrins. Elle étoit bien malheureuse, quoiqu'elle n'eût rien à se reprocher; si malheureuse que, sans moi, la rupture de la digue et l'inondation dans laquelle elle périt auroient été pour elle ce qu'est la nuit au laboureur épuisé de

fatigue. Elle avoit un cœur comme le vôtre; elle étoit faite pour aimer et pour être aimée. Et mon père! ce seroit faire honneur à ce fier baron que de le lui comparer! et cependant elle étoit malheureuse! Ah! ma chère maîtresse! profitez de cet exemple, et rompez ce mariage de mauvais augure.

En parlant ainsi, elle serroit la main de sa maîtresse, comme pour appuyer plus fortement sur l'avis qu'elle lui donnoit. Éveline lui répondit par une étreinte non moins affectueuse, et lui dit en soupirant : — Rose, il est trop tard!

— Jamais! jamais! s'écria Rose avec vivacité, en jetant les yeux autour de la chambre. Où est donc tout ce qu'il faut pour écrire? Permettez-moi d'aller chercher le père Aldrovand, et qu'il écrive sur-le-champ en votre nom au..... Mais non, non; le bon père a encore l'œil ouvert sur les splendeurs du monde qu'il croit avoir abandonné; ce n'est pas le secrétaire qu'il vous faut. J'irai trouver moi-même le lord connétable. Ce n'est pas moi que son rang peut éblouir, sa richesse gagner, son pouvoir intimider. Je lui dirai qu'il n'agit pas en chevalier en vous pressant ainsi, lorsque vous êtes en proie au plus juste chagrin, de souscrire aux arrangements qu'il a pris avec votre père; qu'il n'agit pas en chrétien en retardant, pour songer au mariage, l'exécution du vœu

qu'il a fait; qu'il n'agit pas en homme en forçant une jeune fille à lui donner sa main, quand il sait qu'il ne possède pas son cœur; enfin qu'il agit sans prudence en voulant épouser une femme qu'il faut qu'il abandonne sur-le-champ, soit à la solitude, soit aux dangers d'une cour corrompue.

— Vous n'auriez pas assez de courage pour vous charger d'une telle mission, Rose, lui dit sa maîtresse avec un sourire mélancolique que lui arracha, malgré ses larmes, le zèle ardent de sa jeune suivante.

— Pas assez de courage! et pourquoi non? mettez-moi à l'épreuve. Je ne suis ni Sarrasin ni Gallois, et le fer de sa lance ne m'effraie pas; je ne suis pas sous sa bannière, et je n'ai pas d'ordres à recevoir de lui. Oui je lui dirai, si vous me le permettez, et je lui dirai hardiment qu'il n'est qu'un homme égoïste, qui voile de prétextes spécieux et honorables des désirs qui n'ont pour but que de satisfaire son orgueil, un homme intéressé, qui fonde des prétentions exorbitantes sur des services que l'humanité exigeoit de lui. Et pourquoi tout cela? Parce qu'il faut à l'illustre de Lacy un héritier pour sa noble maison; que son neveu n'est pas digne de la perpétuer, attendu que sa mère étoit Anglo-Saxonne, et qu'il faut que ledit héritier soit de pure race normande. Pour cela lady Éveline Bérenger, à la

fleur de la jeunesse, épousera un homme qui pourroit être son père, et qui, après l'avoir laissée sans protection pendant je ne sais combien d'années, reviendra usé et cassé de manière à pouvoir passer pour son grand-père.

— Puisqu'il est si scrupuleux sur la pureté du lignage, dit Éveline, peut-être se rappellera-t-il ce qu'un homme si instruit dans l'art héraldique ne peut manquer de savoir, que je suis de race saxonne par la mère de mon père.

— Oh! cette tache disparoîtra à ses yeux en la personne de l'héritière de Garde-Doloureuse.

— Fi donc, Rose! vous lui faites injure en le soupçonnant de vues intéressées.

— Cela est possible; mais on ne peut nier qu'il ne soit ambitieux, et j'ai entendu dire que la cupidité est sœur naturelle de l'ambition, quoique l'ambition soit honteuse de cette parenté.

— Vous parlez avec trop de hardiesse, Rose; et, quoique je rende justice à votre affection, je dois vous dire qu'il ne vous convient pas de vous exprimer de cette manière.

— Si vous prenez ce ton, je n'ai plus rien à dire, répondit Rose : je puis parler librement à Éveline, que j'aime et qui m'aime; mais quand je ne vois plus que la châtelaine de Garde-Doloureuse, la fille d'un baron normand, et vous pouvez être tout cela quand vous le voulez, je puis

faire la révérence à ma maîtresse aussi bas que ma situation l'exige, et ne pas lui dire la vérité plus qu'elle ne désire l'entendre.

— Tu es une fille aussi bizarre que bonne, Rose; quiconque ne te connoîtroit pas croiroit-il que ton air doux et enfantin couvrît une âme de feu? Ta mère doit avoir été aussi sensible, aussi passionnée que tu viens de la dépeindre, car ton père..... ne le défends pas avant qu'il soit attaqué; je veux seulement dire que le bon sens et un jugement sain sont les qualités qui le distinguent davantage.

— Et je voudrois que vous en profitassiez, Milady.

— J'y suis disposée en tout ce qui sera convenable; mais il n'est pas tout-à-fait le conseiller qu'il me faut suivre dans l'affaire dont il s'agit.

— Vous vous trompez, Milady, et vous ne l'appréciez pas suffisamment. Un jugement sain est semblable à l'aûne dont on se sert pour vendre, et qui mesure avec la même exactitude la longueur de la soie des Indes ou du brocart d'or, et celle de l'étoffe la plus grossière.

— Fort bien, fort bien! mais du moins cette affaire n'a rien de très-pressé. Maintenant, Rose, retirez-vous et envoyez-moi Gillian, ma femme de chambre. J'ai des ordres à lui donner pour mes préparatifs de voyage.

— Cette Gillian, cette femme de chambre, est bien dans vos bonnes grâces depuis quelque temps; il n'en a pas toujours été de même.

— Ses manières ne me plaisent pas plus qu'à vous, Rose; mais elle est femme du bon vieux Raoul. Elle étoit en quelque sorte une demi-favorite de mon père, qui, comme les autres hommes, se laissoit peut-être charmer par cet air libre que nous jugeons inconvenant dans les personnes de notre sexe. Et puis il n'y a pas une femme dans le château qui sache si bien arranger une malle, de manière à ne rien gâter de ce qu'elle contient.

— J'avoue, dit Rose en souriant, que cette dernière raison suffit pour lui donner des droits irrécusables, et je vais vous l'envoyer. Mais suivez mon avis, ma chère maîtresse, laissez-la s'occuper de ses paquets et de ses malles, et ne souffrez pas qu'elle bavarde sur ce qui ne la regarde pas.

A ces mots, Rose sortit de l'appartement. Sa jeune maîtresse la suivit en silence, et se dit ensuite à elle-même: — Rose m'aime véritablement; mais elle joueroit le rôle de maîtresse plus volontiers que celui de suivante, et elle est un peu jalouse de toute personne qui approche de moi. Il est bien étrange que je n'aie pas revu Damien de Lacy après mon entrevue avec son oncle.

Peut-être croit-il déjà voir en moi une tante sévère.

Les domestiques qui venoient lui demander des ordres relativement à son départ, fixé au lendemain matin, détournèrent le cours de ses pensées, et l'empêchèrent de songer à la situation dans laquelle elle se trouvoit. Mais, comme cette situation ne lui offroit en perspective rien de bien agréable, la légèreté si naturelle à la jeunesse fit qu'elle attendit volontiers, pour s'en occuper, un instant où elle auroit plus de loisir.

CHAPITRE XIII.

« Le repos engendre la rouille,
» La gaîté naît du changement :
» Ne souffrons pas qu'on nous verrouille ;
» Levons-nous et partons gaîment. »
Ancienne chanson.

Le lendemain matin une compagnie brillante, malgré le grand deuil que portoient les principaux personnages, quitta de bonne heure le château alors bien défendu de Garde-Doloureuse, qui avoit été depuis peu le théâtre d'événements si remarquables.

Le soleil commençoit à absorber les grosses gouttes de rosée tombées pendant la nuit, et à dissiper les vapeurs qui enveloppoient encore le haut des tours et des murailles du château, quand Wilkin Flammock, accompagné de six archers à cheval, et de six lanciers à pied, passa sous la grande porte gothique, et traversa le pont-levis. Après cette avant-garde venoient quatre domestiques bien montés, et pareil nombre de suivantes au service d'Éveline. Arrivoit ensuite la jeune châtelaine, placée au centre de son petit cortége en deuil; sa longue robe noire

relevoit la blancheur du beau palefroi qu'elle montoit. Près d'elle étoit Rose Flammock, sur un cheval genet d'Espagne, présent que lui avoit fait son père, qui l'avoit acheté à très-haut prix, et qui auroit donné la moitié de tout ce qu'il possédoit pour satisfaire le moindre désir de sa fille, Rose Flammock, qui à toute la timidité de la jeunesse joignoit tant de jugement et de sensibilité. Dame Margery la suivoit, escortée par le père Aldrovand, dont elle recherchoit principalement la compagnie, car elle affectoit la dévotion; et le crédit dont elle jouissoit, comme nourrice d'Éveline, faisoit que le chapelain ne croyoit pas déroger en se trouvant en sa société, quand ses devoirs ne l'appeloient pas près de la jeune châtelaine. Derrière eux marchoient le vieux piqueur Raoul, sa femme, et deux ou trois officiers de la maison de Raymond Bérenger. L'intendant, avec sa chaîne d'or, son habit de velours, et sa verge blanche, étoit à la tête de l'arrière-garde, composée de quatre hommes d'armes, et d'une petite troupe d'archers. Cette escorte n'étoit destinée qu'à donner au départ d'Éveline le degré de pompe et de splendeur convenable, car le connétable de Chester l'attendoit à peu de distance, à la tête de trente lances, pour la conduire jusqu'à Glocester. Elle n'avoit aucun danger à craindre sous une

pareille protection, quand même la défaite complète qu'avoient éprouvée les Gallois n'eût pas mis ces audacieux montagnards hors d'état de troubler pendant quelque temps la tranquillité des frontières.

D'après cet arrangement, qui permettoit à l'escorte d'Éveline de retourner au château de Garde-Doloureuse pour en renforcer la garnison et maintenir l'ordre dans tous les environs, le connétable l'attendit près du pont fatal, à la tête d'une troupe d'élite. Les deux détachements s'arrêtèrent en même temps, comme pour le saluer; mais le connétable, remarquant qu'Éveline s'enveloppoit avec soin de son grand voile, et se rappelant la perte douloureuse qu'elle avoit faite quelques jours auparavant sur ce lieu même, eut assez de jugement pour se borner à la saluer en silence, mais en s'inclinant si bas que le haut de son panache, car il étoit armé de toutes pièces, toucha la crinière de son beau coursier.

Wilkin Flammock s'approcha alors d'Éveline, et lui demanda si elle avoit quelques ordres à lui donner.

— Aucun, mon bon Wilkin, lui répondit-elle, si ce n'est de continuer à être fidèle et vigilant.

— Ce sont les qualités d'un bon chien, dit le Flamand; qu'on y ajoute un peu de sagacité, des bras vigoureux, et un bon appétit, c'est à quoi je

borne toutes mes prétentions. Je ferai de mon mieux. — Adieu, Roschen; tu vas te trouver parmi des étrangers; ne perds pas les qualités qui te faisoient chérir à la maison. Que tous les saints veillent sur toi! Adieu!

L'intendant s'avança ensuite pour prendre congé de sa maîtresse; mais il éprouva un accident qui auroit pu lui être fatal. Il avoit plu à Raoul, qui avoit le caractère un peu contrariant et bourru, et qui étoit tourmenté de rhumatismes, de monter un vieux cheval arabe, presque conservé comme étalon, et qui du reste étoit aussi boiteux que lui-même, rétif et vicieux au dernier point. Une mésintelligence constante avoit régné entre le cheval et le cavalier depuis qu'ils étoient sortis du château. On pouvoit en juger par les jurements que proféroit Raoul, et par la manière dont il tiroit la bride de sa monture, et lui déchiroit les flancs avec ses éperons. Mahound, c'étoit le nom du cheval, répondit par des gambades, des courbettes et des ruades, en un mot fit tout ce qui étoit à son pouvoir pour désarçonner son cavalier, en attaquant des pieds tout ce qui étoit à sa portée.

Bien des gens soupçonnoient que le vieux Raoul donnoit la préférence à cet animal vicieux toutes les fois qu'il voyageoit avec sa chère moitié dans l'espoir qu'à force de ruer, de regimber et

de caracoler, les pieds de Mahound pourroient venir en contact avec les côtes de dame Gillian. Quoi qu'il en soit, quand l'intendant, fier de son importance, avança sur son palefroi pour faire ses adieux à sa jeune maîtresse et lui baiser la main, les spectateurs crurent remarquer que le vieux Raoul travailla si bien de la bride et des éperons que, Mahound soulevant à l'instant ses pieds de derrière avec courroux, l'un d'eux caressa la cuisse de l'intendant, qui auroit été brisée comme un roseau s'il eût été plus près de l'animal seulement de deux pouces, mais il n'en souffrit pas moins une très-forte contusion. Ceux qui remarquèrent le sourire aigre-doux qui parut alors sur les joues ridées du vieux piqueur ne purent guère douter que Mahound n'eût été chargé de punir certains signes d'intelligence qui avoient eu lieu entre le fonctionnaire à chaîne d'or et la femme de chambre coquette depuis qu'on avoit quitté le château.

Cet incident abrégea les adieux solennels que tout la suite d'Éveline se disposoit à lui faire, et détourna de son esprit l'idée qu'à compter de ce moment elle alloit se trouver entièrement sous la protection du connétable.

Hugues de Lacy, ayant ordonné à six de ses gens d'armes de marcher comme garde avancée, s'arrêta un instant pour faire placer l'intendant

sur une litière, et se mit ensuite en marche militairement avec le reste de sa troupe à une centaine de pas d'Éveline, s'abstenant de se présenter à elle dans un moment où elle pouvoit être occupée de prières, naturellement suggérées par le lieu où il l'avoit rencontrée. Il attendit patiemment qu'elle éprouvât le besoin de se distraire des idées sombres que son passage à travers une plaine si funeste devoit lui avoir inspirées.

Guidé par cette politique, le connétable n'approcha d'Éveline que lorsque, la matinée commençant déjà à s'avancer, il crut devoir la prévenir qu'il y avoit dans le voisinage un endroit fort agréable où elle pourroit fort bien se reposer, et où il avoit pris la liberté de faire préparer quelques rafraîchissements. Éveline le remercia de son attention, et quelques instants après ils arrivèrent au lieu dont il parloit, remarquable par un vieux chêne qui étendoit au loin ses branches touffues, et qui rappeloit au voyageur celui sous lequel des anges acceptèrent l'hospitalité d'un patriarche. Sur les deux plus grosses branches on avoit étendu une pièce de taffetas rose, servant de protection contre les rayons ardents du soleil. Des coussins couverts, les uns de soie, les autres des dépouilles des animaux tués à la chasse, étoient rangés autour d'un repas servi sur le gazon, et dans lequel un excellent cuisinier normand avoit

cherché à se distinguer de la profusion grossière des Saxons, et de la simplicité frugale des Gallois. Une source qu'on voyoit jaillir, à quelque distance, de grosses pierres couvertes de mousse, formoit une fontaine de cristal limpide, dont le murmure harmonieux invitoit les lèvres à la goûter, offrant en même temps une citerne pour y faire rafraîchir quelques flacons de vin de Gascogne et d'hippocras [1], ce qui étoit alors l'accompagnement nécessaire d'un déjeuner.

Lorsque Éveline, Rose, le père Aldrovand, et à quelque distance d'eux dame Margery, eurent pris place à ce banquet champêtre, le bruit des feuilles légèrement agitées, le murmure des eaux, le gazouillement d'une foule d'oiseaux, la gaieté qu'on voyoit régner parmi l'escorte, qui déjeunoit aussi un peu plus loin, tout se réunit pour faire sentir à Éveline qu'on n'auroit pu choisir un lieu plus favorable pour y faire une halte, et elle ne put s'empêcher d'en faire compliment au connétable.

— Ce n'est pas tout-à-fait à moi qu'il faut en savoir gré, répondit le baron; c'est mon neveu Damien qui a choisi cet endroit; car il a de l'imagination comme un ménestrel. Quant à moi, j'avoue que j'ai l'esprit un peu lent à inventer de telles galanteries.

[1] Breuvage de vin, de sucre et de cannelle. (*Note de l'Édit.*)

Rose fixa les yeux sur sa maîtresse, comme si elle eût voulu lire au fond de son âme; mais Éveline répondit avec la plus grande simplicité : — Et pourquoi le noble Damien ne nous a-t-il pas attendus pour partager avec nous le repas qu'il nous a fait préparer?

— Il préfère marcher en avant avec un détachement de cavalerie légère, dit Hugues de Lacy; car, quoiqu'à présent il n'y eût rien à craindre de ces coquins de Gallois, il se trouve toujours des maraudeurs et des brigands sur les frontières, et, non contents de vous protéger d'une escorte imposante, nous ne voulons pas que vous soyez alarmée même par une apparence de danger.

— Il est vrai que, depuis peu, je n'ai vu le danger que de trop près, répondit Éveline. Et elle retomba dans la mélancolie que la nouveauté de la scène avoit dissipée un instant.

Cependant, le connétable, avec l'aide de son écuyer, ôta son casque et ses gantelets, mais garda sa cotte de mailles faite d'anneaux d'acier flexibles et artistement entrelacés; puis il se couvrit la tête d'une toque de velours d'une forme particulière, adoptée par les chevaliers, et qu'on appeloit un mortier; ce qui lui permettoit de causer et de manger plus facilement que s'il eût porté son armure complète. Sa conversation étoit simple et instructive. Il la fit tourner sur la

situation du pays, et sur les moyens de gouverner et défendre une frontière dont la tranquillité étoit si souvent troublée. Éveline, dont l'un des plus vifs désirs étoit de protéger efficacement les vassaux de son père, finit par y prendre intérêt. Le connétable, de son côté, paroissoit fort satisfait; car, quelque jeune que fût Éveline, ses questions prouvoient de l'intelligence, et ses réponses de l'instruction jointe à une aimable modestie. En un mot, il s'établit entre eux une telle familiarité, que, lorsqu'on se remit en route, le baron parut croire que la place qu'il lui convenoit d'occuper pendant la marche étoit à la gauche de lady Éveline; et quoiqu'elle ne l'encourageât certainement pas à y rester, elle ne sembloit nullement désirer qu'il s'éloignât. Hugues de Lacy, quoique captivé par les charmes et les qualités aimables de la belle orpheline, n'étoit pas un amant bien ardent; il se contenta donc de voir que sa compagnie étoit soufferte, et ne chercha pas à profiter de cette occasion pour revenir sur l'explication de la veille.

On s'arrêta une seconde fois à midi dans un petit village où le même pourvoyeur avoit eu soin de faire préparer un dîner, et tout ce dont Éveline pouvoit avoir le moindre besoin; mais, à la grande surprise de la jeune châtelaine, il continua à être invisible. L'entretien du connétable de Chester

étoit sans doute fort intéressant ; mais à l'âge d'Éveline on peut pardonner à une jeune fille le désir d'ajouter à sa société un homme moins âgé et moins sérieux. Quand elle se rappeloit la régularité avec laquelle il étoit venu tous les jours au moins une fois lui rendre ses devoirs au château de Garde-Doloureuse, son étonnement augmentoit encore. Ses réflexions n'allèrent pourtant pas plus loin. C'étoit un regret passager sur l'absence d'un compagnon agréable, qui n'auroit pas été de trop dans des entretiens d'un intérêt très-limité. Elle prêtoit patiemment l'oreille au compte que lui rendoit le connétable de la famille et des ancêtres d'un chevalier de haute naissance, nommé Herbert, dans le château duquel il avoit dessein qu'elle passât la nuit suivante, quand un homme de l'escorte annonça l'arrivée d'un messager envoyé par la dame de Baldringham.

— La respectable tante de mon père ! dit Éveline en se levant à la hâte, pour montrer le respect que les mœurs de ce temps exigeoient pour la vieillesse et la parenté.

— J'ignorois, dit le connétable, que mon digne ami eût une si proche parente.

— Elle étoit sœur de mon aïeule, répondit Éveline : c'est une noble dame saxonne ; mais elle fut si courroucée de l'alliance contractée par sa sœur

avec un Normand, qu'elle ne la revit jamais après son mariage.

Éveline n'en put dire davantage, car le messager, qui avoit l'air d'un intendant de grande maison, parut en ce moment, et, fléchissant le genou, lui présenta une lettre de la part de sa maîtresse. Éveline la remit au père Aldrovand pour lui en faire la lecture. Elle n'étoit pas écrite en français, langue dont se servoient alors généralement toutes les personnes de distinction, mais en vieux saxon, modifié cependant par quelque mélange de français. Elle contenoit l'invitation suivante :

« Si la petite-fille d'Aelfreid de Baldringham conserve assez de sang saxon dans ses veines pour désirer voir une vieille parente, qui habite encore la maison de ses ancêtres, et qui a conservé leurs mœurs, elle est invitée à se reposer cette nuit dans la demeure d'Ermengarde de Baldringham. »

—Vous jugerez sans doute à propos de refuser cette invitation, dit Hugues de Lacy; le noble Herbert nous attend, et a fait de grands préparatifs pour nous recevoir.

— Votre présence le consolera de mon absence, Mylord, répondit Éveline; ma tante fait des avances pour une réconciliation, et il convient que j'y réponde, puisqu'elle y met tant de condescendance.

Le front du connétable parut se rembrunir, car il avoit rarement éprouvé quelque contradiction à ses volontés. — Je vous prie de réfléchir, lui dit-il, que la maison de votre tante est probablement sans défense, ou du moins imparfaitement gardée. Votre bon plaisir est-il que je vous y accompagne?

— Ma tante seule, Mylord, pourroit dire si cette précaution est nécessaire. Mais, comme elle n'a pas jugé à propos de requérir l'honneur de votre compagnie, il me semble qu'il ne me convient pas de vous permettre de vous donner la peine de m'y suivre; je ne vous en ai déjà que trop occasioné.

—Mais le soin de votre sûreté, Milady? répliqua le connétable, qui éprouvoit de la répugnance à quitter Éveline.

—Ma sûreté, Mylord, ne peut être en danger dans la maison d'une si proche parente. Quelles que soient les précautions qu'elle a jugé à propos de prendre pour la sienne, elles doivent être suffisantes pour me garantir de tout péril.

—Je désire que vous ne vous trompiez pas, dit Hugues de Lacy; mais j'y ajouterai celle de placer près du château une patrouille qui ne le perdra pas de vue tant que vous y resterez.

Il se tut, et ajouta ensuite, en hésitant un peu, qu'il espéroit qu'Éveline, allant visiter une pa-

rente, dont les préventions contre les Normands étoient généralement connues, se tiendroit en garde contre tout ce qu'elle pourroit entendre à ce sujet.

Elle lui répondit avec un air de dignité qu'il n'étoit pas probable que la fille de Raymond Bérenger voulût écouter rien qui pût blesser l'honneur d'une nation dont son père étoit issu; et le connétable fut obligé de se contenter de cette réponse, désespérant d'en recevoir une plus satisfaisante. Il se souvint aussi que le château d'Herbert n'étoit qu'à deux milles de celui de la dame de Baldringham, et qu'Éveline ne devoit passer qu'une seule nuit chez sa tante; mais il sentoit la différence que le nombre des années mettoit entre eux, et peut-être se rendoit-il même la justice de convenir qu'il ne possédoit pas ces dons superficiels auxquels on suppose tant de pouvoir pour gagner le cœur des femmes; ces pensées lui donnoient quelques inquiétudes. Il conserva, l'après-midi, la place qu'il avoit prise près d'Éveline après le déjeuner; mais il garda le silence, songeant moins à profiter de l'occasion de l'entretenir, qu'à réfléchir sur ce qui pourroit arriver le jour suivant. Ils voyagèrent de cette manière jusqu'au lieu où ils devoient se séparer pour la nuit.

C'étoit une hauteur d'où l'on pouvoit voir, sur

la droite, le château d'Amelot-Herbert, s'élevant sur une colline avec toutes ses tours gothiques; et à gauche, au milieu d'un bois de chênes, l'antique maison où la dame de Baldringham maintenoit les coutumes des Anglo-Saxons, et avoit en haine et en mépris toutes les innovations introduites en Angleterre depuis la bataille d'Hastings.

Là, le connétable, ayant donné ordre à une partie de sa troupe de conduire Éveline chez sa parente, et de veiller toute la nuit sur la maison, mais à une distance suffisante pour ne pouvoir ni en offenser la maîtresse, ni lui donner d'ombrage, baisa la main de la jeune orpheline, et prit congé d'elle à regret.

Éveline entra alors dans un chemin si peu battu, qu'il annonçoit combien étoit solitaire là maison où elle se rendoit. De belles vaches, d'une race précieuse et peu commune, paissoient sur de riches pâturages, et de temps en temps quelques daims qui sembloient avoir perdu leur timidité naturelle, traversoient les clairières du bois, ou se reposoient en petits groupes au pied de quelque grand chêne. Le plaisir passager que cette scène de tranquillité champêtre devoit faire éprouver à Éveline, se changea en pensées plus sérieuses, quand un coude que faisoit la route la plaça en face de la maison qu'elle n'avoit pas

revue depuis l'endroit où elle avoit quitté Hugues de Lacy.

Cette maison, car on ne pouvoit lui donner le nom de château, n'avoit qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et étoit aussi massive que peu élevée. Le haut des portes et des croisées offroit ce lourd segment de cercle qu'on appelle ordinairement l'arche saxonne; les murs étoient tapissés de diverses plantes grimpantes dont rien n'avoit arrêté la végétation, et l'herbe croissoit sur le seuil de la porte, à laquelle étoit attachée une corne de buffle suspendue à une chaîne de cuivre. Cette porte, en bois de chêne noir d'une épaisseur peu ordinaire, formoit une entrée qu'on auroit pù prendre pour celle d'un cimetière ruiné, et personne ne s'y présenta pour recevoir Éveline et la féliciter de son arrivée.

— Si j'étois à votre place, Milady, lui dit dame Gillian, toujours officieuse, je tournerois bride; ce vieux donjon paroît ne devoir offrir ni nourriture ni couvert pour des chrétiens.

Éveline imposa silence à sa femme de chambre indiscrète; mais un regard qu'elle jeta sur Rose annonça qu'elle éprouvoit elle-même une sorte de malaise. Cependant elle ordonna au vieux Raoul de sonner de la corne suspendue à la porte. — J'ai entendu dire, ajouta-t-elle, que ma tante aime tant les anciennes coutumes, qu'elle n'en

admet aucune chez elle qui ne remonte au moins au temps d'Édouard-le-Confesseur.

Raoul obéit aux ordres de sa maîtresse, en maudissant l'instrument grossier qui mettoit sa science en défaut ; au lieu d'un son plein et régulier, il ne fit entendre qu'un bruit discordant qui, malgré l'épaisseur des murs, parut les ébranler jusque dans leurs fondations. Il répéta deux fois ce signal sans que personne y répondît ; mais à la troisième, la porte s'ouvrit, et plusieurs domestiques des deux sexes parurent dans un vestibule étroit et obscur, à l'extrémité duquel un grand feu de bois jetoit des tourbillons de flamme et de fumée dans une cheminée sculptée. Le manteau de ce large foyer antique étoit surmonté d'une longue rangée de niches, dans chacune desquelles figuroit la statue d'un saint saxon, dont on auroit peine à trouver le nom barbare dans le calendrier de l'église romaine.

Le même officier qui avoit apporté à Éveline l'invitation de sa tante s'avança alors vers elle, à ce qu'elle supposa, pour l'aider à descendre de cheval, mais c'étoit pour le prendre par la bride, le faire entrer dans le vestibule, et le conduire jusqu'à une petite plate-forme où il fut enfin permis de mettre pied à terre. Deux matrones d'un âge avancé, et quatre jeunes filles qui devoient leur éducation aux bontés d'Ermengarde, s'ap-

prochèrent avec respect. Éveline ouvroit la bouche pour leur demander des nouvelles de sa tante, mais les matrones mirent un doigt sur leurs lèvres, comme pour l'inviter au silence, geste qui, joint à la singularité de sa réception sous d'autres égards, ajouta encore à la curiosité qu'elle avoit de voir sa parente.

Cette curiosité fut bientôt satisfaite. On ouvrit une porte à deux battants située près de la plateforme, et Éveline entra dans une grande salle fort basse, ornée d'une tapisserie en haute lice, au bout de laquelle, sous une espèce de dais, étoit assise la vieille dame de Baldringham. Ses quatrevingts ans bien accomplis n'avoient pas éteint le lustre de ses yeux, ni fait fléchir d'un pouce sa taille majestueuse; ses cheveux gris étoient encore assez touffus pour former sur sa tête une coiffure ornée d'une guirlande de feuilles de lierre; sa longue robe retomboit en plis nombreux autour d'elle, et sa ceinture brodée étoit attachée par une grande boucle d'or dans laquelle étoient enchâssées des pierres précieuses qui auroient valu la rançon d'un comte. Ses traits avoient été autrefois beaux, ou pour mieux dire imposants; ils avoient encore, quoique flétris et ridés, un caractère de grandeur sérieuse et mélancolique, parfaitement assorti avec ses vêtements et ses manières. Elle avoit en main une baguette d'ébène,

et à ses pieds étoit couché un grand chien-loup qui dressa ses oreilles et hérissa son poil en voyant une étrangère, spectacle rare dans cette maison, s'avancer vers le fauteuil sur lequel sa vieille maîtresse restoit immobile.

— Paix, Thryné! dit la vénérable dame; et toi, fille de l'ancienne maison de Baldringham, approche, et ne crains pas son ancien serviteur.

Le chien, à la voix de sa maîtresse, avoit repris sa première posture, et sans le feu de ses yeux rouges on auroit pu le prendre pour un emblème hiéroglyphique, placé aux pieds de quelque antique prêtresse de Woden ou de Freya, tant l'extérieur d'Ermengarde avec sa baguette et sa guirlande rappeloit les idées du temps du paganisme. Pourtant celui qui auroit eu d'elle une pareille opinion auroit fait injure à une vénérable matrone chrétienne, qui avoit donné bien des acres de terre à la Sainte-Église, en l'honneur de Dieu et de saint Dunstan.

L'accueil que fit Ermengarde à Éveline fut d'un genre aussi antique et aussi solennel que son extérieur et sa maison. Elle ne se leva pas de son fauteuil quand sa nièce approcha d'elle, et quand Éveline s'avança pour l'embrasser, elle l'arrêta en appuyant la main sur son bras, et examina tous ses traits en détail, les uns après les autres, avec la plus scrupuleuse attention.

— Berwine, dit-elle à l'une des deux matrones, qui étoit sa favorite, notre nièce a la peau et les yeux de la ligne saxonne, mais elle tient de l'étranger la couleur de ses cheveux et de ses sourcils. Tu n'en es pas moins la bienvenue chez moi, jeune fille, ajouta-t-elle en s'adressant à Éveline, surtout si tu peux te résoudre à entendre dire que tu n'es pas tout-à-fait une créature parfaite, malgré le contraire que t'ont déjà persuadé sans doute les flatteurs qui t'entourent.

A ces mots, elle se leva enfin, et donna à sa nièce un baiser sur le front. Elle continua pourtant à la tenir par le bras, et l'attention qu'elle avoit donnée jusqu'alors à ses traits se dirigea sur ses vêtements.

— Que saint Dunstan nous préserve de toute vanité! s'écria-t-elle. Et voilà donc la mode du jour! Ah, sainte Marie! des jeunes personnes modestes portent des tuniques semblables, qui montrent la forme de leur personne, aussi clairement que si elles étoient nues! Et voyez, Berwine, les babioles qu'elle a autour du cou, et ce cou lui-même découvert jusqu'à l'épaule; voilà pourtant les manières que les étrangers ont apportées en Angleterre! Et cette poche qui a l'air de la gibecière d'un jongleur; je réponds qu'il ne s'y trouve rien qui concerne les soins domestiques du ménage. Et ce poignard qui la feroit prendre pour

la femme d'un ménestrel courant le pays en habit d'homme pour jouer son rôle dans une mascarade. Vas-tu jamais à la guerre, jeune fille, pour porter ainsi de l'acier à ton côté?

Ce commentaire désobligeant sur ses vêtements surprit et mécontenta Eveline, et elle y répondit avec quelque vivacité.

—La mode peut avoir changé, Madame; mais mes vêtements sont ceux que portent toutes les jeunes personnes de mon âge et de mon rang. Quant au poignard, il n'y a que peu de jours que je le regardois encore comme ma dernière ressource contre le déshonneur.

— La jeune fille parle bien et hardiment, Berwine, dit Ermengarde; et, sauf quelques détails de son accoutrement, elle est mise d'une manière qui lui sied. Ton père, à ce que j'ai appris, est mort en chevalier sur le champ de bataille?

— Il n'est que trop vrai! répondit Éveline; et ses yeux se remplirent de larmes au souvenir d'une perte si récente.

—Je ne l'ai jamais vu, dit Ermengarde. Comme les autres Normands, il n'avoit que du mépris pour la race saxonne, avec laquelle ils ne font alliance que par intérêt, comme la ronce cherche à s'appuyer sur l'ormeau. Ne cherche pas à prendre sa défense, ajouta-t-elle en voyant que sa nièce se

disposoit à parler; j'ai connu l'esprit normand bien des années avant que tu fusses née.

En ce moment, l'intendant entra dans l'appartement, et saluant sa maîtresse un genou en terre, il lui demanda quelles étoient ses intentions relativement à la garde de soldats normands qui étoient restés devant la porte.

— Des soldats normands devant la maison de Baldringham! s'écria la vieille dame. Qui les y a amenés? Que viennent-ils faire?

— Je crois, répondit l'intendant, qu'ils sont venus pour garder cette jeune dame.

— Quoi, ma fille! dit Ermengarde d'un ton de reproche mélancolique, n'oses-tu passer une nuit sans gardes dans le château de tes ancêtres?

— A Dieu ne plaise! répondit Éveline. Ces soldats ne sont ni à moi, ni sous mes ordres. Ils font partie du cortége du connétable de Lacy, qui les a chargés de veiller autour de ce château, de crainte des brigands.

— Des brigands! répéta Ermengarde. Les brigands n'ont fait aucun tort à la maison de Baldringham, depuis qu'un brigand normand lui a enlevé son trésor le plus précieux en la personne de ton aïeule. Et ainsi, pauvre oiseau, tu es déjà captif! tu ne peux voltiger que d'une aile! Mais c'est le sort de ta position; pourquoi me causeroit-il de la surprise ou du dépit? Une

jolie fille, avec une riche dot, n'a-t-elle pas toujours été destinée, presque dès l'enfance, à devenir l'esclave d'un de ces roitelets qui ne nous permettent de regarder comme à nous que ce qui n'excite pas leur envie? Eh bien, je ne puis t'être d'aucun secours. Je ne suis qu'une pauvre femme, sans crédit, foible par son âge comme par son sexe. Et duquel de ces Lacy es-tu destinée à devenir l'humble servante?

Une question faite de cette manière, et par une femme dont les préventions étoint si fortement enracinées, n'étoit pas propre à tirer d'Éveline l'aveu des véritables circonstances dans lesquelles elle se trouvoit placée, car il n'étoit que trop clair que sa parente saxonne ne pouvoit lui donner ni bons conseils, ni secours efficaces. Elle se borna donc à répondre que, comme la présence des Lacy, et des Normands en général, n'étoit pas agréable à sa tante, elle alloit prier le commandant du détachement de se retirer à une plus grande distance.

— Non pas, ma nièce, dit la vieille dame; comme nous ne pouvons éviter d'avoir ces Normands dans les environs, peu importe qu'ils soient un peu plus près ou un plus loin de nos murs, pourvu qu'ils n'y entrent point. Berwine, dites à Hundwolf de noyer ces Normands de boisson, et de les gorger de vivres; les meilleurs

vivres, les liqueurs les plus fortes; qu'ils ne puissent dire que la vieille Saxonne manque d'hospitalité. Faites mettre en perce une pièce de vin, car leur fier estomac dédaigneroit sans doute l'ale.

Berwine, qui portoit à sa ceinture un trousseau de grosses clefs, sortit pour faire exécuter les ordres de sa maîtresse, et revint quelques instants après. Cependant, Ermengarde continuoit à questionner sa nièce, et d'une manière encore plus pressante.

— Ne veux-tu pas, ou ne peux-tu pas me dire duquel de ces Lacy tu dois être l'humble servante? Est-ce du présomptueux connétable, qui, couvert d'une armure impénétrable, et monté sur un coursier vigoureux et agile, aussi invulnérable que lui-même, est tout fier de fouler aux pieds et de pourfendre à son aise des piétons gallois, sans armes défensives ? Est-ce de son neveu imberbe, le jeune Damien ? Ou tes biens doivent-ils réparer la fortune de son cousin, ce dissipateur ruiné, qui ne peut plus, faute d'argent, se pavaner parmi ces croisés débauchés ?

— Ma chère tante, répondit Éveline, à qui il étoit naturel que de pareilles questions déplussent, j'espère que votre nièce ne deviendra jamais l'humble servante ni d'aucun des Lacy, ni de

quelque homme que ce soit, Saxon ou Normand. Avant la mort de mon honorable père, il avoit été pris entre lui et le connétable des arrangements qui font que je ne puis, quant à présent, refuser ses bons offices; mais le destin doit décider quel en sera le résultat.

— Mais je puis te faire voir, ma nièce, de quel côté penche la balance du destin, dit Ermengarde en baissant la voix d'un ton mystérieux. Celles qui nous sont unies par le sang ont en quelque sorte le privilége de percer au-delà du présent, et de voir d'avance les épines ou les fleurs qui doivent un jour nous couronner la tête.

— C'est une connoissance que je ne désirerois pas acquérir, ma chère tante, quand même je pourrois l'obtenir sans contrevenir aux préceptes de l'Église. Si j'avois pu prévoir tout ce qui m'est arrivé depuis quelques jours, j'aurois perdu la jouissance de tous les moments de bonheur que j'ai eus jusqu'à cette époque.

— Il faut pourtant que, comme les autres jeunes filles de ta race, tu te soumettes à la règle établie dans cette maison de passer la nuit dans la chambre du Doigt-Rouge. Berwine, faites-la préparer pour la réception de ma nièce.

— Je.. j'ai entendu parler de cette chambre, dit Éveline avec timidité, et si c'étoit votre bon plaisir, j'aimerois mieux passer la nuit ailleurs. Ma

santé a souffert des dangers et des fatigues auxquels j'ai été exposée tout récemment, et avec votre permission, j'attendrai une autre occasion pour me conformer à l'usage qu'on m'a dit être particulier aux filles de la maison de Baldringham.

— Et dont cependant vous voudriez vous dispenser, dit la vieille Saxonne en fronçant les sourcils d'un air courroucé. Une telle désobéissance n'a-t-elle pas déjà coûté assez cher à votre maison ?

— En vérité, mon honorable et gracieuse maîtresse, dit Berwine, qui ne put s'empêcher d'intercéder, quoiqu'elle connût parfaitement le caractère opiniâtre d'Ermengarde, il est à peine possible de mettre cet appartement en état de recevoir lady Éveline, et elle me semble si pâle et si souffrante que, s'il m'étoit permis de vous donner un avis, je vous engagerois à différer cette épreuve.

— Tu es une folle, Berwine, répondit la vieille dame d'un ton ferme; crois-tu que je veuille attirer des calamités sur ma maison, en souffrant que cette jeune fille en sorte sans avoir rendu hommage au Doigt-Rouge, suivant la coutume? Qu'on prépare cette chambre; il ne faut pas de grands préparatifs, si elle n'est pas aussi difficile que les Normands sur son coucher et son logement. Ne réplique pas, et fais ce que je t'ordonne.

— Et toi, Éveline, es-tu assez dégénérée de l'esprit de bravoure de tes ancêtres pour ne pas oser passer quelques heures dans cette ancienne chambre ?

— Je suis chez vous, Madame, répondit Éveline, et je dois me contenter de l'appartement qu'il vous plaira de m'assigner. J'ai autant de courage que peuvent en donner l'innocence et quelque orgueil dû au sang qui coule dans mes veines. Ce courage a été mis depuis peu à de cruelles épreuves; mais, si tel est votre bon plaisir, et puisque c'est l'usage de votre maison, mon cœur a encore assez de force pour se soumettre à ce que vous exigez de moi.

Elle se tut d'un air mécontent, car jusqu'à un certain point, elle ne pouvoit s'empêcher de regarder la conduite de sa tante comme désobligeante et peu hospitalière. Et cependant, quand elle réfléchissoit à la légende relative à la chambre qui lui étoit destinée, il lui étoit impossible de ne pas convenir que la dame de Baldringham avoit de bonnes raisons pour agir comme elle le faisoit, d'après les traditions de sa famille et la croyance du temps, qu'Éveline elle-même partageoit sincèrement.

CHAPITRE XIV.

« Des spectres j'entendis les soupirs lamentables,
» Des sons surnaturels, des cris épouvantables,
» Une voix dont l'écho soudain m'intimida....
» Ma mère m'apparoît, et crie : Almeyda !
» Prends garde, Almeyda, cet hymen est un crime! »
DRYDEN, *Don Sebastien*.

La soirée qu'Éveline passa chez la dame de Baldringham lui auroit paru bien longue et d'un ennui mortel, si la crainte d'un péril ne donnoit pas toujours des ailes au temps qui s'écoule jusqu'à l'heure redoutée. Si elle trouvoit peu d'amusement dans la conversation de sa tante et de Berwine, si elle prenoit peu d'intérêt à l'énumération de la longue suite de leurs ancêtres depuis le belliqueux Horsa, aux exploits des guerriers saxons, et même aux miracles opérés par des moines saxons, du moins elle avoit plus de plaisir à écouter ces légendes, qu'à songer à l'instant où il lui faudroit se retirer pour la nuit dans le fatal appartement.

Ermengarde chercha pourtant à procurer à sa nièce tous les amusements qu'on pouvoit trouver dans sa maison. On servit un repas somptueux

qui auroit pu suffire à vingt hommes affamés, quoiqu'il n'y eût à table avec elle qu'un vieux et grave moine saxon qui prononça le bénédicité, Berwine et Rose Flammock. Éveline fut d'autant moins portée à faire honneur à cet excès d'hospitalité, que tous les mets substantiels, suivant l'usage des Saxons, faisoient un vrai contraste avec la chère délicate et recherchée à laquelle les Normands étoient habitués; de même que la quantité modérée qu'elle prenoit ordinairement du vin léger et généreux de Gascogne, et qu'elle mêloit avec plus de la moitié d'eau pure, lui paroissoit bien préférable à la double ale, au pigment épicé, à l'hippocras, et aux autres liqueurs fortes que l'intendant Hundwolf lui présentoit tour à tour inutilement, pour exalter l'hospitalité de la maison.

Les autres amusements de la soirée n'étoient pas plus du goût d'Éveline que ce repas saxon. Quand on eut retiré les planches sur lesquelles le souper avoit été servi, des domestiques, commandés par l'intendant, allumèrent de longues torches de cire, dont l'une étoit destinée à marquer le temps qui s'écouloit. Les heures étoient annoncées par de petites boules d'airain suspendues à la torche par un fil qui la traversoit, à égale distance l'une de l'autre; et quand cet intervalle de temps étoit écoulé, le fil brûloit, et

la boule tomboit dans un bassin d'airain destiné à la recevoir; ce qui produisoit, jusqu'à un certain point, le même effet qu'une horloge moderne.

On s'arrangea ensuite pour passer la soirée. Le grand fauteuil d'Ermengarde fut placé au coin de la cheminée, dans la grille de laquelle brilloit un excellent feu de charbon, et sa nièce fut mise à sa droite, comme place d'honneur. Berwine rangea en ordre convenable les femmes de la maison, et, après avoir assigné la tâche de chacune, prit sa quenouille et son fuseau. Les hommes, avec l'intendant, s'assirent à l'autre bout de l'appartement, et s'occupèrent, soit à fourbir leurs armes pour la chasse, soit à remettre en bon état leurs instruments de labourage. Pour l'amusement de toute la famille ainsi réunie, un vieillard chanta, en s'accompagnant sur une harpe qui n'avoit que quatre cordes, une légende interminable sur quelque sujet religieux et presque inintelligible pour Éveline, grâce à l'affectation du poète, qui, par amour pour l'allitération, figure de mots regardée comme le principal ornement de la poésie saxonne, sacrifioit le sens au son, et recherchoit les images les moins naturelles. Enfin il régnoit dans ses chants toute l'obscurité du sujet lui-même, indépendamment des épithètes hyperboliques les plus ridicules.

Quoique Éveline connût la langue saxonne, elle cessa bientôt d'écouter le chanteur. Elle réfléchit un instant aux gais fabliaux et aux lais pleins d'imagination des ménestrels normands, et se mit ensuite à songer avec inquiétude et même avec crainte à ce qui pourroit lui arriver dans la chambre mystérieuse où elle étoit obligée de passer la nuit.

Quand l'instant de se séparer approcha enfin, la onzième heure fut annoncée par la chute d'une des boules d'airain attachées à la torche de cire dont nous avons parlé, et qui, en tombant avec bruit dans le bassin, avertit que l'heure du repos étoit arrivée. Le vieux chanteur se tut sur-le-champ, sans finir une strophe qu'il avoit commencée, et les domestiques des deux sexes interrompirent leurs travaux respectifs. Les uns se retirèrent dans leurs chambres; les autres allumèrent des lampes pour conduire les personnes de la suite d'Éveline dans le lieu où elles devoient coucher; plusieurs femmes restèrent pour l'accompagner elle-même jusqu'à la chambre où Ermengarde avoit décidé qu'elle passeroit la nuit. La vieille Saxonne souhaita le bonsoir à sa nièce d'un air solennel, lui fit le signe de la croix sur le front, l'embrassa, et lui dit à l'oreille : — Prends courage, et puisses-tu être heureuse!

— Ma suivante, Rose Flammock, ou ma femme

de chambre, dame Gillian, femme du vieux Raoul, ne peuvent-elles passer la nuit avec moi dans mon appartement? demanda Éveline.

— Flammock! Raoul! répéta Ermengarde d'un air mécontent; et voilà donc comme ta maison est composée! Les Flamands sont la paralysie de la Grande-Bretagne, comme les Normands en sont la fièvre ardente.

— Et les pauvres Gallois, dit Rose, à qui le ressentiment fit oublier la crainte respectueuse que lui inspiroit la vieille dame, ajouteront que les Saxons en furent la maladie originelle, une sorte de peste dévastatrice.

— Tu es trop hardie, mignonne, dit Ermengarde en fixant sur Rose ses yeux perçants; et cependant il y a de la vérité dans ce que tu dis. Les Saxons, les Danois et les Normands ont successivement couvert ce pays, comme les flots de la mer couvrent le rivage; ils ont eu assez de force pour le subjuguer, mais il leur a manqué la sagesse nécessaire pour le conserver. Quand en sera-t-il autrement?

— Quand les Bretons, les Saxons, les Normands et les Flamands, répondit Rose sans se déconcerter, apprendront à se donner le même nom, et à se regarder comme les enfants de la même patrie.

— Ha! s'écria la dame de Baldringham d'un

air moitié surpris, moitié satisfait; et, se tournant vers sa nièce, elle lui dit : Tu as une suivante qui sait parler et qui ne manque pas d'esprit. Veille à ce qu'elle n'en abuse pas.

— Elle est aussi bonne et aussi fidèle, répondit Éveline, que vive et spirituelle. Permettez, je vous prie, ma chère tante, qu'elle reste avec moi cette nuit.

— Impossible! ce seroit vous exposer toutes deux à de grands dangers; c'est seule que vous devez apprendre votre destinée, comme l'ont fait toutes les femmes de notre race, à l'exception de votre grand'mère. Et quelles ont été les conséquences du mépris qu'elle a eu pour les usages de notre maison! Hélas! je vois en ce moment sa petite-fille orpheline dans la fleur de sa jeunesse.

— J'irai donc seule dans cette chambre, dit Éveline avec un soupir de résignation. On ne dira jamais que, pour éviter un moment de terreur, j'ai appelé sur moi l'infortune.

— Vos suivantes occuperont l'anti-chambre, et seront presque à portée de vous entendre. Berwine va vous conduire dans votre appartement. Je ne puis le faire moi-même; car vous savez que celles qui y ont passé une nuit n'y rentrent jamais. Adieu, mon enfant; et que le ciel vous accorde sa bénédiction!

Ermengarde embrassa Éveline avec plus d'émotion et de tendresse qu'elle n'en avoit encore montré, et lui fit signe de suivre Berwine, qui, précédée par deux servantes portant des torches, lui montra le chemin de la chambre redoutable.

La lueur de ces torches, frappant sur les murailles grossièrement construites de deux longs corridors voûtés, les aida à gravir un escalier tournant, dont les marches raboteuses et inégales prouvoient l'antiquité; elles arrivèrent enfin dans une assez grande chambre située au premier étage. Les murs en étoient couverts d'une vieille tapisserie; un feu ardent brûloit dans la grille; les rayons de la lune pénétroient à travers une fenêtre à petits carreaux, et un jasmin tapissoit la croisée de ses branches.

— Voici la chambre de vos deux suivantes, dit Berwine à Éveline en lui montrant deux lits qui avoient été préparés pour Rose Flammock et dame Gillian; maintenant allons plus loin.

Elle prit alors une torche des mains d'une des deux servantes qui sembloient frissonner d'effroi, et cet effroi fut contagieux pour dame Gillian, quoiqu'elle n'en connût probablement pas la cause. Rose Flammock suivit sa maîtresse sans hésiter, et sans attendre qu'elle le lui ordonnât, tandis que Berwine conduisoit Éveline vers une petite porte qui, garnie d'un grand nombre de

clous à grosse tête, communiquoit à une espèce de cabinet de toilette, à l'extrémité duquel étoit une porte semblable. Ce cabinet avoit aussi une fenêtre dont les carreaux étoient ombragés par des arbustes verts, à travers lesquels la lune glissoit un foible rayon.

Berwine s'arrêta devant cette porte, et, montrant Rose à Éveline, elle lui dit : — Pourquoi nous suit-elle?

— Pour partager les dangers de ma maîtresse, quels qu'ils puissent être, répondit Rose avec la hardiesse et la vivacité qui la caractérisoient. — Parlez, ma chère maîtresse, ajouta-t-elle en prenant la main d'Éveline, dites que vous n'éloignerez pas Rose de votre présence. Si je n'ai pas l'esprit aussi élevé que votre race si vantée, je ne manque ni de courage ni de bonne volonté pour vous servir. Vous tremblez comme la feuille du saule! N'entrez pas dans cette chambre, ne vous en laissez pas imposer par ce mystère pompeux de préparations terribles; moquez-vous de cette vieille superstition, qui est, je crois, à demi païenne.

— Il faut que lady Éveline entre, jeune fille, répondit Berwine d'un ton sévère, et il faut qu'elle entre sans être accompagnée d'une suivante mal apprise.

— *Il faut!* répéta Rose, *il faut!* est-ce là le lan-

gage qu'on tient ici à une demoiselle noble et libre! Ma chère maîtresse, faites seulement le moindre geste pour me donner à entendre que vous le désirez, et je mettrai à l'épreuve cet *il faut*. J'appellerai de cette fenêtre les cavaliers normands, et je leur dirai qu'au lieu d'être entrées dans une maison hospitalière, nous sommes tombées dans une caverne de sorcières.

— Silence! folle, s'écria Berwine, tremblant de crainte et de colère; vous ne savez pas qui demeure dans la chambre suivante!

— Je vais appeler des gens qui le sauront bientôt, dit Rose en courant vers la croisée. Mais Éveline la saisit par le bras, et lui ordonna de n'en rien faire.

— Je suis sensible à votre affection, Rose, lui dit-elle; mais elle ne peut m'être utile dans cette circonstance. Celle qui entre dans cette chambre doit y entrer seule.

— J'y entrerai donc à votre place, ma chère maîtresse, répondit Rose. Vous êtes pâle, vous tremblez, vous mourrez de terreur si vous y entrez. Il peut y avoir autant de charlatanisme que de surnaturel dans tout ce mystère, et l'on ne me trompera pas; ou si quelque mauvais esprit demande une victime, il vaut mieux que ce soit Rose qui lui en serve.

— N'insistez pas! dit Éveline, cherchant à recueillir toutes ses forces; vous me faites rougir de moi-même. C'est une ancienne épreuve à laquelle ne peuvent être soumises que les filles issues de la maison de Baldringham jusqu'au troisième degré. Il est vrai que, dans les circonstances où je me trouve, je ne m'attendois pas à la subir; mais, puisque j'y suis appelée, je la soutiendrai avec autant de courage qu'aucune de celles qui y ont été exposées avant moi.

A ces mots, elle prit la torche des mains de Berwine, lui souhaita le bonsoir, ainsi qu'à Rose, se dégagea des mains de celle-ci, et entra dans la chambre mystérieuse. Pendant qu'elle en ouvroit la porte, Rose vit que c'étoit un appartement de moyenne grandeur, à peu près semblable à celui dans lequel elle étoit, et éclairé par une croisée donnant du même côté que celles des deux pièces précédentes. Elle n'en put voir davantage; car Éveline, se retournant aussitôt pour l'embrasser, la repoussa doucement dans l'appartement qu'elle vouloit quitter pour la suivre, et en ferma la porte de communication au verrou, comme pour se mettre en sûreté contre les projets que le zèle de sa suivante pourroit lui inspirer.

Berwine exhorta alors Rose à se retirer dans la première chambre, où les lits étoient préparés, si elle faisoit quelque cas de sa vie, et à y rester

en silence, sinon pour dormir, du moins pour se livrer à la prière; mais la fidèle Flamande ne voulut écouter ni la voix de la persuasion, ni celle de l'autorité.

— Ne me parlez pas de dangers! s'écria Rose. Je resterai ici pour être du moins à portée d'entendre tout ce qui pourra arriver à ma chère maîtresse, et malheur à ceux qui lui feront la moindre peine! Songez bien que vingt lances normandes entourent cette demeure inhospitalière, et qu'elles sont prêtes à venger tout outrage qui seroit fait à la fille de Raymond Bérenger.

— Réservez vos menaces pour ceux qui sont mortels, dit Berwine d'une voix basse, mais perçante; l'Être qui habite cette autre chambre ne les craint pas. Adieu, que ta témérité retombe sur ta tête!

Elle sortit, laissant Rose fort agitée de tout ce qui venoit de se passer, et presque effrayée des derniers mots qu'elle venoit d'entendre. — Ces Saxons, se dit-elle à elle-même, ne sont qu'à demi convertis, après tout, et ils conservent encore une partie des rites du paganisme dans le culte des esprits élémentaires. Leurs saints même ne ressemblent pas aux saints des autres pays chrétiens; ils ont un air sauvage et presque diabolique. Il est pourtant terrible de rester seule ici! Et tout est silencieux comme la mort dans la

chambre où ma pauvre maîtresse a été si étrangement forcée d'entrer! Appellerai-je Gillian? Non! elle n'a ni bon sens, ni courage; elle ne peut m'être d'aucun secours dans une telle occasion. Il vaut mieux rester seule que d'avoir une fausse amie pour compagne. Il faut que je voie si les Normands sont à leur poste, puisque c'est sur eux qu'il faut que je compte s'il arrivoit quelque événement.

En faisant cette réflexion, Rose Flammock s'approcha de la croisée du petit appartement où elle étoit restée, afin de se convaincre de la vigilance des sentinelles, et de voir si elle en apercevroit quelqu'une à peu de distance. La lune et les étoiles brilloient de tout leur éclat. D'abord elle fut désagréablement surprise en voyant qu'elle étoit à plus de distance du sol qu'elle ne le pensoit. Les fenêtres des deux premières pièces et de la chambre mystérieuse donnoient sur un ancien fossé qui bordoit les murs du château, auquel il avoit sans doute autrefois servi de défense; mais il sembloit avoir été négligé depuis longtemps; le fond en étoit à sec, et il s'y trouvoit en beaucoup d'endroits des arbustes et des arbres dont les branches s'élevoient bien au-dessus des croisées, et par le secours desquelles Rose crut qu'il étoit possible de les escalader pour entrer dans la maison. La plaine qui s'étendoit au-delà

étoit presque entièrement découverte, et les rayons de la lune sembloient sommeiller en tombant sur le beau gazon qui la couvroit, à côté de l'ombre prolongée de la maison et des arbres. Audelà de cette esplanade, on apercevoit une forêt, sur les lisières de laquelle s'élevoient quelques grands chênes isolés, semblables à des champions avancés qui vont braver l'ennemi à quelque distance de leur corps d'armée.

La beauté calme de cette scène, le repos de toute la nature, le silence qui régnoit, et les nouvelles réflexions que fit Rose, bannirent en partie les craintes que les événements de la soirée lui avoient inspirées. Après tout, se dit-elle encore, pourquoi serois-je si inquiète pour ma maîtresse? Il y a à peine une seule famille de distinction, parmi ces fiers Normands et ces bourrus Saxons, qui ne prétende se distinguer des autres par quelque idée superstitieuse particulière à sa race, comme s'ils dédaignoient d'aller au ciel par le même chemin que de pauvres Flamands comme mon père et moi. Si je pouvois seulement voir une sentinelle normande, je ne craindrois plus rien pour la sûreté de ma maîtresse. Mais j'en aperçois une qui se promène dans l'obscurité, enveloppée de son grand manteau blanc, et dont la lance est argentée par les rayons de la lune. — Hola! sire cavalier!

Le Normand accourut, et vint jusqu'au bord du fossé.

— Que désirez-vous? lui demanda-t-il.

— La fenêtre voisine de la mienne, dit Rose, est celle de lady Éveline Bérenger, que vous êtes chargé de garder. Veillez avec attention sur ce côté du château.

— Fiez-vous-en à moi, répondit le cavalier, et serrant autour de lui sa grande chappe, espèce de surtout militaire, il alla se placer contre le tronc du chêne le plus voisin, où il resta les bras croisés, appuyé sur sa lance, et ressemblant à un trophée d'armes plutôt qu'à un guerrier vivant.

Enhardie par la certitude qu'en cas de besoin elle avoit des secours à quelques pas, Rose quitta la croisée; et, après s'être assurée, en écoutant à la porte, qu'il ne régnoit pas le moindre bruit dans la chambre d'Éveline, elle commença à faire quelques dispositions pour reposer elle-même. Elle rentra donc dans la première chambre, où dame Gillian, dont la frayeur avoit cédé aux libations de *lithe-alos*, ale douce, d'une force et d'une qualité supérieures, qu'on l'avoit engagée à boire, dormoit d'un sommeil profond.

Tout en murmurant avec indignation contre l'indifférence de la femme de chambre, Rose prit les couvertures sur le lit qui lui avoit été destiné,

et; les emportant dans la chambre située entre les deux autres, elle ramassa les roseaux répandus sur le plancher, et en fit une espèce de couche sur laquelle elle s'étendit, où s'assit pour mieux dire, résolue de veiller sur sa maîtresse, autant que les circonstances le lui permettoient.

Contemplant la pâle planète qui parcouroit dans toute sa gloire la plaine azurée du firmament, elle se promit que le sommeil ne fermeroit pas ses yeux avant que le retour de l'aurore lui eût garanti la sûreté d'Éveline.

Ses pensées cependant s'élançoient vers ce monde ignoré et sans bornes qui est au-delà du tombeau; elle réfléchissoit à la grande question encore à résoudre peut-être de savoir si les esprits de ceux qui l'habitent sont définitivement séparés des habitants de notre globe, ou si, influencés par des motifs que nous ne pouvons apprécier, ils peuvent encore avoir des communications avec des êtres formés de chair et de sang. En nier la possibilité dans ce siècle de croisades et de miracles, c'eût été encourir le reproche d'hérésie; mais Rose, dans son bon sens, doutoit du moins que ces apparitions surnaturelles fussent fréquentes, et elle se rassuroit par l'idée qu'en se soumettant à ce qui avoit été exigé d'elle, Éveline ne couroit aucun danger réel, et faisoit seulement un sacrifice à une vieille superstition de famille :

cette idée n'empêchoit pourtant pas Rose de tressaillir involontairement au moindre bruit d'une feuille que le vent agitoit.

A mesure que cette conviction tranquillisoit l'esprit de Rose, son projet de veiller commençoit à s'affoiblir. Ses pensées se tournèrent malgré elle sur des objets vers lesquels elle n'avoit pas intention de les diriger, comme des moutons qui dans un troupeau s'éloignent de la vue du berger. Ses yeux ne lui faisoient plus apercevoir qu'indistinctement l'astre qu'ils continuoient à regarder. Enfin ils se fermèrent, et enveloppée dans ses couvertures, appuyée contre la muraille, et les bras croisés sur ses genoux, Rose Flammock s'endormit profondément.

Son sommeil fut troublé d'une manière effrayante par un cri aigu et perçant qui partit de la chambre où étoit sa maîtresse. S'éveiller, se lever, courir à la porte, fut l'affaire d'un instant pour la généreuse Flamande, que la peur n'empêchoit jamais d'accomplir ses devoirs et de donner des preuves de son affection. Mais cette porte étoit fermée au double tour et au verrou, et un autre cri plus foible, ou plutôt un gémissement d'Éveline, sembla annoncer qu'il lui falloit des secours à l'instant, ou qu'ils arriveroient trop tard. Rose courut aussitôt à la fenêtre, et poussa un grand cri pour appeler le cavalier normand,

qui étoit toujours à son poste sous le grand chêne, et qu'on distinguoit à son manteau blanc.

Au cri au secours! au secours! on assassine lady Éveline! ce soldat, qui paroissoit une statue, reprit sur-le-champ toute son activité, arriva en un instant sur le bord du fossé, et il alloit le traverser en face de la croisée où il voyoit Rose, et d'où elle l'excitoit à se presser de la voix et du geste, quand elle s'écria vivement, quoique respirant à peine :

— Pas ici! pas ici! à la fenêtre à droite! escaladez-la pour l'amour du ciel, et ouvrez la porte de communication.

Le soldat parut la comprendre. Il descendit dans le fossé sans hésiter, en s'aidant des branches de quelques arbrisseaux, disparut un moment dans les broussailles; mais reparut bientôt montant à un arbre dont les branches touchoient à la fenêtre de la chambre d'Éveline. Rose l'y vit arriver, et pourtant il lui restoit une crainte; la fenêtre pouvoit être solidement fermée à l'intérieur. Mais non; elle céda sous la main vigoureuse du Normand, et, les gonds en étant rongés par la rouille, elle tomba avec un bruit auquel le sommeil même de dame Gillian ne put résister.

Poussant de grands cris, comme dans le délire de la peur, elle s'enfuit de sa chambre à l'instant où la porte de celle d'Éveline s'ouvroit, et elle vit

en sortir un soldat portant entre ses bras le corps en apparence inanimé de la jeune orpheline. Sans prononcer un seul mot, il la remit entre les bras de Rose, et toujours avec la même précipitation il disparut par la fenêtre d'où la jeune Flamande l'avoit appelé.

Dame Gillian, perdant la tête de terreur et d'étonnement, poussoit des cris et des exclamations, appeloit du secours, et faisoit questions sur questions. Enfin Rose la réprimanda d'un ton si sévère qu'elle parut recouvrer l'usage du peu de raison qu'elle avoit. Elle reprit alors assez de calme pour aller chercher une lampe allumée dans sa chambre, puis se rendit du moins utile en indiquant les moyens à prendre pour rendre la connoissance à sa maîtresse, et en les employant de concert avec Rose. Elles y réussirent enfin; Éveline poussa un profond soupir et entr'ouvrit les yeux, mais elle les referma aussitôt, et sa tête tombant sur le sein de sa fidèle suivante, son corps fut agité par un tremblement universel. Rose lui frappa dans les mains, lui frotta les tempes avec tout l'empressement et toutes les caresses de l'amitié; enfin elle s'écria : — Elle vit! elle revient à elle! Dieu soit loué!

— Dieu soit loué! répéta d'un ton solennel une voix qui se fit entendre près de la fenêtre; et Rose, jetant les yeux de ce côté avec une nouvelle ter-

reur, vit sur l'arbre le soldat qui étoit venu si à propos au secours de sa maîtresse, et qui sembloit regarder avec intérêt ce qui se passoit dans la chambre. Elle courut vers lui sur-le-champ. Retirez-vous, lui dit-elle, vous serez récompensé dans un autre moment. Retirez-vous! mais écoutez! restez à votre poste, je vous appellerai, si l'on avoit encore besoin de vous; partez! soyez fidèle et discret.

Le soldat obéit sans répondre un seul mot, et elle le vit descendre dans le fossé. Elle retourna alors vers sa maîtresse qu'elle trouva soutenue par Gillian, faisant entendre quelques foibles gémissements, et murmurant des mots inintelligibles, qui prouvoient que quelque cause alarmante lui avoit fait éprouver un choc terrible.

Dame Gillian n'eut pas plus tôt recouvré un peu de sang-froid, que sa curiosité s'accrut en proportion. — Que veut dire tout cela? demanda-t-elle à Rose; que s'est-il donc passé?

— Je n'en sais rien, répondit Rose.

— Qui peut le savoir, si ce n'est vous? répliqua Gillian. Appellerai-je les autres femmes de milady? éveillerai-je toute la maison?

— Gardez-vous-en bien, s'écria Rose; attendez que milady soit en état de donner des ordres elle-même. Quant à cette chambre, que le ciel m'aide! je ferai de mon mieux pour découvrir les secrets

qu'elle contient. Ayez bien soin de ma maîtresse.

A ces mots elle prit la lampe, fit le signe de la croix, entra hardiment dans la chambre mystérieuse, et l'examina avec attention.

C'étoit un appartement voûté de moyenne grandeur. Dans un coin étoit une petite statue de la Vierge, grossièrement sculptée, placée au-dessus d'un bénitier saxon, d'un travail curieux. Il ne s'y trouvoit que deux siéges et un lit sur lequel il paroissoit qu'Éveline s'étoit couchée. Les débris de la fenêtre brisée étoient dispersés sur le plancher, mais c'étoit le soldat qui avoit fait cette effraction, et Rose ne vit aucune issue par où un étranger auroit pu s'introduire dans cet appartement, si ce n'est la porte, par où elle étoit bien sûre que personne n'avoit pu passer.

Rose éprouva l'influence de la terreur qu'elle avoit surmontée jusqu'alors; et, couvrant son visage de sa mante, comme pour préserver ses yeux de quelque vision effrayante, elle rentra dans la seconde chambre, d'un pas moins ferme et avec plus de vitesse qu'elle n'en étoit sortie. Elle pria ensuite Gillian de l'aider à transporter Éveline dans la première des trois chambres; après quoi elle ferma avec soin la porte de communication, comme pour mettre une barrière entre elles et le danger qui pouvoit la menacer de ce côté.

Cependant Éveline avoit recouvré la connoissance et les forces au point de pouvoir se mettre sur son séant, et elle commençoit à prononcer quelques paroles entrecoupées. — Rose, dit-elle enfin d'une voix foible; je l'ai vue. Mon destin est fixé.

Rose songea sur-le-champ qu'il n'étoit pas prudent de laisser entendre à Gillian ce que sa maîtresse pourroit dire dans ce premier moment, et, adoptant à la hâte la proposition que la femme de chambre lui avoit faite quelques instans auparavant, elle lui dit d'aller appeler les deux autres femmes qui avoient accompagné Éveline.

— Et où voulez-vous que je les trouve, répondit dame Gillian, dans une maison où l'on voit à minuit des étrangers armés dans une chambre, et où des diables, à ce que je puis croire, courent dans tout le reste du logis?

— Trouvez-les où vous pourrez, répondit Rose avec quelque aigreur, mais partez à l'instant.

Gillian sortit, mais à pas lents, et en murmurant quelques mots qu'on ne put entendre distinctement. A peine fut-elle hors de l'appartement que Rose, s'abandonnant à tout l'enthousiasme de son affection pour sa maîtresse, la conjura dans les termes les plus pressants d'ouvrir les yeux, car elle les avoit fermés de nouveau, et de parler à Rose, à sa fidèle Rose, qui étoit

prête à mourir, s'il le falloit, à côté de sa maîtresse.

— Demain, demain, Rose, murmura Éveline; je ne puis parler aujourd'hui.

— Soulagez votre esprit par un seul mot, dit Rose; confiez-moi ce qui vous a alarmée, quel danger vous appréhendez.

— Je l'ai vue, répondit Éveline, j'ai vu l'habitante de cette chambre, la vision fatale à ma race! Ne m'en demandez pas davantage. Demain vous saurez tout.

Lorsque Gillian revint avec les deux autres femmes de la suite d'Éveline, elles conduisirent leur maîtresse, d'après l'avis de Rose, dans la chambre que ces deux femmes avoient occupée, et qui étoit à quelque distance. On la plaça dans un lit; et Rose, ayant renvoyé les autres suivantes, à l'exception de Gillian, en leur disant d'aller chercher du repos où elles pourroient en trouver, resta à veiller près de sa maîtresse. Éveline fut encore fort agitée pendant quelque temps; mais peu à peu la fatigue, et l'influence d'une potion calmante que Gillian eut assez de bon sens pour préparer et pour lui faire prendre, parurent la tranquilliser. Elle tomba dans un profond sommeil, et ne s'éveilla que lorsque le soleil paroissoit déjà au-dessus des montagnes dans le lointain.

CHAPITRE XV.

« J'aperçois une main pour tout autre invisible ;
» Elle me fait un signe, et j'y dois obéir.
» Une voix, pour moi seule, hélas! intelligible,
» Vient de se faire entendre, et dit: Il faut partir.»
MALLET.

LORSQUE Éveline ouvrit les yeux, elle sembla ne conserver aucun souvenir de ce qui s'étoit passé la nuit précédente. Elle jeta les yeux autour de l'appartement, qui, étant destiné aux domestiques, n'offroit aux regards qu'un ameublement fort mesquin, et dit à Rose en souriant : — Notre bonne parente continue à bon marché l'ancienne hospitalité saxonne, du moins en ce qui concerne le coucher. J'aurois volontiers renoncé au grand souper qu'elle nous a fait servir hier au soir, pour obtenir un lit un peu moins dur que celui-ci. J'ai tous les membres brisés, comme si j'avois été sous le fléau d'un Franklin (1) dans une grange.

— Je suis charmée de vous voir si gaie, ma

[1] On nommoit ainsi les propriétaires faisant valoir eux-mêmes leurs biens. (*Note de l'Édit.*)

chère maîtresse, répondit Rose, évitant avec soin de faire aucune allusion aux événements de la nuit.

Dame Gillian ne fut pas si discrète. — Ou je me trompe fort, Milady, dit-elle, ou vous vous êtes couchée hier soir sur un meilleur lit que celui-ci; mais pourquoi l'avez-vous quitté? il n'y a que vous et Rose Flammock qui puissiez le dire.

Si un coup d'œil pouvoit ôter la vie, le regard que Rose lança à Gillian, en l'entendant parler ainsi, eût été mortel. Ce propos malavisé produisit l'effet qu'on devoit en craindre; lady Éveline parut d'abord surprise et interdite; mais, recouvrant insensiblement sa mémoire, elle croisa les bras, baissa les yeux, devint fort agitée, et versa un torrent de larmes.

Rose la conjura de se calmer, et lui offrit d'aller chercher le vieux chapelain saxon, pour lui donner des consolations spirituelles, si son chagrin n'en admettoit pas d'autres.

— N'en faites rien, s'écria Éveline en relevant la tête et en s'essuyant les yeux. J'ai reçu des Saxons bien assez de témoignages de bonté. Que j'étois folle d'attendre de cette femme insensible et cruelle quelque compassion pour la jeunesse et les souffrances! Je ne permettrai pas qu'elle jouisse d'un misérable triomphe sur le sang normand de Bérenger en lui laissant voir combien son inhumanité m'a fait mal. Mais d'abord, Rose,

répondez-moi avec vérité : quelqu'un de cette maison a-t-il été témoin de ma détresse la nuit dernière?

Rose l'assura qu'elle n'avoit reçu les soins que des personnes attachées à son service; les siens, ceux de Gillian, de Blanche et de Ternote. Elle parut satisfaite de cette assurance. — Ecoutez-moi toutes deux, dit-elle, et obéissez-moi scrupuleusement, si vous m'aimez, ou si vous me craignez. Que pas une syllabe de ce qui s'est passé cette nuit ne sorte de vos lèvres, et donnez le même ordre de ma part à mes deux autres femmes. Ma chère Rose, aidez-moi à changer ces vêtements en désordre; et vous, Gillian, arrangez mes cheveux. C'est un méprisable esprit de vengeance qui animoit cette femme, et cela uniquement parce que mon père étoit Normand! mais je suis déterminée à ne pas lui laisser voir la moindre trace des maux qu'elle m'a fait souffrir.

En parlant ainsi, ses yeux brilloient d'une indignation qui sembloit dessécher la source des larmes dont ils avoient été remplis. Rose vit avec un mélange de plaisir et d'inquiétude le changement qui venoit de s'opérer dans l'esprit de sa maîtresse, dont elle savoit que le principal foible étoit celui d'un enfant gâté par d'imprudentes déférences et ne pouvant supporter d'être négligé ou contrarié.

— Dieu sait, dit la fidèle suivante, que je tendrois la main pour y recevoir des gouttes de plomb fondu plutôt que de voir couler vos larmes; et cependant, ma chère maîtresse, j'aimerois mieux vous voir à présent chagrine que courroucée. Il paroît que cette vieille dame n'a agi que conformément à quelque ancienne coutume superstitieuse de sa famille, qui est en partie la vôtre. Sa conduite et sa fortune la rendent respectable, et pressée comme vous l'êtes par les Normands, pour lesquels l'abbesse votre tante ne manquera pas de prendre parti, j'espérois que la dame de Baldringham auroit pu vous donner un asile, et vous soutenir de sa protection.

— Jamais, Rose, jamais, répondit Éveline. Vous ne savez pas, vous ne pouvez vous imaginer ce qu'elle m'a fait souffrir en m'exposant à la sorcellerie et aux démons. Vous me l'avez dit vous-même, et vous aviez raison, les Saxons sont encore à demi païens, et n'ont pas plus de christianisme que de courtoisie et d'humanité!

— Oui, répliqua Rose; mais je parlois ainsi pour vous détourner de vous exposer à un danger; à présent que ce danger est passé, je puis en juger différemment.

— Ne prenez pas leur parti, Rose, dit Éveline d'un ton décidé. Jamais victime innocente ne fut offerte sur l'autel d'un démon avec plus d'indif-

férence que n'en a témoigné la parente de mon père; moi, orpheline! moi privée de mon appui naturel! Je déteste sa cruauté, je déteste sa maison, je déteste la pensée de tout ce qui m'est arrivé ici! oui, Rose, de tout, excepté de ta fidélité sans égale, et de ton attachement intrépide. Allez donner ordre à notre suite de monter à cheval, je veux partir à l'instant même. Point de parure! ajouta-t-elle en repoussant les deux suivantes qui réparoient le désordre de sa toilette, comme elle l'avoit d'abord ordonné. Toute cérémonie est inutile; je ne m'arrêterai pas pour lui faire des adieux.

Dans le ton bref et agité de sa maîtresse, Rose reconnut avec inquiétude un autre trait de ce caractère irritable qui s'étoit d'abord manifesté par des larmes; mais, voyant en même temps que toutes remontrances seroient inutiles, elle alla donner les ordres nécessaires pour que la petite suite qui avoit accompagné Éveline se réunît, et se disposât à partir, espérant qu'en s'éloignant du lieu où sa sensibilité avoit reçu un choc si violent sa maîtresse recouvreroit par degrés son égalité d'âme.

Tout le cortége d'Éveline fit sur-le-champ ses préparatifs de départ, et dame Gillian étoit occupée à arranger les malles quand, précédée par son intendant, qui remplissoit aussi en quelque sorte les fonctions d'huissier de la chambre, appuyée sur le bras de sa confidente Berwine, et

suivie de deux ou trois de ses principales femmes, Ermengarde de Baldringham arriva elle-même, la tête droite, et le front sévère et mécontent.

Éveline, la main tremblante, les joues enflammées, et donnant d'autres signes d'agitation, s'occupoit elle-même à faire quelques paquets lorsque sa tante entra. Tout d'un coup, à la grande surprise de Rose, elle exerça un tel empire sur elle-même que, réprimant toute apparence d'émotion, elle s'avança au-devant de sa parente avec autant de dignité que celle-ci en montroit elle-même.

— Je viens vous souhaiter le bonjour, ma nièce, dit Ermengarde avec un air de hauteur, mais avec plus de civilité qu'elle ne paroissoit avoir d'abord eu dessein de lui en témoigner, tant le maintien ferme d'Éveline lui en imposa. J'apprends qu'il vous a plu de quitter la chambre qui vous avoit été assignée, conformément à l'ancien usage de cette maison, pour prendre celle d'une domestique.

—En êtes-vous surprise, Madame ? lui demanda à son tour Éveline ; ou êtes-vous fâchée de ne pas me trouver sans vie dans la chambre que votre affection et votre hospitalité m'avoient destinée ?

Votre sommeil a donc été interrompu? dit Ermengarde en fixant les yeux sur Éveline.

— Puisque je ne me plains pas, Madame, répondit Éveline, le mal doit être regardé comme de peu de conséquence. Ce qui m'est arrivé est passé, et mon intention n'est pas de vous fatiguer en vous en faisant le récit.

— La dame au doigt rouge n'aime pas le sang de l'étranger! dit Ermengarde d'un air triomphant.

— Elle avoit moins de raisons pour aimer celui du Saxon, lorsqu'elle étoit sur la terre, répliqua Éveline, à moins que sa légende ne soit mensonge, et que votre maison, comme je le soupçonne, ne soit hantée non par l'âme de la morte qui a été assassinée entre ses murs, mais par les mauvais esprits que les descendants d'Hengist et d'Horsa, dit-on, invoquent encore en secret.

— Vous aimez à plaisanter, jeune fille, dit Ermengarde avec dédain, ou, si vous parlez sérieusement, le trait de votre sarcasme tombe à faux. Une maison qui a été bénie par le saint roi confesseur ne peut être le séjour des mauvais esprits.

— Quoi qu'il en soit, Madame, votre maison n'est pas un séjour convenable pour ceux qui les redoutent, et comme j'avoue en toute humilité que je suis de ce nombre, je vais la laisser sous la garde de saint Dunstan.

— Vous ne partirez pas sans avoir déjeuné, j'espère? Vous ne ferez pas un tel affront à mon âge et à notre parenté?

— Pardon, Madame; mais ceux qui reçoivent une nuit l'hospitalité chez vous, n'éprouvent pas le lendemain le besoin de déjeuner. — Rose, toutes les personnes de ma suite sont-elles prêtes à partir, ou cherchent-elles à s'indemniser, en restant couchées le matin, d'avoir eu leur repos interrompu pendant la nuit?

Rose lui répondit que toute sa suite étoit déjà à cheval et rassemblée dans la cour, et Éveline, faisant à sa tante une profonde révérence, s'avança vers la porte. Ermengarde lui lança un regard qui exprimoit une espèce de fureur, malgré les rides de son visage et le sang à demi glacé dans ses veines. Elle leva même sa baguette d'ébène, comme si elle eût eu dessein de l'en frapper. Mais si elle avoit ce projet, elle en changea tout à coup, et se détourna pour laisser passer Éveline, qui sortit sans lui parler davantage. En descendant l'escalier qui conduisoit de cet appartement dans le vestibule, elle entendit derrière elle la voix de sa tante, semblable à celle d'une vieille sibylle courroucée, qui lui prophétisoit des malheurs, et qui proféroit des malédictions contre sa présomption et son insolence.

— L'orgueil, s'écrioit-elle, va au-devant de la

destruction, et une chute attend toujours l'esprit hautain. Celle qui méprise la maison de ses ancêtres, une pierre s'en détachera pour l'écraser! celle qui se joue des cheveux blancs d'une parente, elle ne verra jamais les siens argentés par l'âge! celle qui épouse un homme de guerre et de sang, sa mort ne sera pas paisible, et le sang la signalera!

Doublant le pas pour échapper à ces prédictions de mauvais augure, Éveline sortit de la maison avec la précaution d'une fugitive, monta sur son palefroi, et, entourée de toutes les personnes de sa suite, à qui ce prompt départ avoit aussi donné quelque alarme, quoiqu'elles n'en devinassent pas la cause, elle entra à la hâte dans la forêt; le vieux Raoul, qui connoissoit parfaitement le pays, leur servoit de guide.

Plus agitée qu'elle ne vouloit se l'avouer à elle-même, en quittant ainsi la demeure d'une si proche parente, chargée de malédictions au lieu de bénédictions qu'elle auroit eu droit d'en attendre à l'instant de son départ, Éveline marcha sans prononcer un seul mot, jusqu'à ce que les branches touffues des chênes lui eussent caché la vue de cette fatale maison.

Uu bruit de chevaux qui avançoient au galop annonçoit déjà l'approche du détachement que le connétable avoit chargé de veiller à la sûreté de

la maison de la dame de Baldringham; les soldats qui le composoient, ayant quitté leur différents postes, s'étoient réunis pour escorter Éveline sur la route de Glocester, dont une grande partie traversoit la forêt de Deane. Cette forêt étoit alors très-considérable, quoiqu'elle ait été abattue depuis ce temps pour l'exploitation des mines. Les cavaliers joignirent la suite de lady Éveline; leurs armes réfléchissoient les rayons du soleil levant, leurs trompettes sonnoient, leurs chevaux hennissoient en caracolant; chaque cavalier cherchoit à faire prendre à son coursier l'attitude la plus propre à en relever la beauté, et à faire valoir sa propre dextérité, tout en brandissant sa lance, surmontée de longues banderoles, de manière à prouver l'ardeur de son courage et la vigueur de son bras. Le caractère militaire que déployoient ainsi ses concitoyens normands procura à Éveline une sensation de sécurité et de triomphe qui contribua à écarter ses sombres pensées et à calmer l'espèce de fièvre morale qui l'agitoit. Le brillant spectacle du lever du soleil, le chant des oiseaux perchés sur tous les buissons, le mugissement des bestiaux qui se rendoient dans leurs pâturages, la vue d'une biche accompagnée de son faon bondissant à ses côtés, tout concouroit à dissiper la terreur qu'avoit inspirée à Éveline sa vision nocturne, et à modérer le ressentiment qui avoit agité

son cœur depuis l'instant où elle avoit quitté sa tante.

Elle permit alors à son palefroi de ralentir le pas, et les idées de convenance qu'une femme perd rarement de vue, se représentant à son esprit, elle chercha à réparer le désordre que son départ avoit laissé dans ses vêtements et sa chevelure. Rose vit une pâleur plus calme succéder sur les joues de sa maîtresse aux couleurs qu'y avoit appelées l'émotion de la colère; elle vit ses yeux prendre un air de satisfaction, tandis qu'elle regardoit avec une sorte de triomphe le cortége militaire qui la suivoit; et elle lui pardonna quelques exclamations que l'enthousiasme lui arracha à l'éloge des Normands, exclamations auxquelles, en toute autre occasion, elle auroit probablement fait quelque réplique.

— Nous pouvons voyager sans rien craindre, dit Éveline, sous la garde des nobles et victorieux Normands. Leur colère est celle du lion; elle détruit ou s'apaise tout d'un coup. Leur généreuse indignation n'a rien de féroce, et leur affection romanesque n'est jamais trompeuse. Ils connoissent les devoirs du salon comme ceux du champ de bataille, et s'il étoit possible qu'on les surpassât dans l'art de la guerre, ce qui n'arrivera que lorsque le mont Phinlimmon sera arraché de sa base, ils seroient encore au-dessus de

tous les autres peuples en courtoisie et en générosité.

— Si je ne sens pas tout leur mérite aussi vivement que si le même sang couloit dans mes veines, répondit Rose, je suis du moins charmée de les voir autour de nous dans des bois où l'on dit qu'on peut rencontrer des dangers de toute espèce; et j'avoue que je me sens le cœur léger, à présent que nous ne pouvons plus apercevoir une seule pierre de la vieille maison où nous avons passé une nuit si désagréable, et dont le souvenir me sera toujours odieux.

Éveline la regarda avec un sourire.

— Avoue la vérité, Rose; tu donnerois ta plus belle robe pour savoir mon horrible aventure.

— Ce seroit avouer seulement que je suis femme; mais quand je serois homme, je crois que la différence de sexe ne diminueroit que bien peu ma curiosité.

— Tu ne cherches pas à te faire valoir, ma chère Rose, en parlant des autres sentiments qui te font désirer de connoître ce qui m'est arrivé; mais je ne les apprécie pas moins. Oui, tu sauras tout, mais pas à présent, à ce que je crois.

— Quand il vous plaira, ma bonne maîtresse; il me semble pourtant qu'en renfermant dans votre cœur un secret si terrible vous ne faites qu'en rendre le poids plus insupportable. Vous

pouvez compter sur mon silence comme sur celui du saint crucifix au pied duquel nous confessons nos fautes. D'ailleurs l'imagination se familiarise avec de pareilles choses quand on en a parlé, et les dépouille peu à peu de tout appareil de terreur.

— Tu parles avec raison et prudence, Rose; et bien certainement me trouvant entourée de ces braves guerriers, portée, comme un lis sur sa tige, par ma bonne haquenée Yseult, respirant un air doux et frais, entendant les oiseaux gazouiller, voyant les fleurs s'entr'ouvrir, et Rose à mon côté, je devrois regarder ce moment comme le plus convenable pour t'apprendre ce que tu as tant de droit à connoître. Eh bien, oui, tu vas tout savoir. Tu sais sans doute ce que les Saxons de ce pays appellent un *Bahr-geist?*

— Pardon, ma chère maîtresse, mon père m'a toujours défendu d'écouter des conversations sur de pareils sujets. Je pourrois voir assez de mauvais esprits dans le monde sans habituer mon imagination à en créer de fantastiques. J'ai entendu Gillian et d'autres Saxons se servir du mot *Bahr-geist;* mais il ne m'offre qu'une idée indéfinie de terreur, et je n'en ai jamais demandé ni reçu aucune explication.

— Sache donc que c'est un spectre, ordinairement l'image d'une personne morte, qui, soit à

cause des injures qu'elle a souffertes dans un certain endroit, ou parce qu'il s'y trouve un trésor caché, ou pour tout autre motif, se montre en ce lieu de temps en temps, devient familier à ceux qui l'habitent, et s'entremêle à leur destin, tantôt pour les servir, tantôt pour leur nuire. Le *Bahr-geist* [1] est donc regardé quelquefois comme un bon génie, et quelquefois comme un esprit malfaisant, attaché à certaines familles, ou à certaines classes d'hommes. Le destin de la maison de Baldringham, maison qui ne jouit pas de peu de considération, est de recevoir les visites d'un être semblable.

— Et ne puis-je vous demander quelle est la cause de cette visite, si on la connoît? demanda Rose qui désiroit profiter le plus long-temps possible d'une humeur communicative qui pouvoit s'épuiser incessamment.

— Je n'en connois la légende qu'imparfaitement, répondit Éveline avec un calme qui étoit le résultat des violents efforts qu'elle faisoit pour surmonter son angoisse; mais voici, en peu de mots, ce que j'en ai entendu dire: Baldrick, héros saxon, le premier propriétaire de la maison d'où nous sortons, devint épris d'une belle Bretonne qui descendoit, dit-on, de ces druides dont

[1] C'est le *Bodah-glas* d'Écosse, et le *Petit-Pierre* d'un fameux roman allemand. (*Note de l'Édit.*)

les Gallois parlent tant, et qui passoit pour ne pas être étrangère aux secrets de la sorcellerie qu'ils mettoient en pratique lorsqu'ils offroient des sacrifices humains au milieu de ces cercles de pierres énormes, ou pour mieux dire de fragments de rochers, dont il existe encore un si grand nombre. Après plus de deux ans de mariage, Baldrick se lassa de sa femme, au point qu'il prit la résolution cruelle de la faire mourir. Quelques-uns disent qu'il doutoit de sa fidélité; d'autres prétendent qu'il y fut excité par l'église, parce qu'elle étoit soupçonnée de paganisme; enfin on dit aussi qu'il vouloit se procurer la liberté de faire un riche mariage; il envoya deux de ses gens dans cette fatale maison, avec ordre de mettre à mort l'infortunée Vanda, et, pour preuve qu'ils lui avoient obéi, de lui rapporter l'anneau qu'il lui avoit mis au doigt le jour qu'il l'avoit épousée. Ces hommes exécutèrent cet ordre sans pitié; ils étranglèrent Vanda dans la chambre où j'ai couché; sa main étoit si enflée qu'ils ne pouvoient lui retirer la bague qu'ils devoient présenter à leur maître; ils lui coupèrent le doigt pour s'en emparer.

Mais long-temps avant le retour de ces cruels assassins l'ombre de Vanda s'étoit montrée à son mari épouvanté, et lui présentant sa main sanglante, elle lui fit connoître que ses ordres bar-

bares n'avoient été que trop exécutés. Elle le suivit partout, en paix comme en guerre; à la cour, dans les camps, dans les déserts, et il mourut enfin de désespoir, en se rendant en pèlerinage à la Terre-Sainte. Depuis ce temps, le *Bahr-geist*, ou le spectre de Vanda, devint si terrible dans la maison où elle avoit été assassinée que le secours de saint Dunstan put à peine suffire pour mettre des bornes à ses visites. Cependant, après avoir réussi dans ses exorcismes, le bienheureux saint, en expiation du crime de Baldrick, imposa une pénitence sévère et perpétuelle à toutes les descendantes du Saxon, jusqu'au troisième degré; et cette pénitence étoit que chacune d'elles, une fois en sa vie, et avant d'atteindre sa vingt-unième année, passeroit une nuit, seule, dans la chambre où la malheureuse Vanda avoit perdu la vie, en prononçant des prières pour le salut de son âme et de celle de son meurtrier.

On croit généralement que, pendant cette nuit redoutable, le *Bahr-geist* de Vanda apparoît à la jeune fille qui occupe cette chambre, et lui donne un présage de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Si elle doit être heureuse, Vanda lui sourit et lui donne une bénédiction de la main droite; mais elle lui annonce des malheurs, en lui montrant celle dont un doigt lui a été coupé, et lui présente un visage sévère, comme si elle vouloit

punir la cruauté de son mari barbare sur une de ses descendantes. On dit même qu'elle parle quelquefois. J'ai appris tous ces détails, il y a déjà long-temps, d'une vieille Saxonne qui avoit suivi mon aïeule, quand elle s'enfuit de la maison paternelle pour épouser mon grand-père.

— Et votre aïeule s'étoit-elle soumise à cette coutume, qui, saint Dunstan me pardonne! me paroît mettre l'humanité en contact trop immédiat avec un être d'une nature équivoque?

— Ce fut l'opinion de mon aïeul, et il ne permit jamais à son épouse de retourner dans la maison de son père après son mariage. De là vint la désunion entre lui et son fils d'une part, et entre les deux familles, de l'autre. On attribue aussi les infortunes qu'éprouva mon père, et notamment la perte qu'il fit de tous ses héritiers mâles, au refus que fit ma mère de rendre l'hommage accoutumé au *Bahr-geist* de Vanda, qu'on désigne aussi sous le nom de Doigt-Rouge ou Doigt-Sanglant.

— Et sachant qu'on observoit dans cette maison une coutume si horrible, comment avez-vous pu, ma chère maîtresse, vous résoudre à accepter l'invitation de la dame de Baldringham?

— Je ne sais trop comment répondre à cette question, Rose. D'abord je craignois que le malheur que venoit d'éprouver mon père, en perdant

la vie sous les coups de l'ennemi qu'il méprisoit le plus, comme je l'ai entendu dire que sa tante l'avoit prédit, n'eût été occasioné par le refus qu'il avoit fait de permettre à ma mère de se conformer à cet ancien usage; ensuite j'espérois que, si le danger me paroissoit trop effrayant quand je le verrois de plus près, ma tante, par courtoisie et par humanité, n'exigeroit pas que je l'encourusse. Vous avez pourtant vu comme ma cruelle parente a saisi cette occasion, et comme, portant le nom de Bérenger, et ayant reçu avec son sang une partie de son courage, comme je m'en flatte, il m'est devenu impossible d'échapper au piége dans lequel je m'étois laissé prendre.

— Nul égard pour le nom ou pour le rang ne m'auroit déterminée à passer une nuit dans un lieu où la crainte seule, sans y ajouter les terreurs de la réalité, auroit pu suffire pour me punir de ma présomption en me faisant perdre la raison. Mais, au nom du ciel, qu'avez-vous vu dans cette horrible chambre?

— Oui, c'est là la question, répondit Éveline en appuyant une main sur son front. Comment est-il possible que j'aie vu ce que j'ai vu distinctement, et que j'aie conservé la faculté de penser et de réfléchir? J'avois prononcé les prières prescrites pour le meurtrier et sa victime; en me couchant sur le lit qui m'avoit été préparé, je

n'avois quitté que la partie de mes vêtements qui auroit pu m'empêcher de prendre du repos ; en un mot, j'avois surmonté la première impression d'effroi, et j'espérois passer la nuit dans un sommeil aussi paisible que mes pensées étoient innocentes. Que je fus cruellement trompée ! Je ne puis dire combien de temps j'avois dormi, quand je me sentis la poitrine oppressée par un poids extraordinaire qui sembloit étouffer ma voix, arrêter les battements de mon cœur, et m'empêcher de respirer. J'ouvris les yeux pour chercher la cause de cette horrible suffocation, et je vis penchée sur moi la Bretonne assassinée. Sa taille étoit surnaturelle; sa physionomie offroit des traits pleins de beauté et de dignité: mais il s'y mêloit une expression farouche de vengeance. Elle me montroit la main ensanglantée par la cruauté de son mari, et sembloit se disposer à s'en servir pour me dévouer à ma perte par une fatale bénédiction, tandis que, d'une voix qui n'avoit rien de terrestre, elle prononçoit ces mots :

« Épouse veuve, et fille mariée,
» Tu tromperas et tu seras trompée. »

Le fantôme se courba sur moi après avoir achevé ces mots, et baissa sa main ensanglantée comme s'il eût voulu me toucher le visage. La terreur me donna en ce moment le pouvoir dont elle m'avoit

d'abord privée. Je poussai un grand cri ; la fenêtre de ma chambre s'ouvrit avec grand bruit....... Mais à quoi bon vous raconter tout cela, Rose? le mouvement de vos lèvres et de vos yeux annonce bien clairement que vous me regardez comme un enfant, effrayé d'un rêve qu'il a fait.

— Ne vous fâchez pas contre moi, ma chère maîtresse; je crois bien véritablement que la sorcière que nous appelons *Mara* [1] vous a rendu visite; mais vous savez que les médecins ne la regardent pas comme un fantôme réel, et prétendent qu'il n'existe que dans notre imagination, ou que c'est un mal occasioné par quelque indisposition du corps.

— Vous êtes bien savante, jeune fille, répondit Éveline avec un peu d'aigreur; mais quand je vous aurai dit que mon ange gardien est venu à mon secours sous une forme humaine, que sa présence a fait évanouir le fantôme; enfin qu'il m'a transportée dans ses bras hors de cette chambre pleine de terreurs, je crois qu'en bonne chrétienne vous ajouterez plus de foi à ce que je vous dis.

— En vérité, cela m'est impossible, ma chère maîtresse; c'est même cette circonstance de cet

[1] Éphialtes, le cauchemar, que M. Charles Nodier appelle *Smara*, dans une composition bizarre où il a déployé toute la richesse de son style et de son imagination. (*Note de l'Édit.*)

ange gardien qui me fait regarder tout cela comme un rêve. C'est une sentinelle normande que j'ai appelée en vous entendant crier qui est venue à votre secours, a brisé la fenêtre de votre chambre, et vous a transportée dans celle où je vous ai reçue entre mes bras sans connoissance.

— Un soldat normand! s'écria Éveline en rougissant. Ah! et qui avez-vous osé charger d'entrer ainsi dans une chambre où j'étois couchée?

— Vos yeux sont courroucés, ma chère maîtresse; mais ce courroux est-il raisonnable? N'entendois-je pas vos cris d'effroi? Devois-je en ce moment songer aux règles de l'étiquette? Pas plus que si le château eût été en feu.

— Je vous demande encore, Rose, dit Éveline avec un ton de mécontentement moins prononcé, qui est ce soldat que vous avez fait entrer dans ma chambre?

— En vérité, je ne saurois vous le dire, ma chère maîtresse, car, indépendamment de ce qu'il étoit enveloppé d'un grand manteau, il y avoit peu d'apparence que ses traits me fussent connus, quand même j'aurois pu les examiner à loisir. Mais je découvrirai bientôt ce cavalier, et je m'en occuperai afin de lui donner la récompense que je lui ai promise, et de lui recommander de nouveau de garder le silence sur ce qui s'est passé.

— N'y manquez pas, dit Éveline, et si vous le

découvrez parmi les soldats qui nous escortent, je serai tentée de partager votre opinion, et de croire que l'imagination a eu la plus grande part aux souffrances que j'ai endurées cette nuit.

Rose donna un coup de houssine à sa haquenée, et, accompagnée de sa maîtresse, elle s'approcha de Philippe Guarine, écuyer du connétable, qui commandoit la petite escorte.

— Brave Guarine, lui dit-elle, j'ai parlé de ma fenêtre, la nuit dernière, à une de vos sentinelles, et elle m'a rendu un petit service dont je lui ai promis de la récompenser. Voudriez-vous vous informer quel est ce cavalier, afin que je puisse m'acquitter de ma promesse?

— Oui certainement, ma charmante fille, répondit l'écuyer, d'autant plus que je lui dois aussi une récompense, car si l'un de mes soldats s'est approché de la maison assez près pour causer à une fenêtre avec quelqu'un, il a manqué à sa consigne.

— Bon, bon, vous lui pardonnerez cela pour l'amour de moi. Si je vous avois appelé vous-même, brave Guarine, je parie que j'aurois eu assez d'influence sur vous pour vous faire venir sous la fenêtre de ma chambre.

— Cela est vrai, dit Guarine en riant; auprès des femmes la discipline est toujours en danger.

Il alla prendre les renseignements nécessaires

parmi sa troupe, et il revint bientôt en disant qu'il avoit interrogé tous ses soldats jusqu'au dernier, et qu'il n'en existoit pas un seul qui n'eût assuré positivement qu'il ne s'étoit pas approché de la maison de la dame de Baldringham la nuit précédente.

— Vous voyez, Rose, dit Éveline à sa suivante en lui adressant un coup d'œil expressif.

— Le pauvre diable craint la sévérité de Guarine, dit Rose; mais il viendra en secret chercher la récompense que je lui ai promise.

— Je voudrois avoir le droit de la réclamer moi-même, dit l'écuyer; mais quant à ces drôles, ils ne sont pas aussi timides que vous le supposez, et ils ne sont toujours que trop prêts à vouloir se justifier d'une infraction à leur consigne, même quand ils ont une moins bonne excuse. D'ailleurs je leur avois promis l'impunité. Avez-vous d'autres ordres à me donner?

Aucun, Guarine, répondit Éveline; mais distribuez cette bagatelle à vos soldats, afin qu'ils puissent se procurer du vin pour passer la nuit prochaine plus gaîment que celle qui l'a précédée. — Le voilà parti. Eh bien, Rose, j'espère que vous êtes bien convaincue à présent que l'être que vous avez vu n'étoit pas un être de ce monde?

Je dois en croire mes yeux et mes oreilles, Milady, répondit Rose.

— A la bonne heure, mais accordez-moi aussi le même privilége. Soyez bien sûre que mon libérateur, car je dois le nommer ainsi, portoit les traits d'un être qui n'étoit ni ne pouvoit être dans les environs du château de Baldringham. Mais dites-moi une chose, que pensez-vous de cette prédiction extraordinaire :

« Épouse veuve, et fille mariée,
» Tu tromperas et tu seras trompée. »

Vous direz que c'est une vaine imagination de mon cerveau; mais supposez un instant que ce soit un oracle prononcé par un véritable devin, qu'en diriez-vous ?

— Je dirois que vous pouvez être trompée, trahie, ma chère maîtresse, mais que vous ne trahirez jamais personne, répondit Rose avec vivacité.

Éveline tendit la main à son amie, et serra avec affection celle que Rose lui présenta. — Je te remercie du jugement que tu portes, lui dit-elle, et il est confirmé par mon cœur.

Un nuage de poussière annonça l'arrivée du connétable de Chester à la tête du reste de son détachement. Sir William Herbert l'accompagnoit avec plusieurs de ses parents et de ses voisins qui venoient rendre leurs devoirs à l'orpheline de

Garde-Doloureuse, nom sous lequel on désignoit alors Éveline.

Éveline remarqua qu'Hugues de Lacy, en la saluant, parut surpris et mécontent du peu de soin qu'elle avoit pris de sa parure, ce qui avoit été occasioné par son départ précipité de la maison de sa tante, et elle ne fut pas moins frappée de son côté de l'expression de sa physionomie, qui sembloit dire : je ne dois pas être traité comme un homme ordinaire, qu'on peut recevoir avec négligence, et offenser avec impunité. Elle pensa, pour la première fois, que le visage du connétable, quoique manquant de grâce et de beauté, étoit formé pour exprimer avec énergie les passions violentes, et que la dame qui porteroit son nom et partageroit son rang devoit être décidée d'avance à soumettre toutes ses volontés et tous ses désirs au bon plaisir d'un seigneur et maître fort arbitraire.

Cependant le nuage qui avoit couvert le front du noble baron ne tarda pas à se dissiper; et dans la conversation qu'il eut peu après avec Herbert et les autres seigneurs qui étoient avec lui, ou qui arrivèrent ensuite pour le saluer et l'accompagner quelque temps, Éveline eut occasion d'admirer la supériorité qu'il montroit sur eux autant par ses pensées que par la manière de s'exprimer. Elle remarqua aussi l'attention et la dé-

férence qu'accordoient à ses moindres paroles des hommes trop élevés en rang et trop fiers pour reconnoître une prééminence qui n'auroit pas été fondée sur un mérite reconnu. L'estime d'une femme pour un homme dépend beaucoup ordinairement de celle dont il jouit dans l'opinion générale; et, en arrivant au couvent des Bénédictines, Éveline ne put penser sans respect au guerrier renommé, au politique célèbre que ses talents universellement reconnus sembloient mettre au-dessus de tous ceux qu'elle avoit vus s'approcher de lui. Éveline ne pouvoit être exempte d'un peu d'ambition. L'épouse du connétable, pensa-t-elle, si elle ne trouvoit pas en lui quelques-unes de ces qualités qui sont les plus séduisantes pour la jeunesse, seroit du moins généralement honorée et respectée; et, si elle ne jouissoit pas d'une félicité romanesque, elle pourroit bien certainement arriver au contentement.

CHAPITRE XVI.

« *Je le vois, ou vous a contre moi prévenue;*
» *Vous me croyez joueur, dissipé, libertin;*
» *Mais pourtant c'est de vous que dépend mon destin.*
» *Si vous me refusez ce que je vous demande,*
» *Je reste sans ressource; il faut que je me pende.* »
Ancienne comédie.

Éveline resta près de quatre mois avec sa tante, l'abbesse des Bénédictines de Glocester, sous les auspices de laquelle le connétable de Chester vit ses projets d'hymen prospérer, ce qui seroit probablement arrivé sous la protection de sir Raymond Bérenger, s'il eût vécu. On peut supposer cependant que sans la prétendue vision de Notre-Dame de Garde-Doloureuse, et le vœu dont cette vision avoit été suivie, l'éloignement naturel à une si jeune personne pour un mariage où il y avoit une telle disparité d'âge auroit mis de grands obstacles à sa réussite. Éveline, tout en honorant les vertus du connétable, en rendant justice à son noble caractère, en admirant ses talents, ne pouvoit se défaire d'une crainte secrète qu'il lui inspiroit, et qui, en l'empêchant de lui exprimer le peu d'intérêt qu'elle prenoit à ses avances, la fai-

soit quelquefois frissonner, sans qu'elle sût pourquoi, à l'idée seule qu'elle pourroit devenir son épouse.

Les mots de mauvais augure, « — tu tromperas et tu seras trompée — » se représentoient à sa mémoire; et quand sa tante, lorsque le temps du grand deuil fut passé, eut fixé une époque pour ses fiançailles, elle l'envisagea avec un sentiment de terreur qu'elle ne pouvoit s'expliquer à elle-même, et qu'elle ne confia pas, même sous le sceau de la confession, au père Aldrovand, non plus que ce qui lui étoit arrivé chez Ermengarde de Baldringham; ce n'étoit point aversion pour le connétable; ce n'étoit point préférence pour quelque autre; c'étoit un de ces mouvements d'instinct par lesquels la nature semble nous mettre en garde contre un danger qui s'approche de nous, quoique sans nous en indiquer la nature, ni nous suggérer les moyens de l'éviter.

Ces appréhensions devenoient si violentes en certains moments que, si elles avoient été secondées comme autrefois par les remontrances de Rose Flammock, elles auroient peut-être encore déterminé Éveline à prendre une résolution défavorable aux vœux d'Hugues de Lacy. Mais ayant encore plus de zèle pour l'honneur de sa maîtresse que pour son bonheur, Rose s'étoit strictement interdit tout discours qui auroit pu ébran-

ler la détermination d'Éveline, quand celle-ci eut une fois donné son consentement aux propositions du connétable; et quelque chose qu'elle pût penser ou prévoir relativement à ce mariage projeté, elle parut ne plus le regarder comme un événement nécessaire.

De Lacy lui-même, à mesure qu'il apprit à mieux connoître le prix de la récompense à laquelle il aspiroit, regarda cette union avec des sentiments tout différents de ceux qui l'avoient animé lorsqu'il en avoit fait la première proposition à Raymond Bérenger. Ce n'étoit alors qu'un mariage d'intérêt et de convenances qui s'étoit présenté à l'esprit d'un seigneur fier et politique; comme un moyen de consolider son pouvoir et de perpétuer sa noble race. La beauté d'Éveline ne fit pas même sur lui l'impression qu'elle auroit dû produire sur un homme animé de l'esprit chevaleresque de ce siècle. Il avoit passé cette époque de la vie où l'homme sage lui-même se laisse séduire par les avantages extérieurs; on auroit pu même croire qu'il auroit prudemment désiré que la belle Éveline eût quelques charmes de moins et quelques années de plus, pour rendre ce mariage mieux assorti. Cette espèce de stoïcisme s'évanouit pourtant quand, après avoir eu plusieurs entrevues avec celle qu'il regardoit comme sa future épouse, il reconnut qu'elle

étoit à la vérité sans expérience du monde, mais disposée à se laisser guider par une prudence supérieure à la sienne; et que, quoique douée d'un esprit élevé et d'un caractère qui commençoit à reprendre sa gaieté naturelle, elle étoit douce, docile, et par-dessus tout armée d'une fermeté de principes qui sembloit garantir qu'elle marcheroit sans faire un faux pas sur le sentier glissant que la jeunesse, le haut rang et la beauté ont à parcourir.

A mesure qu'un sentiment plus vif et plus passionné pour Éveline se développoit dans le cœur de Lacy, les engagements qu'il avoit pris comme croisé commençoient à lui devenir de plus en plus pesants. L'abbesse des Bénédictines, naturellement chargée de veiller au bonheur de sa nièce, les lui rendoit encore plus insupportables par ses raisonnements et ses remontrances. Quoique dévouée au cloître et à la solitude, elle avoit du respect pour le saint état du mariage, et ce qu'elle en comprenoit suffisoit pour lui démontrer que le but principal de l'union conjugale ne pouvoit être atteint si le continent européen se trouvoit placé entre les deux époux. Il est vrai que le connétable lui donna une fois à entendre que sa jeune épouse pourroit l'accompagner dans le camp des croisés; mais à la seule idée de voir conduire sa nièce dans un lieu plein de dangers

et de dissolution, la bonne abbesse fit le signe de la croix avec une sainte horreur, et ne souffrit jamais qu'une telle proposition fût répétée en sa présence.

Il n'étoit pourtant pas très-rare que les rois, les princes et les autres personnages de haute importance qui avoient fait le vœu de prendre les armes pour délivrer Jérusalem obtinssent de l'église de Rome, en prenant à cet effet les moyens convenables, un délai pour remplir leur engagement, et quelquefois même en fussent entièrement dispensés. Le connétable, s'il sollicitoit la permission de rester en Angleterre, avoit l'avantage de pouvoir compter sur tout le crédit de son souverain pour appuyer sa demande, car c'étoit sur sa valeur et sa politique qu'Henry comptoit principalement pour maintenir le bon ordre sur les frontières toujours exposées du pays de Galles, et ce n'étoit certainement pas avec plaisir qu'il avoit vu un sujet si utile prendre la croix.

Il fut donc résolu, dans un conseil privé tenu entre l'abbesse et le connétable, que celui-ci solliciteroit auprès du saint-siége à Rome, et près du légat du pape en Angleterre, un délai de deux ans au moins pour s'acquitter de son vœu; faveur qu'il croyoit qu'on pourroit difficilement refuser à un homme ayant autant de fortune que d'influence, et qu'il avoit dessein d'appuyer par

les offres les plus libérales d'assistance pour délivrer la Terre-Sainte du joug des infidèles. Ses offres étoient réellement magnifiques; car il proposoit, s'il étoit dispensé du service personnel, d'envoyer à la croisade cent lances à ses frais, chaque lance accompagnée de trois archers, de deux écuyers et d'un varlet, ce qui doubloit le nombre des soldats qu'il avoit promis d'y conduire en personne. Il avanceroit en outre, dit-il, une somme de deux mille besants pour contribuer aux dépenses générales de l'expédition, et mettroit à la disposition des croisés les bâtiments qu'il venoit de faire équiper pour s'y embarquer avec sa suite.

Cependant, tout en faisant de si belles offres, le connétable ne se dissimuloit pas qu'elles ne répondroient pas à l'attente du rigide prélat Baudouin, qui, ayant prêché lui-même la croisade, et déterminé le connétable avec tant d'autres seigneurs à prendre la croix, devoit voir avec mécontentement l'œuvre de son éloquence mise en danger par la retraite d'un appui si important. Voulant donc désarmer par tous les moyens possibles le ressentiment de l'archevêque, il promit encore que, s'il lui étoit permis de rester en Grande-Bretagne, il mettroit à la tête de ses forces son neveu Damien de Lacy, déjà renommé par ses exploits, malgré sa jeunesse, l'espoir de sa

maison, et qui devoit en être un jour le chef, s'il venoit lui-même à mourir sans héritiers en ligne directe.

Le connétable choisit la forme la plus prudente pour communiquer ces propositions au prélat, en chargeant de son message un ami commun, sur la bonne volonté duquel il pouvoit compter, et qui passoit pour avoir beaucoup de crédit sur l'esprit de Baudouin. Mais, malgré la splendeur de ces offres, l'archevêque les écouta avec un air sombre, silencieux, et dit enfin qu'il feroit connoître sa réponse au connétable dans une entrevue qu'il auroit avec lui, un jour qu'il lui indiqueroit, quand les affaires de l'église l'appelleroient dans la ville de Glocester. Le rapport que fit le médiateur à Hugues de Lacy fut de nature à lui faire prévoir qu'il auroit à soutenir une lutte sérieuse contre un ecclésiastique fier et puissant; mais, fier et puissant lui-même, et soutenu par la faveur de son souverain, il se flatta encore d'en sortir victorieux.

La nécessité d'arranger cette affaire importante et la mort récente du père d'Éveline empêchèrent de Lacy de faire la cour publiquement à la belle orpheline, et de signaler son amour par des prouesses militaires dans des tournois, ou en toute autre occasion. Il auroit désiré pouvoir déployer son adresse et son courage aux

yeux de sa maîtresse; d'une autre part, les règles du couvent ne lui permettoient pas de lui donner des divertissements d'une nature plus pacifique, comme des bals et des concerts; et quoiqu'il témoignât son attachement par des présents magnifiques qu'il faisoit à sa future épouse et aux personnes de sa suite, toute cette affaire, suivant l'opinion de dame Gillian, qui ne manquoit pas d'expérience, rappeloit la marche solennelle d'un convoi funèbre plutôt que le pas léger d'une noce.

Éveline aussi pensoit à peu près de même, et il lui sembloit quelquefois qu'elle auroit trouvé un soulagement au poids qui l'oppressoit dans les visites du jeune Damien, dont l'âge, si rapproché du sien, auroit pu faire diversion aux attentions graves de son oncle plus sérieux. Mais elle ne le voyoit jamais; et, d'après ce que lui en disoit le connétable, elle étoit portée à s'imaginer que l'oncle et le neveu avoient, du moins momentanément, changé ensemble de caractère et d'occupations. Hugues de Lacy, à la vérité, pour observer littéralement son vœu, continuoit à demeurer sous un pavillon qu'il avoit fait élever aux portes de Glocester; mais il étoit rare qu'il se couvrît de ses armes, et il avoit substitué la soie, le damas et d'autres étoffes coûteuses à son ancien justaucorps de chamois; en un mot, à un âge déjà avancé, il sembloit avoir plus de goût pour

une parure recherchée qu'on ne se souvenoit de lui en avoir jamais vu dans sa première jeunesse. Damien au contraire restoit presque constamment sur les frontières du pays de Galles, s'occupant à apaiser par sa prudence ou à réprimer par sa valeur les troubles qui ne cessoient d'y régner. Éveline apprit même avec surprise que ce n'étoit pas sans difficulté que son oncle avoit obtenu de lui qu'il reviendroit à Glocester pour assister à la cérémonie qui devoit précéder leur mariage, et que les Normands appeloient *fiançailles*. Cette cérémonie, que le mariage suivoit après un intervalle plus ou moins long, se célébroit ordinairement avec une solennité proportionnée au rang des parties contractantes.

Le connétable ajouta, avec des expressions de regret, que le jeune Damien prenoit trop peu de repos; qu'il ne se permettoit pas assez de sommeil, et qu'il se livroit à des fatigues excessives; que sa santé en avoit souffert, et qu'un savant médecin juif avoit déclaré qu'un séjour dans un climat plus chaud seroit nécessaire pour rendre à sa constitution sa vigueur naturelle.

Éveline apprit cette nouvelle avec regret; car elle se rappeloit toujours Damien comme l'ange tutélaire qui étoit venu le premier lui annoncer, à Garde-Doloureuse, qu'elle n'avoit plus rien à craindre des Gallois qui l'assiégeoient. Elle trou-

voit une sorte de plaisir à songer aux diverses occasions où elle l'avoit vu, quoiqu'il fût mêlé de souvenirs douloureux, tant il lui avoit prodigué d'attentions, et tant elle avoit trouvé de consolation dans la douce pitié qu'il lui montroit. Elle auroit désiré le voir, afin de pouvoir juger elle-même de la nature de sa maladie; car, de même que beaucoup d'autres demoiselles de ce temps, elle avoit quelque connoissance dans l'art de guérir; et le père Aldrovand, qui étoit lui-même assez bon médecin, lui avoit appris à extraire des sucs salutaires de fleurs et de plantes cueillies sous l'influence de certaines planètes.

Ce fut donc avec une sensation de plaisir mêlé de quelque confusion occasionée sans doute par l'idée de vouloir remplir les fonctions de médecin avec un si jeune malade qu'un soir, que toute la communauté étoit réunie en chapitre pour quelque affaire, elle entendit Gillian lui annoncer que le parent du connétable demandoit à lui parler. Prenant à la hâte le voile qu'elle portoit pour se conformer aux usages du couvent, elle descendit précipitamment au parloir, en ordonnant à Gillian de l'y accompagner, ordre que la femme de chambre ne jugea pourtant pas à propos d'exécuter.

Dès qu'elle y entra, un homme qu'elle n'avoit jamais vu vint à sa rencontre, fléchit un genou

devant elle, et, prenant le bas de son voile, le baisa respectueusement. Surprise et alarmée, elle fit un pas en arrière, quoique l'air de cet étranger n'eût rien qui justifiât ses appréhensions. Il paroissoit âgé de trente ans environ, avoit une belle taille, des traits nobles quoique flétris, et une physionomie sur laquelle les maladies ou les passions dont il avoit éprouvé l'influence de bonne heure avoient déjà exercé les ravages qui marchent ordinairement à la suite des années. Ses manières annonçoient la courtoisie et le respect le plus humble. Il s'aperçut de l'étonnement d'Éveline, et lui dit avec une émotion qui n'étoit pas sans mélange de fierté : — Je crains d'avoir été indiscret, et que ma visite ne vous paroisse un acte de présomption.

— Levez-vous, Monsieur, répondit Éveline, et apprenez-moi votre nom et l'affaire qui vous amène. On m'avoit dit que je trouverois ici un parent du connétable de Chester.

— Et vous vous attendiez à y voir le jeune Damien, dit l'étranger. Mais le mariage dont le bruit retentit dans toute l'Angleterre vous fera connoître d'autres rejetons de la famille de Lacy, et entre autres le malheureux Randal, qui est devant vous en ce moment. Peut-être la belle Éveline Bérenger n'a-t-elle pas même entendu son nom sortir de la bouche de son plus fortuné parent ;

plus fortuné sous tous les rapports, mais surtout dans sa perspective nouvelle.

En finissant ce compliment, il la salua profondément, et Éveline se trouva fort embarrassée, ne sachant comment répondre à ces civilités. Elle se souvenoit d'avoir entendu le connétable dire quelques mots de ce Randal, quand il lui avoit parlé de sa famille, mais c'étoit en termes qui indiquoient qu'il n'existoit pas entre eux une bonne intelligence. Elle se borna donc à lui faire une révérence à son tour, et à le remercier de l'honneur de sa visite, espérant qu'il prendroit congé d'elle; mais il n'étoit pas venu pour se retirer si promptement.

— A la froideur avec laquelle lady Éveline Bérenger me reçoit, dit-il, je comprends que l'opinion que mon parent lui a donnée de moi, si toutefois il a daigné prononcer mon nom devant elle, ne m'a pas été favorable, pour ne rien dire de plus. Et cependant mon nom a obtenu autrefois à la cour et dans les camps un degré d'estime aussi haut que celui du connétable lui-même; s'il est déchu, il ne le doit qu'à ce qu'on regarde souvent comme la plus honteuse des disgrâces, la pauvreté qui m'empêche d'aspirer aujourd'hui aux places qui me vaudroient de l'honneur et de la renommée. Si les folies de ma jeunesse ont été nombreuses, j'en ai été bien puni par la perte de

ma fortune et par la dégradation que j'éprouve et dont mon heureux parent pourroit, s'il le vouloit, m'aider à sortir. Je ne dis pas par des secours pécuniaires, je ne voudrois pas vivre d'aumônes arrachées à la main d'un parent qui s'est éloigné de moi; mais sa protection ne lui coûteroit rien, et, s'il me l'accordoit, je pourrois en retirer quelque utilité.

— C'est ce dont le noble connétable doit être juge lui-même, répondit Éveline. Je n'ai, jusqu'à présent du moins, aucun droit de me mêler de ses affaires de famille; et, si je l'acquérois un jour, il me conviendroit de n'en user qu'avec réserve.

— C'est répondre avec prudence, répondit Randal; mais ce que je vous demande est uniquement d'avoir la bonté de présenter à mon heureux cousin une demande qu'il me seroit difficile de forcer ma langue à lui faire avec le ton de soumission convenable. L'avidité des usuriers, qui a déjà dévoré ma fortune, me menace à présent de la prison, et ils n'oseroient me faire cette menace, encore moins l'exécuter, s'ils ne me voyoient oublié, repoussé, par le chef naturel de ma famille; s'ils ne me regardoient comme un proscrit sans amis plutôt que comme un descendant de la puissante maison de Lacy.

— C'est une triste situation, dit Éveline; mais

je ne vois pas ce que je puis faire pour vous servir.

— Rien n'est plus facile, répliqua Randal. Le jour de vos fiançailles est fixé, à ce que j'ai entendu dire, et vous avez le droit de choisir les témoins pour cette cérémonie solennelle, que puissent tous les saints bénir! Pour tout autre que moi, y assister ou en être absent, ce n'est qu'une affaire de pure forme; mais pour moi, il y va presque de la vie où de la mort. Je suis dans une telle position que, si je reçois une marque prononcée d'indifférence ou de mépris, en étant exclu de cette réunion de famille, on me regardera comme définitivement désavoué par la maison de Lacy; et ce sera un signal pour faire tomber sur moi, sans merci ni pitié, mille chiens affamés, qui seroient muselés par le moindre signe d'appui que feroit en ma faveur mon puissant cousin. Mais pourquoi abuser si long-temps de votre complaisance? Adieu, Milady; puissiez-vous être heureuse! et ne m'en voulez pas d'avoir interrompu quelques minutes le cours de pensées plus agréables, pour vous forcer à donner quelque attention à mes infortunes.

— Un instant, Monsieur, dit Éveline, émue par le ton suppliant et les manières respectueuses de Randal. Vous n'aurez pas à dire que vous avez confié vos malheurs à Éveline Bérenger sans en

recevoir toute l'aide qu'il est en son pouvoir de vous accorder. Je ferai part de votre demande au connétable de Chester.

— Il faut faire plus encore, si vous désirez véritablement m'obliger, s'écria Randal de Lacy. Il faut que vous fassiez de cette demande une affaire qui vous soit personnelle. Vous ne savez pas encore, ajouta-t-il en fixant sur elle un regard expressif, combien il est difficile de changer la détermination d'un de Lacy. Dans un an d'ici vous aurez appris probablement combien nos résolutions sont inébranlables. Mais à présent comment résister à un désir que vous daigneriez exprimer?

— Si vous n'obtenez pas votre demande, Monsieur, répondit Éveline, je n'aurai pas à me reprocher de ne l'avoir pas appuyée avec tout l'intérêt possible; mais vous devez sentir que c'est au connétable lui-même qu'il appartient de l'accorder ou de la refuser.

Randal prit congé d'elle avec le même respect que lorsqu'il l'avoit abordée, si ce n'est qu'en arrivant il s'étoit borné à baiser le bas de son voile, et qu'il lui rendit hommage, en la quittant, en touchant sa main de ses lèvres. Éveline le vit partir avec un mélange d'émotions parmi lesquelles la compassion dominoit, quoiqu'elle trouvât quelque chose d'offensant dans la manière dont il

s'étoit plaint de la dureté du connétable à son égard, et qu'en avouant les folies de sa jeunesse il eût paru inspiré par un orgueil blessé plutôt que par un esprit de regret sincère.

La première fois qu'elle vit ensuite le connétable elle lui fit part de la visite et de la demande de Randal. Pendant qu'elle lui en rendoit compte elle examina avec attention sa physionomie; et, quand elle prononça pour la première fois le nom de son cousin, elle vit briller dans ses yeux un éclair de courroux. Il le maîtrisa pourtant bientôt, et écouta en baissant les yeux le détail qu'elle lui donna de tout ce qui s'étoit passé entre elle et Randal, et la demande qu'elle lui fit que son cousin seroit un des témoins invités à leurs accordailles.

Le connétable garda le silence un instant, comme s'il eût cherché le moyen d'éluder cette sollicitation; enfin il lui répondit : — Vous ne savez pas pour qui vous me faites cette demande; sans quoi vous ne vous en seriez peut-être pas chargée; vous n'en connoissez même pas toute l'étendue, quoique mon astucieux cousin sache fort bien que lui accorder la grâce qu'il me demande c'est en quelque sorte m'engager aux yeux du monde à intervenir encore dans ses affaires, ce sera la troisième fois, et à le remettre sur un pied qui lui permette de se rele-

ver de sa chute, et de réparer ses nombreuses erreurs.

— Et pourquoi ne le feriez-vous pas, Mylord? dit la généreuse Éveline. Si ses folies l'ont ruiné, il est maintenant d'un âge à pouvoir éviter les piéges des tentations, et, s'il a du courage et un bon bras, il peut encore faire honneur à la maison de Lacy.

— Dieu sait, dit le connétable en secouant la tête, qu'il a un courage et un bras en état de servir, soit en bien, soit en mal. Au surplus, je ne veux pas qu'on puisse jamais dire, belle Éveline, que vous ayez fait à Hugues de Lacy une demande qu'il ne fût pas disposé à vous accorder. Randal sera présent à nos fiançailles. Il y a même une raison de plus pour l'y inviter, car je crains que notre neveu plus estimable, Damien, ne puisse y assister. J'apprends que sa maladie augmente, et il s'y joint d'étranges symptômes d'emportements momentanés auxquels aucun jeune homme n'avoit jamais été moins sujet que lui.

CHAPITRE XVII.

« Voici la mariée ; allez sonner la cloche,
» Qu'un joyeux carillon annonce son approche.
» Le brillant incarnat de son front virginal
» Efface du soleil le pourpre oriental ;
» Mais cet astre aujourd'hui s'entoure de nuages :
» Saints du ciel, dissipez ces funestes présages. »

Ancienne comédie.

Le jour des fiançailles approchoit, et il paroît que les règles des Bénédictines, ou du moins la manière dont l'abbesse les exécutoit, n'étoient pas assez rigides pour l'empêcher de célébrer dans la grande salle du couvent cette cérémonie sainte, quoiqu'elle dût nécessairement introduire beaucoup d'hommes dans l'enceinte exclusivement réservée aux vierges du cloître, et qu'elle fût le premier pas vers un état auquel ces saintes filles avoient renoncé pour toujours. L'orgueil de l'abbesse, comme noble normande, et l'intérêt sincère qu'elle prenoit au bonheur de sa nièce, l'emportèrent sur tous les scrupules, et l'on voyoit la vénérable mère se donner un mouvement extraordinaire; tantôt ordonnant aux jardiniers de décorer de fleurs cet appartement, tantôt recom-

mandant à la cellérière, à la dépensière, aux sœurs laies de la cuisine de préparer un banquet splendide, et mêlant de temps en temps à ces ordres une pieuse exclamation que lui arrachoient ses réflexions sur la vanité et le néant de ces choses mondaines. Oubliant alors l'air affairé et empressé avec lequel elle surveilloit tous les préparatifs, elle croisoit les mains et levoit les yeux au ciel en soupirant de la pompe à laquelle elle prenoit tant de soin pour que rien ne manquât. Dans d'autres instants, on auroit pu la voir en consultation sérieuse avec le père Aldrovand sur le cérémonial civil et religieux qui devoit accompagner une fête si importante pour sa famille.

Pendant ce temps, si elle avoit tant soit peu relâché les rênes de la discipline, elle ne les avoit pas tout-à-fait abandonnées. La première cour du couvent fut à la vérité ouverte aux hôtes du sexe masculin quand le grand jour arriva; mais les novices et les jeunes sœurs furent reléguées avec soin dans les appartements intérieurs de cette vaste maison, sous les yeux vigilants d'une vieille nonne, personne grave, prudente et vertueuse, qu'on désignoit dans le cloître sous le nom de Maîtresse des novices; il ne leur fut pas permis de souiller leurs regards du spectacle profane des panaches et des vêtements brillants de la chevalerie. Quelques sœurs de l'âge de l'abbesse res-

tèrent pourtant en pleine liberté. Ces dames antiques alloient partout en affectant autant d'indifférence qu'elles avoient réellement de curiosité, et elles tâchoient de se procurer indirectement des renseignements sur les noms, les costumes et les décorations, sans oser montrer l'intérêt qu'elles prenoient à ces vanités mondaines, et que des questions positives auroient laissé apercevoir.

Un nombreux détachement de lanciers du connétable gardoit la porte du couvent, et ne laissoit entrer dans l'enceinte sacrée que le petit nombre d'élus qui devoient être admis à la cérémonie, avec les principales personnes de leur suite. Les premiers étoient conduits avec respect dans les appartements préparés pour les recevoir; les autres restoient dans la première cour, où on leur distribuoit des rafraîchissements substantiels, et où ils jouissoient de l'amusement, si précieux à toutes les classes de domestiques, d'examiner et de critiquer leurs maîtres et leurs maîtresses, tandis qu'ils passoient pour se rendre dans les divers appartements.

Parmi ceux qui s'occupoient ainsi étoient Raoul, le vieux piqueur et sa femme, dame Gillian; lui, brillant de toute sa gloire, en habit neuf de velours vert; elle, souriant avec grâce, portant une riche robe de soie jaune, bordée de martre, tous

deux également attentifs à considérer ce joyeux spectacle. Une trêve succède quelquefois aux guerres les plus acharnées; le temps le plus froid a ses moments de chaleur; l'ouragan le plus violent, ses moments de calme, et il en étoit de même des rapports de cet aimable couple. Quelques intervalles d'une sérénité parfaite interrompoient les longs orages de leurs dissensions. La splendeur de leurs vêtements neufs, la gaîté de la scène qui les entouroit, et peut-être l'aide d'un bol de muscadine avalé par Raoul, et d'un verre d'hippocras bu à petits coups par sa femme, les avoient rendus tous deux aux yeux l'un de l'autre plus agréables que de coutume, la bonne chère étant en pareil cas ce que l'huile est à une serrure rouillée, quand elle fait ouvrir sans bruit une porte qui ne s'ouvriroit qu'avec le fracas de deux battants peu disposés à agir de concert. Ils s'étoient placés dans une espèce de niche, élevée de deux ou trois pieds au-dessus du niveau de la cour, et dans laquelle étoit un petit banc de pierre. C'étoit une situation avantageuse, d'où leurs regards curieux dominoient sur tous ceux qui entroient.

Ainsi placés, Raoul, avec son visage ridé, pouvoit passer pour le digne représentant de Janvier, père glacé de l'année, et, quoique Gillian n'eût plus la fraîcheur délicate du jeune Mai, cepen-

dant le feu encore vif d'un grand œil noir, et le coloris animé d'une joue encore vermeille, pouvoient faire d'elle une image assez fidèle d'Août, père des fruits et de la gaîté. Dame Gillian avoit coutume de se vanter qu'elle pouvoit plaire à tout le monde par son entretien, quand elle le vouloit, depuis Raymond Bérenger jusqu'à Robin, le valet d'écurie; et, comme une bonne femme de ménage qui daigne quelquefois, afin d'entretenir sa main, préparer un mets délicat pour son mari seul, elle jugea à propos en ce moment d'employer ses moyens de plaire en faveur du vieux Raoul; et, par ses saillies de gaîté satirique, elle réussit à vaincre, non-seulement la mauvaise humeur qu'il avoit en général contre tout le genre humain, mais même sa disposition spéciale à être bourru avec sa femme. Ses plaisanteries, quel que pût en être le mérite intrinsèque, et l'air de coquetterie avec lequel elle les débitoit, produisirent un tel effet sur ce Timon des frontières du pays de Galles, que son nez cynique s'en releva; il ouvrit la bouche, montra toutes ses dents comme un roquet qui veut mordre, et poussa des éclats de rire qui ressembloient aux aboiements de ses chiens. Il s'arrêta pourtant tout court, comme s'il se fût rappelé qu'il dérogeoit à son caractère de gravité bourrue; et, avant de se livrer encore à sa nou-

velle humeur, il jeta sur Gillian un regard accompagné de tant de grimaces, qu'il ressembloit assez bien à une de ces figures fantastiques dont on décoroit autrefois la partie supérieure d'une basse de viole.

— Eh bien! dit Août à Janvier, cela ne vaut-il pas mieux que d'user vos lanières sur le dos d'une femme qui vous aime, comme si elle étoit une habitante de votre chenil?

— C'est vrai, répondit Janvier d'un ton glacial; et cela vaut mieux aussi que les tours de chien qui me forcent de donner de l'exercice à mes lanières.

— Hum! dit Gillian du ton d'une femme qui pensoit que l'assertion de son mari pouvoit être contestée; mais, changeant de gamme aussitôt, elle dit d'une voix plaintive : — Ah, Raoul! ne vous souvenez-vous pas que vous m'avez battue une fois, parce que feu notre maître, Dieu veuille avoir son âme! avoit pris le ruban rouge qui nouoit mon corset pour une rose-pivoine?

— Oui, oui, je me souviens que feu notre maître, Dieu veuille avoir son âme! comme vous le dites, faisoit quelquefois de pareilles méprises : le meilleur chien peut se trouver en défaut.

— Et comment avez-vous pu souffrir, mon cher Raoul, que la femme de votre affection fût si long-temps sans avoir une robe neuve?

— Eh bien! eh bien! notre jeune maîtresse vous en a là donné une qui pourroit servir à une comtesse, répondit Raoul d'un ton qui prouvoit qu'elle avoit touché une corde qui menaçoit de détruire l'accord qui régnoit entre eux en ce moment; combien vous faudroit-il donc de robes?

— Seulement deux, mon bon Raoul; uniquement pour que nos voisins ne comptent pas l'âge de leurs enfants, en partant de l'époque où dame Gillian a eu sa robe neuve.

— Il est bien dur qu'on ne puisse être une fois de bonne humeur sans avoir à le payer? Eh bien! vous aurez une robe neuve à la Saint-Michel, quand j'aurai vendu les cuirs de la dernière saison. Les cornes seules vaudront quelque chose cette année.

— Ne vous ai-je pas toujours dit, mon cher mari, que les cornes valoient le cuir quand on savoit les vendre?

Raoul se retourna brusquement, comme si une guêpe l'avoit piqué, et il seroit difficile de dire ce qu'il auroit répondu à cette observation innocente en apparence, si un brillant cavalier ne fût entré en ce moment dans la cour. Il mit pied à terre, comme les autres, et confia son cheval à un écuyer dont les vêtements étoient couverts de magnifiques broderies.

— Par saint Hubert! dit Raoul, voilà un beau

cavalier, et son destrier pourroit servir à un comte! Et il porte les couleurs de mylord le connétable! je ne le connois pourtant pas.

— Mais je le connois, moi, dit Gillian; c'est Randal de Lacy, cousin du connétable, et qui ne le cède à aucun de ceux qui ont porté ce nom.

— Oh! j'en ai entendu parler, par saint Hubert! On dit que c'est un libertin, un débauché, un mange-tout.

— Ceux qui vous l'ont dit ont menti : les hommes mentent quelquefois.

— Et les femmes aussi, répondit Raoul d'un ton sec; mais il me semble qu'il vient de vous cligner des yeux.

— C'est que vous n'avez jamais bien vu de l'œil droit depuis que notre bon maître, que sainte Marie protége son âme! vous a jeté un verre de vin au visage, pour être entré trop hardiment dans sa chambre.

— Et que vient faire ici ce vaurien? dit Raoul, comme s'il ne l'avoit pas entendue. On dit qu'il est soupçonné d'avoir attenté à la vie du connétable, et qu'il y a cinq ans qu'ils ne se sont vus.

— Il vient à l'invitation de ma jeune maîtresse, comme je le sais fort bien; et il est probable qu'il fera moins de tort au connétable que celui-ci ne lui en fera à lui-même; car il en a eu déjà assez de preuves, le pauvre homme!

— Et qui vous a dit cela? demanda Raoul d'un ton brusque.

— Peu importe qui me l'a dit; c'est quelqu'un qui étoit bien informé, répondit dame Gillian, qui commençoit à craindre d'avoir trop jasé en voulant se donner un air de triomphe, et prouver à son mari qu'elle étoit mieux instruite que lui.

— Il faut que ce soit le diable ou Randal luimême, s'écria Raoul; car il n'y a pas d'autre bouche assez large pour qu'un pareil mensonge y puisse passer. Mais dites-moi donc, dame Gillian, quel est cet autre cavalier prêt à entrer, et qui avance comme un homme qui sait à peine où il va?

— Votre ange de grâce en personne, le jeune écuyer Damien.

— Lui! impossible! Appelez-moi aveugle si bon vous semble, mais je n'ai jamais vu un homme si changé en si peu de temps. Il porte son manteau comme si c'étoit une couverture de cheval. Que peut-il donc avoir? Et le voilà qui s'arrête à la porte, comme s'il y avoit sur le seuil quelque chose qui l'empêchât de passer! Par saint Hubert! on diroit qu'il a été frappé par les fées.

— Vous l'avez toujours regardé comme un bijou si rare! Voyez pourtant quelle figure il fait près de ce chevalier qui entre! Il tremble, et

il a les yeux égarés comme s'il avoit perdu l'esprit.

— Il faut que je lui parle! s'écria Raoul, oubliant son âge, et sautant à bas de son poste élevé, il faut que je lui parle; et, s'il en a besoin, j'ai sur moi mes lancettes : je suis en état de saigner un chrétien aussi bien qu'une brute.

— Va, va, dit dame Gillian, tu es un médecin digne d'un tel malade; un médecin de chenil est celui qui convient à un songe-creux, qui ne connoît ni sa maladie ni les moyens de la guérir.

Pendant ce temps, Raoul s'acheminoit vers la porte devant laquelle Damien restoit debout, semblant hésiter s'il entreroit ou non, et ne faisant aucune attention à la foule dont il attiroit les regards par la singularité de son air et de sa conduite.

Raoul avoit une affection particulière pour Damien; et la principale raison en étoit peut-être que sa femme, depuis quelque temps, avoit pris l'habitude de parler de lui en termes moins respectueux que ceux qu'elle employoit ordinairement quand il s'agissoit d'un jeune homme beau et bien fait. D'ailleurs il savoit qu'à la chasse, dans les bois et le long des rivières, ce jeune homme étoit un second sir Tristrem [1]; et il n'en

[1] Le *sir Tristrem* des poëmes gallois est le même que notre *Tristrem de Léonais*. Voyez les *Essais historiques et littéraires*. (*Note de l'Édit.*)

falloit pas davantage pour unir à lui le cœur de Raoul par des liens d'airain. Il vit donc avec chagrin que sa conduite étoit généralement remarquée, et l'exposoit même au ridicule.

— Le voilà, dit le fou de la ville, qui avoit pris place parmi les curieux, comme l'âne de Balaam dans le mystère, quand il voit ce que personne ne peut voir.

Un grand coup de lanière, que Raoul lui appliqua sur les épaules, le récompensa de cette heureuse comparaison; le fou s'enfuit en hurlant, et alla chercher un auditoire mieux disposé à écouter ses plaisanteries. Le vieux piqueur continua à s'avancer vers Damien; et, avec un air d'intérêt tout différent du ton sec et caustique qui lui étoit habituel, il l'invita pour l'amour du ciel à ne pas se donner ainsi en spectacle, en restant à la porte comme si le diable y étoit pour l'empêcher de passer, mais à entrer sur-le-champ, ou, ce qui vaudroit encore mieux, à se retirer pour aller prendre des vêtements plus convenables à une cérémonie qui concernoit sa maison de si près.

— Et qu'y a-t-il à redire à mes vêtements, vieillard? demanda Damien en se tournant brusquement vers le vieux chasseur, comme un homme sortant tout à coup d'une rêverie qu'un importun vient troubler.

— Je vous dirai seulement, avec tout le respect dû à votre valeur, répondit Raoul, qu'on ne met pas ordinairement un vieux manteau sur un justaucorps neuf; et il me semble, avec toute soumission, que celui que vous portez n'est pas assorti avec le reste de votre costume, et qu'il n'est pas convenable pour la cérémonie à laquelle vous allez assister.

— Tu es un fou, répondit Damien; et tu as plus d'années que d'esprit. Ne sais-tu pas qu'à présent la jeunesse et la vieillesse se rapprochent, se donnent la main, s'unissent? pourquoi ferions-nous régner plus d'accord dans nos vêtements que dans nos actions?

— Pour l'amour de Dieu, dit Raoul, ne prononcez pas des mots si étranges et si dangereux! ils pourroient être entendus par d'autres oreilles que les miennes, et expliqués par de plus méchants interprètes. Il peut se trouver ici des gens en état de faire tourner à mal une parole légère, comme je saurois faire sortir un daim de son fort. Vos joues sont bien pâles, monsieur Damien; vos yeux sont comme tachés de sang; pour l'amour du ciel, retirez-vous.

— Je n'en ferai rien, répondit Damien d'un air encore plus égaré; il faut auparavant que je voie lady Éveline.

— Au nom de tous les saints, pas à présent!

s'écria Raoul; vous ferez un mal incroyable à ma jeune maîtresse en vous montrant à ses yeux dans l'état où vous êtes!

— Le croyez-vous? demanda Damien, comme si cette remarque l'eût calmé et rendu capable de rassembler ses pensées errantes? le croyez-vous bien réellement? je me figurois qu'en la voyant encore une fois... Mais non; vous avez raison, vieillard.

Il se détourna comme pour se retirer; mais, en faisant ce mouvement, sa pâleur augmenta, il chancela, et tomba avant que Raoul eût le temps d'essayer de le soutenir, ce qui lui auroit probablement été difficile. Ceux qui le relevèrent furent surpris en remarquant que ses vêtements étoient teints de sang, et que les taches qu'on voyoit sur son manteau, et qui avoient donné lieu aux observations de Raoul, provenoient de la même cause. Un homme à figure grave, enveloppé d'un manteau de couleur sombre, s'avança alors à travers la foule.

— Je savois ce qu'il en arriveroit, dit-il : je lui avois ouvert une veine ce matin, et conformément aux aphorismes d'Hippocrate, je lui avois ordonné le repos et le sommeil. Mais si les jeunes gens méprisent les ordonnances de leur médecin, le dieu de la médecine se vengera. Il est impossible que des bandages, attachés de mes propres mains, se

soient dérangés, si ce n'est pour punir l'oubli des préceptes de l'art.

— Que signifie tout ce bavardage? s'écria la voix du connétable de Chester, qui imposa un silence respectueux à toutes les autres. On l'avoit averti de l'accident arrivé à Damien, à l'instant même où la cérémonie des fiançailles venoit de se terminer; et, dès qu'il vit son neveu dans cet état, il ordonna d'un ton sévère au médecin de replacer les bandages qui avoient glissé sur le bras de Damien. Il aida lui-même à le soutenir, avec l'air d'inquiétude et d'intérêt d'un homme qui voyoit dans une situation si dangereuse un si proche parent, qu'il estimoit, qu'il chérissoit, et jusqu'alors l'héritier de son nom et l'espoir de sa famille.

Mais les chagrins des hommes puissants et heureux sont toujours mêlés de l'impatience que cause l'interruption du cours de leur prospérité. — Que veut dire ceci? demanda-t-il brusquement au médecin. A la première nouvelle de la maladie de mon neveu, je vous ai fait dire ce matin de lui prodiguer tous les soins nécessaires; j'ai donné ordre qu'il n'essayât pas d'assister à la cérémonie solennelle qui vient d'avoir lieu; et cependant je le trouve ici, et en cet état.

— Sauf votre bon plaisir, Mylord, répondit le m decin avec un air d'importance que la présence

du connétable lui-même ne put lui faire perdre, *curatio est canonica, non coacta*, c'est-à-dire le médecin guérit par les règles de l'art et de la science, par ses avis et ses ordonnances, mais non par des moyens de rigueur, employés contre le malade, qui ne peut espérer de guérison qu'en se soumettant volontairement à tout ce que lui prescrit son médecin.

— Faites-moi grâce de votre jargon, s'écria Hugues de Lacy. Si mon neveu avoit le cerveau assez dérangé pour vouloir se rendre ici dans le délire d'une fièvre chaude, vous deviez avoir assez de bon sens pour l'en empêcher, eussiez-vous dû employer la force.

— Randal de Lacy s'étoit mêlé à la foule qui, oubliant la cause qui l'avoit rassemblée, ne songeoit plus qu'à Damien. Il est possible, dit Randal, que l'aimant qui attiroit ici notre cousin ait été trop puissant pour que le médecin pût en neutraliser l'influence.

Le connétable, encore tout occupé de son neveu, leva les yeux sur Randal, tandis qu'il parloit ainsi, et lui demanda ensuite avec une froideur remarquable : — Eh bien, beau parent, de quel aimant parlez-vous?

— De la tendresse et de la déférence de votre neveu pour votre seigneurie, répondit Randal, sans parler de son respect pour lady Éveline.

Toutes ces causes devoient l'amener ici à moins que ses jambes ne pussent l'y porter. Mais voici votre belle fiancée qui vient elle-même, par charité sans doute, le remercier de son zèle.

— Quel malheur est-il donc arrivé? s'écria Éveline, accourant à la hâte et presque hors d'elle-même à la nouvelle qu'on lui avoit brusquement apprise du danger dans lequel se trouvoit Damien. — N'y a-t-il rien en quoi je puisse me rendre utile?

— Non, Milady, répondit le connétable en quittant son neveu, et en prenant la main d'Éveline; votre humanité vient mal à propos en ce moment; il ne convient pas que vous vous trouviez parmi cette foule, au milieu de la confusion qui y règne.

— A moins que je n'y puisse être utile, répondit Éveline avec vivacité. C'est votre neveu qui est en danger, mon libérateur, un de mes libérateurs, je veux dire.

—Nous le laissons aux soins de son médecin, dit le connétable, qui rentra dans le couvent avec Éveline. Mais la jeune fiancée sembloit le suivre à regret.

— Mylord connétable a bien raison, s'écria le médecin d'un air de triomphe, de ne pas vouloir que sa noble dame se confonde avec cette armée d'empiriques en jupons qui troublent le cours ré-

gulier de la pratique de la médecine avec leurs ridicules pronostics, leurs imprudentes recettes, leur mithridate, leurs amulettes, et leurs charmes. Le poëte païen a eu raison de dire :

« *Non audet, nisi qui didicit; dare quod medicorum est*
» *Promittunt medici; tractant fabrilia fabri.* »

Tandis qu'il prononçoit ces vers avec beaucoup d'emphase, il laissa échapper le bras de son malade, qu'il tenoit encore, afin de pouvoir joindre le geste à la déclamation. — Voilà ce que personne de vous ne comprend, dit-il ensuite aux spectateurs, non, de par saint Luc; pas même le connétable.

— Mais il sait comment fustiger un chien qui aboie quand il devroit faire autre chose, dit le vieux Raoul; et le médecin, rappelé à ses devoirs par cet avis salutaire, prit les mesures convenables pour faire transporter le jeune Damien dans un appartement qu'il avoit pris dans une rue voisine. Quand il y fut arrivé, les symptômes de la maladie, au lieu de diminuer, prirent un caractère plus sérieux, et le malade eut bientôt besoin de toute la science et de toute l'attention du médecin.

Comme nous l'avons déjà dit, la cérémonie des fiançailles étoit terminée, et la signature du contrat de mariage venoit d'avoir lieu, quand on

apprit la nouvelle de l'accident arrivé à Damien. Lorsque le connétable reconduisit sa fiancée dans l'appartement où toute la compagnie étoit réunie, ils sembloient tous deux être mal à l'aise et décontenancés. Leur air d'embarras parut encore plus évident quand Éveline retira avec précipitation sa main, qui étoit passée sous le bras du connétable, en remarquant que la manche de son habit étoit teinte de sang, et qu'elle en avoit elle-même des marques à ses doigts. Elle les montra à Rose en tressaillant, et lui dit d'une voix foible : — Voyez! que signifie ce présage? La vengeance du Doigt-Rouge commence-t-elle déjà à se faire sentir.

— Cela ne signifie rien, ma chère maîtresse, répondit Rose. Ce sont nos propres craintes qui sont des prophéties, et non ces bagatelles qu'on appelle des présages. Pour l'amour du ciel, parlez à mylord! il est surpris de votre agitation.

— Qu'il m'en demande la cause lui-même, répondit Éveline; j'aime mieux qu'il ait à me la demander que de la lui apprendre sans qu'il le désire.

Le connétable, tandis que sa fiancée causoit ainsi avec sa suivante, s'étoit aussi aperçu que, dans l'empressement qu'il avoit mis à secourir son neveu, le sang de Damien avoit coulé sur son habit et sur ses mains, et que celles d'Éveline en étoient tachées. Il s'avança dans le dessein d'écarter le

fâcheux présage qu'on pourroit tirer d'un tel incident dans un pareil moment.

— Belle dame, lui dit-il, le sang d'un vrai de Lacy ne peut jamais être pour vous qu'un présage de paix et de bonheur.

Éveline sembloit vouloir répondre, mais ne pouvoit trouver des expressions qui lui convinssent. La fidèle Rose, au risque d'encourir le reproche de se permettre trop de liberté, se hâta de répondre : — Toute demoiselle doit croire ce que vous dites, Mylord; car on sait que ce noble sang a toujours été prêt à couler pour la défense de celles qui sont opprimées : vous l'avez fait pour nous il y a si peu de temps!

— Bien parlé, ma petite, dit le connétable; et Lady Éveline, quand il lui plaît de garder le silence, est heureuse d'avoir une suivante qui sait si bien répondre. Venez, Milady; espérons que cette mésaventure de mon neveu n'est qu'un sacrifice à la fortune, qui ne permet pas au jour le plus pur de s'écouler sans un nuage. Je me flatte que Damien recouvrera bientôt la santé; et souvenez-vous que les gouttes de sang qui vous alarment ont été tirées par un acier ami, et sont un symptôme de guérison plutôt que de maladie. Allons, Milady, votre silence étonne nos amis, et pourroit leur faire croire que nous ne leur

faisons pas l'accueil qui leur est dû. Permettez-moi de vous servir moi-même.

A ces mots il prit un bassin d'argent et une serviette sur un buffet qui étoit couvert de vaisselle plate, le remplit d'eau, et le présenta à sa fiancée en fléchissant un genou devant elle.

S'efforçant de sortir de l'état d'alarme dans lequel l'avoit jetée un rapport supposé entre l'accident qui venoit d'arriver et la vision qu'elle avoit eue chez Ermengarde de Baldringham, Éveline céda aux instances de son futur époux, et elle lui tendoit la main, comme pour l'aider à se relever, quand elle fut interrompue par un messager arrivant à la hâte, qui, entrant dans la salle sans cérémonie, informa le connétable que son neveu étoit extrêmement mal, et que, s'il vouloit le revoir vivant, il falloit qu'il se rendît chez lui sans perdre un instant.

Le connétable tressaillit, et fit ses adieux en peu de mots à Éveline et à ses hôtes, qui, d'après cette nouvelle désastreuse, se préparèrent à se retirer. Mais, comme il avançoit vers la porte de l'appartement, il y vit entrer un appariteur de la cour ecclésiastique, à qui son costume avoit fait ouvrir les portes du couvent sans difficulté.

— *Deus vobiscum!* dit l'appariteur. Je désire savoir qui de vous dans cette honorable compagnie est le connétable de Chester.

— C'est moi, répondit Hugues de Lacy; mais si votre affaire n'est pas trop pressée, je ne puis vous parler en ce moment, car j'en ai une où il y va de la vie ou de la mort.

— Je prends tous les chrétiens qui m'entendent à témoin que je me suis acquitté de mon devoir, dit l'appariteur en remettant au connétable une feuille de parchemin.

— Que veut dire ceci, drôle? s'écria le connétable avec indignation. Pour qui votre maître l'archevêque me prend-il pour agir avec moi d'une manière si peu courtoise, qu'il me cite à comparoître devant lui comme un délinquant, au lieu de m'y inviter comme un noble et un ami?

— Mon gracieux maître, répondit l'appariteur avec un air hautain, n'est responsable qu'à notre saint père le pape de l'exercice du pouvoir qui lui est confié par les canons de l'Église. Quelle réponse votre seigneurie fait-elle à ma citation?

— L'archevêque est-il dans cette ville? demanda le connétable après un moment de réflexion. J'ignorois qu'il eût dessein de s'y rendre, et je savois encore moins qu'il eût le projet d'exercer des actes d'autorité dans son enceinte.

— Mon gracieux maître l'archevêque, dit l'appariteur, vient seulement d'arriver dans cette

ville, dont il est métropolitain. D'ailleurs, en vertu de sa mission apostolique, comme légat *à latere*, il a pleine juridiction dans toute l'Angleterre, comme l'apprendra quiconque osera refuser d'obéir à ses citations, quel que puisse être son rang.

— Écoute-moi, drôle, s'écria le connétable en lui lançant un regard courroucé; sans certains motifs qui me retiennent, je te promets que ton capuchon noir ne te protégeroit guère, et que tu aurois mieux fait d'avaler ta citation, sceau et parchemin, que de me la remettre avec tant d'insolence. — Partez, et dites à votre maître que je le verrai à une heure; je suis retenu d'ici là par la nécessité d'aller voir un de mes parents malade.

L'appariteur sortit de l'appartement d'un air plus humble qu'il n'y étoit entré, et laissa tous les spectateurs de cette scène occupés à se regarder les uns les autres en silence et d'un air consterné.

Le lecteur ne peut manquer de se rappeler avec quelle sévérité le joug de la suprématie de l'Église romaine pesoit sur le clergé et même sur les laïques en Angleterre sous le règne d'Henri. La tentative que fit ce monarque sage et courageux pour maintenir l'indépendance de son trône, dans l'affaire mémorable de Thomas Becket, eut même un si malheureux résultat que, comme une ré-

bellion étouffée, elle ne fit que donner une nouvelle force à la domination ultramontaine. Depuis la soumission du roi, dans cette lutte fatale, la voix de Rome eut un double pouvoir toutes les fois qu'elle se fit entendre, et les pairs les plus hardis de toute l'Angleterre jugèrent plus prudent de se soumettre à ses mandats impérieux que de provoquer une censure spirituelle qui avoit des conséquences temporelles si funestes.

Il en résulta que la manière peu cérémonieuse et presque méprisante dont le prélat Baudouin avoit traité le connétable excita une sorte de terreur parmi les amis qu'il avoit invités à assister à ses fiançailles, et quand Hugues de Lacy jeta autour de lui un regard plein de hauteur, il vit que la plupart de ceux qui l'auroient soutenu à la vie et à la mort dans toute autre querelle, et même contre son souverain, pâlissoient à l'idée seule d'un différend avec l'Église. Embarrassé, et courroucé en même temps de leur timidité, il se hâta de les congédier en leur disant, en termes généraux, que tout iroit bien; que la maladie de son neveu n'étoit qu'une légère indisposition, occasionée par le peu de soin qu'il prenoit de lui-même, et exagérée par un médecin qui vouloit se faire valoir; quant au message de l'archevêque, délivré avec si peu de cérémonie, ce n'étoit que la suite de leur amitié et de la fami-

liarité qui les portoit quelquefois l'un et l'autre à négliger les formes ordinaires du cérémonial, et même à y contrevenir par plaisanterie.

— Si j'avois besoin de parler au prélat Baudouin pour affaire pressée, dit-il, telle est l'humilité de cette digne colonne de l'Église, et son indifférence pour les formes, que sans craindre de l'offenser je pourrois lui envoyer le dernier de mes valets d'écurie pour lui demander une audience.

Mais, tandis qu'il parloit ainsi, on remarquoit dans sa physionomie et dans son maintien quelque chose qui démentoit ses discours; et ses amis se retirèrent après la cérémonie joyeuse et splendide de ses fiançailles comme s'ils venoient d'assister à des obsèques, les yeux baissés, et l'esprit rempli d'inquiétude.

Randal fut le seul qui, ayant suivi toute cette affaire avec la plus grande attention, se hasarda d'approcher du connétable lorsqu'il alloit partir, et il lui demanda, au nom de l'amitié qui venoit de se rétablir entre eux, s'il n'avoit aucun ordre à lui donner, l'assurant, par un regard encore plus expressif que ses paroles, qu'il ne le trouveroit jamais tiède à lui rendre service.

— Je n'ai rien qui puisse exercer votre zèle, beau cousin, lui répondit le connétable avec l'air

d'un homme qui n'étoit pas bien convaincu de la sincérité de celui qui lui parloit ainsi ; et la manière dont il le salua ensuite ne laissa à Randal aucun prétexte pour le suivre, comme il sembloit en avoir formé le projet.

CHAPITRE XVIII.

« Si je pouvois, au gré de mon ambition,
» Atteindre des grandeurs la haute région,
» Je mettrois sous mes pieds la tête des monarques. »
La Mère mystérieuse. HORACE WALPOLE.

Le moment le plus rempli d'inquiétudes, le plus malheureux de toute la vie d'Hugues de Lacy, fut sans contredit celui où, en célébrant ses fiançailles avec toutes les solennités civiles et religieuses, il s'étoit vu si près de ce qu'il regardoit depuis quelque temps comme le but principal de tous ses désirs. Il étoit assuré de posséder une épouse dont la beauté et les qualités aimables avoient fait naître en lui un véritable attachement, comme sa fortune avoit séduit son ambition. Cependant, même alors, l'horizon, obscurci autour de lui, lui présageoit des orages et des calamités.

En arrivant dans le logement qu'occupoit son neveu, il apprit que le pouls du malade s'étoit élevé, que son délire avoit augmenté; et le langage de tous ceux qui l'entouroient étoit de nature à faire craindre qu'il n'y eût aucun espoir de guérison, et même qu'il ne pût résister à une

crise qui paroissoit très-prochaine. Le connétable s'avança sans bruit jusqu'à la porte de sa chambre; mais il ne put se résoudre à y entrer, et il y resta quelque temps à écouter tout ce que le délire de la fièvre faisoit dire à Damien.

Il n'est rien de plus douloureux que de voir l'esprit continuer à se livrer à ses occupations ordinaires quand le corps est attaqué d'une maladie dangereuse. Le contraste qu'offrent ce lit de souffrances et le langage de la santé rend doublement affligeant l'état du malade abusé par de pareilles visions; on plaint bien davantage les souffrances de celui dont les pensées s'égarent si loin de la vérité.

Ces idées percèrent le cœur du connétable, quand il entendit son neveu répéter plusieurs fois le cri de guerre de sa famille, donner de temps en temps des ordres aux soldats, et les animer comme s'il les conduisoit contre les Gallois. D'autres fois il prononçoit des termes de manège, de chasse et de fauconnerie; le nom de son oncle sortoit souvent de sa bouche, comme si l'idée du connétable se joignoit à celle de ses travaux guerriers et de ses amusements. D'autres sujets paroissoient encore l'occuper; mais alors il murmuroit si bas, que ce qu'il disoit devenoit inintelligible.

Les souffrances de son neveu émurent encore davantage le connétable, quand il entendit sur

quels sujets son esprit divaguoit. Il porta deux fois la main sur le loquet de la porte, mais jamais il ne put se résoudre à l'ouvrir. Ses yeux étoient mouillés de pleurs, et il n'auroit pas voulu en rendre témoins ceux qui étoient près de Damien. Enfin, renonçant à son projet, il sortit brusquement de la maison, monta à cheval, et, suivi seulement de quatre de ses gens, il se rendit au palais épiscopal, où le bruit public lui apprit que l'archevêque Baudouin avoit établi sa résidence.

Le connétable ne put s'en approcher sans quelque difficulté; telle étoit la multitude de chevaux, de haquenées et de mules, de cavaliers, d'écuyers et de serviteurs, de laïques et d'ecclésiastiques, assiégeant la porte du palais épiscopal, et il s'étoit attroupé autour d'eux une foule si nombreuse de gens attirés, les uns par la curiosité, les autres par l'espoir de recevoir la bénédiction du saint prélat. Quand il eut surmonté cet obstacle, Hugues de Lacy en trouva un autre dans l'opiniâtreté des domestiques de l'archevêque, qui refusèrent, quoiqu'il leur eût fait connoître son nom et son rang, de le laisser entrer avant qu'ils eussent pris les ordres de leur maître.

Un pareil accueil produisit sur Hugues de Lacy l'effet qu'on devoit en attendre. Il avoit mis pied à terre, dans la pleine confiance qu'il seroit admis à l'instant même, sinon en présence du pré-

lat, du moins dans le palais, et il se trouvoit à pied au milieu d'une foule d'écuyers, de valets et de palefreniers. Il fut si indigné que son premier mouvement étoit de remonter à cheval et de retourner sous son pavillon, qui, comme nous l'avons déjà dit, étoit dressé aux portes de la ville, et de laisser à l'archevêque le soin de venir l'y chercher s'il désiroit réellement avoir une entrevue avec lui. Mais la nécessité d'adopter des mesures de conciliation se présenta sur-le-champ à son esprit, et l'empêcha de céder au conseil de son orgueil blessé.

— Si notre sage roi, se dit-il à lui-même, pendant la vie d'un archevêque de Cantorbéry, lui a tenu l'étrier, si après sa mort il s'est soumis aux actes de pénitence les plus humiliants sur son tombeau, bien certainement je ne dois pas être plus scrupuleux à l'égard du prélat qui lui a succédé dans cette monstrueuse autorité. — Une autre pensée, qu'il osoit à peine s'avouer à lui-même, lui faisoit aussi reconnoître la prudence de l'humilité et de la soumission. Il ne pouvoit se dissimuler qu'en cherchant à se dispenser du vœu qu'il avoit prononcé comme croisé il encouroit, jusqu'à un certain point, les justes censures de l'Église; et il étoit assez porté à espérer que l'accueil froid et dédaigneux que lui faisoit Baudouin étoit une partie de la pénitence à la-

quelle sa conscience lui disoit qu'il devoit s'attendre.

Après un court intervalle, le connétable fut enfin invité à entrer dans le palais de l'évêque de Gloçester, où il devoit trouver le primat d'Angleterre; mais il passa encore un certain temps dans l'antichambre avant d'être admis en présence de Baudouin.

Le successeur du célèbre Becket n'avoit ni les vues étendues ni l'esprit ambitieux de ce fameux personnage; mais, d'une autre part, on peut douter que celui-ci, quoique devenu saint, ait été aussi sincère dans ses protestations de zèle pour le bien de la chrétienté que l'étoit le prélat qui l'avoit remplacé. Baudouin étoit véritablement un homme propre à défendre et à maintenir l'autorité que l'Église venoit de recouvrer, mais il avoit peut-être trop de franchise et de sincérité pour se montrer fort actif à l'étendre. La croisade étoit la principale affaire de sa vie, et le succès qu'il avoit obtenu à cet égard étoit ce qui flattoit le plus son orgueil. S'il se mêloit à son zèle religieux la satisfaction secrète de savoir qu'il possédoit le pouvoir de l'éloquence, le don de la persuasion et le talent de plier à ses vues l'esprit des hommes, néanmoins la conduite de toute sa vie, et ensuite sa mort devant Ptolémaïs, prouvèrent que la délivrance du saint sépulcre du joug des

infidèles étoit le véritable but de tous ses efforts. Hugues de Lacy ne l'ignoroit pas; et la difficulté de manier un tel caractère lui parut encore plus grande à l'instant où il alloit avoir avec lui une entrevue pour l'engager à approuver ses projets qu'il n'avoit pu se résoudre à le supposer, quand le moment de la crise étoit encore éloigné.

Le prélat, homme de grande taille et d'un port majestueux, mais dont les traits étoient trop sévères pour être agréables, reçut le connétable avec toute la pompe de sa dignité ecclésiastique. Il étoit assis sur un grand fauteuil de bois de chêne, orné de sculptures gothiques, et placé sur une estrade sous une espèce de niche faite du même bois. Il portoit la robe épiscopale, richement brodée et garnie de franges au collet et aux manches, ouverte depuis le cou jusqu'au-dessous de l'estomac et laissant entrevoir sous une soubreveste brodée le cilice de crin, imparfaitement caché, que le prélat portoit constamment sous ses vêtements somptueux. Sa mitre étoit placée devant lui sur une table de chêne, sculptée comme le fauteuil, et contre laquelle étoit appuyé son bâton pastoral, dont la forme étoit celle d'une simple houlette, mais dont on avoit éprouvé que la force étoit plus puissante et plus redoutable que celle des lances et des cimeterres, quand elle se trouvoit dans la main de Thomas Becket.

A peu de distance de lui, un chapelain en surplis blanc, et à genoux devant un pupitre, lisoit dans un volume dont les marges étoient couvertes d'enluminures quelque traité théologique, à la lecture duquel Baudouin paroissoit donner une attention si profonde, qu'il n'eut pas l'air de s'apercevoir de l'arrivée du connétable, qui, courroucé plus que jamais par ce nouveau manque d'égards, ne savoit s'il devoit interrompre le lecteur en s'adressant au prélat, ou se retirer sans lui parler. Mais avant qu'il eût pris une résolution à ce sujet, le chapelain arriva à la fin d'un chapitre, et l'archevêque mit fin à la lecture en lui disant : *Satis est, mi fili.*

Ce fut en vain que l'orgueilleux baron séculier chercha à cacher l'embarras avec lequel il s'approcha du prélat, dont l'attitude annonçoit évidemment le dessein de lui inspirer une respectueuse inquiétude. Il essaya de donner à son maintien l'aisance qui pouvoit rappeler leur ancienne amitié, ou du moins il auroit voulu prendre un air d'indifférence qui annonçât qu'il étoit parfaitement tranquille; mais il ne put y réussir; et sa contenance n'exprima que l'orgueil mortifié, mêlé d'un air d'embarras qui lui étoit peu ordinaire. Le génie de l'église catholique étoit toujours sûr, en pareille occasion, de triompher du plus fier des laïques.

— Je m'aperçois, dit le connétable en cherchant à recueillir ses pensées, et en rougissant de la peine qu'il avoit à y parvenir, je m'aperçois qu'une ancienne amitié se termine ici. Il me semble qu'Hugues de Lacy auroit pu être invité par un autre messager à se rendre en votre présence vénérable, et à recevoir un tout autre accueil en arrivant.

L'archevêque se souleva tant soit peu pour faire un demi-salut au connétable, qui, par une sorte d'instinct, résultat du désir qu'il avoit d'arriver à une conciliation, le lui rendit en s'inclinant beaucoup plus bas qu'il n'en avoit dessein, et que ne le méritoit la politesse tronquée du prélat. Baudouin fit alors un signe à son chapelain, en prononçant les mots : — *Do veniam;* et celui-ci, se levant, se retira avec respect, sans tourner le dos, sans lever ses yeux fixés vers la terre, avec les bras croisés sur sa poitrine.

Lorsque ce chapelain muet se fut retiré, le front du prélat parut s'éclaircir, quoiqu'il fût encore couvert d'un nuage de gravité et de mécontentement. Cependant ce fut sans se lever de son fauteuil qu'il répondit à de Lacy.

— Il importe peu, Mylord, de parler aujourd'hui de ce que le brave connétable de Chester a été pour le pauvre prêtre Baudouin, et du plaisir

et du saint orgueil que nous avons éprouvés en le voyant, pour rendre honneur à celui dont la main toute-puissante l'a élevé à tous ses honneurs, prendre le signe du salut, et se vouer à la délivrance de la Terre-Sainte. Si le noble lord que je vois devant moi est encore dans la même résolution, qu'il m'apprenne cette nouvelle qui me comblera de joie, et, déposant le rochet et la mitre, j'irai moi-même prendre soin de son coursier, comme le dernier de ses palefreniers, s'il est nécessaire de lui rendre un pareil service pour lui prouver mon respect et mon amitié.

— Révérend père, répondit de Lacy en hésitant, j'avois espéré que les propositions que vous a faites de ma part le doyen d'Hereford vous auroient paru plus satisfaisantes.

Reprenant alors sa confiance naturelle, Lacy continua d'un air et d'un ton plus rassurés, car l'aspect froid et inflexible de l'archevêque l'irritoit : — S'il faut ajouter encore à mes propositions, Mylord, faites-moi connoître sur quel point, et, s'il est possible, je me conformerai à votre bon plaisir, dût-il même me paroître un peu déraisonnable. Je veux vivre en paix avec l'Église, Mylord, et personne n'est moins disposé que moi à mépriser ses ordres. J'en ai donné des preuves par ma conduite sur le champ de bataille et dans les conseils, et je ne puis croire que mes services

aient mérité un accueil aussi froid de la part du primat d'Angleterre.

— Reprochez-vous à l'Église les services que vous lui avez rendus, homme plein de vanité? dit Baudouin. Apprends, Hugues de Lacy, que ce que le ciel a fait par ta main pour l'Église, il auroit pu, si telle eût été sa volonté divine, l'exécuter par celle du dernier de tes vassaux. Félicite-toi de l'honneur d'avoir été l'instrument choisi pour opérer de grandes choses dans Israël. Ne m'interromps point; je te dis, orgueilleux baron, qu'aux yeux du ciel ta sagesse n'est que folie; ton courage, dont tu te vantes tant, la timidité d'une fille de village; ta force, la foiblesse d'un enfant; ta lance, une baguette d'osier; ton épée, un foible jonc.

— Je sais tout cela, Mylord, répondit le connétable; on me l'a toujours répété toutes les fois que le peu de services que je pouvois rendre étoient accomplis et terminés. Mais, quand on en attendoit de nouveaux, j'étois, mon bon Lord, pour tous les prêtres et les prélats, un homme pour lequel on feroit les plus ferventes prières, et qui seroit honoré comme les patrons et les fondateurs qui reposent en paix dans le chœur et sous le maître-autel. Il n'étoit question ni d'osier ni de jonc quand on me prioit de tirer le glaive, et de marcher la lance en avant; ce n'est

que lorsqu'on n'a aucun besoin de mes armes qu'on en rabaisse la valeur et celle de leur maître. Mais dites-moi donc, mon révérend père, s'il ne faut à l'Église que des varlets et des palefreniers pour chasser les Sarrasins de la Terre-Sainte, pourquoi prêchez-vous tant pour engager les chevaliers et les nobles à abandonner leur domicile, et à quitter les pays qu'ils sont nés pour défendre et protéger?

L'archevêque lui répondit en fixant sur lui un regard sévère : — Ce n'est pas pour obtenir le secours charnel de leurs bras que nous troublons vos chevaliers et vos barons dans le plaisir barbare qu'ils goûtent en se livrant à des dissensions intestines, et en se faisant les uns aux autres des guerres meurtrières, ce que vous appelez protéger et défendre leur pays; ce n'est pas que la toute-puissance ait besoin de leur aide pour exécuter la grande œuvre prédestinée de la délivrance de la Terre-Sainte, c'est pour le salut de leurs âmes immortelles. Et il prononça ces derniers mots avec beaucoup d'emphase.

Le connétable se promenoit dans l'appartement avec un air d'impatience, et il dit comme s'il se fût parlé à soi-même : — Voilà la récompense qu'on accorde à tant d'armées qui ont été tirées d'Europe pour abreuver de leur sang les sables de la Palestine; voilà les vaines promesses pour

lesquelles on nous engage à sacrifier notre pays, nos biens et notre vie!

— Est-ce Hugues de Lacy qui parle ainsi? s'écria l'archevêque en se levant, mais en adoucissant ce ton de censure par une apparence de chagrin et de regret. Est-ce lui qui fait si peu de cas du renom d'un chevalier, de la vertu d'un chrétien, des récompenses de l'honneur mondain, des faveur mille fois plus précieuses du ciel? Est-ce lui qui désire des avantages terrestres, en s'emparant dans son pays des biens et des trésors de ses voisins moins puissants, en leur faisant la guerre, quand l'honneur et la foi, le vœu qu'il a fait comme chevalier, et le baptême qu'il a reçu comme chrétien, l'appellent à une entreprise dont la gloire doit s'acheter par plus de dangers? Est-il vraiment possible que ce soit Hugues de Lacy, le miroir de la chevalerie anglo-normande, dont l'esprit conçoive de tels sentiments, et dont la bouche les exprime?

— Des flatteries et de beaux discours mêlés de sarcasmes et de reproches peuvent vous réussir avec d'autres, Mylord, répondit le connétable en rougissant de colère et en se mordant les lèvres; mais j'ai trop de fermeté dans le caractère pour qu'on puisse me faire prendre une mesure importante en cherchant à me séduire ou à m'intimider. Dispensez-vous donc de me parler avec cette affec-

tation d'étonnement, et soyez bien convaincu que, soit qu'il aille à la croisade, soit qu'il reste chez lui, la renommée d'Hugues de Lacy, du côté du courage, s'élèvera toujours aussi haut que celle de l'archevêque Baudouin du côté de la sainteté.

— Et puisse-t-elle s'élever encore beaucoup plus haut que celle à laquelle vous voulez bien la comparer! répondit le prélat. Mais un incendie peut s'éteindre comme une étincelle; et j'avertis le connétable de Chester que la gloire qui a couronné sa bannière pendant tant d'années peut s'évanouir en un instant, pour ne jamais reparoître.

— Qui ose parler ainsi? s'écria le connétable, jaloux de la réputation qu'il avoit acquise au milieu de tant de dangers.

— Un ami, que vous devriez remercier quand il vous châtie, répondit Baudouin. Vous pensez à une autre paie et à des récompenses, sire connétable, comme si vous pouviez encore marchander les conditions du marché. Mais, je vous le dis, vous n'êtes plus votre maître. En vertu de la bienheureuse croix que vous avez prise volontairement, vous êtes devenu soldat de Dieu, et vous ne pouvez quitter votre étendard sans vous couvrir d'une infamie à laquelle les plus lâches ne voudroient pas s'exposer.

Hugues de Lacy continuoit à marcher à grands pas d'un air troublé; mais à ces mots il s'arrêta sur-le-champ.—Vous nous traitez trop durement, dit-il. Vous autres lords spirituels, vous faites de nous des bêtes de somme pour votre intérêt. Vous vous placez sur nos épaules pour vous élever où votre ambition aspire. Mais tout a des bornes; Thomas Becket les passa, et.....

Il n'acheva pas sa phrase, mais il l'accompagna d'un regard sombre et expressif, et le prélat n'eut pas de peine à l'expliquer.

— Et il fut assassiné! ajouta-t-il d'un ton ferme et déterminé. C'est ce que vous osez me donner à entendre, à moi, successeur de ce saint glorieux! c'est ce que vous me présentez comme un motif pour céder à votre désir capricieux et égoïste de retirer votre main de la charrue! Mais vous ignorez à qui vous faites une pareille menace; il est vrai que Thomas Becket, après avoir été un saint dans l'église militante, est arrivé, par le chemin sanglant du martyre, à la dignité de saint dans le ciel; mais il n'est pas moins vrai que, pour y obtenir une place à mille degrés au-dessous de mon prédécesseur bienheureux, Baudouin, son digne successeur, seroit prêt, avec la protection de Notre-Dame, à supporter tous les tourments que les méchants pourroient faire souffrir à son enveloppe mortelle.

— Il est inutile de faire une telle parade de courage, révérend père, dit de Lacy, craignant de s'être laissé emporter trop loin, quand il n'y a ni ne peut y avoir la moindre ombre de danger. Discutons cette affaire, s'il vous plaît, avec plus de modération. Je n'ai jamais eu le dessein de violer le vœu que j'ai fait d'aller combattre pour la délivrance de la Terre-Sainte; je demande seulement à en différer l'exécution. Il me semble que les offres que j'ai faites sont raisonnables, et qu'elles doivent suffire pour me faire obtenir ce qui a été accordé à tant d'autres, un léger délai pour l'époque de mon départ.

— Un court délai accordé à un chef tel que vous, noble de Lacy, répondit le prélat, seroit un coup mortel pour notre sainte et courageuse entreprise. Nous aurions pu accorder à des hommes de moindre rang le privilége de se marier et d'établir leurs filles, quand même ils se mettroient peu en peine des chagrins de Jacob; mais vous, Mylord, vous êtes une des principales colonnes de notre édifice, et si elle vient à manquer, il est possible qu'il s'écroule. Qui, dans toute l'Angleterre, se croira obligé de se presser de partir, si l'on voit reculer Hugues de Lacy? Pensez un peu moins, Mylord, à la fiancée que vous avez promis d'épouser, et un peu plus au vœu que vous avez promis d'accomplir; et ne croyez pas que

le bonheur puisse jamais suivre une union qui ébranleroit le projet que vous avez formé de prendre part à une bienheureuse entreprise conçue pour l'honneur de la chrétienté.

Le connétable se trouva embarrassé par l'opiniâtreté du prélat, et il commença à céder à ses arguments, quoique fort à regret, et seulement parce que les mœurs et les opinions de ce temps ne lui laissoient aucun moyen de combattre ses raisonnements autrement que par des sollicitations.

— J'admets, lui dit-il, l'engagement que j'ai contracté de prendre part à la croisade; et, je le répète, tout ce que je désire, c'est le court délai qui m'est nécessaire pour mettre ordre à des affaires importantes. En attendant, mes vassaux, conduits par mon neveu Damien de Lacy...

— Ne promets que ce qui est en ton pouvoir, dit le prélat d'un air grave. Qui sait si, pour te punir d'oublier une chose sainte pour t'occuper des choses de ce monde, ton neveu n'en sera pas retiré, à l'instant même où je te parle?

— A Dieu ne plaise! s'écria le baron en tressaillant et en se remettant à marcher comme s'il eût voulu courir au secours de son neveu. Puis, s'arrêtant tout à coup, il jeta sur l'archevêque un regard perçant. Il n'est pas bien à votre révé-

rence, dit-il, de parler si légèrement des dangers qui menacent ma maison. Damien m'est cher à cause de ses bonnes qualités; il m'est cher à cause de son père, mon frère unique. Que Dieu nous pardonne à tous deux! nous n'étions pas en bonne intelligence quand il mourut. Mylord, ce que vous venez de dire semble me donner à entendre que mon neveu chéri souffre et qu'il est en danger à cause de mes offenses.

Baudouin s'aperçut qu'il avoit enfin touché une corde à laquelle répondoient toutes les fibres du cœur de son pénitent réfractaire; et, sachant à qui il avoit affaire, il lui répondit avec circonspection :

— Loin de moi la présomption de vouloir interpréter les jugements du ciel! Mais nous lisons dans l'Écriture que lorsque les pères mangent des raisins verts, les dents des enfants sont agacées. Quoi de plus raisonnable que nous soyons punis de notre orgueil et de notre obstination par un châtiment fait pour abattre et humilier cet esprit de vanité et de rébellion? Vous-même vous devez savoir si la maladie de votre neveu remonte à une époque antérieure à celle où vous avez conçu le projet d'abandonner la bannière de la croix.

Hugues de Lacy se recueillit un instant, et reconnut, comme c'étoit la vérité, que jusqu'au

moment où il avoit songé à épouser Éveline la santé de son neveu ne s'étoit pas démentie. Son silence et sa confusion n'échappèrent pas à l'adroit prélat. Il prit la main du guerrier, qui, debout devant lui, étoit tourmenté d'inquiétude, et trembloit que la faute qu'il avoit commise en s'occupant de perpétuer sa noble maison, au lieu de songer au vœu qu'il avoit fait de marcher au secours du saint sépulcre, n'eût été punie par la maladie qui menaçoit la vie de son neveu.

— Courage, noble de Lacy! lui dit-il; le jugement provoqué par un moment de présomption peut être détourné par le repentir et la prière. L'aiguille du cadran recula à la prière d'un saint roi. Tombez à genoux, et ne doutez pas qu'à l'aide de la confession et de la pénitence vous ne puissiez encore obtenir le pardon de la tiédeur que vous avez montrée pour la cause du ciel.

Les idées religieuses dans lesquelles le connétable avoit été élevé, et sa crainte que la maladie dangereuse de son neveu ne fût une punition du délai qu'il avoit sollicité, l'emportèrent enfin. Il s'agenouilla devant le prélat qu'il venoit presque de braver, lui confessa, comme un péché que le plus sincère repentir pouvoit seul expier, le désir qu'il avoit eu de différer son départ pour la Palestine, et se soumit, sinon bien volontairement, du moins avec résignation, à la péni-

tence que Baudouin lui imposa, et qui consistoit à ne pas célébrer son mariage avec Éveline avant son retour de la Terre-Sainte, où son vœu l'obligeoit de rester trois ans.

— Et maintenant, noble de Lacy, dit le prélat, vous encore une fois le plus cher et le plus honoré de mes amis, votre conscience n'est-elle pas soulagée d'un grand poids depuis que vous avez si dignement acquitté votre dette envers le ciel, et purifié votre âme de ces taches mondaines dont l'égoïsme l'avoit souillée, et qui en ternissoient le brillant?

— Le plus grand soulagement que je pourrois avoir en ce moment, répondit le connétable en soupirant, ce seroit d'apprendre que mon neveu n'est plus en danger.

— Ne perdez pas toute espérance pour le noble Damien, pour votre digne et valeureux parent, dit l'archevêque; j'espère que vous apprendrez bientôt sa guérison, ou que, s'il plaît à Dieu de l'appeler à lui, son passage dans un meilleur monde sera si facile, et son arrivée dans le port du bonheur si prompte, qu'il vaudra mieux pour lui d'être mort que de continuer à vivre.

Le connétable leva les yeux sur lui, comme pour juger, d'après sa physionomie, s'il avoit plus de certitude de l'état actuel de son neveu que ce qu'il venoit de dire ne sembloit devoir le faire

supposer. Mais le prélat, ne voulant pas être pressé davantage sur ce sujet, et craignant peut-être de s'être déjà trop avancé, agita une sonnette d'argent qui étoit devant lui sur la table, et, son chapelain étant arrivé à ce signal, il lui ordonna de faire partir à l'instant un messager diligent pour aller chercher des nouvelles exactes de l'état dans lequel se trouvoit Damien de Lacy.

— Un exprès, dit le chapelain, vient d'arriver à l'instant du logement du noble Damien de Lacy, et demande à parler au lord connétable.

— Qu'il entre sur-le-champ, dit l'archevêque; j'ai un pressentiment qu'il nous apporte d'heureuses nouvelles. Je n'ai jamais vu un repentir si humble, une renonciation si complète aux affections et aux désirs de la nature humaine, pour s'occuper du service du ciel, rester sans récompense temporelle ou spirituelle.

Comme il finissoit de parler, un homme singulièrement vêtu entra dans l'appartement. Ses vêtements, de diverses couleurs, étoient disposés d'une manière bizarre; et, n'étant ni très-neufs ni très-propres, ils ne sembloient guère lui permettre de se présenter dans la compagnie devant laquelle il se trouvoit.

— Que veut dire cela, drôle? s'écria l'archevêque; depuis quand des jongleurs et des ménes-

trels osent-ils paroître devant des hommes de notre rang, sans en avoir reçu la permission?

— Sous votre bon plaisir, Mylord, ce n'est pas à votre révérence que j'ai affaire en ce moment; c'est à Mylord le connétable; et j'espère que les bonnes nouvelles que je lui apporte me feront pardonner mon mauvais habit.

— Eh bien! parle donc, s'écria Hugues de Lacy. Mon neveu vit-il encore?

— Il vit, Mylord; et l'on peut espérer qu'il vivra long-temps. Une crise favorable, comme l'appellent les médecins, vient d'avoir lieu, et ils disent qu'ils ne craignent plus pour sa vie.

— Béni soit Dieu, qui m'a fait un telle grâce! s'écria le connétable.

— *Amen!* dit le prélat d'un ton solennel. Quand cet heureux changement est-il arrivé?

— Il y a tout au plus une demi-heure, Mylord. Un doux sommeil est tombé sur ses yeux, comme la rosée sur l'herbe desséchée par les chaleurs de l'été; il a respiré plus librement; l'ardeur de la fièvre s'est calmée; et, comme je vous le disois, les médecins n'ont plus de crainte pour ses jours.

— Faites-vous attention à l'heure, Mylord connétable? dit Baudouin avec un air de triomphe. C'étoit l'instant où vous vous rendiez aux avis que le ciel vous donnoit par le plus humble de ses serviteurs. Deux mots de repentir sincère,

une courte prière, quelque saint propice qui a intercédé pour vous, — et votre humble demande a été exaucée sur-le-champ. Noble Hugues de Lacy, continua-t-il en lui prenant la main avec une sorte d'enthousiasme, il faut que le ciel se propose de faire de grandes choses par la main de celui dont il pardonne si facilement les fautes, dont il exauce si promptement les prières! Un *Te Deum* sera chanté, avant qu'il se passe vingt-quatre heures, dans tous les couvents et dans toutes les églises de Glocester, en actions de grâces de cette faveur insigne.

Le connétable, plein de joie, quoique peut-être moins prompt à découvrir une faveur spéciale de la Providence dans la guérison de son neveu, témoigna sa satisfaction à celui qui lui avoit apporté de si bonnes nouvelles, en lui jetant sa bourse.

— Je vous remercie, Mylord; mais, si je me baisse pour ramasser ce premier gage de vos bontés, ce n'est que pour en faire la remise entre vos mains.

— Comment, drôle! il me semble que ton pourpoint n'est pas assez bien doublé pour que tu refuses un pareil présent.

— Celui qui veut prendre des alouettes, Mylord, ne doit pas tendre ses gluaux aux moineaux. J'ai un don plus considérable à vous prier

de m'octroyer, et c'est pourquoi je n'accepte pas celui que vous voulez bien me faire.

— Un don à t'octroyer! Ah! je ne suis pas chevalier errant pour me lier par une promesse, sans savoir ce dont il s'agit. Viens demain matin à mon pavillon, et tu me trouveras disposé à faire pour toi tout ce qui sera raisonnable.

Le connétable prit alors congé de l'archevêque, pour retourner sous sa tente; mais, chemin faisant, il ne manqua pas de passer chez son neveu, où il reçut l'agréable confirmation des bonnes nouvelles que lui avoit apportées le messager à habits bigarrés.

CHAPITRE XIX.

« C'étoit un ménestrel, menant joyeuse vie,
» A la sagesse unissant la folie;
» Prudent avec les gens de bien,
» Avec les autres franc taurien;
» Parmi les gens joyeux grand ami de la joie. »
ARCHIBALD ARMSTRONG.

Les événements de la veille avoient intéressé si vivement le connétable qu'il se trouva aussi fatigué qu'après une bataille long-temps contestée. Il dormit profondément jusqu'au moment où les premiers rayons du jour vinrent l'éveiller dans sa tente. Ce fut alors qu'il réfléchit avec une sensation mêlée de plaisir et de chagrin, sur le changement survenu dans sa situation depuis la matinée précédente.

Il s'étoit levé la veille, amant plein d'ardeur, brûlant du désir de paroître aimable aux yeux de sa belle maîtrese, et il avoit donné autant de soin et d'attention à sa toilette que s'il eût été aussi jeune que ses désirs étoient vifs et ses espérances prochaines. Mais il n'en étoit plus de même alors; il avoit devant lui la triste perspective de quitter sa fiancée pour plusieurs années,

avant que l'hymen l'eût unie à lui par des nœuds indissolubles, et la pensée pénible de la laisser exposée à tous les dangers qui peuvent assaillir la constance d'une femme dans une position si critique.

La santé de son neveu ne lui donnant plus de craintes si pressantes, il fut tenté de croire qu'il s'étoit trop pressé d'écouter les arguments de l'archevêque, et de s'imaginer que la mort ou la guérison de Damien dépendoit de l'exécution littérale et instantanée du vœu qu'il avoit fait d'aller à la Terre-Sainte. — Combien de rois et de princes, se disoit-il à lui-même, après avoir pris la croix, ont différé leur départ, et même ne sont jamais partis! Et cependant ils ont vécu et ils sont morts honorés et respectés, sans avoir essuyé de malheurs tels que celui dont Baudouin me menaçoit. Et en quoi méritoient-ils d'éprouver plus d'indulgence que moi? Mais le sort en est jeté maintenant, et il n'importe guère de savoir si mon obéissance aux ordres de l'Église a sauvé les jours de mon neveu, ou si j'ai succombé, comme les lords temporels succombent toujours quand ils ont à lutter contre les lords spirituels. Plaise à Dieu qu'il en soit autrement! car, en ceignant mon épée comme champion du ciel, je pourrois du moins espérer sa protection pour celle que suis forcé à quitter.

Tandis qu'il étoit occupé de ces réflexions, il entendit les gardes placés à l'entrée de sa tente crier : *Qui va là ?* à quelqu'un qui sembloit s'approcher. L'individu ainsi interpellé parut s'arrêter, et quelques instants après on entendit le son d'une rote, espèce de luth dont les cordes étoient mises en vibration par le moyen d'une petite roue. Après un court prélude, une voix mâle, ayant assez d'étendue, chanta agréablement des strophes dont les vers, traduits en langue moderne, exprimoient à peu près ce qui suit :

« Le jour paroît ; éveille-toi, soldat!
» Ce n'est pas du sommeil que naquit la victoire,
» Ce n'est pas quand le jour d'un trop paisible éclat
» Dore les monts déserts que se montre la gloire.
» C'est quand on le voit resplendir
» Sur l'acier brillant d'une armure
» Qu'il présente dans l'avenir
» D'une moisson d'honneur le favorable augure.
» Ton bouclier doit être dans ta main
» L'effroi de l'ennemi, le miroir du matin.

» Aux armes donc! Au premier point du jour
» Le laboureur a saisi sa charrue;
» Le fauconnier a lâché son autour;
» Le chasseur dans les bois commence une battue;
» Le savant prend avec ardeur
» Ses livres et son écritoire;
» Mais toi, ta moisson, c'est l'honneur;
» Tes livres, l'art de vaincre; et ton gibier, la gloire.
» Ton bouclier doit être dans ta main
» L'effroi de l'ennemi, le miroir du matin.

» Le laboureur est mal récompensé,
» Le chasseur lassé perd sa peine;
» Et du savant le travail empressé
» Ne produit que des mots que l'on comprend à peine.
» Pourtant ils devancent le jour,
» Quand tu dors encor sous ta tente.
» Prends donc tes armes à ton tour,
» Enfant de nobles preux, et répands l'épouvante.
» Ton bouclier doit être dans ta main
» L'effroi de l'ennemi, le miroir du matin. »

Lorsque ces strophes furent terminées, le connétable entendit qu'on parloit, et presque au même instant Philippe Guarine entra sous son pavillon, et lui dit qu'un homme qui prétendoit avoir un rendez-vous avec lui demandoit à lui parler.

— Un rendez-vous avec moi! dit de Lacy. Qu'il entre sur-le-champ.

Il vit alors paroître le messager de la veille, tenant d'une main un petit chapeau surmonté d'une plume, et de l'autre la *rote* dont il venoit de jouer. Vêtu de la manière la plus bizarre, il portoit plusieurs soubrevestes, les unes sur les autres, des couleurs les plus brillantes, et disposées de manière à contraster l'une avec l'autre, et il avoit par-dessus un manteau normand fort court d'un vert éclatant. On voyoit à sa ceinture brodée, au lieu d'armes offensives, d'un côté une écritoire, de l'autre un couteau de table. Ses

cheveux portoient la marque de la tonsure cléricale, ce qui annonçoit qu'il étoit parvenu à un certain rang dans sa profession; car la gaie science, comme on nommoit alors la profession de ménestrel, avoit différents degrés, de même que l'Église et la chevalerie.

Les traits et les manières de cet homme sembloient peu d'accord avec son costume et son métier, car autant les couleurs de ses vêtements étoient brillantes, autant sa physionomie étoit grave et même sombre, à moins qu'elle ne fût animée par l'enthousiasme de la poésie et de la musique : elle paroissoit indiquer l'habitude de la réflexion, plutôt que la vivacité inconsidérée de la plupart de ses confrères. Sans être beaux, ses traits avoient quelque chose de frappant, et le contraste des couleurs éclatantes de ses vêtements et leur forme singulière ajoutoient encore à leur effet.

— Bonjour, l'ami, dit le connétable, qu'un mouvement secret portoit à lui accorder sa protection, je te remercie de la chanson dont tu m'as régalé ce matin ; tu l'as fort bien chantée, et l'idée en est bonne. Quand on invite quelqu'un à songer combien le temps passe rapidement, on lui fait honneur en supposant qu'il peut employer avec avantage un trésor si fugitif.

L'étranger, qui l'avoit écouté en silence et d'un

air réfléchi, parut faire un effort sur lui-même pour lui répondre. — Mes intentions du moins étoient bonnes, dit-il, quand j'ai osé troubler Votre Seigneurie de si bonne heure; et je suis charmé d'apprendre qu'elle n'a pas été offensée de ma hardiesse.

— Mais tu voulois me prier de t'octroyer un don. Explique-moi ta demande, et sois bref, car je n'ai pas beaucoup de loisir. Que désires-tu?

— La permission de vous suivre à la Terre-Sainte, Mylord.

— Tu me demandes ce que je puis à peine t'accorder, l'ami. N'es-tu pas ménestrel?

— Indigne gradué de la gaie science, Mylord. Permettez-moi pourtant de vous dire que je ne céderois pas la palme, même au roi des ménestrels, Geoffroy Rudel, quoique le roi d'Angleterre lui ait donné quatre domaines pour une chanson; je la lui disputerois en romance, en lai ou en fabliau, dussé-je avoir pour juge le roi Henri lui-même.

— Je vois que tu as bonne opinion de tes talents; et cependant, sire ménestrel, tu ne viendras pas avec moi. Il ne se trouve déjà parmi les croisés que trop de fainéants de ta profession, et si tu ajoutes à leur nombre, ce ne sera pas sous mon patronage. Je suis trop vieux pour me

laisser séduire par ton art, à quelque degré que tu puisses le posséder.

Le ménestrel répondit avec un ton d'humilité, comme s'il eût craint que la liberté qu'il se permettoit n'offensât le connétable : — Celui qui est assez jeune pour sentir le pouvoir de l'amour et pour l'inspirer à la beauté ne doit pas se dire trop vieux pour être sensible aux charmes de l'art des ménestrels.

Cette flatterie, qui donnoit au connétable les traits et le caractère d'un jeune galant, ne lui fut pas désagréable, et il dit en souriant : — Je garantis que tu es un bouffon, indépendamment de tes autres talents.

— Non, Mylord. C'est une branche de notre profession à laquelle j'ai renoncé depuis quelque temps. Ma voix n'est plus d'accord pour les bouffonneries, et c'est la fortune qui en est cause.

— Eh bien, camarade, si tu as éprouvé les rigueurs du sort et que tu puisses te soumettre à la stricte discipline de ma maison, il est possible que nous nous convenions mieux que je ne le pensois. Comment t'appelles-tu? Quel est ton pays? il me semble que ton accent a quelque chose d'étranger.

— Je suis né dans l'Armorique, Mylord, près des rives du Morbihan, ce qui me donne l'accent

que vous avez remarqué. Je me nomme Renault Vidal.

— Eh bien, Renault, tu m'accompagneras, et je donnerai ordre à l'intendant de ma maison de te faire vêtir d'une manière conforme à ta profession, mais un peu plus convenable que ta mise actuelle. Connois-tu un peu le maniement des armes?

— Un peu, Mylord, répondit Vidal. Et, prenant une épée déposée sur une chaise, il se mit à faire des passes de manière à toucher presque le connétable qui étoit assis sur un canapé.

— A quoi songes-tu donc, misérable? s'écria Hugues de Lacy en se levant.

—Comment! noble seigneur, répondit Vidal en baissant avec respect la pointe de son épée; votre expérience est-elle alarmée par la première preuve de la légèreté de ma main? Je puis vous en donner cent autres.

— Cela peut être, répondit le connétable, un peu honteux que le mouvement vif et soudain d'un jongleur lui eût fait montrer quelque émotion; mais je n'aime pas qu'on plaisante avec des armes affilées; j'ai assez d'occasion d'en donner et d'en recevoir des coups très-sérieux pour ne pas vouloir en faire un jouet. Dispense-toi donc de semblables tours d'adresse à l'avenir. Retire-

toi maintenant, et envoie-moi mon écuyer et mon valet de chambre, afin que je me prépare à aller à la messe.

L'intention du connétable, après avoir rempli les devoirs religieux de la matinée, étoit d'aller voir l'abbesse, et de lui communiquer, avec les précautions et les modifications nécessaires, le changement survenu dans ses projets à l'égard d'Éveline, par suite de sa résolution forcée de partir pour la croisade avant de couronner la cérémonie des fiançailles par la solennité du mariage. Il savoit qu'il ne lui seroit pas facile de déterminer la bonne dame à approuver ce délai sérieux, et il retarda quelque temps sa visite, afin de réfléchir au meilleur moyen à prendre pour lui annoncer cette mauvaise nouvelle, de manière à la rendre moins désagréable. Il passa d'abord chez son neveu, dont la maladie continuoit à offrir des symptômes favorables, comme si c'eût été véritablement la suite miraculeuse de la soumission qu'il avoit montrée lui-même aux avis de l'archevêque.

En sortant du logement de Damien, le connétable se rendit enfin au couvent des Bénédictines. L'abbesse étoit déjà instruite de la nouvelle qu'il venoit lui annoncer, et c'étoit de la bouche de Baudouin lui-même qu'elle l'avoit apprise. Le primat avoit cru en cette occasion devoir se char-

ger du rôle de médiateur. Sachant fort bien que la victoire qu'il avoit remportée, la veille, sur Hugues de Lacy devoit avoir placé celui-ci dans une situation délicate vis-à-vis des parents de sa fiancée, il vouloit, par son crédit et son autorité, prévenir les querelles qui pouvoient en être la suite. Peut-être auroit-il mieux fait de laisser au connétable le soin de plaider lui-même sa cause; car l'abbesse, tout en écoutant ce que lui disoit l'archevêque avec le respect dû au premier dignitaire de l'Église d'Angleterre, tira du changement de résolution d'Hugues de Lacy des conséquences auxquelles le prélat ne s'étoit pas attendu. Elle ne s'opposa nullement à ce que le connétable accomplît le vœu qu'il avoit fait; mais elle insista fortement pour que les fiançailles fussent annulées, et que les deux fiancés redevinssent entièrement libres de faire un autre choix.

Ce fut en vain que Baudouin s'efforça d'éblouir l'abbesse, en lui faisant envisager l'honneur dont le connétable alloit se couvrir dans la Terre-Sainte, et ajoutant que cet honneur rejailliroit non-seulement sur son épouse, mais encore sur tous ceux qui lui étoient attachés par les liens du sang, jusqu'au degré le plus éloigné. Toute son éloquence fut inutile, et ce fut en vain qu'il lui fit prendre tout son essor dans une occasion où il désiroit si vivement qu'elle triomphât. A la

vérité, quand il eut épuisé tous ses arguments, l'abbesse garda le silence quelques instants; mais c'étoit uniquement pour réfléchir à la manière dont elle s'y prendroit pour lui faire entendre qu'on ne pouvoit espérer que le but principal du mariage seroit rempli. Comment pourroit-elle se flatter de voir se perpétuer la maison de son père et de son frère par les fruits naturels d'une heureuse union, si le nœud conjugal ne resserroit celui des fiançailles, et si les deux époux n'habitoient pas le même pays? Elle soutint donc que le connétable ayant changé d'intention, quant à ce point important, les fiançailles devoient devenir nulles et de nul effet; et elle demanda au prélat, comme un acte de justice, que, comme son intervention avoit empêché Hugues de Lacy d'exécuter son premier projet, il employât son influence sur lui pour l'engager à dissoudre entièrement un engagement dont le caractère n'étoit plus le même que lorsqu'il avoit été contracté.

Le primat, qui sentoit que, si de Lacy avoit manqué à sa promesse, c'étoient ses conseils qui l'y avoient déterminé, crut que le soin de son honneur et de sa réputation exigeoit qu'il prévînt les conséquences désagréables qu'auroit pour son ami la rupture d'un engagement, dont l'amour et l'intérêt réclamoient également le main-

tien. Il blâma l'abbesse d'avoir relativement au mariage, elle dignitaire de l'Église, des idées si charnelles et si mondaines; il lui reprocha de se rendre coupable d'égoïsme en préférant la continuation de la famille de Bérenger à la délivrance du saint sépulcre, et la menaça de la vengeance du ciel, qui la puniroit de la politique étroite et purement humaine qui lui faisoit embrasser les intérêts d'une famille plutôt que ceux de toute la chrétienté.

Après avoir débité cette homélie d'un ton sévère, l'archevêque prit congé de l'abbesse, qu'il laissa fort courroucée, quoiqu'elle eût prudemment évité de répondre avec irrévérence à son admonition paternelle.

Ce fut dans cette humeur que le connétable trouva la vénérable dame quand, avec beaucoup d'embarras, il commença à lui expliquer les motifs qui l'obligeoient à partir sur-le-champ pour la Palestine.

Elle reçut cette annonce avec une dignité froide; on eût dit que l'orgueil soulevoit jusqu'aux plis de sa grande robe noire et de son scapulaire tandis qu'elle écoutoit les détails des raisons et des circonstances qui obligeoient le connétable de Chester à différer d'accomplir le plus cher désir de son cœur jusqu'à son retour de la croisade pour laquelle il alloit partir.

— Il me semble, répliqua l'abbesse avec beaucoup de froideur, que, si ce que vous venez de me dire est sérieux, et vous ne parlez ni d'une affaire ni à une personne qui puissent permettre la plaisanterie, — il me semble, dis-je, que le connétable de Chester auroit dû nous faire connoître hier ses intentions avant la cérémonie de ses fiançailles avec ma nièce Éveline Bérenger; cérémonie qui a eu lieu dans l'attente d'un résultat tout différent de ce qu'il vient nous annoncer aujourd'hui.

— Sur ma parole de gentilhomme et de chevalier, vénérable dame, je ne me doutois nullement alors que je me trouverois forcé à une démarche qui est aussi désespérante pour moi qu'elle vous est désagréable, comme je le vois avec peine.

— C'est difficilement que je conçois l'urgence de ces raisons, Mylord. Elles existoient dès hier; pourquoi ont-elles tardé jusqu'à aujourd'hui à vous frapper l'esprit si vivement?

— J'avoue..... je conviens que je m'étois trop livré à l'espoir d'obtenir une dispense de mon vœu, et l'archevêque de Cantorbéry, dans son zèle pour la cause du ciel, a jugé à propos de me la refuser.

— En ce cas, dit l'abbesse, cachant son ressentiment sous le voile de la plus grande froi-

deur, vous nous rendrez du moins la justice de nous remettre dans la situation où nous étions ce matin; vous vous joindrez à ma nièce et à ses parents pour demander la nullité des fiançailles qui ont été célébrées dans des vues toutes différentes de celles que vous avez aujourd'hui, et vous rendrez à cette jeune personne la liberté dont elle est maintenant privée par suite de l'engagement qu'elle a contracté avec vous.

—Ah, Madame! s'écria le connétable; qu'exigez-vous de moi? Pouvez-vous me demander d'un ton si froid et si indifférent que je renonce à une espérance, la plus chère qui soit jamais entrée dans mon cœur?

—Je ne connois rien à ce langage ni à de pareils sentiments, Mylord; mais il me semble qu'il ne faudroit qu'un peu, bien peu d'empire sur soi-même pour renoncer tout-à-fait à une espérance dont on peut si facilement ajourner l'accomplissement pendant des années.

Hugues de Lacy se promena dans le parloir d'un air fort agité, et fut assez long-temps sans répondre. —Si votre nièce, Madame, dit-il enfin, partage les sentiments que vous venez d'exprimer, je ne serois juste ni envers elle, ni peut-être envers moi-même, si je persistois à vouloir conserver les droits que nos fiançailles m'ont donnés sur elle. Mais c'est de sa propre bouche que je

veux apprendre mon sort. S'il est aussi sévère que vos discours me donnent lieu de le croire, je serai le meilleur des soldats du ciel qui vont partir pour la Palestine, car je laisserai derrière moi bien peu de chose qui puisse m'intéresser sur la terre.

L'abbesse, sans lui répondre, appela une religieuse, et lui donna ordre d'aller prier sa nièce de venir la trouver sur-le-champ. La religieuse la salua avec respect et se retira.

— Me permettez-vous de vous demander, dit Hugues de Lacy, si lady Éveline connoît les circonstances qui ont occasioné ce malheureux changement dans mes projets?

— Je lui ai rapporté de point en point tout ce que m'avoit appris ce matin l'archevêque de Cantorbéry, avec lequel j'ai déjà eu une conversation à ce sujet, et dont je viens de recevoir la confirmation de votre propre bouche.

— J'ai sans doute beaucoup d'obligation au prélat, dit le connétable avec aigreur, de m'avoir ainsi devancé pour présenter mes excuses aux personnes à qui il étoit si important pour moi de bien développer les motifs qui m'ont fait agir, pour qu'elles pussent les apprécier avec indulgence.

— C'est un article de compte que vous pouvez

avoir à régler avec l'archevêque, Mylord; cela ne nous concerne nullement.

— Puis-je espérer, continua de Lacy, sans se montrer offensé du ton sec de l'abbesse, que lady Éveline a appris ce malheureux changement de circonstances sans émotion, je veux dire sans déplaisir?

— Elle est fille d'un Bérenger, Mylord, répondit l'abbesse avec hauteur; et nous avons coutume de punir un manque de foi, ou de le mépriser, mais non de nous en affliger. Je ne sais ce que ma nièce pourra faire dans le cas dont il s'agit; je suis une femme dévouée à la religion, séquestrée du monde, et je ne puis que lui conseiller la paix et le pardon des injures qu'ordonne le christianisme, joint au sentiment de mépris dû à l'indigne traitement qu'elle reçoit. Mais elle a des vassaux, des amis, des parents, qui par un zèle aveugle, inspiré par l'honneur mondain, lui recommanderont sans doute de ne pas laisser cette injure sans vengeance, mais d'en appeler au roi, ou aux armes des anciens soldats de son père, à moins qu'on ne lui rende sa liberté en annulant un engagement qu'on lui a fait contracter par subreption. Mais la voici, elle va vous répondre elle-même.

Éveline entra en ce moment, appuyée sur le bras de Rose. Elle avoit quitté le deuil depuis la

cérémonie des fiançailles, et elle portoit une jupe blanche et une robe d'un bleu pâle. Sa tête étoit couverte d'un voile de gaze si transparent qu'il ressembloit à ces vapeurs légères dont les peintres environnent celle d'un séraphin. Mais les traits d'Éveline, quoique doués d'une beauté presque angélique, étoient bien loin en ce moment d'offrir l'expression tranquille qu'on donne à la physionomie de ces êtres célestes. Tous ses membres trembloient; ses joues étoient pâles, et un cercle rouge autour de ses paupières annonçoit qu'elle venoit de verser des larmes. Cependant au milieu de ces symptômes d'incertitude et d'angoisse, on remarquoit en elle un air de profonde résignation; une résolution de s'acquitter de ses devoirs, dans toutes les circonstances, régnoit dans l'expression solennelle de ses yeux et de son front, et prouvoit qu'elle cherchoit à réprimer l'agitation qu'elle ne pouvoit entièrement subjuguer. Ce mélange de courage et de timidité qu'on devinoit dans sa physionomie lui prêtoit un charme nouveau; jamais elle n'avoit paru si séduisante qu'en ce moment; Hugues de Lacy, qui n'avoit été jusqu'alors qu'un amant peu passionné, éprouva toute la vivacité des sentiments les plus romanesques. La belle Éveline étoit à ses yeux comme un être descendant d'une sphère supérieure, dont la sentence alloit décider de son

bonheur ou de son malheur, de sa vie ou de sa mort.

Cédant à l'entraînement du moment, le guerrier fléchit un genou devant Éveline, lui saisit une main qu'elle lui laissa prendre plutôt qu'elle ne la lui présenta, la pressa sur ses lèvres avec ardeur, et y laissa tomber quelques larmes, lui qui n'en avoit jamais versé beaucoup. Mais, quoique surpris, et entraîné hors de son caractère par cette émotion soudaine, il reprit son sang-froid en voyant que l'abbesse regardoit son humiliation, si ce terme n'est pas impropre, avec un air de triomphe, et il commença à se disculper devant Éveline, non sans agitation, non sans inquiétude, mais avec une noble fierté, et d'un ton de fermeté dont le but sembloit être de montrer qu'il ne s'en laissoit pas imposer par l'abbesse.

— Milady, dit-il à Éveline, votre vénérable tante vous a appris dans quelle malheureuse position je me trouve depuis hier soir par suite de la rigueur de l'archevêque de Cantorbéry, ou plutôt, devrois-je dire, par suite de l'interprétation juste, quoique sévère, qu'il donne au vœu que j'ai fait de prendre part à la croisade. Je ne doute pas que la respectable abbesse ne vous ai communiqué tous ces détails avec la plus grande exactitude; mais comme je ne dois plus compter sur

son amitié, il m'est permis de craindre qu'elle ne m'ait pas rendu justice dans les commentaires qu'elle a pu faire sur la fâcheuse nécessité qui me force à quitter mon pays et à renoncer, du moins pour un certain temps, aux plus belles espérances qu'un homme ait jamais pu concevoir. Cette vénérable dame m'a reproché d'être moi-même la cause du délai qu'éprouve la célébration de la cérémonie qui devoit suivre nos fiançailles, et de vouloir la laisser suspendue pendant un nombre d'années indéfini. Personne ne renonce volontairement à des droits aussi précieux que ceux que vous m'avez accordés hier; et sans qu'on m'accuse de trop d'ostentation, qu'il me soit permis de dire que, plutôt que de les céder à tout homme né d'une femme, je les soutiendrois en champ clos contre tous assaillants avec la lance à fer émoulu et l'épée à deux tranchants. Mais ce que je défendrois au prix de mille fois ma vie, je suis prêt à y renoncer, si je ne puis le conserver sans qu'il vous en coûte un soupir. Si donc vous croyez que vous ne pouvez vivre heureuse comme fiancée d'Hugues de Lacy, parlez, je consens que nos fiançailles deviennent nulles, et rendez heureux un homme plus fortuné que moi.

Il en auroit dit davantage; mais il sentit qu'il étoit sur le point de céder une seconde fois à son

émotion, et cet état étoit si nouveau pour lui qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en rougir.

Éveline gardoit le silence; l'abbesse prit la parole.

— Ma nièce, dit-elle, vous entendez que la générosité, ou pour mieux dire la justice du connétable de Chester, vous propose, attendu son prochain départ pour une expédition lointaine et dangereuse, d'annuler les fiançailles qui n'ont eu lieu que parce qu'il avoit été expressément et précisément entendu qu'il resteroit en Angleterre. Il me semble que vous ne pouvez hésiter à accepter la liberté qu'il offre de vous rendre, en le remerciant de sa bonne volonté. Quant à moi, je réserve mes remerciements jusqu'à ce que je voie si votre demande à tous deux suffira pour obtenir que la nullité de vos fiançailles soit prononcée par l'archevêque de Cantorbéry, qui peut encore exercer sur les actions et les résolutions de son ami le lord connétable la même influence dont il vient de donner une telle preuve, sans doute par zèle pour ses intérêts spirituels.

— Si vous voulez dire par ces paroles, vénérable dame, dit Hugues de Lacy, que j'ai dessein de me couvrir de l'autorité du prélat pour me dispenser d'accomplir ce que je viens de promettre, ce que je déclare que je suis prêt à faire,

quoiqu'à contre cœur, tout ce que je puis vous répondre, c'est que vous êtes la première qui ayez jamais douté de la parole d'Hugues de Lacy.

Et quoique ce fût à une femme, à une recluse, que le fier baron tînt ce langage, ses yeux étinceloient, et ses joues étoient enflammées.

— Ma bonne et vénérable tante, dit Éveline, rassemblant toute sa résolution, et vous, Mylord, ne vous offensez pas si je vous prie tous deux de ne pas augmenter par des soupçons sans fondement, et par un ressentiment précipité, les difficultés dont nous sommes tous entourés. Les obligations que je vous ai, Mylord, sont d'une telle nature, que je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous, puisqu'elles comprennent la fortune, la vie et l'honneur. Apprenez que, dans la profonde angoisse qui me dévoroit lorsque les Gallois m'assiégeoient dans mon château de Garde-Doloureuse, je fis vœu, devant l'image de la sainte Vierge, que, mon honneur sauf, je me mettrois à la disposition de celui que Notre-Dame choisiroit pour être l'instrument de ma délivrance, dans cette heure d'agonie mortelle. En me donnant un libérateur, elle m'a donné un maître, et je n'en pouvois désirer un plus noble qu'Hugues de Lacy.

— Milady, s'écria le connétable avec vivacité,

comme s'il eût craint que le courage ne lui manquât pour exprimer la renonciation qu'il alloit faire, — à Dieu ne plaise que je veuille profiter des liens dont vous vous êtes chargée dans un moment d'extrême détresse, pour vous forcer à prendre une résolution qui ne seroit pas d'accord avec votre inclination.

L'abbesse elle-même ne put s'empêcher d'applaudir au sentiment qui venoit de faire parler le connétable, et déclara que c'étoit agir en chevalier normand. Mais en même temps ses yeux tournés vers sa nièce sembloient l'exhorter à ne pas refuser de profiter de la générosité de de Lacy.

Mais Éveline, baissant les yeux avec une rougeur modeste, continua à développer ses propres sentiments sans écouter les suggestions de personne.

— J'avouerai, Mylord, dit-elle, que lorsque votre valeur m'eut sauvée d'une ruine si prochaine, j'aurois désiré, vous honorant et vous respectant comme mon digne père, votre ancien ami, que vous n'eussiez demandé de moi que la tendresse d'une fille. Je ne vous dirai pas que j'ai entièrement surmonté ce sentiment, quoique je l'aie combattu comme indigne de moi, et comme ne répondant pas à la reconnoissance que je vous dois. Mais, depuis qu'il vous a plu de me faire

l'honneur de me demander ma main, j'ai examiné avec soin mes sentiments pour vous; je me suis appris à les mettre d'accord avec mon devoir; en un mot je me suis assurée qu'Hugues de Lacy ne trouvera pas dans Éveline Bérenger une épouse indifférente et indigne de lui. Vous pouvez en être bien convaincu, Mylord, soit que cette union ait lieu sur-le-champ, soit qu'elle soit remise à une époque plus éloignée. J'irai encore plus avant; je vous avouerai que le délai apporté à notre mariage me sera plus agréable que sa célébration immédiate. Je suis encore bien jeune et sans aucune expérience, et j'espère que deux ou trois ans me rendront plus digne de l'affection d'un homme d'honneur.

En entendant Éveline se déclarer ainsi en sa faveur, quoique avec un peu de froideur et de réserve, de Lacy eut autant de peine à modérer ses transports de joie qu'il en avoit eu auparavant à réprimer une agitation provenant d'une cause toute différente.

—Ange de bonté et d'indulgence! s'écria-t-il en fléchissant de nouveau un genou devant elle, et en lui prenant encore la main, l'honneur devroit peut-être me faire renoncer volontairement à une espérance que vous refusez si généreusement de me ravir. Mais qui seroit capable d'une magnanimité si désintéressée? Permettez-moi

d'espérer que mon attachement à toute épreuve, et ce que vous entendrez dire de moi quand je serai loin de vous, ce que je vous en apprendrai moi-même quand vous me verrez de retour, pourront donner à vos sentiments pour moi plus de chaleur que vous n'en exprimez maintenant. En attendant ne me blâmez pas si j'accepte de nouveau, sous les conditions que vous y attachez, la foi que vous m'aviez déjà promise. Je sais que je suis devenu sensible à l'amour dans un âge trop avancé pour espérer en retour de ma tendresse cette affection ardente que la jeunesse seule peut obtenir; mais ne me blâmez pas si je me contente de ce sentiment plus calme qui peut rendre la vie heureuse sans faire éprouver les transports de la passion. Votre main reste immobile dans la mienne, elle ne répond pas à celle qui la presse; seroit-il possible qu'elle refusât de ratifier ce que votre bouche vient de prononcer?

— Non, noble de Lacy, non! répondit Éveline avec plus de chaleur qu'elle n'en avoit montré jusqu'alors; et il paroît que le ton avec lequel elle dit ce peu de mots étoit assez encourageant, puisqu'il enhardit le connétable au point d'en aller chercher la garantie sur les lèvres de sa belle fiancée.

Après avoir reçu ce nouveau gage de fidélité,

ce fut avec un air de fierté mêlé de respect qu'il se tourna vers l'abbesse offensée pour chercher à l'apaiser et à se la concilier.

— Vénérable mère, lui dit-il, je me flatte maintenant que vous me rendrez vos anciennes bontés, dont le cours n'a été interrompu que par suite du tendre intérêt que vous prenez à celle qui nous est si chère à tous deux. Permettez-moi d'espérer que je puis laisser cette fleur de beauté sous la protection de l'honorable dame qui est sa plus proche parente, aussi heureuse et aussi en sûreté qu'elle doit toujours l'être, tant qu'elle écoutera vos conseils, et qu'elle résidera dans cette enceinte sacrée.

Mais le mécontentement de l'abbesse étoit trop profond pour qu'elle se laissât gagner par un compliment qu'un politique plus sage auroit peut-être gardé pour un moment où elle auroit été plus calme.

— Mylord, dit-elle, et vous, belle nièce, vous avez besoin d'être avertis combien peu mes conseils, que je donne rarement quand on ne les écoute pas avec plaisir, peuvent être utiles à ceux qui sont engagés dans les affaires du monde; je suis une femme consacrée à la religion, à la solitude, à la retraite, en un mot au service de Notre-Dame et de saint Benoît. J'ai déjà été censurée par mon supérieur pour m'être mêlée d'affaires

séculières par amour pour vous, belle nièce, plus qu'il n'étoit convenable à une femme qui est à la tête d'un couvent de recluses. Je ne veux pas mériter d'autres reproches pour un tel sujet, et vous ne pouvez l'attendre de moi. La fille de mon frère, avant d'être chargée de liens mondains, a été la bienvenue quand elle est arrivée pour partager mon humble solitude ; mais cette maison n'est pas digne d'être la résidence de la fiancée d'un puissant baron; et je sens que mon humilité et mon inexpérience ne me rendent pas capable d'exercer sur une jeune personne qui se trouve dans une telle situation l'autorité que je dois avoir sur toutes celles que cette demeure protége. La gravité de nos dévotions continuelles, les contemplations toutes spirituelles auxquelles sont dévouées les femmes qui habitent le cloître, continua l'abbesse avec une chaleur et une véhémence qui croissoient à chaque instant, ne seront pas troublées, à cause de mes relations avec le monde, par la présence d'une jeune personne dont toutes les pensées doivent se fixer sur les vanités mondaines de l'amour et du mariage.

— Sur ma foi, révérende mère, dit le connétable, cédant à son tour à son mécontentement, je crois qu'une jeune fille riche, non mariée, et ne paroissant pas devoir l'être, seroit regardée comme une habitante plus convenable du cou-

vent, et y seroit reçue avec plus de plaisir que celle qui ne peut se séparer du monde, et dont la fortune ne paroît pas devoir augmenter les revenus de la maison.

Le connétable ne rendoit pas justice à l'abbesse en se permettant cette insinuation arrachée par le dépit, et elle ne servit qu'à la confirmer dans sa résolution de ne pas se charger de sa nièce pendant l'absence de de Lacy. Dans le fait, elle étoit aussi désintéressée que fière; et si elle étoit courroucée contre Éveline, c'étoit uniquement parce qu'elle n'avoit pas suivi son avis sans hésiter, quoiqu'il s'agît d'une affaire qui concernoit exclusivement le bonheur de sa nièce.

La réflexion que le connétable venoit de faire mal à propos la confirma donc dans la détermination qu'elle avoit déjà prise avec précipitation. — Sire chevalier, lui répondit-elle, puisse le ciel vous pardonner vos pensées injurieuses à ses servantes! Il est vraiment temps, pour le salut de votre âme, que vous alliez faire pénitence dans la Terre-Sainte, ayant à vous repentir de jugements si téméraires. Quant à vous, ma nièce, vous recevrez d'une autre que moi l'hospitalité que je ne pourrois maintenant vous accorder sans justifier, ou sans paroître justifier d'injustes soupçons; vous avez à Baldringham une parente séculière qui vous tient par le sang presque d'aussi près

que moi, et qui peut vous ouvrir ses portes sans encourir l'indigne reproche de vouloir s'enrichir à vos dépens.

Le connétable remarqua la pâleur mortelle dont cette proposition couvrit les joues d'Éveline; et sans connoître la cause de sa répugnance, il s'empressa de la délivrer des appréhensions auxquelles elle sembloit évidemment livrée.

— Non, révérende mère, dit-il, puisque vous refusez si durement de prendre soin de votre parente, elle ne sera à charge à aucune autre personne de sa famille. Tant qu'Hugues de Lacy aura six bons châteaux, sans compter d'autres manoirs dont le foyer est en état de recevoir du feu, sa fiancée n'accordera sa société à aucun de ceux qui la regarderoient comme un fardeau et non comme un grand honneur; et il me semble que je serois plus pauvre que le ciel ne l'a voulu si je ne pouvois trouver des amis et des serviteurs en assez grand nombre pour la servir, lui obéir et la protéger.

— Non, Mylord, dit Éveline, sortant de l'abattement dans lequel l'avoit jetée le ton de dureté de sa tante; puisqu'une malheureuse destinée me prive de la protection de la sœur de mon père, entre les bras de laquelle j'aurois pu me jeter avec tant de confiance, je ne demanderai d'asile à aucune autre parente plus éloignée, et je n'accep-

terai pas davantage celui que vous m'offrez si généreusement, Mylord, de peur d'exciter, en l'acceptant, des reproches sévères, et, comme j'en suis sûre, peu mérités, contre celle qui me force à choisir une habitation moins convenable. J'ai pris mon parti. Il est vrai qu'il ne me reste qu'une amie; mais c'est une amie puissante, et en état de me protéger contre le mauvais destin qui semble me poursuivre particulièrement, aussi bien que contre les maux ordinaires de la vie humaine.

— La reine, je suppose? dit l'abbesse en l'interrompant avec un ton d'impatience.

— La reine du ciel, ma vénérable tante, répondit Éveline; Notre-Dame de Garde-Doloureuse, qui a toujours été favorable à notre maison, et qui m'a spécialement protégée il y a si peu de temps. Il me semble que, puisque celle qui s'est dévonée aux autels de la Vierge me rejette, c'est à sa sainte patrone que je dois demander du secours.

La vénérable dame, se trouvant prise un peu à l'improviste par cette réponse, prononça l'interjection *hum!* d'un ton qui auroit mieux convenu à un Lollard ou à un Iconoclaste qu'à une abbesse catholique et à une fille de la maison de Bérenger. La vérité est que la dévotion héréditaire qu'elle avoit eue pour Notre-Dame de Garde-

Dolourense s'étoit fort affoiblie depuis qu'elle avoit reconnu tous les mérites d'une autre image de la Vierge que possédoit son propre couvent.

Cependant, se rappelant ce qu'elle se devoit à elle-même, elle garda le silence, tandis que le connétable alléguoit que le voisinage des Gallois pouvoit rendre Garde-Doloureuse un séjour aussi dangereux pour sa fiancée qu'il l'avoit déjà été peu de temps auparavant. Éveline lui répondit en lui rappelant la force formidable du château, les différents siéges qu'il avoit soutenus, et la circonstance importante que le danger qu'elle y avoit couru en dernier lieu n'avoit été occasioné que parce que son père, pour satisfaire à un point d'honneur, avoit fait une sortie à la tête de la garnison, et livré un combat inégal sous les murs de la forteresse. Elle ajouta ensuite qu'il étoit facile au connétable de choisir parmi leurs vassaux respectifs un sénéchal d'une prudence reconnue, d'une valeur éprouvée, capable en un mot de garantir la sûreté de la place et de celle qui l'habiteroit.

Avant que de Lacy pût répondre à ces arguments, l'abbesse se leva les joues enflammées, et d'une voix agitée par la colère, fit valoir son incapacité qui la mettoit totalement hors d'état de donner des avis dans les affaires séculières, et les règles de son ordre qui l'appeloient à remplir

les devoirs simples et tranquilles du cloître. A ces mots, elle se retira, laissant les deux fiancés dans le parloir, sans autre compagnie que Rose, qui se tenoit discrètement à quelque distance.

Le résultat de cette conférence particulière parut être agréable à tous deux; et quand Éveline dit à Rose qu'elles alloient incessamment retourner à Garde-Doloureuse avec une escorte suffisante, et qu'elles y resteroient tant que dureroit la croisade, ce fut avec un air de satisfaction sincère que sa fidèle suivante n'avoit pas remarqué en elle depuis bien du temps. Elle donna aussi de grands éloges à la manière aimable dont le connétable avoit cédé à ses désirs, et parla de toute sa conduite avec une chaleur qui sembloit approcher d'un sentiment plus tendre que la reconnoissance.

— Et cependant, ma chère maîtresse, dit Rose, si vous voulez parler franchement, vous avouerez, j'en suis sûre, que vous ne regardez guère que comme un répit l'intervalle des années qui doivent s'écouler entre vos fiançailles et votre mariage.

— J'en conviens, répondit Éveline; et quelque peu gracieux que puisse paroître ce sentiment, je ne l'ai pas caché à mon futur époux. Mais c'est ma jeunesse, Rose, mon extrême jeunesse

qui me fait craindre d'avoir à remplir les devoirs d'épouse de de Lacy; ensuite ces funestes présages m'agitent étrangement. Dévouée au malheur par une de mes parentes, presque chassée de la demeure d'une autre, je suis à mes propres yeux une créature qui doit porter l'infortune avec elle, en quelque lieu qu'elle aille. Ces tristes augures, et les appréhensions qu'ils me causent, se dissiperont avec le temps. Lorsque j'aurai atteint l'âge de vingt ans, Rose, je serai une femme mûre; mon âme aura acquis toute la force des Bérenger, et je serai en état de vaincre les inquiétudes et les craintes qui tourmentent une jeune fille.

— Ah, ma chère maîtresse, s'écria Rose, je prie Dieu et Notre-Dame de Garde-Douloureuse de conduire les événements à une heureuse fin; mais je voudrois que ces fiançailles n'eussent pas eu lieu, ou du moins qu'elles eussent été immédiatement suivies du mariage.

CHAPITRE XX.

« Le tambour bat l'appel : on croyoit voir paroître
» Le Grand-Maréchal le premier.
» Les temps étoient changés : à la voix de son maître
» Il n'arriva que le dernier. »

Ancienne ballade.

Si lady Éveline se trouva satisfaite et heureuse après l'entrevue particulière qu'elle avoit eue avec le connétable, celui-ci se livra à une joie qu'il n'étoit habitué ni à éprouver ni à exprimer. Cette joie s'augmenta encore quand il reçut la visite des médecins qui prenoient soin de son neveu, et qui, après lui avoir rendu un compte détaillé et minutieux de sa maladie, lui donnèrent l'assurance d'une guérison prochaine.

Le connétable fit distribuer des aumônes aux pauvres et dans tous les couvents, célébrer des messes dans toutes les églises, et allumer des cierges devant les images de tous les saints. Il alla rendre visite à l'archevêque, qui approuva entièrement tout ce qu'il se proposoit de faire, et qui lui promit, en vertu des pleins pouvoirs qu'il tenoit du pape, de limiter son séjour dans la Terre-Sainte à un terme de trois ans, à compter

du jour où il quitteroit l'Angleterre, et en y comprenant le temps nécessaire pour revenir dans son pays natal. En un mot, ayant atteint le but auquel il désiroit principalement arriver, le prélat crut qu'il étoit sage de céder tous les points les moins importants à un homme du rang et du caractère du connétable, puisque le zèle d'un tel croisé étoit peut-être aussi nécessaire que sa présence personnelle pour assurer le succès de l'expédition.

Le connétable retourna sous son pavillon, très-satisfait de la manière dont il s'étoit tiré des difficultés qui lui avoient d'abord paru insurmontables. Quand ses officiers se présentèrent pour le déshabiller, car les grands seigneurs, dans le temps de la féodalité, avoient leurs levers et leurs couchers à l'imitation des princes souverains, il leur distribua des largesses en riant, et plaisanta avec eux. Enfin, jamais on n'avoit remarqué en lui une si joyeuse humeur.

— Quant à toi, dit-il en se tournant vers Vidal le ménestrel, qui, somptueusement vêtu, étoit d'un air respectueux au milieu des autres serviteurs du connétable, je ne te donnerai rien à présent; mais reste près de mon lit jusqu'à ce que je sois endormi, et, si je suis content de tes chants, je t'en récompenserai demain matin.

— Mylord, répondit Vidal, je suis déjà récom-

pensé par l'honneur d'être à votre service, et par un costume qui conviendroit mieux à un ménestrel royal qu'à un homme dont la réputation est encore bien humble; mais indiquez-moi un sujet, et je ferai de mon mieux, non par désir d'obtenir de nouveaux bienfaits, mais par reconnoissance pour ceux que j'ai déjà reçus.

— C'est bien, mon brave garçon, dit le connétable; et, se tournant vers son écuyer, Guarine, ajouta-t-il, place les sentinelles, et reste sous ma tente. Étends-toi sur la peau d'ours, et dors ou écoute le ménestrel, comme tu le voudras. Il me semble que j'ai entendu dire que tu te crois bon juge en cette matière.

Il étoit d'usage, dans ces temps où la tranquillité publique n'étoit pas bien assurée, que quelque fidèle serviteur passât la nuit sous la tente de chaque grand baron, afin que, s'il survenoit quelque danger, il ne se trouvât pas sans appui et sans protection. Guarine tira donc son épée, et s'étendit par terre sans la quitter, de manière qu'à la moindre alarme il pût se lever les armes à la main. Ses grands yeux noirs, combattant entre le sommeil et le désir d'entendre le ménestrel, étoient fixés sur Vidal, qui, à la clarté qui partoit d'une lampe d'argent, les voyoit briller comme ceux d'un dragon ou d'un basilic.

Après avoir tiré des cordes de sa rote quelques

sons préliminaires, le ménestrel pria de nouveau le connétable de lui indiquer le sujet qu'il désiroit qu'il chantât.

— La foi d'une femme, dit Hugues de Lacy en appuyant la tête sur son oreiller.

Après un court prélude, le ménestrel obéit, et chanta à peu près ce qui suit :

« Écrivez sur la poussière,
» Sur un lumineux rayon,
» Sur les eaux de la rivière,
» Sur l'aile du tourbillon :
» Ce qu'y trace votre adresse
» Disparoît en un instant ;
» Mais la foi d'une maîtresse
» Ne dure, hélas ! pas autant.

» La toile qu'Arachné file
» A moins de fragilité ;
» Son cœur, en détours fertile,
» N'offre que duplicité.
» Je démontre à ma maîtresse
» Qu'elle m'a manqué de foi ;
» J'obtiens nouvelle promesse :
» Je suis trompé si j'y croi. »

— Comment, sire drôle, s'écria le connétable en se soulevant sur le coude, quel est l'ivrogne de poëte qui t'a appris cette sotte diatribe ?

— C'est une de mes vieilles amies, qui porte

des guenilles, qui a l'humeur un peu quinteuse, et dont le nom est Expérience. Je prie Dieu que ni vous, Mylord, ni aucun autre homme de bien, n'en receviez jamais les leçons.

— Fort bien, fort bien; je vois que tu es un de ces beaux diseurs qui ont des prétentions à l'esprit, parce qu'ils savent plaisanter de choses que des hommes plus sages croient dignes de tout leur respect; l'honneur des hommes et la foi des femmes. Toi, qui te dis un ménestrel, ne sais-tu donc aucune ballade en l'honneur de la fidélité du beau sexe?

— Pardonnez-moi, noble seigneur, j'en ai su un grand nombre; mais j'ai cessé de les chanter, lorsque j'ai renoncé à la partie bouffonne de la gaie science. Cependant, s'il plaît à votre seigneurie d'en entendre une, je m'en rappelle une sur ce sujet.

De Lacy lui fit signe de commencer, et se recoucha comme pour dormir. Vidal alors commença une ballade presque interminable sur les aventures nombreuses de ce modèle des amantes, la belle Yseult, et sur la foi constante et l'affection inébranlable dont, au milieu des difficultés et des dangers de toute espèce, elle donna tant de preuves au brave sir Tristram, son amant, aux dépens de son mari moins favorisé, le malencontreux Marc, roi de Cornouailles, dont,

comme tout l'univers le sait, sir Tristram étoit le neveu.

Ce n'étoit point ce lai qu'auroit choisi de Lacy pour célébrer l'amour et la fidélité; mais un sentiment qui tenoit de la honte l'empêcha d'interrompre le ménestrel, peut-être parce qu'il ne vouloit ni céder aux sensations désagréables que ses chants excitoient en lui, ni même se les avouer à lui-même. Quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à s'endormir, ou du moins à feindre de sommeiller; et le chanteur, après avoir continué quelque temps sa musique monotone, commença aussi à éprouver l'influence du sommeil. Sa voix et les sons qu'il tiroit des cordes de sa rote s'affoiblissoient, s'interrompoient, sembloient sortir de sa poitrine et naître sous ses doigts péniblement. Enfin sa bouche et sa harpe devinrent muettes; sa tête se pencha sur sa poitrine, et il s'endormit un bras pendant à son côté, et l'autre appuyé sur son instrument. Son sommeil ne fut pourtant pas très-long, et, lorsqu'il s'éveilla, tandis qu'il portoit les yeux autour de lui pour reconnoître, à la clarté de la lampe, tout ce qui se trouvoit dans le pavillon, il sentit une main pesante lui tomber sur l'épaule, comme pour attirer son attention, et en même temps la voix du vigilant Philippe Guarine lui dit à l'oreille :

— Tes fonctions sont terminées pour cette

nuit; retourne sous ta tente, et ne fais pas de bruit.

Le ménestrel s'enveloppa dans son manteau, et se retira sans répliquer, quoique peut-être avec quelque ressentiment de se voir congédier avec si peu de cérémonie.

CHAPITRE XXI.

« La reine Mab[1] vous a rendu visite. »
SHAKSPEARE. *Roméo et Juliette.*

Le dernier sujet dont notre esprit s'est occupé dans la soirée se représente assez ordinairement à nos pensées pendant notre sommeil. L'imagination, que les sens ne peuvent plus guider, se plaît à ourdir un tissu fantastique d'une foule d'idées qui se présentent au hasard. Il n'est donc pas très-étonnant que le connétable de Lacy, pendant son sommeil, ait eu des visions confuses et indistinctes qui sembloient l'identifier avec le malheureux Marc de Cornouailles, et qu'après un repos troublé par des rêves si désagréables, il se soit levé le front plus soucieux que lorsqu'il s'étoit couché la veille. Il gardoit le silence, et sembloit plongé dans ses réflexions, tandis que son écuyer l'aidoit à se lever, avec le respect qu'on ne rend aujourd'hui qu'aux têtes couronnées.

— Guarine, dit-il enfin, connoissez-vous le brave Flamand qu'on dit s'être si bien comporté

[1] La reine des fées.

au siége de Garde-Doloureuse, un homme de grande taille et robuste?

— Certainement, Mylord, répondit Guarine; je connois Wilkin Flammock; je l'ai encore vu hier.

— Oui dà! s'écria le connétable; et où l'avez-vous vu? Ici? dans cette ville de Glocester?

— Oui, Mylord. Il y est venu en partie pour son commerce, et peut-être aussi pour voir sa fille Rose, qui est à la suite de la jeune lady Éveline.

— C'est un brave soldat, n'est-il pas vrai?

— Comme la plupart des gens de son espèce; un rempart dans un château, un fétu de paille en rase campagne.

— Et fidèle, n'est-ce pas?

— Fidèle comme tous les Flamands, quand ils sont bien payés pour l'être, répondit Guarine un peu surpris de l'intérêt extraordinaire que son maître paroissoit prendre à un homme qu'il regardoit comme d'un ordre tout-à-fait inférieur.

Le connétable lui fit encore quelques autres questions, et lui ordonna de lui amener le Flamand sur-le-champ.

Le prochain départ du connétable de Lacy exigeoit qu'il prît à la hâte divers arrangements pendant cette matinée; et, tandis qu'il s'en occupoit et qu'il donnoit audience à quelques officiers de

ses troupes, on vit paroître à l'entrée du pavillon le grand et gros Wilkin Flammock, en justaucorps de drap blanc, et ayant seulement un couteau de chasse suspendu à sa ceinture.

— Voici quelqu'un à qui il faut que je parle en particulier, dit le connétable; retirez-vous, Messieurs, mais ne vous éloignez pas.

Les officiers sortirent de la tente, et le connétable resta seul avec le Flamand.

— Vous vous nommez Wilkin Flammock? lui dit-il; c'est vous qui avez si bravement défendu contre les Gallois le château de Garde-Doloureuse?

— J'ai fait de mon mieux, Mylord, répondit Wilkin, comme j'y étois obligé par mon marché; et j'espère faire toujours honneur de même à tous mes engagements.

— Il me semble qu'avec des membres si vigoureux, et un esprit, à ce que j'entends dire, si intrépide, vous pourriez aspirer à quelque chose de plus relevé que le commerce dont vous vous occupez.

— Personne n'est fâché de trouver à améliorer sa condition, Mylord; cependant je suis bien loin de me plaindre de la mienne, et je consentirois volontiers qu'elle ne devînt jamais meilleure, si l'on pouvoit m'assurer qu'elle ne sera jamais pire.

— Mais j'ai dessein de faire pour vous, Flam-

mock, beaucoup plus que votre modestie ne se l'imagine. Je veux vous donner une grande preuve de confiance.

— S'il s'agit de quelques balles de draps, Mylord, vous ne trouverez personne qui puisse mieux y répondre.

— Fi donc! vous portez vos idées trop bas. Que pensez-vous d'être armé chevalier, comme votre valeur le mérite, et d'être nommé châtelain du château de Garde-Doloureuse?

— A moi les honneurs de la chevalerie! Mylord, je vous prie de m'excuser; ils m'iroient à peu près comme une couronne d'or à un pourceau. Quant à défendre soit un château, soit une chaumière, je me flatte que je suis en état de m'en acquitter aussi bien qu'un autre.

— Mais il faut que tu sois élevé à un rang plus haut que le tien, dit le connétable en jetant les yeux sur le costume peu militaire du Flamand; ta condition actuelle ne conviendroit pas au protecteur et au gardien d'une jeune dame de noble sang et de haut rang.

— Moi, gardien d'une jeune dame de noble sang et de haut rang! s'écria Flammock en ouvrant de grands yeux.

— Toi-même, dit le connétable. Lady Éveline a dessein de fixer sa résidence au château de Garde-Doloureuse. J'ai jeté les yeux sur ceux à

qui je pourrois confier la garde de sa personne et celle de la forteresse. Si je choisissois quelque chevalier de renom, comme il s'en trouve plusieurs dans ma maison, il voudroit s'illustrer par quelque incursion contre les Gallois, et s'engageroit dans des entreprises hasardeuses, qui rendroient précaire la sûreté du château, ou il s'absenteroit pour faire quelque prouesse chevaleresque, comme pour aller à des tournois, pour faire des parties de chasse; ou peut-être célébreroit-il de pareilles fêtes sous les murs mêmes du château et dans les cours; ce qui donneroit une apparence de désordre et de dissolution à un séjour de paix et de noble réserve, tel que doit être la demeure de lady Éveline dans sa situation. Je puis me fier à toi, je sais que tu combattras bien, s'il en est besoin; mais tu ne provoqueras pas le danger par amour pour le danger; ta naissance, tes habitudes, te porteront à éviter ces divertissements joyeux qui ont des attraits pour tant d'autres, mais qui ne peuvent que te déplaire; tu gouverneras le château d'une manière régulière. J'aurai soin de mon côté que la charge te soit honorable; et comme Rose, sa favorite, est ta fille, lady Éveline te verra peut-être châtelain du château avec plus de plaisir qu'un chevalier de son rang. Enfin, pour te parler un langage que ta nation comprend aisément, Flamand,

la récompense que tu recevras, après t'être régulièrement acquitté de ce devoir important, surpassera toutes tes espérances.

Flammock avoit écouté la première partie de ce discours avec une expression de surprise qui se changea peu à peu en un air de profonde réflexion et de méditation inquiète. Il resta quelques instants les yeux fixés sur la terre, après qu'Hugues de Lacy eut cessé de parler; et, les levant enfin tout à coup sur lui, il lui dit : — Il est inutile de prendre des détours avec vous, Mylord : un pareil projet né peut être sérieux. Mais s'il l'étoit, il ne peut s'accomplir.

— Comment! Pourquoi? demanda le connétable avec un ton de surprise et de mécontentement.

— Un autre pourroit s'empresser d'accepter vos offres, Mylord, et laisser au hasard le soin de vous payer de ce que vous feriez pour lui. Mais je trafique loyalement, et je ne veux pas recevoir de paiement pour des services que je ne puis rendre.

— Mais je te demande encore une fois, s'écria de Lacy, pourquoi tu ne peux pas, ou plutôt pourquoi tu ne veux pas te charger de ce que je te propose? Si je suis disposé à te donner une pareille marque de confiance, il me semble qu'il est de ton devoir d'y répondre.

— Sans contredit, Mylord; mais je crois que le noble lord de Lacy peut savoir, et que le sage lord de Lacy doit prévoir qu'un fabricant de draps flamand n'est pas un gardien convenable pour la fiancée d'un haut baron. Supposez-la renfermée dans ce château isolé sous cette protection respectable; croyez-vous qu'elle y sera long-temps solitaire dans ce pays d'amour et d'aventures? Des troupeaux de ménestrels viendront chanter des ballades sous nos fenêtres; nous entendrons assez de harpes pour que le son en renverse nos murailles, comme les clercs disent que cela est arrivé à celles de Jéricho. Nous aurons autour de nous autant de chevaliers errants qu'en ont jamais eu Arthur et Charlemagne. Merci de moi! il faudroit moins qu'une belle, jeune et noble recluse, claquemurée comme ils le diront dans une tour, sous la garde d'un vieux marchand de draps flamand, pour nous mettre à dos la moitié des chevaliers d'Angleterre, qui viendroient rompre des lances, prononcer des vœux, porter les couleurs de leur dame, et faire je ne sais quelles autres folies. Croyez-vous que de pareilles galants, dans les veines desquels le sang coule comme du vif-argent, se soucieroient beaucoup d'un vieux Flamand, qui leur diroit: — Allez-vous-en?

— Tire les verrous, lève le pont-levis, baisse la herse, dit le connétable avec un sourire forcé.

— Et croyez-vous qu'ils s'inquiéteroient de pareils obstacles, Mylord? c'est la quintessence des aventures qu'ils cherchent. Le chevalier du Cygne passeroit le fossé à la nage; celui de l'Aigle prendroit son vol au-dessus des murailles, et celui du Tonnerre enfonceroit les portes.

—Fais jouer les arbalètes et les mangonneaux, reprit le baron.

— Et faites-vous assiéger en forme, répliqua Flammock, comme le château de Tintadgel sur la vieille tapisserie, le tout pour l'amour d'une damoiselle. Et que dirons-nous de toutes ces belles dames qui vont chercher les aventures de château en château, de tournoi en tournoi, le sein découvert, des plumes sur la tête, un poignard au côté, une javeline en main, vaines comme des geais, bavardes comme des pies, et de temps en temps roucoulant comme des tourterelles? Comment m'y prendrai-je pour les exclure de la société de lady Éveline?

— Je te l'ai déjà dit, répondit le connétable, avec le même ton de gaieté forcée; en tenant les portes bien fermées : de bonnes barres de bois feront ton affaire.

— Fort bien! mais si le vieux Flamand dit : Fermez! et que la jeune dame normande dise : Ouvrez! à qui pensez-vous qu'on obéira de préférence? En un mot, Mylord, quant à garder une

femme, quelle qu'elle soit, je m'en lave les mains. Je ne me chargerois pas de garder la chaste Susanne, quand elle seroit dans un château enchanté dont nul être vivant ne pourroit approcher.

— Tu tiens le langage et tu nourris les pensées d'un débauché vulgaire qui ne croit pas à la constance des femmes, parce qu'il n'a jamais connu que les plus méprisables créatures de ce sexe. Tu devrois pourtant penser tout différemment, puisque, ayant une fille vertueuse, comme je le sais.....

— Et dont la mère ne l'étoit pas moins, Mylord, s'écria Wilkin en interrompant le connétable avec plus d'émotion qu'il n'avoit coutume d'en montrer. Mais la loi m'armoit d'autorité pour guider et gouverner ma femme, et elle s'unit à la nature pour me donner le même pouvoir sur ma fille. Je puis répondre de ceux à qui j'ai droit de commander. Mais faire respecter de même une autorité qui n'est que déléguée, c'est une autre question. Croyez-moi, Mylord, ajouta l'honnête Flamand, voyant que son discours faisoit quelque impression sur le connétable, restez chez vous; que l'avis d'un ignorant fasse une fois changer de dessein à un homme instruit qui, permettez-moi de vous le dire, a pris une résolution sans consulter la prudence. Restez sur vos terres, gouvernez vos vassaux, protégez vous-même votre

fiancée. Vous seul avez le droit de réclamer d'elle amour et obéissance; et, sans prétendre deviner ce qu'elle pourra faire si elle est séparée de vous, je suis sûr que, sous vos yeux, elle remplira tous les devoirs d'une épouse tendre et fidèle.

— Et le saint sépulcre? dit Hugues de Lacy en soupirant; car il reconnoissoit la sagesse de cet avis, quoique les circonstances l'empêchassent de le suivre.

— Que ceux qui ont perdu le saint sépulcre tâchent de le reprendre, Mylord, répondit Wilkin. Au surplus, si ces Latins et ces Grecs, comme ils se nomment, ne valent pas mieux que je l'ai entendu dire, il n'importe guère que ce soient eux ou les païens qui possèdent le pays qui a coûté a l'Europe tant de sang et d'argent.

— Sur ma foi, dit le connétable, il y a du bon sens dans ce que tu dis; mais je t'avertis de ne pas le répéter, car on te prendroit pour un hérétique ou pour un Juif. Quant à moi, j'ai fait un vœu, j'ai donné ma parole, et il ne m'est plus possible de jeter les yeux en arrière; il ne me reste donc qu'à voir à qui je pourrois confier ce soin important, puisque votre prudence vous défend de vous en charger, et, je l'avoue, non sans quelque apparence de raison.

— Il n'y a personne que vous puissiez plus naturellement et plus honorablement choisir pour

une fonction qui exige tant de confiance qu'un proche parent qui mérite la vôtre, et cependant j'aimerois mieux que vous n'eussiez à l'accorder à personne.

— Si par un proche parent vous entendez Randal de Lacy, je n'hésite pas à vous dire que je le regarde comme totalement indigne de ma confiance.

— Ce n'est pas de lui que je veux vous parler, Mylord; c'est d'un autre qui vous tient de plus près par le sang, et qui, si je ne me trompe fort, a aussi une plus grande part dans votre affection; j'avois présent à l'esprit votre neveu Damien de Lacy.

Le connétable tressaillit comme si une guêpe l'avoit piqué; mais il se remit sur-le-champ, et dit avec un sang-froid forcé :

— Damien devoit aller en Palestine à ma place; il paroît que c'est moi maintenant qui dois y aller à la sienne, car, depuis cette dernière maladie, les médecins ont tout-à-fait changé d'avis; ils prétendent que la chaleur du climat lui seroit à présent aussi dangereuse qu'ils l'avoient auparavant jugée salutaire. Mais nos savants docteurs, comme nos savants prêtres, doivent toujours avoir raison, quelque changement qu'il survienne dans leur opinion, et nous autres pauvres laïques, nous ne pouvons qu'avoir tort; il est vrai que je

puis compter sur Damien avec toute confiance; mais il est jeune, Flammock, bien jeune, et à cet égard il ressemble un peu trop à celle qui seroit confiée à ses soins.

— En ce cas, Mylord, je vous le répète, restez chez vous, et soyez vous-même le protecteur de celle qui vous est naturellement si chère.

— Je vous dis encore une fois que cela m'est impossible : j'ai fait une démarche que je regardois comme un grand devoir; peut-être est-ce une grande erreur, mais elle est irrévocable.

— Eh bien donc! fiez-vous à votre neveu, Mylord; il est honnête et fidèle, et il vaut mieux se fier à un jeune lion qu'à un vieux loup : il peut commettre des erreurs; mais il ne fera jamais le mal avec préméditation.

— Tu as raison, Flammock; et je devrois peut-être regretter de n'avoir pas plus tôt pris tes conseils, quelque peu fardés qu'il soient. Mais que ce qui vient de se passer entre nous reste secret; et songe à quelque chose qui puisse t'être plus avantageux qu'une conversation sur mes affaires.

— C'est un compte qui sera facile à régler, Mylord, car je ne suis venu ici que pour solliciter la protection de votre seigneurie, afin d'obtenir une extension aux priviléges de l'établissement que nous autres Flamands nous avons formé sur les frontières.

— Tu obtiendras toutes tes demandes, si elles ne sont pas exorbitantes, répondit le connétable.

L'honnête Flamand, parmi les bonnes qualités duquel une délicatesse scrupuleuse n'occupoit pas le premier rang, se hâta de lui exposer dans le plus grand détail quel étoit l'objet de sa requête. Il y avoit long-temps qu'il en avoit inutilement formé la demande, et cette entrevue fut le moyen d'en assurer le succès.

Le connétable, ne voulant pas tarder à exécuter la résolution qu'il venoit de prendre, se rendit sur-le-champ chez son neveu, qui apprit, à son grand étonnement, que sa destination étoit changée. Son oncle allégua son départ précipité, la maladie de Damien, et la nécessité d'assurer une protection à Lady Éveline, comme les raisons qui le déterminoient à le laisser en Angleterre pour le représenter pendant son absence, veiller aux droits et aux intérêts de la maison de de Lacy, et surtout protéger la jeune et belle fiancée que son oncle étoit en quelque sorte forcé à abandonner pendant plusieurs années.

Damien étoit encore au lit quand le connétable lui fit part du changement survenu dans ses projets. Peut-être n'en fut-il pas fâché, car dans cette position il pouvoit plus facilement dérober aux yeux de son oncle l'émotion qu'il ne pouvoit

s'empêcher d'éprouver. Cependant le connétable, avec l'empressement d'un homme qui désire terminer à la hâte tout ce qu'il a à dire sur un sujet désagréable, lui fit un court détail de tous les arrangements qu'il alloit prendre pour que son neveu pût s'acquitter convenablement des fonctions importantes qui alloient lui être confiées.

Damien l'écouta comme une voix qu'il auroit entendue dans un rêve, et qu'il n'avoit pas la faculté d'interrompre, quoique quelque chose lui dît intérieurement que la prudence et l'intégrité auroient exigé qu'il fît quelques remontrances à son oncle sur le changement de ses dispositions. Il essaya pourtant de prononcer quelques mots quand le connétable eut enfin cessé de parler; mais c'étoit avec un accent trop foible pour pouvoir ébranler une détermination aussi ferme qu'elle étoit soudaine dans un homme qui n'étoit pas habitué à parler avant d'avoir bien pris sa résolution, ni à en changer quand il l'avoit une fois prise.

D'ailleurs Damien fit ses objections, si l'on peut leur donner ce nom, en termes trop contradictoires pour qu'ils fussent bien intelligibles. Tantôt il exprimoit ses regrets d'être privé des lauriers qu'il avoit espéré cueillir en Palestine, et supplioit son oncle de ne rien changer à ses premiers plans, et de lui permettre d'y suivre sa bannière :

tantôt il déclaroit avec chaleur qu'il étoit prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la sûreté de lady Éveline. Quelque opposés que fussent ces sentiments, le connétable n'y vit rien qui dût le surprendre. Il lui sembloit fort juste qu'un jeune chevalier brûlât du désir d'acquérir de la gloire, et non moins naturel qu'il fût disposé à se charger d'une fonction aussi honorable et aussi importante que celle qu'il se proposoit de lui confier. Aussi ne répondit-il qu'en souriant aux objections sans suite de Damien, et, lui ayant réitéré ses dernières intentions, il le laissa maître de réfléchir à loisir sur son changement de destination, et se rendit de nouveau à l'abbaye des Bénédictines pour faire part à l'abbesse et à sa fiancée des mesures qu'il venoit de prendre.

Le mécontentement de l'abbesse ne diminua nullement quand elle apprit cette nouvelle, et elle affecta même d'y prendre fort peu d'intérêt. Elle répéta que les devoirs religieux qu'elle avoit à remplir, et le peu de connoissance qu'elle avoit des affaires mondaines, devoient la faire excuser si par hasard elle se méprenoit sur les usages du monde; mais elle avoit toujours compris, ajouta-t-elle, que c'étoit ordinairement des hommes d'un âge mûr qu'on chargeoit de protéger les jeunes et belles personnes de son sexe.

— C'est votre refus qui en est cause, Madame, répondit Hugues de Lacy; c'est vous qui ne m'avez pas laissé d'autre choix que celui que j'ai fait. Puisque la plus proche parente de lady Éveline lui refuse un asile à cause des droits qu'elle a bien voulu me donner sur elle, et dont je me tiens honoré, j'aurois à me reprocher plus que de l'ingratitude si je ne lui assurois la protection de mon plus prochain héritier. Damien est jeune, j'en conviens; mais il est plein d'honneur et de franchise, et je n'aurois pu mieux choisir parmi toute la chevalerie d'Angleterre.

Éveline fut surprise et même consternée du parti qu'avoit pris le connétable et qu'il venoit d'annoncer si subitement; mais peut-être fut-il heureux que l'observation de l'abbesse obligeât le seigneur de Lacy à lui répondre, car ce fut probablement ce qui l'empêcha de remarquer que ses joues changèrent rapidement de couleur plusieurs fois.

Rose, qui n'avoit pas été excluse de cette conférence, s'approcha de sa jeune maîtresse, et, en feignant d'arranger son voile, elle lui donna le temps de calmer son agitation, et l'encouragea à faire un effort sur elle-même en lui pressant la main secrètement. L'effort ne fut pas long; Éveline fit une réponse courte et décisive, avec une fermeté qui montroit que l'embarras qu'elle avoit

éprouvé étoit dissipé, ou qu'elle s'en étoit rendue maîtresse.

En cas de danger, dit Éveline, elle ne manqueroit pas d'inviter Damien de Lacy à venir à son aide, comme il l'avoit déjà fait; mais elle n'en prévoyoit aucun, quant à présent, dans son château-fort de Garde-Doloureuse, où elle avoit dessein de demeurer, entourée seulement de ses propres vassaux. Elle se proposoit, attendu sa situation, d'y vivre dans une réclusion très-rigoureuse, et elle espéroit que le jeune et noble chevalier qui devoit lui servir de protecteur respecteroit lui-même sa retraite, à moins que l'appréhension de quelque péril ne rendît sa présence indispensable.

L'abbesse approuva, quoique toujours avec froideur, une résolution qui s'accordoit avec ses idées sur le décorum, et l'on fit à la hâte les préparatifs nécessaires pour le retour d'Éveline au château de son père. Avant de quitter le couvent, elle eut deux entrevues qui lui furent pénibles. La première fut quand le connétable lui présenta son neveu, comme le délégué à qui il confioit pendant son absence le soin de ses affaires et de ses intérêts, et la protection de tout ce qu'il avoit de plus précieux.

Éveline osa à peine jeter un regard sur Damien; mais ce regard suffit pour lui faire voir le ravage

que la maladie et le chagrin avoient fait sur les traits et sur tout l'extérieur du jeune chevalier. Elle reçut son salut d'un air aussi embarrassé qu'elle le lui adressa; et, lorsqu'il lui fit, en hésitant, ses offres de service, elle lui répondit qu'elle espéroit n'avoir d'autre obligation envers lui que celle de sa bonne volonté pendant l'absence de son oncle.

Ses adieux au connétable furent la seconde épreuve qu'elle eut à subir. Ce ne fut pas sans peine qu'elle maîtrisa son émotion au point de conserver son air calme et modeste, et que de Lacy maintint son extérieur grave et tranquille. La voix pensa pourtant manquer au connétable quand il lui dit qu'il seroit injuste qu'elle se trouvât toujours liée par l'engagement qu'elle avoit eu la condescendance de contracter. Trois ans devoient être le terme de son absence, l'archevêque Baudouin ayant bien voulu la réduire à ce temps; trois ans seroient aussi le terme de cet engagement. — Si je n'ai pas reparu quand ils seront écoulés, ajouta-t-il, lady Éveline devra conclure que de Lacy est dans le tombeau. Qu'elle prenne alors pour époux quelque homme plus heureux. Elle peut en trouver qui soient plus dignes d'elle; mais elle n'en trouvera jamais qui aient pour elle plus de tendresse et de reconnoissance.

Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent; et le connétable, s'étant embarqué presque aussitôt, suivit les côtes de la Flandre, où il se proposoit de joindre ses forces à celles du comte de ce pays riche et belliqueux, qui avoit aussi pris la croix tout récemment, pour se rendre ensuite à la Terre-Sainte, par la route qui seroit jugée la plus convenable. L'étendard portant les armes des de Lacy, arboré sur la proue du vaisseau, flottoit au gré d'un vent favorable, et sembloit indiquer le point de l'horizon où son renom devoit s'accroître; grâce à la renommée du chef et à la bravoure des soldats qui l'accompagnoient, jamais on n'avoit vu partir d'Europe, si on considère leur nombre, une troupe de guerriers plus propres à faire retomber sur les Sarrasins les maux que souffroient les Latins en Palestine.

Cependant Éveline, après avoir reçu les froids adieux de l'abbesse, dont la dignité offensée ne lui avoit pas encore pardonné le peu d'égard qu'elle avoit eu pour son opinion, se remit en chemin pour le château de son père, où sa maison devoit être organisée d'après un plan tracé par le connétable et qu'elle avoit approuvé.

A chaque halte, elle trouvoit qu'on avoit fait pour sa réception les mêmes préparatifs que lors de son voyage à Glocester, et, de même qu'alors, celui qui prenoit tous ces soins restoit invisible,

quoiqu'elle pût aisément le deviner. Il sembloit pourtant que ces apprêts avoient, jusqu'à un certain point, changé de caractère. Elle trouvoit partout l'utile et l'agréable, on veilloit avec le plus grand soin à la sûreté de la route; mais elle ne remarquoit plus ce goût délicat et cette tendre galanterie qui laissoient apercevoir les soins qu'on vouloit avoir pour une femme noble, jeune et jolie. On ne choisissoit plus pour le repas du matin la fontaine la plus pure, l'endroit le mieux ombragé; c'étoit dans une petite abbaye, ou dans la maison de quelque franklin [1] qu'elle recevoit l'hospitalité. Tout sembloit ordonné avec la plus stricte attention à ce qui étoit dû à son rang et au décorum. On auroit dit que c'étoit une religieuse d'un ordre austère, et non une jeune fille de haut rang et d'une grande fortune, qui traversoit le pays. Éveline, quoique charmée de cette délicatesse respectueuse, ne pouvoit s'empêcher de songer quelquefois qu'on auroit pu se dispenser de lui rappeler si souvent, d'une manière indirecte, qu'elle se trouvoit sans protection et dans une situation toute particulière.

Elle trouvoit également étrange que Damien, aux soins duquel elle avoit été solennellement confiée, ne lui présentât pas ses respects une

[1] On nommoit ainsi les propriétaires faisant valoir eux-mêmes leurs terres. (*Note du Trad.*)

seule fois sur la route. Une voix secrète lui disoit tout bas que des relations fréquentes et intimes pourroient être inconvenantes, même dangereuses; mais, certes, il étoit du devoir d'un chevalier chargé d'escorter une dame d'avoir avec elle quelques entrevues personnelles, ne fût-ce que pour lui demander si elle étoit contente de l'accueil qu'elle recevoit dans les endroits où elle s'arrêtoit, et si elle n'avoit pas quelque désir particulier qu'il fût possible de satisfaire. Cependant, toutes les communications qui avoient lieu entre eux se faisoient par l'entremise d'Amelot, jeune page de Damien de Lacy, qui venoit chaque soir et chaque matin prendre les ordres d'Éveline, et lui demander quelle heure lui convenoit pour le départ et les haltes.

Ces formalités rendoient presque insupportable la solitude du retour d'Éveline, et, si elle n'avoit eu Rose pour compagne, elle auroit trouvé cet état de contrainte excessivement pénible. Elle se hasarda même à lui faire quelques remarques sur la singularité de la conduite du jeune de Lacy, qui, malgré les droits que lui donnoient les fonctions qu'il remplissoit près d'elle, sembloit craindre de l'approcher, comme il auroit craint de s'approcher d'un basilic.

Rose laissa passer la première observation de cette nature sans avoir l'air de l'entendre; mais,

quand sa maîtresse lui en fit une seconde sur le même sujet, elle lui répondit avec la franchise et la liberté qui la caractérisoient, mais peut-être avec moins de prudence qu'elle n'en avoit ordinairement :

— Damien de Lacy agit avec prudence, noble dame. Celui à qui la garde du trésor d'un roi est confiée ne doit pas se permettre d'y jeter les yeux trop souvent.

Éveline rougit, baissa le voile qu'elle avoit sur la tête, et pendant toute le reste du voyage elle ne prononça plus le nom de Damien de Lacy.

Quand les vieux créneaux de Garde-Doloureuse se montrèrent à ses yeux, le soir du second jour, et qu'elle vit la bannière de son père flotter sur la plus haute tour du château, en honneur de son arrivée, le plaisir qu'elle éprouva ne fut pas sans mélange de peine ; mais enfin elle regarda cette ancienne maison comme un lieu de refuge qui avoit vu son enfance et sa première jeunesse, et où elle pourroit se livrer aux nouvelles pensées que les circonstances faisoient naître en elle.

Elle pressa le pas de son palefroi, pour arriver au château le plus tôt possible ; fit à la hâte une inclination de tête aux visages bien connus qui l'entouroient de toutes parts, mais ne parla à personne, et, mettant pied à terre à la porte, elle entra dans le sanctuaire où étoit placée l'image

miraculeuse. Là, se prosternant à genoux, elle implora le secours et la protection de la sainte Vierge pour la guider dans les circonstances embarrassantes où elle s'étoit mise elle-même en accomplissant le vœu que la terreur lui avoit inspiré. Cette prière étoit fervente et sincère; elle partoit d'un cœur vertueux, et nous aimons à croire qu'elle arriva au ciel, auquel elle étoit adressée.

CHAPITRE XXII.

« L'image de la Vierge a perdu son crédit ;
» Mais devant elle encor plus d'un genou fléchit.
» On peut leur pardonner, puisqu'ils trouvent en elle
» Un visible pouvoir, mystérieux modèle
» Et d'amour maternel et de virginité,
» Mélange de grandeur comme d'humilité. »
WORDSWORTH.

La maison de lady Éveline fut composée de manière à former un établissement convenable au rang qu'elle occupoit alors et à celui qu'elle devoit tenir un jour; mais tout y annonçoit un recueillement solennel, parfaitement d'accord avec le séjour qu'elle habitoit et avec la retraite qu'exigeoit sa situation nouvelle, puisqu'elle ne faisoit plus partie de la classe des jeunes filles qui sont libres de tout engagement, et qu'elle n'appartenoit pas encore à celle des femmes à qui le nom même d'épouse sert de protection. Les femmes qui étoient à sa suite, et que nos lecteurs connoissent déjà, étoient presque sa seule société. La garnison du château, indépendamment des domestiques, se composoit de vétérans d'une fidélité éprouvée, qui avoient servi soit Bérenger, soit de Lacy, dans plus d'une campagne san-

glante, à qui tous les devoirs de la profession des armes étoient devenus aussi familiers et aussi naturels que le besoin de manger, de boire et de dormir, mais dont le courage trempé par l'âge et l'expérience ne paroissoit pourtant pas devoir les entraîner dans des querelles inutiles et dans des entreprises hasardeuses. Ces guerriers montoient constamment la garde sur les murs du château avec une vigilance qui ne se relâchoit jamais, sous le commandement de l'intendant, mais surveillé lui-même par le père Aldrovand, qui, tout en remplissant ses fonctions ecclésiastiques, n'étoit pas fâché de rappeler quelquefois son éducation militaire.

Tandis que cette garnison mettoit à l'abri de toute tentative soudaine qu'auroient pu faire les Gallois pour surprendre le château, un corps considérable campé à quelque milles de Garde-Doloureuse étoit prêt à marcher, à la moindre alarme, pour défendre la forteresse contre des ennemis plus nombreux, qui, sans être effrayés par le sort de Gwenwyn, pourroient avoir la hardiesse de l'assiéger régulièrement A ces troupes, qui sous les yeux de Damien étoient toujours prêtes à se mettre en mouvement, on pouvoit ajouter, si le besoin l'exigeoit, toute la force militaire des frontières, comprenant les corps nombreux de Flamands et d'autres étrangers à qui

leurs établissements avoient été accordés à titre de fiefs militaires.

Tandis que la forteresse étoit ainsi à l'abri de toute violence extérieure, la vie qu'on y menoit étoit si uniforme et si monotone que la jeunesse et la beauté auroient été excusables d'y désirer un peu de variété, même au risque de quelque danger. Les travaux de l'aiguille n'étoient quittés que pour une promenade, soit sur les murailles, où Éveline, donnant le bras à Rose, recevoit le salut militaire de chaque sentinelle devant qui elle passoit, soit dans la grande cour du château, où les domestiques, se découvrant devant elle, lui témoignoient le même respect que les soldats sur les remparts.

Si elle désiroit étendre sa promenade hors du château, il ne suffisoit pas que les portes s'ouvrissent et que les ponts se baissassent, il falloit qu'une escorte à pied ou à cheval, suivant les circonstances, se mît sous les armes, et l'accompagnât pour veiller à la sûreté de sa personne. On ne croyoit pas qu'elle pût, sans cette suite militaire, aller en sûreté même jusqu'aux moulins à foulon, où l'honnête Wilkin Flammock, oubliant ses exploits belliqueux, s'occupoit de sa profession ordinaire.

Mais, quand lady Éveline vouloit faire une promenade plus longue, ou chasser quelques

heures avec ses faucons, sa sûreté n'étoit pas confiée à la foible escorte que pouvoit fournir la garnison du château. Il falloit que Raoul fît connoître à Damien les intentions de sa maîtresse par un exprès qu'il lui envoyoit la veille, afin qu'il eût le temps de reconnoître au point du jour, avec un corps de cavalerie légère, tous les environs du lieu où elle comptoit prendre ce divertissement, et des sentinelles, placées dans tous les endroits qui pourroient être suspects, y restoient jusqu'à ce qu'elle fût rentrée au château. Elle essaya une ou deux fois de faire une excursion sans en avoir donné avis; mais Damien sembloit connoître les projets d'Éveline, dès qu'ils étoient formés, et elle n'étoit pas plus tôt sortie qu'on voyoit des lanciers et des archers partir du camp, se répandre dans les vallées, gravir les montagnes, garder les défilés; et l'on distinguoit ordinairement parmi eux le panache bien connu du jeune de Lacy.

La formalité de tous ces apprêts gênoit Éveline; elle se livroit rarement à un plaisir qui causoit tant de mouvement, et qui donnoit une si grande occupation à tant de monde.

Quand elle avoit passé la journée aussi bien qu'elle le pouvoit, le père Aldrovand lui lisoit dans quelque légende, ou dans les homélies de quelque saint, les passages qu'il jugeoit convenir

le mieux à sa petite congrégation. Quelquefois aussi il expliquoit un chapitre des saintes Écritures; mais, en ce cas, l'attention du digne homme se dirigeoit si étrangement vers la partie militaire des Juifs qu'il ne quittoit jamais les livres des Rois et les triomphes de Judas Machabée, quoique ses commentaires sur les triomphes des enfants d'Israël fussent plus amusants pour lui-même qu'instructifs pour les dames qui l'écoûtoient.

Quelquefois, mais rarement, Rose obtenoit la permission de faire entrer quelque ménestrel ambulant, qui, en chantant des ballades d'amour et de chevalerie, aidoit à tromper le cours du temps; d'autres fois un pèlerin, de retour de contrées éloignées, payoit l'hospitalité qu'il recevoit au château de Garde-Doloureuse par le long récit des merveilles qu'il avoit vues en d'autres pays; et il arrivoit aussi que le crédit et l'influence de la femme de chambre y obtenoient l'admission d'un colporteur ou d'un marchand forain qui, au risque de sa vie, cherchoit à gagner quelque argent en portant de château en château, sur les frontières, des bijoux et de riches parures à l'usage des dames.

Les visites ordinaires des mendiants, des jongleurs et des bouffons de profession, ne doivent pas s'oublier dans la liste des amusements de Garde-

Dolourcuse; et quoique sa nation le rendît suspect, et le soumît à une surveillance exacte, le barde gallois lui-même, avec son énorme harpe garnie de cordes de crin, y étoit parfois admis pour varier l'uniformité d'une vie solitaire. Mais, à l'exception de semblables amusements, et sauf aussi l'accomplissement régulier des devoirs religieux à la chapelle, il étoit impossible que la vie s'écoulât avec une monotonie plus ennuyeuse qu'au château de Garde-Doloureuse. Depuis la mort du brave chevalier auquel il avoit appartenu, et auquel les fêtes et l'hospitalité sembloient aussi naturelles que les pensées d'honneur et les prouesses de chevalerie, on auroit pu dire que l'ombre des cloîtres avoit enveloppé l'ancienne demeure de Raymond Bérenger, si la vue de tant de gardes armés de toutes pièces, qui se promenoient sur les murailles, ne lui eussent plutôt donné l'air d'une prison d'état. Le caractère de celles qui y demeuroient prit peu à peu la teinte de leur habitation.

L'esprit d'Éveline éprouva surtout un accablement auquel elle étoit portée par la vivacité même de toutes ses impressions; et, à mesure que ses pensées devinrent plus graves, elle arriva à ce calme contemplatif qui s'unit si souvent à un caractère ardent et enthousiaste. Elle médita profondément sur les divers accidents de sa vie, et il

n'est pas étonnant que ses réflexions se soient souvent reportées sur les deux époques où elle avoit vu ou cru voir des apparitions surnaturelles. Ce fut alors qu'elle pensa souvent qu'il sembloit qu'un bon et un mauvais génie se disputoient l'empire sur sa destinée.

La solitude favorise le sentiment de notre propre importance. C'est quand ils sont seuls, et quand ils n'ont de commerce qu'avec leurs propres pensées, que les fanatiques ont des visions, et que les soi-disant saints se perdent dans des extases imaginaires. L'influence de l'enthousiasme n'alloit pas si loin chez Éveline; et cependant il lui sembloit souvent, pendant la nuit, voir Notre-Dame de Garde-Doloureuse jeter sur elle un regard de pitié, de consolation et de protection. Quelquefois aussi elle croyoit voir le spectre terrible du château saxon de Baldringham lui montrant sa main ensanglantée, en témoignage de la cruauté dont sa vie avoit été victime, et menaçant de sa vengeance la descendante de son assassin.

En s'éveillant après de pareils rêves, Éveline songeoit qu'elle étoit le dernier rejeton de sa maison, d'une maison qui, depuis des siècles, étoit l'objet de la protection et des bontés de l'image miraculeuse de la sainte Vierge, et celui de l'inimitié et de la vengeance de l'implacable

Vanda. Il lui sembloit qu'elle étoit elle-même un prix que la bonne sainte et l'esprit de ténèbres faisoient un dernier effort pour se disputer.

Nulle circonstance extérieure qui pût l'amuser ou l'intéresser ne venant interrompre ses méditations, la jeune châtelaine devint pensive, distraite, entièrement plongée dans des contemplations qui ne lui permettoient pas de faire attention à ce qui se passoit autour d'elle, et elle se trouvoit dans le monde de la réalité, comme si elle eût encore été occupée d'un rêve. Lorsqu'elle pensoit à l'engagement qu'elle avoit contracté avec le connétable de Chester, c'étoit avec résignation, mais sans aucun désir d'être appelée à le remplir, presque sans s'attendre à y être obligée. Elle avoit accompli son vœu, en acceptant la foi de son libérateur en échange de la sienne; et, quoiqu'elle fût disposée à serrer complétement le nœud qu'elle avoit commencé à former, quoiqu'elle osât à peine s'avouer à elle-même qu'elle ne pensoit qu'avec répugnance à cette obligation, il est certain qu'elle entretenoit secrètement à son insu l'espoir que Notre-Dame de Garde-Doloureuse ne seroit pas une créancière impitoyable, et que, satisfaite de la bonne volonté qu'elle avoit montrée à s'acquitter de son vœu, elle n'exigeroit pas à la rigueur tout ce qui lui étoit dû. C'eût été le comble de l'ingratitude

que de souhaiter que son vaillant libérateur, pour qui elle avoit tant de raison d'adresser ses prières au ciel, éprouvât quelqu'une de ces chances fatales qui, dans la Terre-Sainte, changeoient si souvent les lauriers en cyprès; mais, pendant une si longue absence, il pouvoit survenir bien des incidents qui lui inspireroient des projets différents de ceux qu'il formoit en quittant sa patrie.

Un ménestrel, qui étoit venu à Garde-Doloureuse, avoit chanté, pour amuser lady Éveline et les femmes qui étoient à son service, le lai si connu du comte de Gleichen, qui, déjà marié dans son pays, avoit reçu dans l'Orient tant de services d'une princesse sarrasine, grâce à laquelle il avoit recouvré sa liberté, qu'il l'avoit aussi épousée. Le pape et son conclave avoient cru devoir approuver ce double mariage dans un cas si extraordinaire; et le bon comte de Gleichen partagea son lit nuptial avec deux femmes du même rang, comme il repose avec elles aujourd'hui sous le même monument.

On fit dans le château plus d'un commentaire sur cette histoire, et tous les avis ne s'accordèrent pas. Le père Aldrovand la regardoit comme fabuleuse, et disoit que c'étoit une indigne calomnie contre le chef de l'Église, qui n'auroit jamais sanctionné une telle irrégularité. La vieille Margery, avec le cœur tendre d'une ancienne

nourrice, versa des larmes arrachées par la compassion pendant la plus grande partie du lai, et ne se consola qu'en voyant par quel heureux dénouement se terminoit cette complication de détresses. Dame Gillian déclara que cette histoire répugnoit à la raison, et que, puisqu'une femme ne pouvoit avoir qu'un mari, il ne devoit, dans aucune circonstance, être permis à un homme d'avoir deux femmes. Raoul, son mari, en jetant sur elle un regard plein d'aigreur, dit qu'il avoit pitié de l'idiotisme déplorable d'un homme qui pouvoit se prévaloir d'un tel privilége.

— Paix! s'écria lady Éveline, taisez-vous tous! Et vous, ma chère Rose, dites-moi ce que vous pensez de ce comte Gleichen et de ses deux femmes.

Rose répondit en rougissant qu'elle n'étoit guère accoutumée à réfléchir sur de pareilles matières, mais qu'il lui sembloit que la femme qui pouvoit se contenter de la moitié du cœur de son mari n'avoit jamais mérité de posséder la moindre partie de son affection.

— Vous avez raison en partie, Rose, répliqua Éveline, et je pense que la dame européenne, quand elle se vit éclipsée par la jeune et belle princesse étrangère, auroit mieux consulté sa dignité en lui cédant la place, et en ne donnant au saint-père d'autre embarras que celui d'annuler

son mariage, comme cela a eu lieu dans des circonstances moins extraordinaires.

Elle parla ainsi avec un air d'indifférence et même de gaieté qui prouva à sa fidèle suivante qu'elle n'auroit pas besoin de faire de grands efforts pour se résoudre elle-même à un semblable sacrifice, et qui servit à indiquer assez clairement quels étoient ses sentiments pour le connétable. Mais un autre que le connétable étoit fréquemment le but de ses pensées, plus souvent que la prudence ne lui auroit permis.

Le souvenir de Damien de Lacy ne s'étoit jamais effacé de l'esprit d'Éveline. Il y étoit encore rappelé par son nom, qu'elle entendoit prononcer à chaque instant, et par la connoissance qu'elle avoit qu'il étoit constamment dans le voisinage, uniquement occupé d'elle, de ses intérêts, de sa sûreté. Et cependant, bien loin de lui rendre personnellement des devoirs assidus, il n'avoit même jamais essayé d'avoir une communication directe avec elle, pour la consulter sur ce qu'elle pouvoit désirer, ni même sur les objets les plus intéressants.

Les messages que le père Aldrovand ou Rose transmettoit au jeune Amelot, page de Damien, en donnant à leurs relations un air de cérémonial qu'Éveline jugeoit inutile et même déplacé, servoient cependant à fixer son attention sur la liai-

son qui existoit entre eux, et à la tenir toujours présente à sa mémoire. Quelquefois elle se rappeloit la remarque par laquelle Rose avoit justifié la réserve observée par son jeune protecteur; et, tandis que son âme repoussoit avec mépris l'idée que, dans aucun cas, la présence, soit accidentelle, soit continuelle, de Damien, pût être préjudiciable aux intérêts de son oncle, elle cherchoit sans cesse de nouveaux arguments pour lui donner souvent une place dans sa mémoire. N'étoit-il pas de son devoir de penser à Damien comme au plus proche parent du connétable; celui qu'il aimoit le mieux, et auquel il donnoit toute sa confiance, n'avoit-il pas été son libérateur? n'étoit-il pas encore son protecteur? ne pouvoit-il pas être regardé comme un instrument spécialement employé par sa patrone pour rendre efficace la protection qu'elle lui avoit accordée en plus d'une occasion?

L'esprit d'Éveline se révoltoit contre les restrictions auxquelles étoient assujetties ses relations avec Damien. N'étoit-ce pas avouer des soupçons dégradants? Cette réserve ne ressembloit-elle pas à la réclusion forcée dans laquelle elle avoit entendu dire que les païens retenoit leurs femmes dans l'Orient? Pourquoi falloit-il qu'elle ne vît son protecteur que dans les services qu'il lui rendoient et dans les soins qu'il prenoit de sa sûreté, qu'il

n'entendît exprimer ses sentiments que par la bouche des autres, comme si l'un des deux eût été attaqué de la peste ou de quelque autre maladie contagieuse qui auroit pu rendre sa présence dangereuse à l'autre? S'ils s'étoient vus de temps en temps, quel auroit pu en être le résultat, si ce n'est que les attentions d'un frère pour une sœur, les soins d'un brave et fidèle protecteur pour la fiancée d'un proche parent, auroient pu rendre la triste solitude de Garde-Doloureuse plus supportable pour une jeune personne qui, quoique abattue par les circonstances dans lesquelles elle se trouvoit, étoit naturellement vive et enjouée?

Cette manière de raisonner paroissoit si concluante à Éveline, quand elle se livroit à ses réflexions solitaires, qu'elle résolut plusieurs fois de communiquer à Rose Flammock tout ce qu'elle pensoit. Mais il arrivoit que lorsqu'elle jetoit un regard sur l'œil bleu, calme et tranquille de la jeune Flamande, et qu'elle se souvenoit qu'à sa fidélité inviolable Rose joignoit une sincérité et une franchise à l'épreuve de toute considération, elle craignoit de s'exposer à quelques soupçons dans l'esprit de sa suivante, et sa fierté normande se révoltoit à l'idée d'être obligée de se justifier devant une autre, quand sa justification étoit complète à ses propres yeux.

— Laissons, disoit-elle, les choses telles qu'elles

sont, et endurons tout l'ennui d'une vie qu'il seroit si facile de rendre plus agréable, de peur que cette amie zélée, mais pointilleuse, ne trouve dans les scrupules que lui inspire son affection pour moi des motifs pour me croire capable d'encourager une liaison qui pourroit faire naître une pensée moins digne de moi dans l'esprit le plus scrupuleux des deux sexes.

Mais cette vacillation d'opinion et la résolution dont elle étoit suivie ne servoient qu'à retracer à l'imagination d'Éveline l'image du jeune et beau Damien plus souvent peut-être que le connétable n'en eût été charmé, s'il avoit pu en être instruit. Cependant jamais elle ne se livroit long-temps à de semblables réflexions sans que le souvenir du destin singulier qu'elle avoit éprouvé jusqu'alors la replongeât dans les méditations plus mélancoliques dont la légèreté innocente de la jeunesse l'avoit tirée un instant.

FIN DU PREMIER VOLUME DES HISTOIRES DU TEMPS DES CROISADES.





